

ANNALES D'ÉTHIOPIE



VOLUME 28
ANNÉE 2013

Centre Français des Études Éthiopiennes
Éditions de Boccard

Bonacci Giulia (ed). Pouvoir et représentations : Tafari Makwannen, héritier du trône [dossier].

Annales d'Ethiopie. Volume 28, année 2013. pp. 15-238.

Annales d'Ethiopie. Volume 28, année 2013.

« Pouvoir et représentations : Tafari Makwannen, héritier du trône »	15 - 238
Introduction	15 - 18
Giulia Bonacci	
A New Structure of Power: The Message revealed by the Coronation of Zawditu (1917)	19 - 44
Hanna Rubinkowska	
Feasting and Political Change: Tafari's Ascent to Power and Early 20th century geber	45 - 67
Izabela Orłowska	
Le voyage du rās Tafari en Europe (1924) : entre espoirs d'indépendance et réalités coloniales	69 - 116
Boris Monin	
A Failed State Visit: Letters of Rās Tafari and His Envoy to the German Government in 1924	117 - 131
Wolbert G.C. Smidt	
Rās Tafari dans la mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie	133 - 155
Boris Adjemian	
L'irrésistible ascension du rās Tafari dans les imaginaires noirs	157 - 176
Giulia Bonacci	
Addis-Abeba et le couronnement de Hāyla Sellāsē. Mise en scène d'une ville, réinvention d'une cérémonie	177 - 202
Estelle Sohier	
Legitimization of a Pretender to the Throne: A Short Amharic-French Biography of Hāyla Sellāsē I Published in 1930	203 - 238
Stéphane Ancel Wolbert G.C. Smidt	

Introduction

Pouvoir et représentations : Tafari Mak^wannen, héritier du trône

Giulia Bonacci*

La période à l'étude, 1916-1930, coïncide avec l'ascension politique, qualifiée par certains d'irrésistible (Del Boca 2012 : 41), du jeune héritier au trône de l'Éthiopie, *rās* Tafari Mak^wannen, qui se voit couronné roi en 1928 et Roi des rois en 1930. Cette ascension est ponctuée par plusieurs grandes crises politiques, dont le coup d'état de 1916 contre *leǧ* *lyāsu*, héritier désigné de Menelik II, et des conflits armés avec l'opposition conservatrice. Elle est concomitante d'une ouverture toujours plus grande de la politique éthiopienne sur l'international et ses corollaires, des ambitions de politique étrangères renouvelées, et des risques représentés par les visées coloniales européennes en Afrique de l'Est. Ce double prisme, envisageant la période à travers des dynamiques internes et des dynamiques externes, structure en grande partie l'historiographie de la période (Marcus 1987 : 22-58). Tout comme une double attitude est souvent perceptible dans les écrits sur cette époque, entre une admiration frôlant l'adoration, et un dédain touchant au mépris. C'est souvent la dextérité politique précoce du *rās* Tafari qui est soulignée dans l'évocation du louvoiement du jeune homme pour assurer à tout prix sa prééminence sur la scène politique éthiopienne, à partir d'une assise politique inédite, sa position auprès de l'impératrice. La désignation d'un héritier en même temps que le couronnement d'un monarque place cette période sous le signe de l'ambiguïté de la séparation des pouvoirs (Bahru Zewde 1991 : 129). En réprimant par les armes l'opposition avérée de plusieurs personnalités politiques, et en prenant fermement en main l'administration et les institutions éthiopiennes (Clapham 1969 : 16), Tafari travaillait consciencieusement à son ascension sur le trône. Ses relations avec l'Europe, oscillant entre hospitalité et hostilité (Marcus 1987 : 59), ont

* Historienne, chargée de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), UMR 205 URMIS, Migrations et Société, Univ. Nice Sophia Antipolis, Univ. Paris Diderot, IRD, Centre français des études éthiopiennes (CFEE) à Addis-Abeba.

largement contribué à lui donner une stature politique internationale. L'abolition de l'esclavage (1922), l'entrée à la Société des Nations (1923), et le voyage en Europe (1924) avaient comme objectif de préserver l'indépendance du pays et de transformer l'image de l'Éthiopie dans le monde. On ne saurait trop souligner l'importance de ces étapes, notamment celle du voyage en Europe, qui occupe près d'une quarantaine de pages dans l'autobiographie de Tafari (Haile Sellassie I 1976 : 81-123), et dont une des conséquences a été d'associer intimement et durablement la destinée de l'Éthiopie à celle de *rās* Tafari, devenu en 1930 Roi des rois et dernier souverain d'Éthiopie.

Ce dossier se penche sur le règne conjoint de Zawditu et de Tafari pour en revisiter les enjeux politiques au prisme du pouvoir et des représentations qui lui sont associées. Le pouvoir politique, en Éthiopie ou ailleurs, forme un espace extrêmement propice à l'étude de ses représentations. Dans les nombreux rituels de la cour éthiopienne, couronnements, banquets (*geber*), audiences, processions etc., l'attention donnée à l'emplacement, à l'habit (Sohier 2008), aux attributs du pouvoir (armes, médailles, couleurs) ou à la préséance, servait à représenter l'institution politique et formait ainsi un langage symbolique qui était partie intégrante de la politique. La mise en scène du pouvoir royal éthiopien a subi des évolutions importantes dès la fin du XIX^e siècle, notamment suite à l'introduction de la photographie à la cour de Menelik II (Sohier 2012), qui signalait l'importance donnée par le souverain à la représentation de son corps simultanément charnel et politique. Au seuil du XX^e siècle, l'importance et la multiplication des représentations du pouvoir éthiopien est soutenue par l'émergence d'un autre public que la noblesse éthiopienne ou le peuple de l'Éthiopie urbaine : les Européens et au-delà le monde sont devenus les spectateurs avides de cette royauté africaine associant simultanément, dans l'esprit colonial de l'époque, « barbarisme », splendeur et arrogante indépendance. Les médias européens et américains sont devenus les relais de ces représentations du pouvoir politique éthiopien, en texte et en images, reproduisant le langage symbolique produit par la couronne, langage symbolique à son tour reçu et perçu de diverses manières par les lecteurs et spectateurs de ces médias. Un pas plus loin dans la mise en abîme nous pousse vers les représentations produites par des groupes ou individus, étrangers dans le pays ou vivant aux Amériques. Ce sont là encore d'autres images qui sont en jeu, produites par le travail de la mémoire et de l'interprétation, qui attribuent au pouvoir éthiopien encore d'autres prérogatives ou responsabilités. En somme, la multiplication des regards est mise à l'honneur dans ce dossier. Les regards de la cour assistant à un couronnement ou à un *geber*, les regards d'un journaliste ou d'un homme politique sur la route de Tafari à Paris, les regards portés par un vieil étranger à Addis-Abeba, ou par une congrégation de juifs noirs à Harlem, et finalement, le regard porté par l'héritier devenu Roi des rois sur sa propre mise en scène et en image.

Alors que la première guerre mondiale déchirait les nations et que l'internationalisation des médias et des économies bouleversait les équilibres politiques, le seul État souverain et indépendant en Afrique s'offrait à cette multiplication des regards. Chacun des articles de ce dossier ouvre la porte à une ou plusieurs des représentations associées au pouvoir royal éthiopien, plongeant dans l'épaisseur de sa mise en scène et renouvelant ainsi notre compréhension de la volonté politique du jeune *rās* et des multiples façons dont elle a été interprétée.

L'article de Hanna Rubinkowska interroge le couronnement de l'impératrice Zawditu, en 1917, qui formalisait la continuité politique et réaffirmait le rôle du christianisme dans la légitimité du pouvoir royal éthiopien, tout en s'adressant, déjà, aux puissances politiques étrangères. La cérémonie introduisait le règne partagé entre Zawditu et Tafari et mettait déjà en scène celui-ci au centre des cercles du pouvoir. Le *geber*, grand banquet rythmant la vie politique éthiopienne et représentant la centralité du manger dans ses sociabilités est étudié par Izabela Orłowska. Les *geber* des couronnements de Zawditu (1917), puis de Tafari (1928) deviennent le reflet extrêmement ritualisé de l'État éthiopien, dévoilant l'équilibre des pouvoirs régionaux et nationaux, et les subtiles transformations imprimées par les souverains. Deux articles se penchent sur les voyages de Tafari à l'étranger, qui représentaient à bien des niveaux un bouleversement dans la politique éthiopienne. Boris Monin fait l'analyse détaillée du voyage de 1924, durant lequel Tafari, tout en prenant plaisir à découvrir la France, essayait de négocier un accès à la mer pour son pays. Se heurtant à l'alternance politique française ainsi qu'au lobby colonial, cette tentative s'est soldée par un échec politique. Wolbert G.C. Smidt montre lui comment un échec politique, ou plutôt un non-événement politique, l'absence de visite de Tafari en Allemagne à l'occasion du même voyage, remplacé par une délégation éthiopienne, peut révéler l'habileté diplomatique de celui-ci, les liens entre Allemagne et Éthiopie se voyant malgré tout renforcés. À partir de sources orales produites par les Arméniens d'Éthiopie, l'article de Boris Adjemian traite du travail de la mémoire dans la reconstruction de la figure héroïque du *rās* Tafari. Tout en soulignant les continuités du pouvoir éthiopien dans l'attention portée aux Arméniens, il dévoile les ressorts du mythe décrivant l'adoption de quarante orphelins arméniens, constituant la fanfare royale, et son importance pour les membres de la communauté arménienne demeurés en Éthiopie. En s'attachant à l'empreinte du *rās* Tafari dans les imaginaires noirs aux Amériques à travers des exemples précis, Giulia Bonacci démontre combien les actions politiques de l'héritier du trône et ses invitations à venir s'installer en Éthiopie signalaient déjà les dynamiques à l'origine du mouvement rastafari, dont la naissance est généralement datée à 1930. Le couronnement de 1930, apogée clôturant la période à l'étude, est analysé par Estelle Sohier qui révèle combien le pouvoir politique s'est exprimé dans la mise en scène de la capitale Addis-Abeba

avec l'intention claire d'offrir un message lisible notamment à l'intention des représentants étrangers. L'édition critique d'une source inédite, une biographie amharique et français de Tafari, publiée à l'occasion du couronnement de 1930 est offerte par Stéphane Ancel et Wolbert G.C. Smidt. Grâce à une étude attentive du texte et des images de cette source ainsi qu'à sa traduction en anglais, les auteurs révèlent le travail de construction d'un discours officiel ainsi que le rôle subtil du traducteur, qui contribue à rendre ce discours accessible à une audience internationale.

Références

- Bahru Zewde, 1991, *A History of Modern Ethiopia 1855-1974*, Londres, James Currey, Athens, Ohio University Press, Addis Ababa, Addis Ababa University Press.
- Clapham, C., 1969, *Haile Selassie's Government*. Londres, Longmans.
- Del Boca, A., 2012 [1995], *The Negus. The Life and Death of the Last King of Kings*, Addis Ababa, Arada Books.
- Haile Sellassie I, 1976, *The Autobiography of Emperor Haile Sellassie I. 'My Life and Ethiopia's Progress' 1892-1937*, Ullendorff, E. (trad.), Oxford, Oxford University Press.
- Marcus, H., 1987, *Haile Selassie I. The Formative Years, 1892-1936*, Berkely, University of California Press.
- Sohier E., 2008, Le rôle politique du vêtement en Éthiopie dans la première moitié du xx^e siècle à l'aune des photographies du *negusä nägäst* Haylä Sellasé, in Carlier O., Nollez-Goldbach R. (éds.), *Construction et représentation corporelles du leadership politique dans les « pays du sud » à l'époque contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 245-262.
- Sohier E., 2012, *Le roi des rois et la photographie. Politique de l'image et pouvoir royal en Éthiopie sous le règne de Ménélik II*, Paris, Publications de La Sorbonne.

New Structure of Power: The Message revealed by the Coronation of Zawditu (1917)¹

Hanna Rubinkowska*

Ritual is a component of the complicated system employed to rule a state. As such, over the last few decades it has attracted a lot of attention from scholars. Many recent publications deal with the subject of ritual in medieval Europe (Philippe Buc, Gerd Althoff, Zbigniew Dalewski or Geoffrey Koziol), but a bulk of the findings may also be applied to studies on ritual and its place in the system of power in areas outside Europe. This article explores the different kinds of messages transmitted during the coronation of Empress Zawditu in 1917, including the role of Tafari Mak^wannen as heir to the throne at the time, and as future emperor of the country.

This coronation ceremony, similarly as in the case of any other such ceremony, delivered a complicated message, containing a whole set of various information. In the most general terms, the ceremony invoked the past and proved the right of the new emperor to rule, among other things by referring to the tradition of proving the continuity of the dynasty; it also brought information about the future: it constituted a declaration of the type of policies which were to be introduced. To read the message, it was necessary to be familiar not only with Ethiopian history and tradition but also with the contemporary situation in the country and in the world. For those who were invited to the ceremony and watched the spectacle, the political situation in Ethiopia (the coup d'état against Iyāsu and the Śawān aristocracy coming to power), the developments of the situation outside the country (World War I), Zawditu's relationship to the late Menelik II, and many other such significant information, were well known. On the other hand, the message based on tradition and traditional gestures was easily legible to the empress's Ethiopian subjects, while foreigners might have

¹ This article is a result of discussions with my colleagues from the Department of African Languages and Cultures, Ewa Wołk-Sore and Marcin Krawczuk, who helped me to decipher the Ethiopian accounts of the event. I would also like to thank Dr Miłosława Stępień for her editing of the English version of the text.

* University of Warsaw (Poland)

perceived these elements as part of a “gorgeous and barbaric spectacle”² and in many cases did so. Among the messages transmitted through the spectacle, there was also a set of symbols referring to the role of the heir to the throne, Tafari Mak^wannen.

Similarly as in the case of any other ritual, a special code was applied during this coronation. It was based on tradition and culture, and was understandable to those who participated in the ceremony: both to the actors and to the observers of the spectacle. As Gerd Althoff states, referring to medieval Europe, the language of rituals – alongside oral and written means of communication – constituted another form of delivering a message.³ This paper will focus on deciphering as thoroughly as possible the language of this particular event in search for the objectives those who designed Zawditu’s coronation ceremony in February 1917 aimed to achieve. Such an analysis serves as a means of explicating the specific symbols used at that time and their particular purpose, all the more so that, as must be remembered, there was no single model for coronation ceremonies in the Ethiopian empire, as none such specific, fixed patterns existed either in Ethiopia or anywhere else in the world. Every ritual is based on certain traditional rules, but the final shape of each particular ceremony was designed under the influence of developments in the empire, which resulted in the need to convey a particular message.⁴

The ritual and the message

Zawditu’s enthronement ceremony was consciously planned. There seems to be no question that both the traditional part of the ceremony and the innovations introduced into the spectacle were very thoroughly designed for and applied within this particular event. In order for a ritual to take place, by its very principle, it needs both actors and witnesses. Interactivity is one of the features which make it possible for a ritual to fulfil its role and to be effective. In the case of the 1917 coronation, obviously the empress being crowned, Zawditu, was a central figure during the ceremony, though other actors also played important roles. Among those who witnessed the spectacle, there were Ethiopians from different parts of the empire, with various foreigners also participating in the event: envoys and diplomatic representatives from different countries. The message was addressed to the Ethiopian subjects of the empress, as well as to the foreign guests who were invited to the ceremony. Among the Ethiopians, there were both members of the Ethiopian aristocracy and common people who arrived to

² The National Archives (London, United Kingdom): Archer to Long, 27 March 1919, Foreign Office files 371/2854.

³ Althoff, 2003 : 19.

⁴ For more on this topic in the case of medieval Europe, see: Althoff, 2003, for example pages: 19, 26; while Geoffrey Koziol, as he states himself in the introduction to his book, “discover[s] the adaptability of rituals [...] – how they were used creatively to cope with change rather thoughtlessly repeated in blind disregard for ritual” Koziol, 1992 : 14.

watch the spectacle. This latter group also played a role in the celebration and their presence was essential. The sovereign's subjects made the ceremony legal by serving as witnesses of the spectacle.

Zawditu's coronation was eventually overshadowed by the next one to come: the coronation of Hāyla Sellāsē I in 1930. As Zawditu has tended to be perceived as one of the less influential rulers of Ethiopia, the crowning ceremony which made her empress attracts less attention from historians than the one which followed thirteen years later. However, already in 1917, the event marked not only the enthronization of a new ruler, but also an important turn in history: one which was also important from the perspective of Hāyla Sellāsē's path to power. For him, it opened the door to having greater possibilities of influencing both the fate of the country and his own political career. The architects of the celebration, the group behind Zawditu to which Tafari also belonged,⁵ made a huge effort to prove their right to rule over the country and to give evidence of their power and ability to do so. This was all the more important as the political power of the previous ruler, Iyāsu, was significant, and thus some of the subjects considered legitimising the new empress's power an extremely tricky task to conduct. Thus, a festive and sumptuous event was planned to achieve the aim of convincing those hesitant in their support for the new sovereign. Zawditu's supporters claimed continuity of reign, similarly to the claims employed previously by Menelik II, and stressed the fact that Zawditu was the daughter of the late emperor. However, the uncomfortable fact existed that Menelik had planned for his grandson Iyāsu to be his heir. This was the very same heir who had just lost his throne to Zawditu and to those who supported her. All necessary steps had to be taken in order to avoid reminding the subjects about this fact, while simultaneously making the connection between Zawditu and her father as apparent as possible. The existing support for the overturned ruler was an important factor which needed to be overshadowed by the splendour of the event. As each coronation is meant to prove the right of the sovereign to claim power, in this case there was an obvious threat which had to be addressed. Proving Zawditu's right to take over was essential in this particular context. For this reason, Tafari's role was not stressed. In terms of ritual, and formal succession, it was decided that he would be Zawditu's heir, but she herself functioned as proof of the continuation of Menelik's line.

Zawditu's coronation took place on the 4th of Yakātit 1909 according to the Ethiopian calendar, which corresponds to 11th February, 1917 A.D. Some of the ideas delivered through the coronation spectacle seem to stand out when an analysis of the proceedings is conducted. These were as follows:

⁵ On the role of Tafari in the 1916 *coup d'état*, see among others: Bahru Zewde, 1996 : 130; Marcus, 1987 : 19; Rubinkowska, 2010 : 87-90.

1. The continuation of Menelik II's policies and the emphasis on Ethiopia's return to the times of political strength and unity under the rule of the Sawān Christian aristocracy;

2. The stress on the supreme role of Christianity in Ethiopia: the fact that imperial power and administration of the country should be inseparable from the Christian religion and the Ethiopian Orthodox Church. The religious aspect and symbols related to Christianity had been a central part of the composition of imperial symbols of power since the 4th century, i.e. they were used as a manifestation of the acceptance of Christianity as a state religion. However, in 1917, the stress was additionally placed on Christian symbols *vis-à-vis* Iyāsu's flirtation with Islam. If there were any hopes among the Muslim inhabitants of Ethiopia that the country could be administered with the equal influence of its Muslim and Christian inhabitants, these were obviously to be forgotten. The coronation spectacle was meant to prove that in terms of political power in Ethiopia, only Christianity was to be taken into consideration;

3. In terms of foreign policy, the approach employed during Zawditu's reign of acting as an equal partner in world politics was later continued by Hāyla Sellāsē I, and thus the message delivered during both coronations was similar. In 1917, the aim was to emphasize Ethiopia's place on the map of the contemporary world (this is also yet another aspect of Menelik's reign which was emphasized as being continued by the new rulers). Zawditu's coronation took place when World War I was at its height, and the perception of colonialism as a natural phase in the development of the world was very much alive. In this situation, the aim was to stress the empire's independence, as well as to underscore friendly relations with all the colonial powers which happened to be Ethiopia's neighbours at the time;

4. A manifestation of Zawditu's right to rule as emperor despite the fact that she was a woman, in light of the lack of precedence in Ethiopian history of a female emperor. Her gender had to be justified so that she could be crowned, and this issue was also mirrored during the coronation. This aspect also meant the appropriation of a role for the heir to the throne. He, as a man, was supposed to support the female ruler, and his task of organising the event can be perceived as reflecting this aim;

5. A manifestation of continuity as well as an emphasis on deep respect for the long history of the empire was reflected by following traditional symbolism during the ceremony. The core idea of the ritual was based on stressing tradition and using traditional symbols to declare a message of power, including information about the division of power (e.g. this was revealed by the absence/presence of specific people during the ceremony, or the tasks, positions or even seats taken by the aristocrats during the proceedings, and the special honours awarded them through presenting them with *rās warqas*, *'akliis* or decorations);

6. A manifestation of innovation which stressed the rapid modernization of Ethiopia. As can be read in the source material (both written and iconography), innovation was meant to accessorize the whole spectacle. Modern additions were aimed at impressing the public and also showing the pro-modernizing tendencies of the party coming to power. Apart from addressing this message to Ethiopian observers, these elements were also strongly addressed towards the foreign visitors attending the ceremony;

7. A manifestation of the position of certain personages within the system of power in Ethiopia, with special respect to the position granted to Tafari Mak^wannen. It is difficult, if possible at all, to analyse Zawditu's coronation without taking into consideration that this same event also marked the starting point in Tafari Mak^wannen/Häyla Selläsē's active participation in ruling the country. Tafari, who in 1917 began to participate actively in the Ethiopian structure of power through his role as heir to the throne, was eventually crowned Emperor Häyla Selläsē I thirteen years later, and came down onto the pages of world history as one of the most outstanding African rulers and politicians of the modern world. This later development obviously leads us to focus our attention on the man who was made *rās* and Heir to the Throne as a consequence of the 1916 events. Various questions arise about the message delivered during the coronation itself regarding the role of Tafari. An important part of the symbolism applied during this ceremony was aimed at stressing the role he was to undertake within the structure put into place at that time. It cannot be forgotten, however, that there was only one emperor crowned during this particular ceremony – Zawditu – and she played the central role during the coronation spectacle. However, even though Tafari was not the centre of attention during the ceremony, his special place in the structure of power then introduced was stressed within the ritual. Various means of communicating a specific message were employed to describe his position, including the robes he wore and the place he occupied during the ceremony. These all marked his elevated position in the country, above all the other nobles surrounding the empress, while each of the nobles occupied a very specific place which signified his/her exact tasks in the system of governing the country.

Ethiopian historiography provides several accounts of Zawditu's enthronement. One such account was written down by Gabra Egzi'abehēr Ēlyās,⁶ while other, somewhat opaque, reminiscences were provided by Häyla Selläsē in his autobiography.⁷ The most detailed description of the ceremony was written down by Marsē Hāzan Walda Qirqos.⁸ He described every stage of the event and thus has provided a splendid source for analysis of the ritual. However, even this account is marked by *lacunae*

⁶ Gabra-Igziabiher Elyas, 1994.

⁷ Häyla Selläsē, 1972/73 : 37f.; Haile Selassie I, 1976 : 56f.

⁸ Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 186-198.

and gaps in the information given, which result in some inconsistencies in the description. There is also photographic material scattered in different publications,⁹ not to mention the French film of the event.¹⁰

The celebration proceedings

Preparation

The celebrations accompanying the coronation lasted many days. They started on the 20th Terr (28th January), when the clergy initiated prayers over the coronation ointments. The prayers lasted until the eve of the coronation.¹¹ Sources stress that Tafari was responsible for the preparation of the ceremony.¹² Hāyla Sellāsē in his autobiography also presents himself as responsible for the shape of the celebration, including sending invitations to the landlords.¹³ Marsē Hāzan Walda Qirqos writes that both Tafari and Hābta Giyorgis were jointly responsible for the ceremony and cooperated in making the preparations.¹⁴ Marsē Hāzan's information seems to have a better historical base, as the role of Hābta Giyorgis *vis-à-vis* Tafari's position in the country was at least equal, if not higher. It hardly seems possible that Tafari, still a newcomer on the Empire's political stage, would be entrusted with the full responsibility for the preparation of such an important event. The disappearance of Hābta Giyorgis's role in this context from more recent historical notes also follows the logic of later historiography, which tended to present Hāyla Sellāsē as the ruler of the country from as early as the initial period of Zawditu's reign. Gabra Egzi'abehēr Ēlyās also noted Zawditu's role in the preparations. He mentioned that the soon-to-be-crowned Empress ordered gold diadems, or coronets, to be made for the aristocracy – *'aklil* for the ladies and *rās warq* for the men, as well as gold medals for some of the aristocrats. Those who were given the diadems (as a sign of their status, but also as a symbol of the favour they were being shown by the empress) wore them during the ceremony.¹⁵ According to Marsē Hāzan, the ministers were decorated with medals later in the course of the coronation.¹⁶

⁹ For example: Hāyla Sellāsē, 1972/73.; Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07, as well as European reports from Ethiopia, e.g.: Zischka, 1935; Schrenzel, 1928.

¹⁰ Éthiopie: Couronnement de la Reine, 11 février 1917, Albert Kahn Archives, Boulogne.

¹¹ Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 381.

¹² Ibidem.

¹³ Haile Selassie I, 1976 : 56.

¹⁴ Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 187.

¹⁵ Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 85 (Amharic text); 381 (English translation).

¹⁶ Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190.

Preparations included decorating the capital for coronation. In 1917, Addis Ababa resembled a big village more than a city. With the exception of Menelik's palace and some other houses, there were not many permanent buildings. Nobles who came to visit the sovereign pitched camps, ordinary people living in the area used *tukuls* - the same kind of round huts they used for living outside of the town. However, the site of the coronation was meant not only to impress the Ethiopians who were to gather for the event, but also foreign guests, and this was in accordance with what role Tafari considered the capital city should play. It was not an easy task to achieve, and ultimately foreigners were struck more by the oriental splendour which was "delightfully picturesque"¹⁷ than by the modernity of the capital city. There were less than five months to prepare the New Flower for the event, as the fate of the *coup d'état* against Iyāsu was decided on the 26th of September, which led to Zawditu being declared the new ruler and Tafari - the heir to the throne.¹⁸ In the period between September and February, Iyāsu's father, Rās Mika'ēl, was defeated in battle, while Iyāsu himself escaped to the 'Afar territory. Zawditu was asked to come to the court in Addis Ababa from her seclusion in Fālē, and some decisions, including personal ones, had to be made in order for the new construction of power to be formed. Among others, Zawditu's husband, Rās Gugsā, was separated from his wife and forced to stay away from the court, and Rās Walda Giyorgis was promised the most powerful, at least officially, position in the country, second only to the empress herself - the title of king (*negus*), along with the right to vast lands in the west and north of the country. After all those important arrangements had been completed, there was not much time left to organize the ceremony. The proper scenery for the coronation had to be prepared, alongside the organisation of all the main events. In Addis Ababa, many structures were built for the purpose of providing a proper background for the empress's passage from the palace to the church and back. Arches were constructed, while the streets were decorated with flags and flowers, together with photographs of Zawditu and Tafari. Symbols of a lion, tricolour red, yellow and green ribbons, texts of prayers for the new rulers placed on the arches and electric lights hanging along the route from the church to the palace created the setting for the ceremony.¹⁹ Photographs of Zawditu and Tafari, hanging next to each other on many of the arches and pillars and presenting the two personages responsible for taking over power in the country, are meaningful. The same message can be shown to have been conveyed in the fragments of text decorating the road from the palace to the church. They mentioned both the empress and the heir, evidently suggesting the very special place Tafari held within the new structure of power.

¹⁷ Hodson, 1927 : 136.

¹⁸ Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 141.

¹⁹ Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 186.

Another part of the preparations included sending invitations to landlords residing outside the capital, asking them to come for the event. According to Gabra Egzi'abehēr Ēlyās, "a letter was sent to the notables and princes inviting each of them to come from the areas they governed to the coronation on this fixed day, escorted by their troops (while) travelling in parade formation."²⁰ The troops arriving in Addis Ababa and their presence during Zawditu's passage with her entourage to the church and back to the palace, signified the loyalty of their patrons to the new ruler, and as such served as a component of the symbols of power within the coronation ritual. They also participated in the creation of the scene of power, which was captured by the photographers.²¹

The event venue

There were three areas where various parts of the coronation took place. One of the settings was the Imperial Palace, the so-called Old Gebbi, which had previously served as Menelik II's seat. The banquet (*geber*) which followed the central part of the coronation took place there. The mass and the key part of the ceremony took place in Gannata Seyon Church, otherwise known as ('Arāda) Giyorgis Church. The streets of Addis Ababa also played an important role in the spectacle.

The church in which the crowning took place was an important symbolic space. Founded by Menelik II, it was meant to commemorate the victory over the Italians at Adwā in 1896. St. Giyorgis, the patron of the church, was thought to have descended from heaven to help the victorious Ethiopian army and lead them in their battle against the Italians. Menelik II hosted a *geber* for more than 60,000 guests to celebrate the 7th anniversary of the Adwā victory in the premises of this church.²² In all probability, this church was also chosen as the place for the coronation (*mannāgašā*) due to being situated in the centre of Addis Ababa, as it was not as distant from the palace unlike many of the other churches of importance in the area, i.e. the Entotto mountain churches. It should, however, be remembered that Menelik II's coronation took place in Entotto Maryām Church. Zawditu's coronation and the accompanying mass were conducted within Giyorgis Church, which was enlarged by a tent (*denkwān*), especially built for the occasion in the churchyard. Inside the *denkwān*, a spectacular throne was arranged, and as Gabra Egzi'abehēr Ēlyās notes in his reminiscences from the event, this was the throne of David, *manbara Dāwit*, used for coronations or other major occasions.²³

²⁰ Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 380.

²¹ The photographs were included for example: Hāyla Sellāsē, 1972/73.; Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07, as well as European reports from Ethiopia, e.g.: Zischka, 1935; Schrenzel, 1928.

²² Haile Gabriel Dagne, 1987 : 65.

²³ Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 381.

The eve of the coronation

Some final preparation took place the day before the coronation. This constituted a part of the ritual, which included such elements as the transferral of the royal insignia – the orb (*le'ul*), the crown (*zawd*), and the royal robes (*lebs mangest*) – from the palace treasury (*g^wādā*) to the Giyorgis Church. *Baḡerond* Yeggazu was responsible for the transfer. *Baḡerond* was the title of a courtier who had traditionally been the custodian of the treasury, a function which was later turned into the office of the Minister of Finances during Menelik's reign. The transportation was done with all the necessary pomp and splendour. Yeggazu wore the insignia of his rank: the proper clothing for a warrior (*yaṭor lebs*), a shield (*gāšā*), and a rifle. He rode a mule and carried the insignia, while one of the royal symbols, a green umbrella, was held above him and the insignia. When he reached the point where the road was good enough for a chariot, it stood waiting for him, all covered in green silk and decorated with precious stones. The *baḡerond* and the insignia were escorted by five hundred guards wearing warrior clothing and proceeding in battle formation.²⁴

The celebration started the night before the coronation itself. Zawditu left the palace at nine in the evening, and was carried to the church in a carriage decorated with blue silk. Three other carriages brought the ladies-in-waiting, while *Rās* Tafari and some other aristocrats came to the church on mules. At this stage of the ritual, his place in the parade, even though marking Tafari's special role, was more similar to that of the rest of the aristocrats who took part in the event than to that of the empress. Everyone was escorted by soldiers, all wearing official outfits reflecting their ranks, which included such elements as lions' manes, shields, and proper robes decorated with gold. The bells tolled when Zawditu arrived in Giyorgis Church on Saturday, the eve of the event, i.e. 3rd Yakātīt according to the Ethiopian calendar or 10th February, 1917 A.D. She was accompanied by notables, among them – Tafari Mak^wannen. Upon her arrival, Zawditu entered the *denkwān*, and soon after she decorated a number of aristocrats with special crowns – gold headgear which signified the elevated position of any person who had obtained such a crown from the sovereign. *Fitāwrāri* Hābta Giyorgis was among the men who received a *rās warq*, while seven ladies received '*aklils*.²⁵

Before the central part of the ritual began, Zawditu spent her time in the *denkwān* sitting on the throne. She was separated from the observers of the coronation by curtains in the Ethiopian colours: red, yellow and

²⁴ Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 187.

²⁵ Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 187f.

green.²⁶ The *denkwān* was located in the churchyard and connected with the church building itself.

The clergy sang prayers throughout the night. Representatives of several churches of importance arrived to conduct the ceremony which reflected the tradition of clerical attendance during coronations, marking the significance the Church had in the country, as well as the strong ties between state and religion in Ethiopia. The clergymen mostly represented Addis Ababa churches, but also numerous churches from Šawā, and this fact reflected the special role of this province in the country under Zawditu's reign. *Malāka šahāy* Ēsderos was the head priest responsible for this part of the ceremony.²⁷ Apart from Giyorgis Church clergy, others came from Māryām Church in Addis Alam, a town founded by Menelik II and a church of importance during the reign of this Emperor. Another group arrived from two churches founded on Mount Entotto, which had been Menelik and Tāyту's seat before it was moved to Addis Ababa. The churches were: Entotto Māryām founded by Tāyту, where Menelik and Tāyту's coronations took place in 1889, and Qeddus Raguēl founded by Menelik. Representatives also arrived from another Entotto church, the historical rock-hewn church of Yakkā Mikā'ēl. The history of this church precedes the founding of Addis Ababa by many centuries. It was believed to have been destroyed by Ahmad Grāny in the 16th century and rebuilt nearby. Dabra Šegē Qeddus Urā'ēl, a church founded during Menelik's time, was another of the Entotto churches, later moved down to Addis Ababa itself,²⁸ whose clergy also participated in the ceremony. Its secular guardian (*gabaz*) was *Rās Walda Giyorgis*, who was crowned *negus* seven days after the coronation of the empress. Both Yakkā Mikā'ēl and Dabra Šegē Urā'ēl were among the churches rebuilt by Zawditu during her reign. In addition, priests representing other churches participated in the coronation. Among them was the clergy of Rufā'ēl Church, also founded by Menelik and located in the vicinity of Addis Ababa, this time at Mount Gulālē. The clergy from Qarānyo Madhānē Alam Church also participated – a church dating back to the times of Sāhla Sellāsē and later supported by Menelik II. Clergymen from Dabra Amin Takla Hāymānot, another church founded by Menelik, also arrived for the ceremony. However, in this case the construction of the building of Dabra 'Amin Takla Hāymānot had still not been completed. The empress was soon to give funds for the completion of the building. Other Addis Ababa churches were also represented by its clergymen. According to Marsē Hāzan Walda Qirqos, these included: St. Mārḡos, Sellāsē and St. Gabrēl churches.²⁹

²⁶ Hodson, 1927 : 135.

²⁷ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 188.

²⁸ Mersha Alehegne, 2005 : 40f.

²⁹ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 188; on the churches, Haile Gabriel Dagne, 1987.

The positioning of power

The central part of the coronation started at four a.m. By this time, Zawditu had moved to the church for prayers. This part consisted of a religious celebration based on tradition, aimed at stressing the importance of such traditional aspects. At the beginning of the central part of the ritual, the aristocracy, who were there to watch the spectacle, were seated in a thoroughly ordered manner or, as noted by the chroniclers, "according to their ranks."³⁰ The soon-to-be-crowned empress was seated on the throne in the *denkwān*. The exact position of those who accompanied Zawditu is not known – two Ethiopian reports give different information on this matter. However, we may be sure that *abuna* Mātēwos took the position to the monarch's right, while *ečagē* Walda Giyorgis was seated to her left, in accordance with court tradition. Both of the clerics were seated on gilded chairs.³¹ Gabra Egzi'abehēr Ēlyās also mentions another cleric, a *mamher*, Šehāy, from Zeqwālā, an important place of Christian cult and a pilgrimage destination not far from Addis Ababa. He sat behind 'Abuna Mātēwos. Rās Walda Giyorgis, one of the most powerful aristocrats in the country, according to one source (Gabra Egzi'abehēr Ēlyās) was the second one to be seated to the left of Zawditu, next to the *ečagē*, while another source (Marsē Hāzan Walda Qirqos) located him as sitting on the right-hand side of the monarch, next to the *abun*. One of the places occupied in the back was taken by a *mamher* from Jerusalem, Māhšantu. The location of the seats taken by other landlords differs in both reports, including the position of Tafari Mak^wannen. Gabra Egzi'abehēr Ēlyās located Tafari on the right-hand side of the future empress, as the second person after *abuna* Mātēwos, while Marsē Hāzan Walda Qirqos states that he took position to the left-hand side, next to the *ečagē*. The difference in both of the sources is surprising, as a place on the right-hand side of a ruler traditionally marked a higher position in court than the one at the left-hand side. It could thus indicate that the heir to the throne, as an important person in Zawditu's court, would take the place on her right. However, it seems that Marsē Hāzan's report is more accurate. First, official photographs from Hāyla Sellāsē's coronation in 1930 present his son – and the heir to the throne at that time – Asfā Wasan, on the left-hand side of his father.³² Another source supporting the accuracy of Marsē Hāzan, is a graph published in Kabbada Tasammā's *Yatārik māsṭawašā*. It presents the positions occupied by those who participated in the empress's *gebers*. In

³⁰ Both Mārsē Hāzan Walda Qirqos and Gabra Egzi'abehēr Ēlyās use the same expression several times over the description of the event stressing the order of the ritual. Por. Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 188; Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 86f. (Amharic text); 383 (English translation).

³¹ Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 381.

³² An official photograph taken for the National Geographic by W. Robert Moore, published in: Southard, A.E., 1931 : plate I.

this graph, Tafari's place is also marked as being to the left-hand side of the empress.³³

Both of the chroniclers claim that Tafari wore insignia of power, with Märsē Hāzan Walda Qirqos mentioning "full insignia" or "very special robes" (*mulu yaqeber lebs*) and Gabra Egzi'abehēr Ēlyās writing about "a special gold crown" (*yarās warq*), which Tafari received during the course of the ceremony. Both of the authors mention the Medal of Solomon, first class. Both reports also mention that Tafari sat on a gold [gilded?] chair, similarly to the *abun* and the *eçagē*.³⁴ The position taken by Tafari and the insignia he wore in this situation elevated him above other aristocrats who participated in the ritual. It stressed his role as heir to the throne and a person of importance within the new structure of power.

Most of the empress's subjects invited to the *denkwān* sat on the carpets; however, chairs were provided for the Europeans, who were also seated according to a previously planned order. The seats for Europeans were located on the left-hand side of the empress, with the Italian ambassador, as he had spent the longest time in the country, being granted the most elevated seat. The international and domestic situation (World War I and the *coup d'état* against Iyāsu) was emphasized by the absence of the representatives of Germany and the Ottoman Empire. The ambassadors of these countries chose not to participate in the event after they had been informed that they would be offered separate places, in order to stress the message that the new power structure in Ethiopia was anti-Muslim and pro-Ally.

The main event - the coronation

The crowning itself involved *bağerond* Yeggazu presenting the crown (*zawd*) and the orb (*le'ul*) to the empress. Afterwards, the *eçagē* presented the royal robes (*lebs mangest*), the orb and the crown to the *abun* who blessed them, and then, after passing the orb to the Queen, he placed a silk head-covering fringed with gold on her head as support for the crown (*qasālā*). The mass started after the *eçagē* had taken the crown out of a golden case (*māhdar*) and placed it before the empress on a golden table. The mass was conducted by *Abuna* Mātēwos. He was accompanied by six priests who had come to Ethiopia from Egypt, and who participated in prayers in Coptic during the mass.³⁵ The presence of the Egyptian priests stressed the link between the Ethiopian Orthodox Church and the Coptic Church. In 1917, the link was not only traditional but also formal. The *abuna* was a monk sent from Alexandria to act as the archbishop of the Ethiopian Church. The major turning point in this respect, which led to the

³³ Kabbada Tasammā, 1969/70 : 104.

³⁴ Märsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 189; Gabra-Igziabihēr Elyas, 1994 : 381.

³⁵ Märsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 189.

Ethiopian Church becoming independent (*autocefala*), only took place in 1959, after years of Hāyla Sellāsē's efforts to ensure that Ethiopian bishops were of Ethiopian nationality and not foreigners.

After prayers had been recited by Egyptian monks, this was followed by the coronation prayer (*yanegsu šalot*), recited by the *abun*. According to Marsē Hāzan, at this point in the ceremony the *abun*'s words referred to the unusual situation taking place, i.e. the fact that the emperor was a woman. *Abuna* Mātēwos gave the example of Queen Victoria and her successful reign as justification for Zawditu's gender. Mātēwos also mentioned the example of the Queen of Sheba, stressing that it was from her, and not from his father, Salomon, that Menelik I had inherited the Ethiopian crown.³⁶ According to another source – a British witness to the coronation – Queen Victoria was mentioned later, right after the empress had been crowned, when “a long proclamation was read out, which, by way of apologising for the sex of the monarch, referred to the great success achieved by Queen Victoria.”³⁷

According to Ethiopian sources, Zawditu was crowned after Queen Victoria had been mentioned. *Abuna* Mātēwos stood on the right-hand side of Zawditu with the crown in his hands, while ečagē Walda Giyorgis took the position to her left holding a horn with oil in it (*qarna qebā*). They prayed. When the prayer had been completed, *abun* took the horn from the ečagē, proceeding to bless and anoint the empress. Next, he said: “You are the empress of Ethiopia, Zawditu”, and placed the crown on her head.³⁸ It is worth noting that, similarly as in the case of her father, Menelik II, and against tradition, Zawditu did not change her name to a royal name during the coronation. Thirteen years later, when Tafari was being crowned, he decided otherwise and took on a new imperial name – Hāyla Sellāsē I.

During the coronation, *Rās* Tafari Mak^wannen (as the heir to the throne) and *Rās* Kāsā (as the person with the strongest links to the royal lineage and also one of the most powerful lords in the empire) stood on both sides of the empress: Tafari – to her right, which symbolized his more privileged position, while Kāsā – to her left. Hābta Mikā'ēl and Mak^wannen Wāltē, two of the highest court dignitaries (*liqa makwās*) were traditionally among those closest to the emperor, responsible for taking care of his mule, acting as the ruler's *alter ego* in the battlefield and – as in this case and in the case of the coronations of Menelik II and of Yohannes IV before him – also played an important role in the ritual. They accompanied Tafari and Kāsā, bearing other insignia: silk whisks. There were also some men carrying a sword which was soon to be given to the empress. During the

³⁶ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 189f.

³⁷ Hodson, 1927 : 135.

³⁸ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190.

coronation, the aristocracy (*mak^wännent*) and the ladies (*wayzāzert*) took off their head ornaments or diadems – *rās warq* for the *mak^wännent* and *aklil* for the ladies, worn as symbols of their elevated status, in order to show their respect for the crown and the empress. This part was followed by several *zēmā* hymns sung by the choir and by the *diakons*. When the words “Gird thy sword” (*Qent sayfaka*)³⁹ were said, the sword was girded onto the empress’s clothing. She also received the sceptre (*batera mangest*) after the proper formula was said: “The sceptre of thy kingdom is the right sceptre” (*Batera-şedeq wa-batera mangest*)⁴⁰, and then: “...did stand the Queen” (*wateqawem negest*).⁴¹ After the next hymns had been sung, the empress passed the sceptre on to the *ligābā*, a courtier who served as master of ceremony during the coronation. At this time, palm leaves were taken from the *eçagē*’s hands by another courtier and distributed among the nobles and the clergy.⁴²

At this point, after saying the anaphora, the *abun* delivered the communion from the most inner church circle (*maqdas*). Zawditu was the first person to take communion. She was followed by Tafari and his wife, Manan. And again, both the facts that it was the heir to the throne who followed the empress and that he preceded the other aristocrats, as well as the significance this information was granted in the Ethiopian sources stress the position of Tafari as the person who officially held the highest position in the court, second only to the empress. Afterwards, Tafari put his diadem (*rās warq*) down, and bowed before the empress’s feet as a sign of respect. He was followed by the other nobles, who also took off their *rās warqs* and *aklils* and paid homage to Zawditu. Märsē Hāzan Walda Qirqos quotes the words with which the nobles greeted the empress: “May God allow you to rule for a thousand years”. Next, the empress decorated some of the aristocrats with orders and, after everyone had returned to their respected places, the core part of the ritual had been fulfilled.

The closing part of the celebration

Two hours of prayers followed the archbishop’s blessing read from the *maqdas*. In the closing part after the prayers, the foreign envoys, along with the remaining Ethiopian guests who had participated in the ritual including the ladies-in-waiting, greeted the new empress.⁴³ According to Ethiopian sources, this was photographed by fifteen photographers, or by

³⁹ Märsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190; Engl. tr.: the King James Bible, Psalm 45:3 “Gird thy sword upon thy thigh, O most mighty, with thy glory and thy majesty”.

⁴⁰ Märsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190; Engl. tr.: the King James Bible, Psalm 45:6 “Thy throne, O God, is for ever and ever: the scepter of thy kingdom is a right scepter”.

⁴¹ Märsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190; Engl. tr.: the King James Bible, Psalm 45:9 “Kings daughters were among thy honourable women: upon the right hand did stand the queen in gold of Ophir”.

⁴² Märsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190.

⁴³ Märsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190f.

“kinema men”, as an English envoy described them. Ululations could be heard coming from outside the tent as a sign of acceptance of the new empress.⁴⁴ Zawditu thanked the soldiers gathered at the ceremony and left the church, along with the procession. Apart from the empress and Tafari, the procession was composed of clergymen carrying the *tābot*, ladies-in-waiting and other nobles. They circled around the church three times, so that the ritual could be completed. After that, the *tābot* was brought back to the most inner and sacred part of the church, where it is always kept (*maqdas*), following which Zawditu entered the *denkwān* and seated herself on the throne. Next, one of the walls of the *denkwān* was elevated so that those who had gathered for the event in the Giyorgis churchyard and had not been granted seats within the tent could also see the empress.⁴⁵

Both Marsē Hāzan Walda Qirqos and Gabra Egzi’abehēr Ēlyās note that an *āwāḡ* was read at this stage of the ceremony. They also both provide extracts from the *āwāḡ*; however, the quotations are different.⁴⁶ Interestingly enough, even the invocation differs. However, one thing which should be especially noted involves the fact that the imperial order announced amnesty to those who “live in forests or on mountains, [or] in caves”, thus allowing for their return from exile.⁴⁷ The political meaning of the proclamation is stressed by the example provided by Gabra Egzi’abehēr Ēlyās of *Daḡḡāzmač* Gabra Sellāsē, who had gone to live in the Danakil desert after his clash with Seyyum Mangašā. Following Zawditu’s proclamation, he regained his privileged position in the country. Thus, as a result of such a turn of events, the new regime was granted one more supporter.⁴⁸ This part of the ceremony was ended with a threat announced by the *abun*: he warned anyone who were to distance him/herself from the Christian Orthodox religion that they would be excommunicated from the church.⁴⁹

At about nine or ten in the morning, after the coronation night, Zawditu left Giyorgis Church and headed to the palace. She used a carriage, described by a British witness as a “rather grotesque object copied from the coronation of George V.”⁵⁰ On its way to the palace, the royal parade passed through the streets of Addis Ababa, where crowds were watching and waiting to greet the new empress. The order of the parade was maintained at all times. The troops of the Minister of War, *Fitāwrāri* Hābta

⁴⁴ Hodson, 1927 : 135.

⁴⁵ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 191.

⁴⁶ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 /07 : 192; Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 88 (Amharic text); 384 (English translation).

⁴⁷ Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 384.

⁴⁸ Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 385.

⁴⁹ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 192.

⁵⁰ Hodson, 1927 : 135.

Giyorgis, opened the parade. His troops consisted of three hundred horse riders arranged in groups of thirty, riding in front, followed by foot soldiers, some of them carrying guns, but not many, as the chronicler mentions only thirty. *Dağğāzmāč* Gugsā Ar'ayā's troops were the next ones to march, many of them carrying shields, a symbol of the high status of the owner. Other soldiers carried guns. *Ligābā* Bayyana's troops marched with fifty machine guns. Hundreds, if not thousands of soldiers, were followed by members of the aristocracy, some of them using carriages. One of these, pulled by four horses, transported *Rās Walda Giyorgis*, *Rās Abbāta* and *Wāgšum Kabbada Tafari*. Both the carriage and the horses were richly decorated, covered with a richly-ornamented red and green royal velvet cloth. The sounds of ululation, *nagārit* drums and other instruments – *embiltā*, *malakat* and *trumbā* – accompanied the procession. The outfits of the soldiers and aristocracy highlighted both their ranks and the importance of the event. Many people simply wore a traditional white cotton outfit, while soldiers of a higher rank and members of the aristocracy were clothed in their colourful and richly-decorated ceremonial outfits with lions' manes worn by the higher ranking soldiers. The lions' manes were among the accessories which attracted the most attention from the foreigners in attendance at the coronation. The procession, observed by people who gathered in the streets of Addis Ababa, took over an hour, eventually reaching the palace.

The next step of the events surrounding the coronation was the *geber*, or a royal banquet given in honour of the event. The *geber* itself was an important component of the symbols employed in the system of power in Ethiopia. Mārsē Hāzan Walda Qirqos provides an elaborate description of the banquet. However, the *geber* does not constitute a part of the coronation ritual as such, and remains outside the scope of this publication. On 16th February, when all the events accompanying the coronation came to an end, an official photograph of the empress and the heir to the throne was taken.⁵¹

The message revealed by the coronation

The main objective of this coronation, as in the case of all such occasions, was to legalise the new monarch's power to rule and to symbolically add to the legitimisation of the ruler being crowned. This aim was achieved by following a specific ritual (*serāta negso*) and by using a particular set of symbols accompanying the event. Relatively detailed reports from Zawditu's coronation are available, thus making it possible to attempt to decipher some of the messages delivered on the occasion. However, the *lacunae*, discrepancies and contradictions in all available reports are quite significant and should be noted.

⁵¹ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 198.

Continuation of Menelik's policies

Zawditu ascended the throne after what can be perceived as a period of turmoil in the country under Iyāsu's rule. However, even if we consider the *circa* five-year period of his rule as a time of decline in centralized power and as a time during which Iyāsu also had to deal with all the other problems which the rulers of Ethiopia have historically had to face, Ethiopia could still be perceived as a united country in 1917. Placing this period in a *longue durée* perspective, it should be noted that as a consequence of the whole unification period initiated by Tēwodros I in the mid-1800s and later continued by Yohannes IV and Menelik II, Ethiopian rulers succeeded in installing centralized power and administering it within the borders of the country. Ethiopia had also been enlarged by Menelik II's troops, as vast lands had been conquered at the end of the 19th century. Therefore, for those who took over, including Tafari Mak^wannen who belonged to this group, showing the need for a continuation of reign within the ritual was more important than stressing the need for change. There was one obvious exception to this aim: the new system of power did not in any form plan to be a continuation of the so-called Iyāsu interregnum or of his political ideas. These were supposed to be forgotten. The fact that Iyāsu had never been crowned emperor was a fact which served in favour of the new government. In terms of legitimising power through ritual, the crowning ceremony served as proof of the return of those who were entitled the right to rule over the country, in other words: those who had arrived to replace the illegal ruler.

There is no doubt that Zawditu's father, Menelik II, reshaped Ethiopia in almost all the aspects of its functioning. Menelik II was successful in strengthening central power in the country. This is reflected by his successful attempt to construct a permanent capital, Addis Ababa. It quickly began to function as the seat of the Imperial Palace, and as what can be perceived as a very basic central administration. The construction of this permanent seat was connected with the Šawān aristocracy's victory over their long-time rivals from other provinces in Ethiopia. The aristocracy from Tegrāy, who had been in power prior to Menelik's reign during the times of Emperor Yohannes IV, were among the most serious threat to Šawān control over the country. Not only had Menelik's position as a sovereign been firm, but he had also succeeded in winning respect for Ethiopia from its European neighbours in Africa (with his spectacular victory over the Italians at the battle of Adwa being a symbol of Ethiopia's strength and independence). Consequently, during Zawditu's crowning ceremony the Šawān aristocracy taking over in Ethiopia in 1916 - a group Tafari was a part of - aimed at stressing their plan to continue with Menelik's policies and success. In terms of internal policy, the presence of the emperor's subjects at the coronation ceremony reflected their loyalty towards imperial power. The texts describing the ceremony mention those who came to watch the spectacle, with Arnold Hodson referring to "many

hundreds of Abyssinians in magnificent costumes”⁵² and Marsē Hāzan describing the parade as extending from Giyorgis Church to the palace.⁵³ The available photographs of the event and a French film recorded during Zawditu’s coronation present crowds of people participating in the event.⁵⁴

The large amount of aristocrats who arrived to take part in the ceremony should also not be forgotten. Lists of those in attendance have been provided by both Marsē Hāzan and Gabra Egzi’abehēr Ēlyās.⁵⁵ The noted presence of the aristocrats in the *denkwān*, together with a description of how the most important members were situated in respect to Zawditu, how numerous their troops were while marching towards the palace, serve to show not only that their attendance legitimized the ritual, but also carried a message concerning the unity of the country. The exact names of the aristocrats show which parts of the empire (i.e. ruled by a given aristocrat) were loyal to the new group in power. Not to mention that, according to old Ethiopian tradition, the seating order mirrored the structure of power within the empire. Even though it was the Šawāns who took over, the landlords coming from other Ethiopian provinces were also given elaborate positions. Their presence and the positions they were granted during the ceremony once again stress the unity of the country. For example, according to Gabra Egzi’abehēr Ēlyās, Rās Hāylu Takla Hāymānot from Goḡḡām sat as the third in the row, next to Rās Seyyum Mangašā of Tegrāy and Tafari, to the right-hand side of the empress and the *abun*. Unfortunately, sources are not in agreement, as Marsē Hāzan describes Hāylu Takla Hāymānot’s position as seated second, next to Tafari, but on the left-hand side, with the *ečagē* also sitting next to the empress on this same side. The powerful Seyyum Mangašā is not mentioned by Marsē Hāzan at all. There are severe inconsistencies between both descriptions in respect to the important matter of the arrangement of places occupied by those seated around Zawditu. However, regardless of the seating order in the *denkwān*, another sign of support towards the new government was given by the participation of those in attendance in the parade following the ceremony. Here, the position of Hābta Giyorgis as Minister of War is underscored as his troops were the first to open the parade. However, in terms of the representatives of certain provinces of the empire, it is Walda Giyorgis whose presence at the coronation was additionally highlighted by the place he occupied (along with Rās Abbāta and Wāḡšum Kabbada Tafari) in a richly decorated carriage which carried them from Giyorgis Church to the Royal Palace.⁵⁶

⁵² Hodson, 1927 : 133.

⁵³ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 192-195.

⁵⁴ *Éthiopie: Couronnement de la Reine, 11 février 1917*, Albert Kahn Archives, Boulogne.

⁵⁵ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 189; Gabra-Igziabiher Elyas, 1994 : 381-384.

⁵⁶ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 194.

Another part of the ritual which reflected the mutual agreement between the ruler and the subjects involved the empress bestowing golden headgear (*rās warq* and *aklil*) to chosen aristocrats. The *rās warq*, which was supposed to be worn on special occasions only by the highest dignitaries in the country, served as a particular symbol of an elevated position within the system.⁵⁷ It was the headgear worn by Tafari during Zawditu's reign, symbolizing his status within the country. *Aklil*, among other functions, served as a symbol of the similarly elevated position of ladies of aristocratic descent. Hence, decorating the chosen group of aristocrats with such headgear could be read as a sign highlighting the respecting of the mutual interests at stake between a sovereign and his/her subjects.

The supreme role of Christianity

In reference to the issue of the supreme role of Christianity in Ethiopia, the religious ceremony emphasized the key position of the Church and the clergy within the empire. This was an obvious continuation of the Christian Ethiopian tradition of power. However, the importance of the coronation should be perceived in relation to the shortness of Iyāsu's reign and his pro-Islam sympathies. The Christian elements emphasized during the ritual, apart from all the traditional meanings they brought with them, were also put into a new context. The actions of anointing the empress with holy oils and blessing the insignia of power (in another words: the necessity of including religious ritual and the participation of the clergy with the aim of legitimising the newly-introduced power structure) was a central part of making Zawditu empress. The empress was crowned by the *abun* accompanied by the *ečagē*. The presence of the *abun* was essential to legitimise the ceremony and the monarch. The example of Yohannes IV, who went to great pains to bring the patriarch to Ethiopia so as to stress the righteousness of his coronation, proves this point.⁵⁸ There was another, very obvious sign of the supreme role of Christianity in the country, i.e. the official announcement made during the closing part of the ceremony. At this point, *Abuna Mātēwos*, in accordance with tradition, threatened to excommunicate anyone who distanced him/herself from the Christian Orthodox religion. All these proceedings very strongly accentuated the continuation of the Christian Ethiopian tradition. Nothing in the whole ritual could have left anyone doubting that the state and those in power were closely tied to Christianity. The absence of the Turks and Germans among the guests drove this point across even more clearly, while simultaneously placing it in the context of foreign relations.

⁵⁷ Kane, 1990 : 383.

⁵⁸ Orłowska, 2006.

A message referring to foreign relations

Häyla Selläsē, when writing in his autobiography about his own 1930 coronation as emperor, referred to the foreign guests invited to the ceremony. He explained that Ethiopia, after having been transformed into a modern country, had broken the tradition of crowning the new emperor immediately after the death of the previous one, which had sometimes even gone so far as conducting the ceremony before the previous monarch had been buried.⁵⁹ Leaving aside the question of whether such prompt coronations could really be perceived as being part of Ethiopian tradition, Häyla Selläsē's explanation that time was needed to invite foreign guests and diplomats shows the importance of their presence during the coronation. Even though Häyla Selläsē presents this way of conduct as an innovation incorporated only in 1930, the inviting of foreign representatives had already been introduced in 1917, when he himself introduced such actions as one of the architects of the event. There were two main purposes behind the decision of inviting the foreign representatives. Firstly, the coronation aimed to show the foreigners the power and splendour of this independent African country. The message was clear: we, as Ethiopians, will not allow this country to be turned into another European colony, we are your equals and neighbours. Another message was clearly being addressed to Ethiopian subjects: the new regime is accepted by foreign powers; thus, it is powerful and heading towards modernity. Additionally, the idea of the new rulers following Menelik's policies was also highlighted by the presence of foreigners. Furthermore, as can be read in an abstract from Häyla Selläsē's autobiography, the policy was further continued and upheld following 1930. It can be assumed that this innovation in the tradition of Ethiopian rulers' coronations may be attributed to Tafari Mak^wannen, as a politician strongly oriented towards foreign policy based on proper relations with European governments.

Tradition vis-à-vis innovation

Another set of information to be deciphered can be read from the references to tradition alongside hints at the movement towards innovation. In the texts describing the coronation, elements which were meant to be perceived as traditional are easily noticeable. However, a question arises about how ancient such elements actually were. Zawditu's coronation obviously constituted a continuation of some of the elements used in the ritual conducted during Menelik II's ceremony. Other elements were incorporated which had been used by previous monarchs during their coronations, e.g. the anointing with holy oils constitutes an old custom and was exercised when Gondarine emperors were crowned, not to mention Yohannes IV's coronation, during which he tried to refer to the most ancient and traditional coronation customs known in the empire.

⁵⁹ Häyla Selläsē, 1972/73 : 172.

In respect to Menelik II's ceremony, many elements were repeated in 1917. Generally speaking, the same ritual was followed. The coronations both took place in a church (Märyām Church in Menelik's case), both emperors came to the church the night before the coronation, both spent the night on prayers. Both Menelik and Zawditu were crowned by the *abun* (Mātēwos in both cases) assisted by an *ečagē*. They were both anointed.⁶⁰ Some of the psalms sung during Zawditu's coronation had also been used during Menelik's crowning (e.g. Psalm 45 according to the enumeration in the King James version, which is 44, according to both the Vulgata and the Ethiopian Bible), while some of the phrases were repeated during Zawditu's coronation in similar situations as they had been used during Menelik's ceremony. However, the insignia of power given to Menelik and those given to his daughter differed in some respects. Both Zawditu and Menelik were provided with a crown, royal robes, an orb and a sword. Following the phrase "*batera sedeq wā-batera mangest*", Zawditu (according to Marsē Hāzan) received a sceptre (*batera mangest*), while Menelik (according to Gabra Sellāsē) received a different and longer kind of sceptre or spear (*zang*).⁶¹ However, Menelik also received two ornamented gold spears of a different kind: *bālawarq šebo*.⁶² If we were to mention the lesser differences, it could be noted that the procession which ended Menelik's ritual only went once around the church, while the one at the end of Zawditu's coronation made three such rounds.⁶³ These small differences prove the point that a ritual as such can be easily altered and is seldom repeated with all the details left unchanged. Searching for a pattern, however, provides material necessary to reveal the meaning behind choices made to maintain certain elements, while changing others and introducing new ones. However, it is obvious that generally speaking Zawditu's coronation ritual should be perceived as a continuation of the pattern employed by her father, Menelik II.

In the case of innovations introduced into the course of the ceremony, these are easily observable in how Addis Ababa and the churchyard were prepared for the event. While the ritual itself was conducted in such a way as to emphasize respect for tradition, the arrangement of symbols used in decorating the city showed a movement towards modernity. The choice of media – photography instead of painting and electricity instead of torches – were meant to provide a modern setting for the events. Even the carriage – a replica of the English carriage from George V's coronation – suggested modern influences. The taking of official photographs of the empress and the heir to the throne ended the events accompanying the

⁶⁰ Bairu Tafla, 1987 : 814-817.

⁶¹ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190; Gebre Sillasē, 1967/68 : 159; Guèbrè Sellasié, 1930/31 : 268.

⁶² Gabra Sellāsē, 1967/68 : 159; Guèbrè Sellasié, 1930/31 : 268.

⁶³ Gabra Sellāsē, 1967/68 : 160; Guèbrè Sellasié, 1930/31 : 270.

coronation. The idea of photography being used as a means to convey a message of power had already previously been well established in Ethiopia. However, the use of this medium stresses a positive attitude towards modernity, an obvious continuation of Menelik's attitude towards such issues.

A female emperor

An important factor which had to be addressed during the coronation was Zawditu's gender. The message that this should not be perceived as a disadvantage was clearly put forward. In his speech, the *abun* gave the example of Queen Victoria and of her achievements. However, the same reference may also be understood as hinting at the pro-modernizing tendencies in Ethiopia, in terms of introducing foreign ideas into the system of ruling the country. Another reference to Zawditu's gender, used also as a kind of justification of why she should be made emperor, is to be found in the psalms recited during the coronation. This justification was given by Marsē Hāzan who quoted part of a sentence from Psalm 45 (44 according to the Ethiopian Bible), where the "queen in gold of Ophir" is mentioned. Another hint referring to the problem of the new emperor being a woman can be traced through observing the special position Tafari occupied during the coronation. As will be discussed below, his role within the ritual was meant to stress his role in the country as one who would assist Zawditu in her role as empress. As such, he would serve as assurance of male support for the new female monarch.

Throughout the ceremony, the special role of Tafari was highlighted by placing him in a central position within the ritual. Tafari wore the insignia of his position: the *rās warq* and the Order of Solomon, which he had received in September 1916 when he had been chosen as heir to the throne and nominated *rās*.⁶⁴ His position next to Zawditu, as well as the fact that he took communion directly after the empress, gave a very clear message. It was all the more noticeable that this highlighting within the ritual of Tafari's supportive function in relation to the monarch had not been introduced into previous coronation ceremonies.

As already mentioned, the fact that Tafari was a man and Zawditu a woman played a significant role during the event. However, the message of shared responsibilities towards the subjects and of their joint right to execute power was a manifestation of much more complex issues than simply the problematic aspect of the new monarch's gender. It was also meant to reflect the situation in which a group of people would share control over the country. During the ritual, this group was primarily represented by Tafari Mak^wannen, while *Fitāwrāri* Hābta Giyorgis was another person to play a special role during the ceremony. His role seemed

⁶⁴ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 148.

to be very well defined and was appropriately reflected during the ceremony. As he had been minister of war under Menelik, and as the leader of the army in the battle of Sagalē, Hābta Giyorgis retained the same position of minister of war under Zawditu, remaining such an influential person within the structure of power that in all actuality within the period prior to Hābta Giyorgis's death the pattern of power constituted a triumvirate made up of the Minister of War, Zawditu and Tafari. As such, his task during the coronation and in all the accompanying events was, above all, to control the troops. During the height of the ritual, between the empress being crowned and taking communion, followed by the taking of communion by Tafari and Manan, Hābta Giyorgis left the church "as he had been ordered on the previous day to leave the church to check if the troops were organized in parade formation according to their ranks and returned to the church."⁶⁵ He was also the one to open the parade from the church to the palace.⁶⁶ While Hābta Giyorgis controlled the army, Tafari's task was to maintain control over the event proceedings. He was the one to greet the guests arriving for the ceremony and to make sure they were seated in the right places.⁶⁷

Conclusion

It is tempting to perceive the 1917 coronation by comparing and confronting it with the one that followed thirteen years later, i.e. the coronation of Tafari as Emperor Hāyla Sellāsē I in 1930. Such an approach offers certain possible points of analysis. Among these, it is interesting to note the fact that Tafari had not been crowned during Zawditu's coronation. This decision had been made and publicized as early as in September 1916. Such a move was enough to situate his function within the country very specifically.⁶⁸ Hāyla Sellāsē decided to introduce some changes in 1930, and his son, Asfā Wassan, was crowned heir to the throne during the coronation ritual. He also introduced an article into the 1931 Constitution which referred to the continuity of his dynasty.

From the perspective of contemporary historical knowledge, it is possible to perceive Zawditu's coronation as merely preparation for Hāyla Sellāsē's coronation over a decade later. Already then, in 1917, Tafari had been preparing his plan to seize power over the country. There is little doubt left that his ultimate aim was to be crowned emperor himself. However, it is difficult to answer the question of whether the organization of Zawditu's coronation had already then been treated by the heir to the throne as a trial run he could use as a basis for designing his own coronation. Obviously, Tafari/Hāyla Sellāsē planned to make his own future

⁶⁵ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 190.

⁶⁶ Mārsē Hāzan Walda Qirqos 2006/07 : 192.

⁶⁷ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 188.

⁶⁸ Mārsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07 : 148.

coronation the most outstanding event in the history of Ethiopia. When the time came, he did his best to achieve this aim and, to a great extent, he succeeded. It is thus quite obvious that the 1930 coronation outshone the one in 1917, but not only because such was Tafari's plan. There were other reasons which caused the 1917 coronation not to be as grand as the one in 1930. Primarily, there was a limited amount of time to prepare Zawditu's coronation, while Tafari had much more set aside to design and plan his own. Additionally, thirteen years earlier, the technical means available during the planning of the ceremony were much more limited. The enlarged possibilities, including technical options, made it possible for Hāyla Sellāsē to prepare the ceremony he desired. Still, what he had learnt in 1917 provided him with a splendid basis for the second coronation he organised.

In line with the most obvious aim of any coronation ritual, Zawditu's coronation ceremony was a spectacle designed as thoroughly as possible so as to leave anybody observing it without any doubts concerning in whose hands power over the country lay. How Tafari's power developed (or in other words: how the transfer of power between Zawditu and Tafari took place) over the next thirteen years remains beyond the scope of this article, as does a discussion of the reasons why Tafari was chosen to assist and support the female emperor.⁶⁹ The next thirteen years were witness to dramatic developments in the situation of the country, but proved that the architects of the coronation event would be strong enough to rule Ethiopia for a long period to come.

Bibliography

- Althoff G., 2003, *Die Macht der Rituale: Symbolik und Herrschaft im Mittelalter*, Darmstadt, Primus.
- Bairu Tafla (ed.), 1987, *Asma Giyorgis and His Work*, Stuttgart, Franz Steiner.
- Buc P., 2009, *The Dangers of Ritual: Between Early Medieval Texts and Social Scientific Theory*, Princeton, Princeton University Press.
- Bahru Zewde, 1996, *A History of Modern Ethiopia 1855-1974*, London, James Currey.
- Dalewski, Z., 2008, *Ritual and Politics: Writing the History of a Dynastic Conflict in Medieval Poland*, Leiden, Boston, Brill.
- Gabra-Igziabiher Elyas, 1994, *Prowess, Piety and Politics. Chronicle of Abeto Iyasu and Empress Zewditu of Ethiopia (1909-1930)*, ed. and transl. by Reidulf K. Molvaer, Köln, Rüdiger Köppe.

⁶⁹ For elaborate discussion on the topics see: Rubinkowska, 2010 (on the the reasons why Tafari was chosen to support the female emperor pp. 101-104).

- Gabra Sellāsē, 1967/68, *Tārika zaman za dāgmāwi Menilek negusa nagast zaltyopyā*, Addis Ababā, Berhānenna Salām; translated as: Guèbrè Sellasié, 1930/31, *Chronique du Règne de Ménélik II, Roi des Rois d'Éthiopie*, ed. by Maurice de Coppet, tr. by Tësfa Sellassié, Paris, Maisonneuve.
- Haile Gabriel Dagne, 1987, The Establishment of Churches in Addis Ababa in Ahmed Zekaria, Bahru Zewde, Taddese Beyene (eds.), *Proceedings of the International Symposium on the Centenary of Addis Ababa*, Addis Ababa, Institute of Ethiopian Studies, 57-78.
- Häyla Sellāsē, 1972/73, *Heywatēnnā yaltyop'yā ermeḡā*, Inḡlānd – Bāz, Berhānennā Salām; translated as: Haile Selassie I, 1976, *Autobiography of Emperor Haile Selassie I, "My Life and Ethiopia's Progress" 1892 - 1937*, tr. by Eduard Ullendorff, London, Oxford University Press.
- Hodson A.W., 1927, *Seven Years in Southern Abyssinia*, London, T. Fisher.
- Kabbada Tasammā, 1969/70, *Yatārik mastāwašā*, Addis Ababā, 'Artistik Mātamiya Limited.
- Kane T.L., 1990, *Amharic-English Dictionary*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Koziol G., 1992, *Begging Pardon and Favour: Ritual and Political Order in Early Medieval France*, New York, Cornell University Press.
- Marcus, H.G., 1987, *Haile Sellassie I: The Formative Years 1892-1936*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.
- Marsē Hāzan Walda Qirqos, 2006/07, *Yazaman tārik teztāyē kāyahutennā kasamāhut 1896-1922*, Addis Ababā, Addis Ababa University Press.
- Mersha Alehegne, 2005, Däbrä Şäge Qəddus Ura'el in: Siegbert Uhlig et al. (eds.), *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 2, Wiesbaden, Harrasowitz Verlag, 40-41.
- Orlowska, I., 2006, *Re-imagining Empire: Ethiopian Political Culture under Yohannis IV, 1872-89*, Ph.D. manuscript, London.
- Rubinkowska, H., 2010, *Ethiopia on the Verge of Modernity: the Transfer of Power during Zewditu's Reign 1916-1930*, Warsaw, Agade.
- Schrenzel E.H., 1928, *Land ohne Hunger, Land ohne Zeit*, Berlin, Guttenberg.
- Southard, A.E., 1931, Modern Ethiopia: Haile Selassie the First, Formerly Ras Tafari, Succeeds to the World's Oldest Continuously Sovereign Throne, *National Geographic*, 6, 59, 679-738.
- Zischka A., 1935, *Abessinien. Das letzte ungelöste Problem Afrikas*, Leipzig, Goldman.

Abstract / Résumé

Rubinkowska H., 2013, A New Structure of Power: The Message Revealed by the Coronation of Zawditu (1917), *Annales d'Éthiopie*, 28, 19-44.

Generally speaking, the coronation ritual as such reveals a message concerning the construction of power and the goals of a new ruler, as well as legitimizing his or her power. Empress Zawditu was crowned in February 1917. This ceremony initiated the long period of Tafari Mak^wannen's rule, who initially took the position of heir to the throne, continuing his reign after 1930 as Emperor Hāyla Sellāsē I. From this point of view, the coronation of 1917 began a new era in Ethiopian history. At the same time, in some aspects it marked a continuation of previously existing elements of the Ethiopian political scene. These would include the emphasis on the role of Christianity as a state religion, the move towards strengthening centralized power initiated during Tēwodros II's reign (1855-1868), and the attempt to maintain the dominant position of landlords from Šawā province, as was the case during the reign of Menelik II. The article searches for the message revealed during the coronation ceremony of Zawditu in 1917, including an attempt to describe Tafari's role in the spectacle.

Keywords: Ethiopia, Zawditu, Rās Tafari, coronation, ritual

Une nouvelle structure de pouvoir : le message révélé par le couronnement de Zawditu (1917) – De façon générale, le rituel du couronnement révèle un message concernant la construction du pouvoir et les objectifs d'un nouveau règne, tout en légitimant son pouvoir. L'impératrice Zawditu a été couronnée en février 1917. Cette cérémonie initiait la longue période du pouvoir de Tafari Mak^wannen, à qui échut d'abord la position d'héritier du trône. Il continua son règne après 1930 comme Empereur Hāyla Sellāsē I. De ce point de vue, le couronnement de 1917 initia une nouvelle période de l'histoire éthiopienne. Simultanément, certains de ses aspects signalaient la continuité de certains éléments de la scène politique éthiopienne. Notamment l'emphase sur le rôle du christianisme comme religion d'État, le renforcement d'un pouvoir centralisé initié durant le règne de Tēwodros II (1855-1868), et la tentative de maintenir la position dominante des propriétaires fonciers de la province du Šawā, comme cela était le cas sous le règne de Menelik II. Cet article est en quête du message révélé durant la cérémonie du couronnement de Zawditu en 1917, tout en essayant de décrire le rôle de Tafari dans cette mise en scène.

Mots-clefs : Éthiopie, Zawditu, rās Tafari, couronnement, rituel

Feasting and Political Change: Tafari's Ascent to Power and Early 20th century *geber*

Izabela Orlowska*

The early 20th century saw changes of Ethiopian statehood as the country was redefining itself internally and externally. Tafari, later Ethiopia's last emperor Haile Selassie I (1930-74), was at a forefront of these changes. His career started in an unprecedented power arrangement that made him an official male "partner" to the female monarch, Zawditu (1916-30). The 1916 *coup d'état* removed Menelik's designated heir, his grandson *Leǧ lyāsu*, and replaced him with his daughter Zawditu. Since Zawditu, by then in her forties, was childless Tafari was officially named the heir to the throne. The unusual solution to the issue of succession and the power struggle among the elite had been addressed in the ritual of state. This article focuses on the ritual of the *geber*, i.e. feast to show how political change and social innovation was introduced during its proceedings.

By now substantial work has been done into ritual practices to know that performative acts "are not the mask of force but itself a type of power" and that no approach to power that ignores spectacle and pageantry can possibly be comprehensive (Cannadine 1987 : 19). This article intends to show how political change was reflected in a feasting ceremony, the *geber*, but also how this performative act introduced change and sanctioned it. I consider the act of feasting a ritual of political consequence, which allowed for regular assembling of all layers of society that jointly participated in this symbolic action. Social scientists identify such periodically occurring symbolic occasions as having the ability to promote and sustain collective ideas and sentiments and provide a sense of solidarity for a particular group (Kertzer 1988 : 61-62).¹

* Research Fellow, Colgate University, Picker Interdisciplinary Science Institute; Institute of Ethiopian Studies, Addis Ababa University.

¹ Kertzer built on Durkheim's theory of solidarity, namely that societies need to reaffirm themselves in collective symbolic action and modified it to deal with the dynamic role of ritual in politics, allowing for change. See also Durkheim 1915: 418-427; see also Turner 1957: 290-302.

Feasting accompanied most social events in traditional Ethiopia: christenings, funerals, memorial services, weddings and annual holidays to name a few. Ethiopians tended to distinguish between them depending on the occasion that they commemorated.² Feasts were, in fact, so frequent that Levine concluded that eating and drinking formed a primary axis of the Ethiopian highland society. The status of a “big man” depended partly upon the number of people who dined at his expense. Even one’s Christianity was measured by the regularity and scale with which one organised memorial feasts for his deceased kin (Levine 1965 : 226).

Eating had its significance at the family level too. Traditionally, the man of the house, as the most important member of the family, was the one to start the meal by breaking the *enḡarā*, a sour spongy pancake. The husband and wife would eat first, while the children waited for their turn. It is only when the adults had had their fill that the children would be allowed to join in (Ṭelāhun Ṕaulos 1956 : 116-117; Messing 1957 : 510-514). The act of eating not only displayed hierarchy, but also expressed affection. Feeding by putting morsels of food into the other’s mouth, the so-called *guršā*, was a sign of fondness, devotion and care. Always given to an inferior or an equal e.g. father to child, husband to wife, *guršā* consisted of tearing off a piece of the *enḡarā* with which one scooped up selected chunks of the finest meat or stew and placed them directly in the mouth of the other (Messing 1957 : 501). Eating and drinking thus constituted an important part of social interaction which, as I intend to show here, extended to the conduct of politics.

The *geber* that I am concerned with here was a courtly banquet organised by a monarch or a regional ruler for his retainers. The word *geber* also means tribute or tax in Amharic. This semantic similarity is not a coincidence, but a reflection of the purpose and the role of such feasts. They brought together the different members of the social hierarchy, the payers and the receivers of tribute. *Geber* was a public demonstration of the willingness of the ruling classes to share their wealth with their retainers (Tashāla Tebabu 1995 : 90-97; Ege 1996 : 137-41). The so-called full *geber* involved everyone, starting from the monarch or regional ruler, through the various ranks of the nobility, down to the bottom of the social ladder. The generosity shown in *gebers* was important to sustain the loyalty of one’s followers and to attract new ones. Furthermore, and more importantly for our purpose here, the *geber* involved a continuous reshaping of the political order by re-enacting it and, at the same time, allowing for change. Equally important to both the rulers, whose generosity was assessed and the subjects, who hoping for promotion wanted to impress, Ethiopian feasts were acts of politics. I will show here that the *geber* played a political role as the first place where new appointments and/or dismissals

² *Dege*s accompanied social occasions such as weddings or religious celebrations. The *Tāzkār* referred to a strictly religious occasion, such as a feast for remembrance of the dead.

were announced by subtle changes to *geber's* protocol, such as the allocation of seats. The new dress of office paraded at the *geber*, visually projected one's new status and a change in the political hierarchy. I will also argue that the *geber* not only projected subtle shifts on the political scene, but also introduced significant changes to the conception of Ethiopian kingship, such as Tafari's co-rule with a female monarch.

Despite its importance, it is not easy to reconstruct the *geber* historically and no systematic study has been attempted so far. Often understood by foreign observers as a form of entertainment reflecting peculiar Ethiopian characteristics, such as the taste for raw meat, the importance of the *geber* as an act of politics has not been sufficiently addressed in the existing literature, apart from as a symbolic act of generosity towards the subjects (Haberland 2001 : 195-198; Tashāla Tebabu 1995 : 90-97; Ege 1996 : 137-41; Derat 2002 : 45-46). *Gebers* are acknowledged by the chronicles, but rather in terms of conspicuous consumption and stressing the "greatness" of rulers who provided them. Ethiopian chroniclers spoke of generosity and wealth, which they often expressed in metaphorical ways by referring to, for example, "mountains of bread and rivers of *ṭaḡḡ*" (the traditional honey wine) (DBS MS : 88a).³ This is not surprising, since one of the objectives of the banquet was to impress and show generosity. In addition to the scanty although still useful chronicle records, we have one medieval document of rules and regulations pertaining to the organisation of the mobile royal camp. The *Se'erāta Geber*, which is said to date from the mid-15th century, shows that the *geber* was inseparable from the basic organisation of the mobile court. It also tells us that principal court officials were heavily involved in managing the royal household, in particular the provisions for and the organisation of the *geber* (Kropp 1988 : 51-87).

Early 20th century authors provide us with more details about the nuances of *geber's* meaning as an enactment of the social order and an active tool for projecting and disseminating change. The first detailed account addresses the reigns of Menelik and the co-rule of his daughter, Zawditu, with Tafari Mak^wannen. Interestingly, this first comprehensive record of the courtly feast also shows a major shift in the conduct of its proceedings. The change takes place during the Zawditu-Tafari co-rule. Kabbada, the author of *Yatārik Māstāwashā* (The Remembrance of History), was the son of a courtier who grew up in the palace and had a good inside understanding of Emperor Menelik's court (1889-1913) and that of his daughter, Zawditu (1916-30). In his work, he provides us with an account of his observations and the knowledge he acquired at the time. Another such account, dated slightly later, is by Māhtama Sellāsē Walda Masqal, a courtier and a government minister. His background and experience equipped him in traditional education as well as exposed him to western education and the

³ Unpublished manuscript from the church of Debre Birhan Sillasē in Adwa, f.88a (DBS MS).

western world⁴. His position at the court as cataloguer of Ethiopian historical records gave him also unusual access to information.

Kabbada opens his chapter by saying that in the past all administration was done through eating and drinking (!). The past must refer to the times before the establishment of the Cabinet of Ministers by Emperor Menelik II (1889-1913), which brought a degree of political modernisation (Bahru Zawde 1991: 114-15). He shows us that starting from the highest hereditary nobility, the *mesafint*, down to the ordinary people, everyone attended the so-called full *geber*. Kabbada distinguishes between the full *geber* and the *elfegn geber* that involved only the selected nobility, who would dine with the ruler on a regular basis in his private chamber, the *elfegn*. Some feasts were organised for a specific group, such as the clergy, which was a religious *gebžā* (from the root meaning "invitation"), or for the army, which as time went on became problematic due to its growing size. Every Sunday, however, there was a full *geber* in the big banquet hall, the *āddārāš*, to which all were invited. During the reign of Menelik this type of *geber* took place as often as twice a week, as well as on annual religious holidays, the biggest being Easter and *Masqal* (the Festival of the True Cross) in September, which coincided with the Ethiopian New Year (Māhtama Sellāsē Walda Masqal 1969/70:436; Kabbada Tassamā 1969/70:100). The number of people involved made it impossible for all to dine in the *āddārāš* at the same time; furthermore the protocol did not allow it. The feasters took turns, but the organisation of the banquet allowed everyone to feel a part of the same event, starting from the ruler and his closest entourage and finishing with the poor and needy. The drawing open of the silk curtain of the canopy, which had shielded the emperor and his chosen nobles, signalled that the event could proceed to the next stage and the feasters were allowed to enter the hall. Led by designated officials, the entering guests could see the emperor presiding from the elevated platform. The emperor would remain on his throne until up to three batches of subjects had come, eaten and left the banquet hall. Having eaten and been entertained, the feasters left by the side door, leaving room for the next group to come in. After three or occasionally four rounds, the ruler would retire to his *elfegn*, leaving the *āzzāž* or the *āgafari*, answerable only to him, to manage the event. Nevertheless, even then the feasters could feel the emperor's symbolic presence, as the curtain remained open revealing the throne and the small woven tables, the *masobs*, of those who accompanied him.

The food served reflected the identity of highland Ethiopians, whose staple was *enğarā*, a sour spongy pancake made of fermented flour of the indigenous grain (*ṭaff*). The *enğarā* served at *geber* was prepared in a

⁴ Paulos Milkias, 2007, 'Māhtama Sellāsē Walda Masqal', in Uhlig, S., (ed.) *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 3. 662-3, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.

special *enġarā bēt* and would vary in quality depending on who it was intended for. The lowest type (*gāri*) would be often mixed with another grain that made it thicker. A selected handful of workers would produce the finest white *enġarā*, made for the highest nobility and the monarch from a special kind of *ṭaff*. This most sought-after kind was much lighter in colour and moister compared to the usual grayish *enġarā*. It would be eaten with a stew (*waṭ*) of meat. As with the pancake, the quality of the stew would vary with the finest reserved for the most privileged (Marcus 1970 : 60). In addition to cooked dishes, the *geber* satisfied Ethiopians' ferocious appetite for raw meat. The honourable guests would be presented with fresh quarters of the slaughtered animal, giving them the opportunity to cut off the best pieces with special curved knives provided for the occasion. Each table would be expected to pick a suitable person to be given the honour of starting the division of the meat. Once that was done, the rest followed according to their rank. In terms of drink, the highest-ranking officials would enjoy *ṭaġġ*, the Ethiopian traditional mead drink. It was reserved only for the privileged and even this group would experience differences in its quality that was a marker of selection. The long-necked drinking vessels were painted or decorated with silk and reflected the status of the user. The *berlē* represented the highest prestige, followed by *āfadist berlē*, *šurbē berlē*, *ānkāb* and the *mābarajā*. The rest of the guests would drink traditional beer, *ṭallā*. Starting in the 20th century, traditional drinks were complemented by a number of foreign alcoholic beverages to be consumed by the higher echelons. The chronicle of Yohannes IV (1872-89) mentions *ārāqē*, a strong spirit introduced by the Greeks (DBS MS : 88a). During Menelik's reign selected feasters enjoyed cognac, champagne and other wines described by one foreign participant as coming from "a well-stocked cellar" (Skinner 1906 : 115).

Menelik's and Zawditu-Tafari banquets took place in the *āddārāš*, the banquet hall, erected by Menelik in the so-called *gebbi*, the new palace complex (Māhtama Sellāsē Walda Masqal 1969/70 : 435). The *gebbi* was in Addis Ababa, Menelik's new capital city, to which he moved after the death of Yohannes, in 1889. The new location was in the hot spring area, Fenfenē, which was regularly frequented by his wife, Empress Taytu. Completed in 1898, the new building had a three-gabled roof and was rectangular in shape, measured sixty meters long and thirty meters wide (Pankhurst 1982 : 205-210). The *āddārāš* had four doors leading inside: the *Fit Bar* (Front Gate), the *Rasgē Bar* reserved for the nobility and reminiscent of the Gonderine tradition, the *Serkoš* through which the ordinary people would enter and the side door for exit. Rooms attached to the *āddārāš* had external doors and provided storage for *ṭaff* and other foodstuffs (Māhtama Sellāsē Walda Masqal 1969/70 : 437). But the key area, laden with meaning, was designated for the *Manbara Dāwit*, the Seat of David, the symbolic core of the Christian state, projecting the origin of the royal line defined by the national epic, the *Kebrā Nagast*, connecting all

Ethiopians to the legacy of ancient Israel. The *Manbara Dāwit*, the symbolic focal point of the banquet hall, was cared for on a daily basis by selected clergymen. These priests conducted prayers as in an Orthodox Church, each of which houses a replica of the Ark of the Covenant. Located towards the top of the *āddārāš*, on the elevated stone platform, the *Manbara Dāwit* provided space for the upper echelons of the social hierarchy. Members of this group were not necessarily of the highest ranks, but, as Kabbada explains, were closest to the ruler and regarded most trusted. Their influence came from a personal relationship with the ruler that they would have earned through military achievements and loyal service (Kabbada Tassamā 1969/70 : 102). The throne itself was on a dais and under a silk canopy suspended on decorated pillars. The silk drapery would be drawn open or remain closed depending on the stage of the *geber* proceedings.

The centrality of *geber* to the running of the state is showed in the spatial arrangement of Menelik's palace complex, which placed the banquet hall in the centre. Judicial procedures in the form of a *chelot*, equivalent to court proceedings, presided over by the monarch himself or a high official of the court (the *āfa negus*) took place immediately outside of the *āddārāš*. The physical and conceptual centrality of the banquet hall to the palace complex was also reflected in Menelik's eagerness to quickly rebuild the structure when it burned down in 1891. It was his *elfegn* (private chamber) and the *āddārāš* that were reconstructed first, in fact in the record time of one year. The emperor is said to have personally supervised the building of the new *āddārāš*, a clear indication of its importance to the affairs of the state (Pankhurst 1982: 205). Another sign of the *geber's* significance is the enormous cost it involved, which must have been justifiable to the rulers. The provisions for this expense came from a special category of land assigned to provide for the imperial kitchen (*mād-bēt*), or that of a regional court. *Mad-bēt* lands had been managed by a state official before Emperor Menelik established the Ministry of the Palace to deal with what was clearly an important area of administration (Marcus 1970 : 60). The reason why so many resources and such attention were devoted to the organisation of the *geber* was, as it emerges from Kabbada's account, that it was an act of politics. The *geber* was linked to the granting of appointments that took place throughout the year, but in particular around the *Masqal* festivities in September (Māhtama Sellāsē Walda Masqal 1969/70 : 438; Assafā Bālchā 1986 : 48).⁵ The new appointee was first called to the *gemġa bet* (treasury) where he was given the outfit for his new rank, which then would be officially presented at the next *geber*. Kabbada explains that three high officials were involved in the pronouncement of the rank. Two of them, the *ligābā* and the *āgafari*, played key roles in the running of the *geber*. The *Ligābā* would receive the

⁵ Assafā interviewed elders about a regional *geber* of Mikael of Wollo who confirm that the *Masqal geber* was a primary time for granting appointments.

list of names from the *Ṣahāfē Te'ezāz* (the royal scribe, later the Minister of Pen) together with the new seating arrangements prepared with the help of the *āgafar*. These three officials would inform the candidate about his new appointment. The *ligābā*, as the courtier directly concerned with the allocation of space, was instrumental to the process of appointment. All of them would then go to the *fit Bar*, the gate on the hill of the palace complex, where the news was announced to the public. A special drum, the *nagārit*, was sounded to catch the attention of the population. The herald then announced the new appointment in a loud voice that carried easily from the hill. The appointee then return to the palace to bow down before the king and kiss his feet. But the culmination of the process of appointment was the allocation of a seat in the hierarchy of the *geber*. The *elfegn askalekāy*, who made sure that everyone sat at the right place within the *elfegn* enclosure, was also informed of the changes. The new rank was effective from the day of the announcement, but it was the *geber* proceedings that completed the procedure, when the new appointee joined his new companions according to the new protocol.

In the most important cases the emperor himself would be involved in the decision-making process so as to carefully consider the subtle dynamics of the political scene. Misplacement could be correctly considered an insult. A salient example of this, still vivid in the social memory and preserved in a modern theatre production, is the treatment of Emperor Tewodros by his mother-in-law, Manan. She is said to have sent Tewodros, who was unable to attend her *geber*, the meat of the wrong part of the animal, a gesture he perceived as an insult. The honourable guests would normally be presented with quarters of freshly slaughtered animals to choose the finest piece suitable to their rank. Serving someone an inappropriate meat part was considered an open insult, as in this case.⁶

Hāddis Alamāyhu's celebrated novel, *Feqir eska Maqāber*, considered his masterpiece and one of the most important twentieth-century Ethiopian novels for its insights into social relations, provides us with more popular perceptions on the *geber*. The main character, a rural person visiting the king's *geber* in Addis Ababa, overheard a conversation between two nobles who had been left behind when their peers entered the banquet hall. One noble lamented: "The āgafari told me he will call me in, but they have already started taking in the commoners and the novices!" The other, deeply distraught, his eyes overflowing with tears, reflected on the reasons for not being allowed in: "Have I ever deserted the battlefield? Or have I ever ignored the wishes of the master? Why did I deserve it? Now I am like a person in exile, separated from my friends, even my servants have left me behind" (Hāddis Alamāyhu 2002 [1965] : 443-4). The passages show

⁶ Personal communication with Surafel Wandemu from the Department of Literature, Addis Ababa University, the instructor, actor and director of the National Theatre; see the screenplay in Tsagāyē Gabra Madhin, *Ya-Tārikāwi Tawunatoch*, pp. 63-65.

that being “misplaced” in hierarchy was a serious issue and that there would have been a serious reason for doing it. Separating someone from their peers functioned as an act of punishment, an indication of displeasure. It was also humiliating, which is indicated in the passage by mentioning the lower ranks that preceded the lamenting character, the sign of dishonour. The banquet, therefore, provided a forum to display political change and royal favour or dislike visually manifested by the distinctive clothing of rank. Kabbada’s account, which includes a detailed description of the outfits assigned to particular titles and ranks, implicitly makes it clear that it was the enactment of the *geber*, visually projecting changes within the hierarchy of state, which finalised appointments (Kabbada Tassamā 1969/70: 112). The giving of titles was, in a way, a form of “redistribution” aiming to appease nobles whose loyalty was uncertain and to reward others for their loyal service.

The *geber* Protocol: a celebration of state hierarchy

The descriptions of Kabbada and Māhtama Sellāsē provide us with a good idea of the sequence of the *geber* as reflection of its hierarchical nature (Māhtama Sellāsē Walda Masqal 1969/70 : 435-447). While the hall was being prepared, no one was allowed in. Special officials (*kalkeyoč*) guarded the entrances at each door awaiting further instructions from their superiors. Others were assigned to manage those who had gathered for the feast outside. The *geber* started early, around 9 or 10 am. The emperor’s appearance on his decorated mule marked the beginning of its first stage. Dressed in ceremonial clothing, he would be surrounded by nobles, who, as emphasized by the accounts, were dressed according to the offices they held. The chief of the *āzmāri* (musicians) playing his *māsinqo* (a one-stringed traditional instrument) accompanied them to the equivalent of the *elfegn* on the elevated platform. The official called *elfegn āskelakay* (lit. the forbiddor) visibly marked by his outfit, made the way for the emperor and those who followed him. He was the one who would have been briefed on the seating arrangements within the inner enclosure separated by a curtain from the rest of the hall. He would lead the favourites through the *Rasgē Bar*, the door that was reserved for them as a sign of distinction. It was only upon their entry to the *āddārāš*, not sooner, that they were told by the *elfegn āskalākāy* where exactly they were to sit on the elevated podium. On reaching the *Rasgē Bar*, the emperor, shielded by the *āskalākāy*, dismounted from his mule. The selected few would now enter the *āddārāš* in the order assigned to them, the procedure strictly overseen by an assigned official. The rest of the nobility, who had not been selected for this highest honour of dining within the enclosure, would remain outside and wait to be invited in.

The enclosure itself was also subject to hierarchy and consisted of three parts separated by curtains. Its division is strikingly similar to that of the inside of an Ethiopian Orthodox Church, with the throne of David represen-

ting the innermost part, the *maqdas* (the holy of holies where the *tābot*, the replica of the original Hebrew Ark, is housed). Access to this part of the church is restricted to priests only. The next partition was the equivalent of the *qedest*, the middle space where communion is given. The remainder was equivalent to the *māhlat* where the priests would chant and perform the dance of David with their drums to evoke the Isrealite worship before the Ark. Both Kabbada Tassamā and Māhtama Sellāsē tell us that individuals allowed into the enclosure were not chosen only on the basis of their rank, i.e. not necessarily all the *rāses* would be automatically granted entry. Both authors stress that the path to the imperial enclosure was through achievement and by establishing a personal relationship of loyalty and trust.

The platform surrounding the throne that replicated the *elfegn geber* was prepared before the emperor's arrival. When the tables and other required items had been laid the emperor would proceed to his throne. Menelik would sit on the flanked by two officials, the *leqē maqwasoč*, who fanned him with a decorative flywhisk and the *fānā waği*, who carried candleholders (Kabbada Tassamā 1969/70 : 101). Even the washing of hands, the very first step in the proceedings, already manifested hierarchy. Our authors stress how different utensils would be provided for different guests, according to their different status (Kabbada Tassamā 1969/70 : 101). The pitcher and the basin used to serve the king were of gold and silver decorated with silk. Those intended for the highest were made of silver, while the lower would use utensils of copper and iron. The sign to start the *geber* was given by the *elfegn āskelākāy*. Two assigned officials of the rank of *shālakā* would then proceed with the emperor's *masob* and place it by the imperial throne. A priest would then bless the emperor's food, whereupon the *āzzāž* gave a sign to the waiters to start serving *eṅṅarā* and *waṭ*. They would proceed to remove the lids of the already laid *masobs* of the nobility who then entered the space. At this point the servers, in order to move quickly and efficiently, with their white shawls girded around their waists, would proceed to distribute the *eṅṅarā*. Those who did not get a seat in the enclosure but were still allowed in would eat standing. Clearly, it was proximity to the ruler rather than the comfort that mattered. The *leqē maqwasoč*, the officials standing to the left and right of the king also ate standing. The feast in the enclosure was called *kemaš*, meaning "it was tired". The name originated from a custom by which a drop of *ṭağğ* was poured into cupped hands and consumed by a server, *kemaš*, before passing the cup to an honoured guest. The most privileged would always have their drink tasted against possible poison and checked for any floating debris, such as beeswax (Messing 1957 : 512). While those within the enclosure feasted, the *āzzāžoč* distributed *waṭ* to the long tables (*gabatā*) outside of the partition, of lower status than the *masob*. Both accounts stress that the proximity of the

seats to the throne directly reflected one's position in the political system at the time and reflecting favour or disfavour.

When the eating in the enclosure was finished, the remaining *mak^wan-
nent* waiting on the steps to the *āddārāš* were invited in. The curtain would draw open revealing those who had just eaten behind it and signalling the rest of the feasters to start filling the hall. Some of those who sat outside the partition would still have had the honour of eating from *masobs*; the rest would be seated at the long tables, the *gabātās*. This part of the hall, outside but adjacent to the inner enclosure, would be supervised by the *geber*. The *wānāw āzzāž* who supervised the *elfegn geber*, would at this point go to the *ligābā* and symbolically place in his hand the *ārčume*, a thin flexible branch used to discipline those who misbehaved. This was a sign of passing over to him the responsibility for the rest of the *geber*. The *ligābā* with his subordinates would then proceed to the front door, the *fit Ber*, to communicate with the *dağ āgafari*, who had full authority outside of the *āddārāš*. At this point the *kalkeyoč* opened the door fully. The *ligābā* would go outside and select candidates according to their rank, age and achievement. The first *gabātā* was also subject to the rule of proximity: the closer to the royal platform with the *manbara Dāwit*, the more honour attached to the place. Both authors stress that allocation was done not strictly based on official rank, but also the age and achievement. The *āgafari*, having closed the outer door behind him, led the selected group to their seats. The two officials, the *ligābā* and the *āgafari*, would then continue with the remaining tables in the hall. Both Kabbada Tassamā and Māhtama Sellāsē emphasise that even when really hungry or thirsty this group did not hurry, but moved gracefully towards their designated places very much aware of being watched by the highest echelons from the now revealed dais. Since those who had already eaten had the power to influence promotion, this was the time, stresses Mehtema Sillasē, that one could be selected for office (Māhtama Sellāsē Walda Masqal 1969/70 : 441). It is not only the ruler who “watched”, but also his entourage that he would consult before granting appointments.

When the hall, the *āddāraš*, was 2/3 full, the *āzmāri* (minstrels) came in and played *turumbā* (a traditional trumpet). At this point the younger and less important in the hierarchy filled the remaining places in the *āddārāš*. They were not like the distinguished first group and rushed in shouldering each other aside in search of a good spot. This is when the *āskalākayoč* use their *ārčumē* on the unruly. When the people had satisfied their initial hunger and were less focused on eating, the *āzmāri* would start singing their *qenē*, a type of poetry based on the “wax and gold” technique. These traditional double-layered poems consisted of a hidden “golden” meaning, which was to be reached by “melting” the surface meaning of the words, the wax. It was a skill to compose them, the deeper the metaphor the greater the appreciation for the author. The *āzmāri* praised in their poems the heroism of distinguished feasters, who had proven themselves in

battle. At this point, some of the guests would stand up and boast about their own achievements, promising loyalty to those sitting on the elevated platform. The same kind of ceremonial boasting and praising, the *fukkarā*, would also be performed before battle; it was a way of building up courage, but also of relating to one's patron (Getie Gelaye 2005). The *geber* feasters would often approach the steps of the dais and present their own poems of praise addressing those seated there. Such pledges of loyalty and boasts of one's ability were a public manifestation of readiness to serve, obey and ultimately fight for one's patrons. At this point emotions tended to run high, encouraging others to join in – so high, in fact, that occasionally fighting broke out. It was the job of the *ligābā* and those under him to control the situation and prevent potential trouble. Occasionally, the boosters would blow their own horns too much and would be stopped and escorted back to their places.

When the performers had had enough time the *ligābā* would start giving the guests subtle signs to leave. They would exit through the side door, freeing the space for the rest of the feasters. The next round would use the same long tables, from which the servers would swiftly remove the leftovers and lay them again. The same procedure would be repeated three times or four, or even up to five rounds. The emperor would normally stay for three rounds, occasionally longer. When he decided to leave the *āddārāš*, the curtain separating the *manbara Dāwit* would close for the final prayer commemorating the act of eating in the enclosure. He would then retire on his mule to the *elfegn*, escorted by those who had feasted with him and the *āzmāri*, who would walk in front of them. The curtain would then open again displaying the empty throne and the arrangements of seats of those who had accompanied the monarch.

Repeated on a regular basis and built into the system of governing, the *geber* clearly played a part in reiterating the basic tenets of the highland society. Its hierarchical nature was vividly manifested in the strict etiquette of the event; the unique identity of all highland Ethiopians as the “children of Israel” was reflected in the centrality of the throne of Solomon and David and finally the inclusiveness of this society that involved all in their feasts, from the bottom of the hierarchy up to the monarch. The national ethos defined Ethiopians as a product of the union between African and Semitic cultures that distinguished them from the neighbouring peoples. The replica of the Hebrew Ark of the Covenant (Şeyon), present in every Orthodox Church, serves as a powerful reminder of the special status of the Ethiopians as the heirs of ancient Israel. As shown by the narratives of Kabbada Tassamā and Māhtama Sellāsē Walda Masqal, the proceedings of the *geber* revolved around the throne of Solomon and David, the *manbara Dāwit*. It represented the key symbol in this enactment of state and a visual reminder of the origin of this society and its Judeo-Christian identity, the basic tenets that provided the organizing tool for its kingship. The

geber was a celebration of this order, acknowledging the ruler, his right to rule and his duties towards his subjects.

Early 20th century *geber*: From Regional to National

With the death of Menelik and Tafari's increasing attempts at political modernisation in the form of centralisation of the state, the *geber* conducted in Addis Ababa took on a more national form. The following will discuss how the transformation took place.

Menelik's turn-of-the-century *geber* makes it clear that Shewa was now the centre of a growing empire. This expansion was immediately visible at the *geber* as goods from the remoter parts of the empire made their way to the *āddārāš*. The chronicler mentions lamps from Muslim Jimma and innovative metal dishes from the recently incorporated sultanate of Harar (Gabra Sellāsē 1966/7 : 207-9). Although foods from the Muslim regions had to be excluded, coffee becoming over time one important exception, many items that reached Shewa in the form of tribute embellished the banquet hall and changed its character (McCann 2009 : 106). But there was more that changed. The courtly feast underwent considerable adjustments, both introducing political change and reflecting it.

Kabbada's account, covering the reign of both Menelik and the joint reign of Zawditu with Tafari, not only provides us with a unique description of the protocol of the *geber*, but also contains charts showing how over the course of the two reigns the allocation of seats at the feast changed. Kabbada made drawings and detailed lists of those who dined close to the emperor, behind the curtain/partition, and immediately outside it. A careful examination of the list of names from Menelik's time and the Zawditu-Tafari reign provided clues as to why the change took place. The charts show that most of the numbered round woven tables surrounding Menelik's designated seat and those further from it belonged to about a dozen groups gathered around particular *masobs*. Remarkably a small number of very powerful representatives of non-Shewan regional houses were listed as the unnumbered category, which meant that they were not regularly assigned a seat.

One such group was from Goggam represented by Rās Haylu, the second son of Takla Hāymānot, whom emperor Yohannes had crowned in 1881, as king of Goḡgam and Kaffā. A second group consisted of Tigrean connections of Emperor Yohannes IV, who had died in 1889. Its first member was Gugsā Arāyā, the son of Arāyā Sellasē, the only and prematurely deceased son of Yohannes. Another one was Rās Sebhāt, the representative of the alternative house in Tigray. The tension and the rivalry among the Tigrean nobility was only resolved in the bloody encounter in which *Daḡḡāzmāč* Gabra Sellasē, who represented another piece in the Tigrean power game, killed Sebhāt. Gabra Sellasē, also marked on the chart, married the daughter of Seyum Mangašā, the descendent of

Yohannes's nephew, Mangašā, the Tigrean heir designated by Yohannes himself. Tigray was important; it not only held imperial power until recently, but it also had Aksum with its immeasurable symbolic value to the ideology of state. A third category consisted of members of the hereditary house of the central Wāg and Lāstā, notably *Wāgšum* Kabbada Tafari. The individuals mentioned were powerful and key players in their respective regions; they also represented the chief remaining pieces in the power jigsaw of the empire. Yet they have not stated seats. Why?

Kabbada puts them under a special category, unnumbered, as dignitaries who would have been invited ad hoc to the *elfegn* and/or the so-called *shaklā bēt* when they put in an appearance in Addis Ababa. Kabbada leaves *shaklā bēt* unexplained, as he probably did not think it needed any explanation, since it was the first building made of brick in Addis Ababa and contained royal private apartments within the royal compound (Pankhurst 1982 : 210). Indeed, a close look at the unnumbered spaces confirms that these non-Shewan regional big men were not included in the protocol of the *geber* during the reign of Menelik. To be sure, they were invited to the private quarters when they were in Addis Ababa, but that was not very often.⁷ On Kabbada's charts, Emperor Menelik was entirely surrounded by important Shewans. A few years later, in 1916, upon the accession to the throne of Menelik's daughter Zawditu and Tafari the situation became altogether different. Non-Shewan regional leaders were now a regular part of the seating charts. This major change to the conception of Ethiopian statehood was projected in the new spatial and symbolic allocation of places in the banquet hall. The *geber* thus reflected internal changes, namely the increasing centralization of the governing structures. As Addis Ababa became the focal point of the political life of the empire the position of the regional rulers also changed. All of the above was consequently incorporated in the *geber* arrangements. Additionally, the unprecedented power-sharing arrangement of the reign of Zawditu that she conducted together with *Rās* Tafari Mak^wannen, was also reflected in the protocol of the *geber*.

Disseminating change: Zawditu's coronation *geber*

Zawditu provided a symbolic link to Menelik and the unquestionable legitimacy that Menelik symbolised. Tafari's role as designated heir to the throne was, at least initially, a solution to the issue of her gender. An appointment of a female ruler was unparalleled in Ethiopian history: there are other examples of ruling women in Ethiopia, but always in the name of a minor heir representing legitimate power. This clearly delicate issue was addressed during her coronation ceremony when the bishop Matewos, before anointing her, stated: "Menelik I, who ruled Ethiopia, sat on the

⁷ Personal communication with the late Dr. Daḡḡāzmāč Zewde Gebre Selassie, a historian and a descendant of Yohannes IV, November 2008.

throne of his mother, Āzab, not on that of his father Solomon. Also it was Queen Victoria who expanded English territories. Now we are praying for Queen Zawditu to rule over Ethiopia (Marsē Hazan Walda Qirqos 2007: 189-90).”⁸

The bishop conveniently invoked a female from the core of the Ethiopian symbolic repertoire. Āzab, another name for the Queen of Sheba, the semi-mythical figure believed to be the mother of Menelik I, the founder of the royal line and the fruit of her union with King Solomon. Sheba/Āzab represented the autochthonous origin of Ethiopian kingship, which subsequently “improved” its pedigree through the union with Solomon. The bishop’s move was shrewd and once again a coronation ceremony proved useful in shaping the symbolic and ideological slant the reign was going to take. The mention of Queen Victoria further invoked ruling queens, but was also indicative of a growing awareness of the outside world. Both Emperor Yohannes and Menelik corresponded with the British monarch and by 1917 the Ethiopian court was well aware of the extent of British territories and their importance in world affairs. This realisation of the significance of diplomacy was soon to be reflected in the incorporation of foreigners in to the *geber*.

The event of Zawditu’s coronation *geber* was a grand occasion and not merely a ceremonial one, but an example of how the new and unprecedented power structure was projected. The most important personalities of the empire were seated under a number of separate canopies of different colours, projecting hierarchy between them (Marsē Hazan Walda Qirqos 2007 : 195). Zawditu appropriately sat on her throne, under a white silk baldachin, accompanied to her right, the place traditionally reserved for the second-most important person, not by Tafari, but by her uncle and a close friend of her father, Rās Welde Giyorgis, who was respectfully seated at his own separate masob. Zawditu was surrounded by the *wayzāzer*, the noble ladies, whose seats also reflected the hierarchy among them. Tafari, in his peculiar position as the heir to the throne but not quite yet as regent, the fact that he will try to cover up later on in his reign as Emperor Haile Selassie, was seated in the middle under a green canopy.⁹ On his right he had the Minister of War, the powerful *Fitawrāri* Hābta Giyorgis, a placement reflecting the latter’s influence and his role in the Zawditu-Tafari power arrangement that has even been labelled as a triumvirate involving the three. Both Rās Welde Giyorgis, who died two years after the event, and *Fitawrāri* Hābta Giyorgis represented “traditionalists” and links to the

⁸ Marsē Hazan Walda Qirqos’s *Yazamana Tārik Təzətāyē: Kāyahutənā Kasamāhut* is a recently published eyewitness account of the reign of Zawditu.

⁹ In his autobiography Haile Selassie implies that he was heir to the throne and regent from 1916, but as Bahru Zawde points out the circulars sent to the regions on the occasion referred to his only as heir to the throne. See Bahru Zawde, *A History of Modern Ethiopia, 1855-1974*, p. 129.

past. Young Tafari stood for change and, in particular, the opening of Ethiopia to the outside world.

Next group around Tafari consisted of regional rulers. To the right, sat *Wāgšum* Kabbada Tafari, the hereditary ruler of the central province of Wag and Lasta, while *Rās* Haylu, the hereditary ruler of the province of Goggam, occupied the left side. On the far right sat *Rās* Kassa Haylu, the descendant of the Shewan royal line, and Gugsä Araya, the young heir of the ruling house of Tigray. A number of high-ranking Shewan nobles and court officials accompanied this group seated around one *masob*.¹⁰ On the far left sat the ministers and *Āfa Negus Istifānos*, concentrated at one relatively small table, but not a long *gabātā* that would be perceived and considerably less prestigious. Further away a table was set up for foreign envoys and legates, who sat together on European-style chairs. The remaining lower-ranking regional nobles were placed at a table shaped as a horseshoe, the arrangement representing iconically that the seat at the top generated more prestige than the remaining places further down the table. This table was under a red canopy of a lower-quality silk. The final canopy marked the *gabātā* prepared for the *shumāment*, the office holders of lower ranks. In keeping with the practice of an ordinary *geber*, the curtain screening the four canopies from public gaze was drawn open when the privileged had finished eating, in order to reveal them to the rest of the feasters, who were then allowed to come in. The act of opening the curtains was a sign marking a step in the proceedings of the *geber*. This act powerfully projected the political status quo. Zawditu presided as a legitimate monarch. Tafari's precarious position reflected in the special arrangement and his separate seat very close to the queen but not as prestigious as the one assigned to her uncle and protector, *Rās* Walda Giyorgis.

Assigning a special place for foreign delegates at the event also indicated a new trend in the politics of the state. The representatives of legations are said to have watched the banquet curiously and raised a toast with champagne to the new queen: "May you reign 100 years over the kingdom of your father, May your reign be blessed to keep the peace of your country and the people, May you succeed in strengthening the friendship with us [the foreigners]". The toast was also addressed to the *ālgā warāš*, the heir to the throne, Tafari Mak^wannen. Unsurprisingly, it was Tafari who usually represented Ethiopia's interest in contacts with the outside world, who responded and thanked foreign legations.

On her way out of the banquet hall the empress, who presided over the banquet until the usual time of 6 pm, established a new practice. While making her way to the *elfegn*, she passed through the main *āddārāš* in

¹⁰ They were: *Fitawrāri* Taye Gulate, *Betwadad* Hāyla Giyorgis Walda Mikā'el, *Dağgāzmāč* Nādaw Āba Wollo.

order to “thank God and express her respect” by bowing in front of her father’s *manbara Dāwit*. Marsē Hazan, who was present at the event, explains that her action set a precedent and from that time on it became a new custom for nobles who passed through the palace to bow in front of Menelik’s throne (Marsē Hazan Walda Qirqos 2007 : 196-7). This episode was more than a mere gesture; it offered a reminder of the importance of Menelik’s legacy to the new power arrangement. The need to stress Zawditu’s legitimacy by “producing” repeated reminders of her blood relation to Menelik indicates how fragile this unprecedented power arrangement was. One of the clearly staged visual arrangements stressing the empress’ link to Menelik is a photo showing Zawditu seated on her dais with her royal regalia and a crowned “me” character of the Ethiopian script, the first letter of the name Menelik, placed beneath her.¹¹

The main political change, also clearly visible on Kabbada’s seating charts, is the shift from a Shewan affair to the enactment of an empire made up of regions with their ruling houses increasingly controlled by Addis Ababa as the political centre. Zawditu’s coronation *geber* may not be representative, as the regional non-Shewan rulers would in any case have been summoned for the event, but Kabbada confirms their regular recurrent presence in the capital by providing them with an assigned place on his charts. This was not the case during Menelik’s reign. Although, it was Menelik who had started granting land to this group, where eventually they built their residences in Addis Ababa.¹² The *geber* arrangement revealed how the power structure of the state was changing, becoming more centralised and requiring their presence in the capital. The new dual and unusual power dynamic between the empress and heir to the throne was undeniably projected in the seating charts. Tafari did not sit immediately next to Zawditu, but under a separate canopy indicating a separate political group and, in fact, the tension between political factions that they represented. The empress was surrounded by the traditional forces, represented by her uncle Walda Giyorgis, whom she crowned regional *Negus* of Begemdir on the following day to counter the growing power of Tafari’s camp. *Fitawrāri* Hābta Giyorgis, who was in control of the army, represented the third element of the initial power jigsaw of the Zawditu-Tafari rule (Marsē Hazan Walda Qirqos 2007 : 199). This moment in time, as reflected in the *geber* ceremony, represented the transition between the “old” and the “new”, the latter consisting of increasing internal centralisation of the state and a growing interest in engaging with the outside world, or in fact responding the demands of the outside world. This tendency is revealed in the seating arrangements and the placement of regional lords next to Tafari and permanently including them in the highest echelons of state now controlled from Addis Ababa. Ethiopia’s growing

¹¹ See the photo in Bāhru, *A History*, p. 130.

¹² *Dağğāzmāč* Gabra Sallasē and Seyum had their houses on the northern fringes of the city and so did the line of the Wāgšums.

interest in diplomacy and foreign relations was acknowledged in the new place accorded to the foreigners. Zawditu's reign brought another change to the protocol of the *geber*. Her noble ladies now surrounded the empress as her entourage changing the spatial arrangement of the banquet hall, an innovation that reflected the gender of the monarch.

King Tafari's *geber*

The examples of *geber* from this period of co-rule of Zawditu with Tafari demonstrate both the advantages and the limits of co-rule and how the monarchs, Tafari in particular, used the courtly banquet for political ends and to accommodate inevitable change.

Internally, Zawditu was eventually pressured by the pro-Tafari group to crown him *negus*, which she did on 7 October 1928 (Molvaer 1994 : 507; Bahru Zawde 1991 : 135). Heretofore the title of *negus* "king" (as opposed to *neguse nagast* - King of kings) had indicated a confirmed ruler of one of the regions. Tafari's rise to kingship was different since he had already been pronounced heir to the throne of all Ethiopia upon Zawditu's death. His rather convoluted title designated him as heir to the throne "with the full authority of the monarch" as *endarāsē* (lit. like myself), which he now combined with explicit kingship (Molvaer 1994 : 357).¹³ The most striking difference was that there was no specific territory of which Tafari was becoming king, unlike in all previous cases. The circumstances made him the *negus* of all Ethiopia. The crowning was acknowledged by the regional governors, an indication of the growing Ethiopia-wide importance of Addis Ababa as a political centre that was now reaching the provinces (Marsē Hazan Walda Qirqos 2007 : 199 358). It was only two years later, after the death of Zawditu, that Tafari was crowned and proclaimed as *neguse nagast* - i.e. the King of kings.

Towards the end of the period of co-reign Tafari had had a chance to travel and to be exposed to foreign courts (Ullendorff 1976 : 81-120; Bahru Zawde 1991 : 136). His interest was in developing links with foreign powers, but the inspiration he found there extended to imitating foreign examples. One of changes introduced by Tafari was the establishing of the title of *le'ul*, which he created for himself and for the selected nobility of birth.¹⁴ *Le'ul*, meaning "the highest", had been used in connection with God (*Le'ul Egziābhēr*), but now came to identify princes of the blood - a group that had never been fixed before, but emerged out of a wider group of contenders with hereditary claims through merit.¹⁵ Tafari, by then familiar with the courts of European royalty, was aiming to guard the rights

¹³ For *endarāsē* see Rubinkowska, H., 2005, 'Enderāsē ', in Uhlig, S., (ed.) Encyclopaedia Aethiopica vol. 2, p. 297, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.

¹⁴ The title *le'ul* was first used by Abēto Iyasu, partly to express the peculiarity of his position as designated heir to Menelik's throne.

¹⁵ Personal communication with the late Dr. Zewde Gebre-Sellassie (November 2008).

of his immediate family and was looking for a term equivalent to “prince”. This marked the beginning of the process initiated by Tafari of fixing the imperial core and the reshaping of the concept of dynasty, finally completed in the appendix to the 1931 Constitution that page after page defined the royal family, their rights, duties and fixed the terms of succession (Māhtama Sellāsē Walda Masqal 1969/70 : 759-783).

Despite his efforts to strengthen his position and to concentrate power in his hands, the arrangement of co-rule with Zawditu had its limitations for Tafari. *Geber* proceedings, as usual, reveal the nature of these limitations. Until his coronation as *negus* both Zawditu and Tafari presided together over the full *geber*. The chronicle of Zawditu, for example, reports that after the feast of St. Mary on 1st October 1925 the empress and the heir to the throne, having attended a mass in the church at Enṭoṭo both entered his residence, which was festively decorated for the occasion with carpets. Despite it being Tafari’s place, both Zawditu and Tafari presided over the *geber* (Molvaer 1994 : 468). The chronicler explains that it was a custom to celebrate the Feast of St. Mary in Tafari’s compound: nevertheless, the empress’ co-presence was necessary. Similar examples of the regal pair presiding jointly over *gebers* are reported in the first official Ethiopian newspaper, the *Berhānennā Salām*. The paper reports, for example, that on 7th October 1926 the reigning couple having attended a mass at St. George Cathedral, presided together over a *geber*.¹⁶ The *nagarit* sounded, says the newspaper, when it was time for the *geber* to begin and according to its rules the nobility were invited in, in order of their rank. The newspaper in line with Kabbada’s and Māhtama Sellāsē’s descriptions confirms the role of the āgafari in supervising the proceedings. It also notes the accompanied entertainment by the *āzmāri* and performances of the *ḡagenā* (brave men/heroes) who boasted about their achievements and promised to further honour their patrons in the future. On another occasion at Tafari’s residence, the newspaper reports that the raised area of highest prestige around the throne was laden with “masobs of honour” intended for the chosen nobles to participate in the *kemāš geber* for the most privileged. When finished with eating, this group, in a way described also by Kabbada’s account was “displayed” to be seen by those who were assigned seats outside the core area around the throne.¹⁷ The paper reports that around 5 pm, the usual time, the reigning couple withdrew to the Tafari’s *elfegn*. At the end, “the honourable empress accompanied by her escort retired to her palace”.

The picture painted by *Berhānennā Salām* shows the *geber* in a very similar fashion as Kabbada and Māhtama Sellāsē. What is striking is that the ruling couple presided jointly over the *gebers*, even if they took place

¹⁶ Fekade Azeze, 2003, *Berhānennā Salām*, in Uhlig, S., (ed.), 7 October 1926, p. 1.

¹⁷ Fekade Azeze, 2003, *Berhānennā Salām*, in Uhlig, S., (ed.), 18 February 1926; similar banquets are described in the paper on 2nd June 1927 and 20th May 1926.

in Tafari's residence. It was Tafari himself who established *Berhānennā Salām* (Light and Peace), a weekly newspaper, in 1923 (Pankhurst 1986 : 679).¹⁸ The paper carried a slogan on the first page in both Amharic and French. The Amharic reads: "The heir to the throne of Ethiopia Tafari, who desires to see light and peace in his country wishes to call this newspaper 'Light and Peace'". Interestingly, the French renders the new title as "His Imperial Highness", which is incorrect. The new title of was meant to elevate Tafari to a "special" status, but certainly not yet "imperial". The mistranslation is a "mistake" that suited Tafari, or perhaps was even instigated by him and certainly revealed his eagerness to seize the throne. Despite his clear ambition and *Berhānennā Salām* being "his" paper the accounts of *gebers* published in it show the limitations that the co-rule with Zawditu entailed. Its accounts of the *gebers* demonstrate that the empress' presence was essential, despite the events taking place at his residence. The act of feasting, once again, reflected the nature of the power structure, in which both Zawditu and Tafari played a role and depended on each other. Despite Tafari's desire to take the throne, he was unable to avoid Zawditu's legitimacy as a monarch and her role in the power arrangement. A partial solution to this 'problem' was his coronation as *negus* that allowed him considerable independence.

The *geber* that followed Tafari's coronation revealed the shift that he had been so eager to achieve. Zawditu was not even present at that event. Her official acknowledgment of his kingship allowed Tafari to act on his own, whereas the former arrangement had forced upon him a degree of dependency and inferiority. Now his wife Manan accompanied him in a rather western fashion. Foreigners, who were already present at Zawditu's coronation, were at the forefront of Tafari's ceremony.

After the coronation, which took place within the old *gebbi* (royal compound), Tafari proceeded to the nearby church of the Trinity to "give thanks to God for this honour" (Molvaer 1994 : 510).¹⁹ The nobles and foreign ambassadors followed; those who had not been invited were already waiting at the church. After the mass he came out and sat in front of the church on a specially prepared seat in order to be presented to the important monks and the clergymen of the main churches, as well as, more surprisingly, to the officials of embassies accompanied by their wives. Immediately after, a motorcade of cars transported this party to a banquet at Tafari's residence. As in the usual proceedings of the *geber*, it was the *liqābā* and the *āgafari* who supervised the procession, on this occasion were wearing their lion manes, the prerogative of their military titles of *Daḡḡāzmāč*. Tafari travelling in his carriage was, as required by "tradition", accompanied by two *leqē maqwasoč*. The ambassadors

¹⁸ See also *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 1, p. 536, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.

¹⁹ The church of Trinity mentioned here is now called *Bale Wold* and should not be confused with Trinity Cathedral that was built later.

followed, each travelling in their own car and accompanied by an Ethiopian minister. A more traditional party, consisting of the lesser officials wearing their flamboyant outfits followed the parade of automobiles on mules. A 51-gun salute fired on Tafari's arrival at his residence for the banquet in a large bower and tents (Molvaer 1994 : 513).

Tafari's coronation ceremony was the last place to display the hierarchy of this unusual power arrangement. Zawditu's official acknowledgment of his new status as king gave him legitimacy to act independently. The lion manes, the decorated mules among the cars carrying ambassadors accompanied by Ethiopian cabinet members all supervised by the *āgafari* and the *āgafari*, the key palace officials responsible for preserving the hierarchy among feasters gathered for the *geber* – all this represented the tension between the “old” and the “new” and was a prelude to the reign of Ethiopia's last emperor. Zawditu died shortly after the military confrontation between Tafari and her former husband, *Rās Gugsu Wale*, from whom she had been forcibly divorced in 1916, in order to assume her role as empress. Gugsu represented the traditional forces and opposition to Tafari (Behre Zawda 1991 : 135-140). The latter, on excuse of Gugsu taking liberties, instigated a military confrontation in which the *Rās* lost his life.

Tafari's unprecedented role as a male companion to the female ruler was, in all its stages, both projected and sanctioned in *gebers*. Similarly, the shift to his independence and a new style of rule were acknowledged in changes to *geber* proceedings. Despite the rapid encroachment of the “modern”, *geber* continued as a symbolic enactment acknowledging the ruler, his right to rule and his duties towards his subjects and reiterating the basic tenets of the highland society, namely its Judeo-Christian character and its social inclusiveness, despite its hierarchical nature. This role of the *geber* fits with Kertzer's theory of ritual action allowing societies to reaffirm themselves. Ethiopia feasts played also a role in the “daily” affairs of state by visually manifesting subtle shifts of the political scene. More importantly, however, *gebers* provided a forum for introducing and sanctioning adjustments to Ethiopian statehood, as such the role of foreigners in the affairs of state or the unprecedented co-rule of a female monarch with a male co-ruler. The feasts endured and continued to reflect change, although the exotic feel of the *āddārāš* gave way to the more subdued arrangements of the new palace of Emperor Haile Selassie, which as one observer described, was more of an “English country house”. The roles of officials such as *elfegn āskelākāy*, the *ligābā* and the *āgafari* were gradually replaced by typewritten name-cards on the table (Waugh 2005 : 45). The post-1941 *geber*, after Haile Selassie's return from exile in Britain, used no more *masob* and the dress code required was announced on the radio, but it still was witness to politics.²⁰

²⁰ Interview with the late Dr. Zewde Gebre-Selassie, November 2008.

Bibliography

- Assafā Bālchā, *The Court of Mikā'el of Wollo*, MA thesis, Addis Ababa University.
- Bahru Zawde, 1991, *A History of Modern Ethiopia, 1855-1974*, London, James Currey; Athens, Ohio University Press; Addis Ababa, Addis Ababa University Press.
- Berhānennā Salām*, 18th February 1926.
- Berhānennā Salām*, 20th May 1926.
- Berhānennā Salām*, 7th October 1926.
- Berhānennā Salām*, 2nd June 1927.
- Cannadine, D., Introduction in Cannadine D. and Price S. (eds.), *Rituals of Royalty. Power and Ceremonial in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DBS MS, Unpublished manuscript from the church of Dabra Berhān Sellāsē in Adwa.
- Derat, M-L., 2002, Le banquet royal en Éthiopie au xv^e siècle : fiscalité et festivités, in Chastanet M., Fauvelle-Aymar F.-X., Juhe-Beaulaton D. (eds.), *Cuisine et société en Afrique. Histoire, saveurs, savoir-faire*, Paris, Karthala.
- Durkheim, E., 1915, *The Elementary Forms of the Religious Life: A Study in Religious Sociology*, London, G. Allen & Unwin, New York, Macmillan.
- Ege, S., 1996, *Class, State, and Power in Africa: case study of the kingdom of Shāwa (Ethiopia) about 1840*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Rubinkowska, H., 2007, *Enderāsē*, in Uhlig, S., (ed.) *Encyclopaedia Aethiopica* vol 2, p. 297, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.
- Gabra Sällāsē, 1966/7, *Tārika Zaman Zadāgmawi Menilek Nēgusa Zaityop'ya*, Addis Ababa, Artistik Mattamiya Bēt.
- Getie Gelaye, Amharic Praise Poems, paper given at the seminar of the Department of African Languages and Cultures, SOAS, University of London, March 2005.
- Haberland, E., 2001, *Untersuchungen zum Äthiopischen Koenigtum*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Hāddis Alamāyhu, 2002 [1965], *Feqereska Maqāber*, Addis Ababa, Mēgā Publishing House, 12th edition.
- Haile Sellasie I, 1984, *My Life and Ethiopia's Progress 1892-1937* (Ullendorff, E., trad.), Oxford, Oxford University Press.

- Kabbada Tassamā, [1962 EC] 1969/70, *Yatārik Māstāwashā*, Addis Ababa, Artistik Mattamiya Bēt.
- Kropp, M., 1988, The Se'erāta Geber: A Mirror View of Daily Life at the Ethiopian Royal Court in the Middle Ages, *Northeast African Studies*, 10 (2-3), 51-87.
- Kertzner, D., 1988, *Ritual, Politics, and Power*, New Heaven, CT: Yale University Press.
- Levine, D. N., 1965, *Wax and Gold: Tradition and Innovation in Ethiopian Culture*, Chicago (Il.), University of Chicago Press.
- Māhtama Sellāsē Walda Masqal, [1969/70], *Zekra Nagar*, Addis Ababa, Artistik Mattamiya Bēt.
- Marcus, H., 1970, The Organisation of Menilek II's Palace and Imperial Hospitality (after 1896), *Rural Africana. Current Research in the Social Studies*, n°11: Ethiopia. Land & History, Spring 1970, p. 57-62, African Studies Center Michigan St. University, East Lansing.
- Messing, S.D., 1957, *The Highland-Plateau of Amhara of Ethiopia*, PhD thesis, University of Pennsylvania.
- Marsē Hazan Walda Qirqos, 2007, *Yazamana Tārik Tezetāyē: Kāyahutenā Kasamāhut*, Addis Ababa, Addis Ababa University Press.
- McCann, J., 2009, *Stirring the Pot: A History of African Cuisine*, Athens (GA), Ohio University Press.
- Molvaer R., (ed.), 1994, *Prowess, piety, and politics: the chronicle of Abeto Iyasu and Empress Zawditu of Ethiopia (1909-1930)*, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.
- Pankhurst, R., 1986, *Economic History of Ethiopia, 1800-1935*, Addis Ababa, Haile Sellassie I University Press.
- Pankhurst, R., 1982, *History of Ethiopian Towns: From the Middle Ages to the Early Nineteenth Century*, Wiesbaden, Stuttgart: Steiner-Verlag-Wiesbaden-GmbH, vol. II.
- Paulos Milkias, 2007, 'Māhtama Sellāsē Walda Masqal', in Uhlig, S., (ed.) *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 3. 662-3, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.
- Skinner, R. P., 1906, *Abyssinia of To-Day: An Account of the First Mission Sent by the American Government to the Court of the King of Kings (1903-04)*, London, E. Arnold; New York, Longmans, Green.
- Tashāla Tebabu, 1995, *The Making of Modern Ethiopia 1896-1974*, Lawrenceville, (NJ), Red Sea Press.

Ṭelāhun Ṭ Paulos, 1956, Forms of Greetings and other Signs of Respect in Ethiopia, University of Addis Ababa *Ethnological Society Bulletin*, 5, 5-23.

Tsagāyē Gabra Madhin, 2010, *Ya-Tārikāwi Tawunatoch*, Addis Ababa, Addis Ababa University Press.

Turner, V., 1957, *Schism and Continuity in an African Society*, Manchester, Manchester University Press.

Waugh, E., 2005, *The Coronation of Haile Selassie*, London, Penguin.

Abstract / Résumé

Orłowska I., 2013, Feasting and political change: Tafari's ascent to power and early 20th century *geber*, *Annales d'Éthiopie*, 28, 45-67.

This article intends to show how feasting ceremony, the *geber*, reflected political change in early twentieth-century Ethiopia. I first define political functions of the *geber* and proceed to draw meaning from the existing records of *gebers* of the Zawditu-Tafari co-reign to trace and discuss the different stages of Tafari's political career as reflected in these feasting ceremonies.

Keywords: Ethiopian politics, feasting, ceremonial, political ritual, Zawditu, Tafari

Fêtes et changement politique: l'ascension de Tafari au pouvoir et le *geber*, début du xx^e siècle. – Cet article expose comment la cérémonie festive, le *geber*, reflétait le changement politique au début du xx^e siècle en Éthiopie. Je définis d'abord les fonctions politiques du *geber* et à partir des sources existantes sur les *gebers* du co-règne de Zawditu et Tafari, je retrace et discute les différentes étapes de la carrière politique de Tafari telles que reflétées par ces cérémonies festives.

Mots-clefs : politique éthiopienne, cérémonie festive, rituel politique, Zawditu, Tafari

Abstract

The Visit of Rās Tafari in Europe (1924) : between Hopes of Independence and Colonial Realities

In 1924, the young regent of Ethiopia, Rās Tafari, made his first official visit to several European countries, two decades after his own father, Rās Makwannen. During the several weeks he stayed in Paris, he discovered “ European civilization” and became a living specimen from an exotic independent country. Ostensibly, the main purpose of his visit was to thank the French government for its support of Ethiopia’s adhesion to the League of Nations. But the Ethiopian leader also had another ambition, to negotiate an access to the sea for his landlocked country, which had been surrounded by three colonial powers since the era of Menelik II. Considering the advantages of using the existing Djibouti-Addis Ababa railway and the port of Djibouti, Rās Tafari first began negotiations with the French government, hoping for a prompt agreement. From the day he arrived in Marseilles, on May 14th 1924, with his many followers, including Rās Hāylu and Rās Seyum, until the last day he spent in Europe, on August 13th 1924, he never stopped thinking about this issue. As France was at the time going through an internal political crisis, which complicated negotiations, he also made visits to the governments of Italy and of the United Kingdom, where he tried to obtain possible sea access via Eritrea or Zeila. But, each time, the political context (Matteotti’s murder in Italy) or the international agenda (the international conference of London) seemed to overshadow the Ethiopian request. However, diplomatic documents reveal the real reason for the refusals to be linked to colonial issues, even in France where the left had recently been elected. In France, the supporters of the French colonial lobby held key political positions and they exercised their influence in order to prevent an agreement from being reached. Returning to Ethiopia in the early days of September, Rās Tafari, now well-known in Western Europe, had to assume what, in the eyes of the empress and his entourage, appeared to be a failure.

Résumé

En 1924, le rās Tafari Makwannen, jeune régent d’Éthiopie, réalisa sa première tournée officielle en Europe, deux décennies après son père, le rās Makwannen. Tout au long de son séjour à Paris, il découvrit la « civilisation européenne » et incarna, aux yeux de la presse et de l’opinion publique, un exemple unique de dirigeant africain venu d’un pays exotique. Officiellement, le but de ce voyage officiel était de remercier la France pour son soutien à la candidature éthiopienne à la Société des Nations. Mais le régent éthiopien souhaitait également négocier un accès à la mer Rouge pour tenter de desserrer l’étreinte exercée par les puissances coloniales voisines depuis l’époque de l’empereur Menelik II. Conscient des liens qui unissaient la colonie française de Djibouti à son pays, grâce au chemin de fer, le rās

Tafari espérait parvenir à un rapide accord avec Paris. Depuis le premier jour qu’il passa à Marseille, le 14 mai 1924, jusqu’à son départ d’Europe, le 15 août 1924, le prince régent, partout entouré d’une suite nombreuse qui comprenait notamment le rās Haylu et le rās Seyum, ne cessa de penser à cette question. Mais la France traversant une période de crise institutionnelle, ce qui compliqua les négociations, il effectua également des visites officielles en Italie et au Royaume-Uni où il espérait obtenir des perspectives d’accès maritime en Érythrée ou au Somaliland britannique. Mais, à chaque fois, le contexte politique intérieur (affaire Matteotti en Italie) ou l’agenda international (la conférence de Londres) reléguèrent la demande éthiopienne au second plan. Cependant, les sources diplomatiques révèlent que l’échec des négociations est davantage lié à des questions d’ordre colonial et à des enjeux économiques internationaux. En France, les partisans du lobby colonial étaient bien implantés et exercèrent toute leur influence pour qu’aucun accord ne soit conclu. De retour en Éthiopie au début de septembre 1924, le rās Tafari, désormais bien connu dans toute l’Europe occidentale, dut assumer ce qui, aux yeux de l’impératrice Zawditu et de son entourage qui lui était hostile, apparaissait comme un échec.

Le voyage du *rās* Tafari en Europe (1924) : entre espoirs d'indépendance et réalités coloniales

Boris Monin*

Le voyage qu'entreprit le *rās* Tafari en Europe au cours de l'année 1924 ne fut pas le premier déplacement à l'étranger effectué par un Éthiopien de marque. Durant l'été 1902, alors que Tafari était âgé d'à peine dix ans, son père, le *rās* Mak^wannen, s'était rendu en Angleterre afin d'assister au couronnement du roi Édouard VII à Londres, en tant que représentant de Menelik II. Il séjourna ensuite en France du 13 au 24 juillet 1902, dans le Paris de la Belle Époque qu'il visita avec un grand intérêt (Péridès, 1963 : 245-251). À cette occasion, il avait été « reçu à Paris comme un souverain »¹. L'accueil avait été très chaleureux, tant de la part des autorités françaises – le président Émile Loubet l'avait convié aux cérémonies du 14 juillet puis à l'Élysée² – que du public parisien, dont les acclamations en faveur du vainqueur d'Adwā avaient été rapportées dans la presse³. Le prestige du personnage était important : général victorieux des Italiens, admirateur de l'empereur Napoléon, Mak^wannen apparaissait même dans une série de cartes de collection distribuées aux enfants dans les épiceries « Félix Potin », au côté de l'empereur « Ménélik II » et de l'impératrice « Tahiti » (*sic*) (Bossolasco, 2010 : 123). Ce voyage en Occident, très enrichissant sur le plan culturel, avait également une dimension économique et politique : cinq années après le lancement des travaux de construction de la ligne de chemin de fer devant relier la colonie française de Djibouti à la capitale éthiopienne Addis-Abeba, *rās* Mak^wannen venait discuter de la gestion de cette ligne destinée à relier le cœur de l'empire à la mer Rouge. Le récit de voyage qu'a dû faire ce dernier a certainement marqué le jeune Tafari Mak^wannen et développé chez lui une curiosité certaine pour l'Europe et sa « civilisation ». Il en a d'ailleurs appris une des langues – le français – auprès de religieux catholiques installés à Harar, au

* Diplômé de l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne, professeur d'histoire-géographie au Lycée Guillaume Apollinaire de Thiais.

¹ *Le Petit Parisien*, 14 juillet 1902. L'article fait le récit détaillé de la première journée du *rās* Mak^wannen à Paris et rapporte même les propos échangés lors d'une « entrevue ».

² *Le Petit Journal*, 16 juillet 1902.

³ *Le Petit Journal*, 14 juillet 1902 ; *Le Petit Parisien*, 14 juillet 1902 ; *Le Petit Parisien*, 27 juillet 1902.

rang desquels monseigneur André Jarosseau⁴, mais aussi d'un médecin entré au service du *rās* Mak^wannen, Joseph Vitalien⁵.

Deux décennies plus tard, bien des choses ont changé : depuis 1916, le jeune *dağğāzmāč* est devenu *rās*, héritier du trône et régent de l'empire au côté de l'impératrice Zawditu. La ligne de chemin de fer, reliant Djibouti à Addis-Abeba à partir de 1917, a déjà rendu bien des services au jeune héritier lors de sa conquête du pouvoir, en aidant au transport de troupes par exemple et surtout, en permettant un développement sans précédent des échanges commerciaux avec le monde extérieur, *via* Djibouti. Le *rās* Tafari, conscient des pressions impérialistes qui menaçaient son pays malgré le contexte de guerre en Europe, mais devant faire face à l'opposition des chefs, n'avait pas pu engager son pays auprès des pays de l'Entente. Conscient de la fragilité de la position éthiopienne – et de la sienne sur le plan de la politique intérieure – il avait tenté d'obtenir des armes au cours des négociations, en vain (Labrousse, 1977)⁶. C'est certainement ce refus obstiné et réitéré après la victoire de l'Entente qui l'amena à considérer comme vital le fait de disposer d'un « débouché sur la mer »⁷, sans contrôle étranger. Le traité du 30 janvier 1897, signé entre Léonce Lagarde et Menelik II, avait fait de Djibouti le « débouché officiel du commerce de l'Éthiopie ». Il s'agissait maintenant de passer de la parole aux actes.

À l'occasion des négociations du traité de paix à Versailles, le *rās* Tafari forma le projet de se rendre en Europe pour féliciter les vainqueurs, bien que la présence de représentants d'un pays resté neutre ait été considérée par certains alliés comme indésirable. Mais dans ce contexte de recomposition territoriale, affirmer la souveraineté et l'intégrité des frontières éthiopiennes lui semblait essentiel, face aux velléités d'appropriation dont avait fait preuve l'Italie depuis quelques années au sujet de la Côte

⁴ André Jarosseau (1858-1941), surnommé *abbā* Endryās, était arrivé comme missionnaire capucin à Obock en 1887, avant de devenir évêque d'Harar en 1900. Ami du *rās* Mak^wannen, il devint le protecteur puis le confident régulier de Tafari, qu'il accueillit dans son école dès 1898 (Bernoville, 1950).

⁵ Ce médecin français (1868-1938) d'origine guadeloupéenne (Pétridès, 1963 : 269) est arrivé en mars 1899 à Djibouti comme employé de la compagnie de chemin de fer. Il fut ensuite, à partir de 1901-1902, employé par le *rās* Mak^wannen pour créer un hôpital à Harar. Le *rās* lui demanda dans le même temps de donner des leçons de français à son fils (Pétridès, 1963 : 254). Il passa enfin au service de l'empereur Menelik II en tant que médecin personnel et « conseiller » (Vitalien, 1919).

⁶ Les archives diplomatiques évoquent les refus italien et britannique de voir arriver en Éthiopie des armes et des munitions, demandées par le *rās* Tafari au nom du gouvernement éthiopien, lesquelles pourraient se retourner contre eux en cas de victoire des « Puissances Centrales » (Coppet au ministère, Addis-Abeba, 3 juin 1918, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 6, folio 3).

⁷ Coppet au ministère, Addis-Abeba, 11 juin 1918, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 6, fol. 9.

française des Somalis (CFS) et de l'Éthiopie elle-même⁸. Cependant, la fragilité de sa position politique de l'époque finit par le dissuader de quitter son pays, ne fut-ce que pour quelques semaines. Il dépêcha donc trois délégations réduites vers l'Europe, chargées de féliciter les vainqueurs, dont une vers la France⁹. Une autre démarche diplomatique devait permettre de garantir l'indépendance éthiopienne : l'adhésion à la Société des Nations (SDN). Le 28 septembre 1923, après des mois de négociations, et malgré des années de campagne de presse en Grande-Bretagne visant à dénigrer une « Abyssinie » attardée¹⁰, l'empire d'Éthiopie était admis à la SDN. Cet aboutissement n'avait été possible que grâce à un travail effectué en concertation avec Maurice Boucoiran¹¹, chargé d'affaires à la légation de France à Addis-Abeba, et le soutien de « défenseurs de l'Éthiopie » (Bernoville, 1950 : 289). Afin d'appuyer la candidature éthiopienne, le gouvernement français avait envoyé à Genève une équipe composée pour l'essentiel de parlementaires, qui étaient épaulés par deux spécialistes de l'empire : Léonce Lagarde¹² et Pierre-Alype¹³.

⁸ Le 26 avril 1915, le gouvernement italien avait tenté d'insérer dans la Convention de Londres, qui officialisait son entrée en guerre au côté de l'Entente, un article stipulant la cession de Djibouti par la France, qui avait été « péremptoirement refusé » (Barrère au ministère, Rome, 28 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 107 ; Pierre-Alype, 1935). L'Italie considérait en effet le port de Djibouti comme un concurrent de son implantation de Meşşewa (Dombrowski, 1985 : 63) qu'il fallait absorber pour réussir l'encerclement de l'Éthiopie (Calchi Novati, 1984 : 268).

⁹ Cette délégation était composée du *bitwaddad* Walda Gabreël Bašah, du *dağgāzmāč* Šibaši Bayān et d'*ato* Alamu Čakkol (Tafla, 1969 : note 28). Nos sources évoquent également la participation du « négadras Zouaga » (*nagādrās* Zawga) à ce voyage (Service du Protocole du ministère des Affaires étrangères à M. de Coppet, Paris, 2 juillet 1919, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 5, fol. 24) confirmant en cela ce qu'en rapportent l'Autobiographie (Haïlé Selassié I^{er}, 1976 : 60) et Joseph Vitalien (Vitalien, 1919 : V). Le ministre de France à Addis-Abeba, Maurice de Coppet, a accompagné cette mission à Paris.

¹⁰ Sont particulièrement visées les pratiques esclavagistes (Abebe, 1984 ; Rouaud, 1997).

¹¹ Chargé de la chancellerie à Addis-Abeba de 1912 à 1914, puis en poste à Derē Dāwā (1917-1919), Maurice Boucoiran (1880-1953) assumait la responsabilité de la légation de France par intérim (de novembre 1922 à novembre 1923). Il joua un rôle essentiel pour convaincre le Gouvernement impérial, « tiraillé entre des avis contraires », de demander l'adhésion à la Société des Nations (Gausson au ministère, Addis-Abeba, 7 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 5, fol. 117).

¹² Ministre de France en Éthiopie (1897-1907). C'est le *rās* Tafari lui-même qui demanda à Lagarde de reprendre du service pour cette occasion, tâche dont il s'acquitta comme un « chef d'orchestre » (Prijac, 2012 : 279). Henry de Jouvenel, qui présidait la délégation française à la SDN, a souligné le rôle de conseiller joué par ces deux experts de l'Éthiopie (Pierre-Alype, 1935 : IV*).

¹³ Marie François Julien Alype PIERRE, dit Pierre-Alype (1886-1956) a exercé les fonctions d'adjoint au Haut-Commissariat des Troupes Noires en Afrique occidentale française en 1918. Il a vraisemblablement été introduit auprès du *rās* Tafari par l'intermédiaire de Léonce Lagarde lors de son premier séjour en Éthiopie qui date de février 1919 (Pierre-Alype, 1935 : 1, 264). « Collaborateur » de Robert Linant de Bellefonds (Abebe, 1984), il apparaît ensuite à plusieurs reprises dans les archives diplomatiques, notamment à travers sa participation à l'équipe française chargée de soutenir l'adhésion de l'Éthiopie à la Société des Nations en 1923 (Prijac, 2012).

Suite à cet événement qui fit entrer l'Éthiopie dans le « concert des peuples civilisés »¹⁴, Tafari décidait donc d'entreprendre son propre voyage en Occident. Premier dirigeant éthiopien à sortir des frontières de l'empire, il avait sans aucun doute le désir de voir l'Europe qu'on lui avait conté depuis l'enfance : ses climats, son patrimoine, sa technologie. Mais d'autres impératifs avaient vu le jour depuis son arrivée au pouvoir. L'adhésion à la SDN, obtenue avec l'appui particulier de la France qui « [s'était] donné le rôle d'introductrice »¹⁵, laissait entrevoir le chemin menant à une réelle indépendance, et à la mer. Cet enjeu majeur, délaissé par Menelik II qui avait déjà tant fait sur le plan territorial, valait bien un voyage. C'est ainsi que le *rās* Tafari se lança dans une « quête pour la mer », selon l'expression de Harold G. Marcus (Marcus, 1984). Si le détail des échanges entre le prince et les chancelleries européennes concernées est connu, il existe d'autres facteurs qui permettent d'expliquer l'échec de ces négociations. Comment comprendre en effet que la France amie, qui avait obtenu le statut de « débouché officiel du commerce » éthiopien, n'ait pas consenti à offrir cette porte d'accès maritime ? Dans quelles circonstances les négociations, en particulier françaises, ont-elles été menées, et avec qui ? Quels sont les différents acteurs rencontrés en Europe par Tafari Mak^wannen, représentant d'un empire encore relativement isolé malgré sa proximité géographique avec la mer Rouge, l'une des principales autoroutes impériales de l'époque ? Pour la première fois, le *rās* Tafari, habitué aux échanges diplomatiques en territoire abyssin, chez lui, allait devenir un hôte en terre étrangère. Faisant les gros titres partout où il se rendait, il n'était toutefois pas seul pour effectuer ce périple septentrional, au cours duquel alternèrent, durant trois mois, réceptions officielles, négociations serrées et visites touristiques.

Des Éthiopiens à Paris

Proclamé héritier d'un empire d'ascendance salomonienne, Tafari Mak^wannen ne pouvait envisager de voyager sans une solide suite. Forte de trente-neuf personnes, la « mission éthiopienne » n'a pas été composée au hasard, mais certainement par nécessité. En effet, les plus grands dignitaires de l'empire, de potentiels rivaux du prince au pouvoir régional certain, ont été conviés à venir en Europe. À Paris, c'est le service du protocole des Affaires étrangères qui était en charge des questions d'étiquette. Soucieux de lui réserver le meilleur accueil, on s'interrogeait notamment sur le titre à réserver au *rās* Tafari. Après consultation sur place à Addis-Abeba de membres du Grand Conseil du doyen britannique, du corps diplomatique et finalement du ministre de la Guerre, Habta Giyorgis, le ministère des Affaires étrangères retint qu'il fallait recevoir le

¹⁴ Pierre-Alype, 1935 : V.

¹⁵ Abebe, 1984 : 307.

prince avec « le maximum d'égards possible »¹⁶. Il fallait donc, dans la mise en œuvre protocolaire, « appliquer au Ras Tafari le traitement du Prince Régent de Serbie pendant que vivait encore le roi Pierre. »¹⁷ La réception officielle du rās Tafari suivait d'ailleurs de près celle du roi de Roumanie Ferdinand I^{er}, et devançait celle du « Prince Régent » devenu roi de Serbie, Alexandre II. La présence du président de la République à l'arrivée du souverain à Paris était donc de rigueur. Le service du protocole, dirigé par Pierre de Fouquières (1868-1960), s'enquit ensuite du rang des différents personnages de la suite princière afin de préparer les réceptions et festivités d'usage. À la table de « Son Altesse Impériale et Royale le Ras Taffari Makonnen, Prince-héritier d'Éthiopie, Régent de l'Empire » pouvaient s'asseoir un nombre défini de feudataires ou personnalités, bénéficiant du titre protocolaire d'« Excellence » (à l'exception de Heruy) :

« Le Ras Haylou (Haylu Takla Haymānot) est souverain tributaire du Godjam. Chef d'une nombreuse armée et administrateur d'un vaste et riche territoire, il occupe une situation prépondérante parmi les grands feudataires.

Le Ras Seyoum (Seyum Mangaša), descendant de l'Empereur Johannès, est membre du Grand Conseil de l'Empire. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

Le Ras Gouksa Arya¹⁸ (Gugsā Ar'ayā), beau-fils de l'Impératrice Zaoditou, a été nommé par elle Ras et gouverneur de Makalé, au Tigré.

Le Ras Nado (Nādaw Abbā Wāllō), gouverneur des Provinces de l'Ouest, avait présidé la mission envoyée en Europe en septembre dernier pour présenter la demande d'admission de l'Éthiopie dans la Société des Nations. En revenant de Genève, il a été reçu en audience par M. le Président de la République qui lui a remis les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Le gouvernement éthiopien de son côté lui conférait le titre de Ras.

Le dedjazmatch Gabré Sellassié (dağāzmač Gabra Sellāsē) qui a fait ses études en Italie, est actuellement gouverneur d'Adoua et Conseiller à la Cour. Il est officier de la Légion d'honneur.

Le dedjazmatch Haylé Sellassié, (dağāzmač Hayla Sellāsē Abāynah) apparenté au Ras Makonen, avait accompagné celui-ci en

¹⁶ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 7 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 36.

¹⁷ *Ibid.* Il s'agit du prince Alexandre, qui assura la régence du royaume des Serbes, Croates et Slovènes de décembre 1918 jusqu'en août 1921. Cette comparaison avec un pays européen allié à la France atteste de l'importance accordée à l'Éthiopie sur le plan diplomatique.

¹⁸ Il est finalement resté en Éthiopie (Bellefon au ministère, Marseille, 15 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 157).

Europe, en 1902, pour assister au couronnement d'Édouard VII. Il gouverne la province de Bali. Il est officier de la Légion d'honneur. [...]

Le dedjazmatch Melou Gueta (dağāzmač Mulugētā Yegazu) qui avait été ministre des Finances de l'Empereur Ménélik, a par la suite dirigé, successivement les ministères des Affaires Étrangères et de l'Intérieur et repris le ministère des Finances qu'il détient actuellement.

Le Belata Herrouy (blātā Heruy Walda Sellāsē), après avoir dirigé la municipalité d'Addis-Abbeba, a reçu le poste de président du Tribunal mixte d'Éthiopie. Il avait accompagné le Ras Nado à l'Assemblée de Genève et fera partie, cette année, de la délégation éthiopienne à la S.D.N. Il la dirigera vraisemblablement. »¹⁹

Cette première série de personnalités, établie par ordre d'importance, est complétée par des personnalités savantes, expertes dans leur domaine et jugées indispensables par le prince. C'est le cas de Robert Linant de Bellefonds (1881-1967), un avocat français né au Caire, qui était employé depuis juillet 1919 par le *rās* Tafari comme conseiller juridique auprès du gouvernement éthiopien²⁰. Le docteur Jacovos Zervos (1883-1956), consul honoraire de Grèce, participait également au voyage en tant que médecin de la délégation. D'autres personnes, de rang inférieur, apparaissent ensuite sur cette liste :

« Ato Sahlé Sedalou (Sāhla Ṣadālu), secrétaire général du Ministère des Affaires Étrangères, a déjà rempli plusieurs missions en France. Il est officier de la Légion d'honneur.

Ato Brahné Marcos (Berhānē Mārḳos) est directeur général des Postes et Télégraphes.

¹⁹ Note du service du Protocole, Paris, 24 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 81, sans date et fol. 94. On choisit de reprendre ici l'orthographe francisée des noms apparaissant dans le document précité. Pour l'orthographe des noms retranscrits de l'amharique, on a utilisé (Māhtama-Sellāsē, 1969).

²⁰ Celui-ci a été engagé à la suite de négociations secrètes menées en 1918-1919 entre le *rās* Tafari et des religieux français, Mgr. Jarosseau et l'abbé Delsuc, Supérieur provincial de Toulouse qui fut envoyé du Saint-Siège en Éthiopie. La légation de France à Addis-Abbeba a suivi de près ce dossier et contribué à cette embauche permettant de fournir au prince un conseiller privé français. Issu d'une famille ayant servi auprès des souverains égyptiens, le comte Robert Linant de Bellefonds était officiellement au service du gouvernement mais surtout à celui du *rās* Tafari. Il a participé à la mission éthiopienne à Genève en septembre 1923. (MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 151).

Lidj Makonen Endalkatcho²¹ (leḡ Mak^wannen Endalkāčaw), cousin et aide-de-camp du ras Taffari, est délégué au Contrôle du chemin de fer franco-éthiopien.

Ato Tasfaē (Tasfāē Tagāñ), ancien secrétaire-interprète de la Légation de France à Addis-Abeba, est actuellement chef du Service éthiopien de la Société des Nations. [...]

Le ligaba Quadadjé (Wadāḡē Webē) est chambellan de l'Impératrice. »²²

Il est intéressant de noter que, parmi les fonctionnaires faisant le voyage, à l'exception du dernier de cette liste qui est un proche du « parti vieil abyssin », tous sont francophones, car issus des écoles catholiques tenues par des missionnaires européens. On retrouve également, dans les archives²³, des fonctionnaires secondaires comme le directeur des douanes, « ato François Gabré Xavier », ou « Woldé Maryam Ayeuleu, chef de service au Gouvernement éthiopien » et des subalternes lettrés : « ato Taklé Marcos, secrétaire de Son Altesse le Prince-Régent » et « ato Balacho, interprète » auprès du *rās*²⁴. Ce « petit groupe d'intellectuels catholiques », comme l'a décrit Bahru Zewde (Zewde, 2002 : 95-98), accompagnait donc Tafari au cœur de la chrétienté d'occident dont on leur avait sans doute compté le génie depuis leur enfance. Ils pourraient être les yeux et les oreilles du prince dans tous ses déplacements, glanant ici et là des informations sur tel ou tel aspect de la civilisation européenne qu'il pourrait être utile d'adapter une fois de retour au pays.

D'autres personnalités faisant partie de la mission n'apparaissent que très peu dans les archives diplomatiques, et quasiment jamais dans les périodiques. Il s'agit de notables comme le *daḡāzmač* Gasasa Walda Hannā²⁵, le *fitāwrāri* Dastā Damṭaw²⁶, le *daḡāzmač* Wand Wasan Kässā²⁷, le *liqamak^wās* Mangaša Webē et le *nagādrās* Zalaqa Agdaw.

²¹ Francophone, il est cité dans la presse à plusieurs reprises lorsqu'il parle avec les journalistes présents : *Le Petit Parisien*, 18 mai 1924 ; *Le Petit Parisien*, 19 mai 1924 ; *Le Petit Parisien*, 20 mai 1924.

²² Note du service du Protocole, Paris, 24 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 94.

²³ Ils sont cités pour la plupart dans une liste recensant les personnalités éthiopiennes et les décorations obtenues, ou à décerner (MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 5, fol. 123).

²⁴ MAE au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et de l'enseignement technique, Paris, n.d., MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 5, fol. 127).

²⁵ Seul ce dernier est cité dans l'Autobiographie (Haïlé Sélassié, 1976 : 84). On trouve sa signature sur le Livre d'or de la Ville de Paris et la mention de sa présence lors d'une conférence du docteur Vitalien à laquelle a assisté la délégation (cf. *infra*).

²⁶ « Mission éthiopienne », sans date, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 81.

²⁷ Il apparaît, sous le nom de « Ouend Ouassan », comme ayant assisté à la conférence donnée par le docteur Vitalien. Il est précisé, lors de l'arrivée à Marseille, que le « Lika Magouse Mangacha » et lui « accompagnent la mission sans en faire partie et n'assistent pas

La délégation quitta Addis-Abeba le 16 avril 1924 par le train²⁸, sans que les représentants anglais et italien ne viennent saluer le *rās* Tafari à la gare. L'embarquement se fit à Djibouti le 20 avril 1924, après avoir été reçu la veille par les autorités françaises²⁹. Le paquebot *Porthos* transporta le groupe jusqu'à Suez en cinq jours³⁰. Un train spécial « préparé par le gouvernement égyptien » mena ensuite Tafari, accompagné de *wayzaro* Manan et de « grandes dames éthiopiennes »³¹, jusqu'à Jérusalem. Malgré un accueil des plus désagréables (Marcus, 1984 : 243-244), les illustres pèlerins éthiopiens apprécèrent d'y célébrer la Pâque orthodoxe et de visiter les lieux saints³². Le 2 mai suivant, le prince et sa suite, sans la princesse Manan, arrivaient au Caire, accueillis par le roi d'Égypte Fouad I^{er}. Après avoir effectué de nombreuses visites, des pyramides de Gizeh jusqu'au tombeau de Toutankhamon dans la Vallée des Rois³³, le groupe gagna Alexandrie le 8 mai 1924. Dans la soirée, le prince héritier rencontra l'archevêque copte, patriarche de la ville, *abunā* Yohannes. Dès le lendemain, après un déjeuner offert par le consul de France, ils embarquèrent sur le paquebot *Cordillère* pour une traversée de cinq jours jusqu'en Provence. Le voyage jusqu'à Marseille avait été soigneusement préparé, notamment avec la compagnie des Messageries Maritimes, propriétaire du *Porthos* et de *La Cordillère*, directement sollicitée par le Quai d'Orsay. Il avait fallu modifier à maintes reprises les réservations de cabines sur différents navires³⁴ jusqu'à ce qu'un nombre suffisant puisse être mobilisé sur le même bateau. Faute de cabines de première classe disponible, en raison de la présence de nombreux pèlerins espagnols revenant de Palestine³⁵, le *rās* s'était vu offrir la cabine du commandant³⁶. À l'approche des côtes françaises, le 14 mai 1924, le paquebot et ses passagers furent salués par une salve d'artillerie tirée par l'escadre de la

aux réceptions officielles » (Bellefon au ministère, Marseille, 15 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 157).

²⁸ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 17 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 84.

²⁹ Joulia au ministère des Colonies, Djibouti, 23 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 101.

³⁰ Gaillard au ministère, Le Caire, 25 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 99.

³¹ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 1^{er} avril 1924, *ibid.*, vol.13, fol. 4.

³² Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 85.

³³ *Ibid.* : 88-89.

³⁴ Ont été évoqués successivement le *Compiègne*, le *André-Chenier*, l'*Angkor* puis le *Sphinx* pour assurer le trajet entre Alexandrie et Marseille. C'est finalement le *Cordillère*, lancé en 1895, qui fut retenu car il convenait au calendrier envisagé par Tafari. Le ministère des Affaires étrangères regrette cette situation car ce navire est jugé « moins confortable » que le *Sphinx*, construit en 1914 (Ministère à Gaussen, Paris, 7 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 35).

³⁵ Ministère à Gaussen, Paris, 7 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 35.

³⁶ Les cabines de luxe étaient toutes occupées, deux évêques et des « Grands d'Espagne » étant à bord du navire (Consul de France au ministère, Alexandrie, 9 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 135).

Méditerranée³⁷ et le survol de quatre avions, ce qui impressionna les voyageurs. Les journaux français nationaux et régionaux relatent un accueil très enthousiaste des Marseillais sur le Vieux Port – jusqu'à 20 000 personnes sont signalées. Dès ce premier jour, le prince et sa suite furent accueillis par le représentant du ministre des Affaires étrangères, Yves Méric de Bellefon, le préfet du département, Louis Thibon, et le maire de Marseille, Siméon Flaissières. Les Français qui collaboraient avec le rās étaient également présents pour l'accueillir : outre l'ancien ministre de France en Éthiopie, Léonce Lagarde, le « parrain »³⁸ de Tafari qui avait été proche du rās Mak^wannen et de l'empereur Menelik II, on trouvait François Pierre-Alype. Ce fonctionnaire du ministère des Colonies en Afrique mis « en disponibilité »³⁹ était passé au service du prince régent au début de l'année 1923, comme l'indique une lettre que Tafari a adressée à Pierre-Alype deux semaines avant le grand départ :

« L'Héritier du Trône d'Éthiopie RAS TAFARI

Qu'il parvienne à Notre Très Honorable ami M. Pierre-Alype

QUE LA PAIX SOIT AVEC VOUS.

Dans notre lettre du 10 Yékatit 1915 [17 février 1923] Nous avons fait connaître que c'était notre volonté, qu'en délibérant avec Notre Très Honorable Ami M. Lagarde, Duc d'Entotto, et en communiquant avec lui, vous vous occupiez des intérêts de Notre Gouvernement et de Notre Peuple.

Conformément à ce mandat, Nous vous faisons connaître que c'est aussi Notre volonté, que toujours en complet accord avec M. Lagarde, vous vous occupiez de tout ce qui concerne Notre séjour en Europe au point de vue politique et diplomatique.

Vous préparerez tout ce que vous croirez intéressant pour Notre Gouvernement. Nous examinerons ensemble et Nous déciderons en arrivant.

Écrit dans la ville d'Addis-Abeba le 23 Magabit 1916 [1^{er} avril 1924]. »⁴⁰

³⁷ *L'Écho de Paris*, 15 mai 1924.

³⁸ MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 33 ; Weiss, 1925 : 4.

³⁹ Il a été chargé dès son recrutement de « renseigner [le prince] sur les événements politiques susceptibles d'intéresser l'Éthiopie » et, à l'occasion du voyage en Europe, d'« assurer les relations avec la presse » (« Note sur S.A.I. et R. le Prince Taffari », sans date, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 97).

⁴⁰ « Lettre du rās Tafari, héritier du Trône d'Éthiopie » transmise par le ministre de France à son ministère, Addis-Abeba, 1^{er} avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 6.

Ces deux connaisseurs de l'Éthiopie, et serviteurs de la France, avaient donc été chargés par le prince lui-même d'organiser les détails de son séjour dans les capitales européennes⁴¹. Hommes d'expérience et de réseaux, ils devaient permettre à Tafari de tirer au mieux parti de son séjour occidental.

Pour commencer, le *rās* put visiter le vaisseau amiral *Provence*, à bord duquel il fut reçu par le ministre de la Marine, Maurice Bokanowski, et assista aux manœuvres d'un sous-marin. Il fut ensuite mené à l'Hôtel de Noailles, siège de la préfecture des Bouches-du-Rhône, pour y être logé avec les premiers dignitaires et assister à un dîner officiel. Le lendemain, Tafari partit à la découverte de la cité phocéenne, tenant particulièrement à se rendre à Notre-Dame-de-la-Garde⁴², où son père le *rās* Mak^wannen avait déposé un *ex-voto*. Il put également voir les ports de la ville ainsi que le chantier de construction du canal de Marseille au Rhône⁴³. Après seulement deux jours passés en France, le ton semble déjà donné : le *rās* Tafari a été accueilli par les plus hautes autorités de Marseille, et a fait l'objet de toutes les attentions, tant en termes de protocole que dans ce qui lui a été donné de voir. Et ceci n'était qu'un avant-goût de la volonté du gouvernement français de l'impressionner tout en célébrant ostensiblement l'amitié franco-éthiopienne.

C'est le 16 mai 1924 que débuta le voyage officiel du prince, soit un mois après son départ de la capitale éthiopienne. À Paris, le train présidentiel arriva en gare de Lyon plutôt qu'à la gare du Bois de Boulogne. Cette distinction géographique était liée au « protocole qui régit à Paris l'arrivée des chefs d'État », Tafari n'étant « encore que l'héritier présomptif » de l'« antique monarchie » éthiopienne⁴⁴. La délégation fut accueillie par une fanfare militaire et une foule nombreuse. Sur le quai, au bout du tapis rouge, se trouvaient le président de la République, Alexandre Millerand, et le président du Conseil, Raymond Poincaré, également en charge du portefeuille des Affaires étrangères. Ils étaient accompagnés du ministre de l'Intérieur, Justin de Selves, de celui de la Guerre, André Maginot, et de l'ancien titulaire des Colonies, Albert Sarraut. Des généraux et des hauts-fonctionnaires de l'État étaient présents⁴⁵, dont Pierre de Fouquières, chef du service du protocole et introducteur des ambassadeurs. S'y trouvaient

⁴¹ Ato Sähla Şadälu, secrétaire francophone du ministère éthiopien des Affaires étrangères, avait également pris part à ces préparatifs, en se rendant notamment à Londres, Bruxelles et Rome (Gausson au ministère, Addis-Abeba, 1^{er} avril 1924, *ibid.*, vol. 13, fol. 4).

⁴² *Ibidem* ; *Le Matin*, 16 mai 1924.

⁴³ *Le Matin*, 16 mai 1924.

⁴⁴ *Le Figaro*, 17 mai 1924.

⁴⁵ En revanche, le maréchal Foch, cité dans l'autobiographie (Haïlé Selassié 1^{er}, 1976 : 91), n'était pas présent à la gare de Lyon. Mais il rencontra le *rās* Tafari le soir même au palais de l'Élysée (*Le Figaro*, 17 mai 1924).

aussi le ministre d'Égypte, « Fakhry pacha » et son secrétaire⁴⁶, ou encore le « R.P. Gonzalve Delsuc qui fut ambassadeur pontifical en Abyssinie »⁴⁷.

Après un accueil chaleureux, le rās Tafari, « enveloppé dans un blanc burnous brodé d'or que barre le grand cordon vert de l'ordre de Salomon et où brille la plaque de la Légion d'honneur »⁴⁸ fut conduit en voiture – une « torpedo » – avec le président de la République. Ils entamèrent alors la traversée de Paris. Quittant la gare de Lyon, ils passèrent place de la Bastille pour emprunter la rue de Rivoli, en longeant le Louvre puis le parc des Tuileries jusqu'à la place de la Concorde. Sur l'itinéraire, derrière un cordon de gardiens de la paix, « une foule curieuse et amusée par les costumes et les chamarrures du cortège se pressait pour voir passer »⁴⁹ le prince héritier et les « quatre rois des provinces éthiopiennes » répartis en quatre véhicules différents⁵⁰. Les journaux qui rapportent la scène fourmillent de références orientalisantes : certains comparent les chefs aux « rois mages »⁵¹, d'autres voient en Tafari un « jeune prince des *Mille et Une Nuits* » amenant avec lui « tous les parfums de l'Arabie »⁵². La présence dans le cortège du lion et des zèbres offerts par le prince au président de la République était attendue, mais ils ne devaient arriver que plus tard⁵³. Après avoir traversé la Seine, en face du Palais Bourbon, le cortège arriva sur le quai d'Orsay, au ministère des Affaires étrangères, où le prince devait être hébergé pendant les premiers jours de sa visite officielle⁵⁴. Dans le courant de l'après-midi, après avoir déjeuné au ministère, les Éthiopiens se rendirent au palais de l'Élysée⁵⁵. Salué à son

⁴⁶ *Le Petit Parisien*, 17 mai 1924 ; *Le Figaro*, 17 mai 1924. Il s'agit de Mahmoud Fakhry Pacha (1884-1955), gendre du roi Fouad I^{er} d'Égypte rencontré quelques jours plus tôt au Caire.

⁴⁷ *Le Figaro*, 17 mai 1924. On a dit le rôle qu'il avait joué dans le recrutement de Robert Linant de Bellefonds (cf. *supra*).

⁴⁸ *Ibid.* Tafari Mak^wannen avait été nommé grand-officier de la Légion d'honneur (avec plaque en argent) en 1916.

⁴⁹ *L'Humanité*, 17 mai 1924.

⁵⁰ *L'Écho de Paris*, 16 mai 1924. Il y avait en réalité six véhicules, mais les deux derniers circulaient sans escorte car ils étaient occupés par les « personnages non officiels et les interprètes » (Bellefon au ministère, Marseille, 15 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 157).

⁵¹ Citant un badaud (*Le Petit Parisien*, 17 mai 1924).

⁵² *Le Figaro*, 17 mai 1924.

⁵³ *Le Petit Parisien*, 14 mai 1924 ; *Le Petit Journal*, 17 mai 1924 ; *Le Petit Parisien*, 17 mai 1924.

⁵⁴ Ils furent accueillis par des gardes républicains « en compagnie de quelques opérateurs de cinéma », la suite de l'article laissant entendre qu'ils filmaient pour les « actualités » (*Le Figaro*, 17 mai 1924). La majeure partie de la délégation fut conduite à la « villa Camastra » (cf. *infra*), en compagnie de « M. Blanchard, qui parle l'abyssin » (*Le Petit Parisien*, 17 mai 1924). Ce « M. Blanchard » pourrait correspondre à Claude Blanchard, grand reporter au *Petit Parisien*, qui s'est déjà rendu en Éthiopie (Zervos, 1936 : 438) mais il est plus probable qu'il s'agisse d'un « M. Blanchard, chef de bureau au service de la comptabilité » (*sic*) évoqué par Maurice Boucoiran, et qui s'occupait vraisemblablement de jeunes Éthiopiens venus faire leurs études en France (Boucoiran au ministère, Addis-Abeba, 6 septembre 1923, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 4, fol. 102).

⁵⁵ *L'Écho de Paris*, 17 mai 1924 ; *Le Matin*, 17 mai 1924.

arrivée par un détachement militaire, Tafari fut accueilli sur le perron puis reçu dans le salon des Ambassadeurs par le président de la République. Les deux hommes échangèrent des décorations : le prince héritier remit d'abord la médaille de l'ordre de Salomon au président français, et celui-ci décora le *rās* Tafari du grand cordon de la Légion d'honneur. Au bout de quarante minutes d'entrevue, ils quittèrent le faubourg Saint-Honoré en « auto-escorte » pour gagner l'Hôtel de Ville, où une réception avait été organisée en l'honneur du prince éthiopien. Il fut accueilli au son de la *Marseillaise*, jouée par le 21^e régiment d'Infanterie coloniale, et des vivats de la foule clamant « Vive le Prince Taffari ! Vive l'Éthiopie ! »⁵⁶. La Ville avait convié de nombreuses personnalités politiques et militaires, et requis le service de 156 cavaliers et de 180 fantassins de la Garde républicaine pour assurer un accueil en grande pompe⁵⁷. L'attention apportée à la réception concernait jusqu'aux salles du bâtiment municipal, décorées de drapeaux aux couleurs éthiopiennes et même d'un « panneau représentant le lion héraldique d'Éthiopie que le Prince pourrait apercevoir dès qu'il pénétrerait dans la salle Saint-Jean »⁵⁸. Pour peupler cette réception, la présidence de la République avait envoyé pas moins de soixante-seize invitations. Léonce Lagarde disposait quant à lui de cinquante invitations, Pierre-Alype de trente-cinq⁵⁹. Nos sources ne donnent pas le détail des personnes invitées par ces deux relais parisiens du prince, mais on peut supposer qu'ils convièrent d'anciens voyageurs ayant fréquenté l'Éthiopie et, sans aucun doute, des entrepreneurs désireux d'investir dans le pays. Sur fond de musique classique, s'ensuivirent les traditionnelles cérémonies protocolaires lors desquelles s'échangèrent messages d'amitié, décorations et cadeaux. Ainsi, le président du Conseil municipal, Georges Lalou, remit au prince la médaille d'Or de la Ville de Paris, ainsi que des livres portant sur la capitale française et les festivités de la Victoire d'après-guerre. L'épouse du prince, *wayzaro* Manan, absente du voyage bien qu'attendue initialement par la presse⁶⁰, se vit destiner une « broche sertie de diamants »⁶¹. On n'oublia pas les enfants du régent et de la princesse Manan⁶² : c'est ainsi que le fils aîné, Asfāw Wossan, âgé de huit ans, se vit offrir un « garage moderne en réduction, véritable chef d'œuvre de l'industrie française »⁶³, « orné des écussons éthiopien et parisien » et

⁵⁶ *Le Petit Parisien*, 17 mai 1924 : 1 ; Weiss, 1925 : 10. Certains journaux ajoutent : « Vive Millerand ! » pourtant sur le point de quitter le pouvoir.

⁵⁷ Archives de Paris, section VI.12-1, dossier VK3-230.

⁵⁸ Weiss, 1925 : 5.

⁵⁹ Archives de Paris, section VI.12-1, dossier VK3-230.

⁶⁰ *Le Petit Journal*, 14 mai 1924. Un quotidien rectifie dès le lendemain : « Le ras est venu seul, la princesse, légèrement souffrante, n'ayant pu l'accompagner » (*Le Matin*, 15 mai 1924 : 1).

⁶¹ *Le Petit Parisien*, 17 mai 1924 : 1.

⁶² À ceci près que l'on omet deux enfants sur les cinq qu'a eus le couple princier et que l'on donne dix ans au fils aîné, âgé de huit ans en réalité (Weiss, 1925 : 18).

⁶³ *Le Petit Journal*, 17 mai 1924 : 1.

réalisé par l'entreprise d'André Citroën⁶⁴. « La fille aînée » reçut une « cantine d'automobile en acajou [...] ornée d'une montre, & comportant [...] tous les accessoires de toilette en vermeil qui peuvent être utiles en voiture »⁶⁵. Quant au plus jeune, âgé de « quelques mois », on lui destina un « hochet doré ». Les autorités françaises prirent bien soin, lors des introductions de chaque discours, de ne jamais omettre le nom de la Reine des rois d'Éthiopie, Zawditu, pour des raisons évidentes de protocole. On lui destina également la médaille d'Or de la Ville. Après avoir signé le Livre d'or⁶⁶, le *rās* Tafari prit congé des autorités municipales⁶⁷, salué par la musique de la Garde républicaine.

La première journée à Paris se termina par un dîner officiel à l'Élysée⁶⁸, dont un des témoins privilégiés, Henry de Jouvenel, a rapporté ses impressions, dans la préface d'un ouvrage paru un an plus tard :

« Je revois ce visage fin et sculpté comme une effigie, au dîner de l'Élysée où il présidait, à côté du chef de l'État français, une immense tablée de gouvernants et de diplomates. Le sourire des lèvres volontaires n'exprimait pas le repos, mais l'art de séduire qui fait

⁶⁴ Cette pièce unique fabriquée par « la maison Citroën » (Gausson au ministère, Addis-Abeba, 16 septembre 1924, MAE, DAPC, Éthiopie 1918-1940, vol. 4, fol. 121) d'une valeur de 1 000 francs (Facture adressée par Citroën à la régie de la municipalité de Paris, 19 novembre 1924, Archives de Paris, Section VI.12-1, Dossier VK3-230) a été photographiée et montrée au public (*Le Petit Journal*, 17 mai 1924 : 1). Une brochure éditée par la Ville de Paris en fait même un descriptif très détaillé (Weiss, 1925 : 18-19, 21) : il comptait une dizaine de voitures en miniature, des « vendeurs » et des « clients », ainsi qu'une quinzaine d'ouvriers pouvant travailler sur leurs outils. Acheminé à grand frais jusqu'à Marseille puis Djibouti (Archives de Paris, *ibid.*), on ne sait pas quel succès ce garage rencontra auprès du jeune prince qui ne devait pas être très familier des ateliers de fabrication et autres salons de l'automobile.

⁶⁵ Weiss, 1925 : 17-18.

⁶⁶ Weiss, 1925 : 17, 19. Cet ouvrage comporte une photographie du prince signant le Livre d'or et un fac-similé de la page, également signée par le *rās* Haylu, le *rās* Seyum, le *rās* Nadaw, le *dağāzmač* Gasasā et le *dağāzmač* Mulugēta.

⁶⁷ Quelques jours après cette réception, le 20 mai 1924, le prince fit parvenir, par l'intermédiaire du *dağāzmač* Mulu Gētā, ministre des Finances, des cadeaux aux autorités parisiennes. Il s'agissait, pour le Conseil municipal, d'une grande tapisserie « portant en son centre le portrait de l'Impératrice Zaoditou, Reine des Rois d'Éthiopie » et de « deux superbes défenses d'éléphant montées sur argent ». Au préfet de la Seine, il remit dans le même temps une somme de 60 000 francs « destinée aux caisses des écoles, aux pauvres & aux hôpitaux de Paris » (Weiss, 1925 : 21-22). Ce don et ces cadeaux ne manquèrent pas de soulever l'ironie dans les colonnes du journal *L'Humanité* : « Mais Méléou-Guéta et Taffari peuvent être assurés qu'on ne les tiendra pas quittes pour si peu, et qu'on saura leur faire payer en concessions de chemin de fer, de mines, de pétrole, etc... les frais de la réception et le dérangement de la haute clique républicaine qui ne travaille pas pour la gloire. » (*L'Humanité*, 21 mai 1924).

⁶⁸ Ce dîner a réuni de nombreuses personnalités politiques et militaires : le président du Sénat, Gaston Doumergue (et futur président de la République, élu le 13 juin 1924) ; le président de la Chambre des députés, Raoul Péret ; le président du Conseil, Raymond Poincaré ; « les ministres ; les maréchaux Foch, Pétain et Lyautey ; le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris ; le général Dubail, grand chancelier de la Légion d'honneur ; les préfets de Police [M. Naudin] et de la Seine [M. Juillard] ; MM. Klobukowski et Brice, ministres de France en Éthiopie » (*Le Petit Journal*, 17 mai 1924 : 1 ; *Le Figaro*, 17 mai 1924).

partie de l'éducation des Grands ; le regard oriental coulait sous les paupières, tantôt vers l'ennui muet des dignitaires de son escorte dont les visages sombres animaient l'éclat des costumes, tantôt vers la curiosité de ces Européens de vingt espèces dont il était le point de mire. Il étudiait les uns, surveillait les autres et remplissait sans répit, comme sans ostentation, son devoir et sa vocation de chef. "L'œil du maître", ne pouvait-on s'empêcher de songer.

Et tandis qu'il parlait, paré du long prestige de cette dynastie qui fait remonter ses origines à la visite fameuse rendue, voici trente siècles, par la reine de Saba au roi Salomon, je croyais voir s'accomplir la promesse de la divinité au fondateur du temple entre les temples : "Parce que tu as demandé l'intelligence pour pratiquer la justice, je te donnerai un cœur sage et intelligent". »⁶⁹

L'auteur de ces lignes résume bien l'esprit des élites françaises intéressées aux affaires éthiopiennes quant à la personne du *rās* Tafari. Le jeune régent était perçu comme un dirigeant capable de faire « un effort loyal et rapide d'adaptation [de l'empire] aux mœurs de la civilisation occidentale »⁷⁰, dans la continuité des réformes voulues par Menelik. Par opposition, la « servitude des vieilles coutumes »⁷¹ était dénoncée comme un frein au progrès, que l'adhésion à la SDN devait amener – de gré ou de force ? – en Éthiopie. Le prince régent avait commencé à prendre des dispositions conformes à cet esprit. Avant son départ pour l'Europe, il avait promulgué des décrets relatifs à l'abolition de l'esclavage dans le pays (Rouaud, 1997) et tenté de donner des directives sur le contrôle des armes. Cette politique menée par Tafari Mak^wannen irritait parmi les chefs qui avaient eu tendance, depuis 1916, à « se rendre plus libres vis-à-vis du pouvoir impérial »⁷². Ces inimitiés expliquent les réserves émises, dans la correspondance diplomatique, sur la stabilité du pouvoir éthiopien. Fernand Gausсен, ministre de France arrivé à Addis-Abeba en novembre 1923, annonçait régulièrement, à l'instar de son prédécesseur Maurice de Coppet (1868-1930), une possible révolution de palais, tantôt menée par le régent, tantôt dirigée contre lui. Gausсен alla même jusqu'à subordonner le retour du *rās* Tafari, et son maintien au pouvoir, à l'obtention d'un accès à la mer⁷³. Toutefois, en attendant que cette question ne soit traitée directement avec le gouvernement français, les dignitaires éthiopiens entamèrent, au lendemain d'une journée très protocolaire, la visite de Paris.

⁶⁹ Pierre-Alype, 1935 : VIII*.

⁷⁰ Pierre-Alype, 1935 : IX*.

⁷¹ Pierre-Alype, 1935 : III.

⁷² Pierre-Alype, 1935 : 139.

⁷³ Gausсен au ministère, Addis-Abeba, 17 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 84.

La capitale française devait permettre la découverte *in situ* de cette « civilisation » incarnée par la France, où devait être montré au régent éthiopien, « dès son premier séjour [...], tout ce qu'il [pouvait] être amené à voir en Europe »⁷⁴. Ainsi, le *rās* Tafari et sa suite parcoururent Paris et ses alentours, selon un programme bien rempli, établi de longue date⁷⁵. La presse quotidienne nationale ne manqua pas de rapporter les faits et gestes de ces personnages qui intéressaient beaucoup les journalistes et l'opinion publique : annonce du programme de la journée, récit des visites effectuées ici et là, photographies en première page du *rās* Tafari, de sa femme (absente), des cadeaux échangés, *verbatim* des allocutions prononcées lors des rencontres officielles. Seul le journal *L'Humanité* brisa l'unanimité en émettant quelques doutes sur les bonnes intentions de la « clique républicaine » qui accueille « Taffari et ses seigneurs féodaux »⁷⁶. En effet, bien peu de sources s'interrogent sur l'ampleur du faste dont ont fait preuve les autorités françaises à l'endroit d'un régent originaire d'Afrique, dont le pays, considéré comme peu civilisé bien que chrétien, était cerné par les puissances européennes. Aux autorités qui font valoir la tradition d'amitié entre les deux pays, dans une démarche dénuée d'arrière-pensées, le journal communiste oppose la présence de « bancs de requins [...] à l'affût » désireux d'exploiter les « richesses naturelles » des provinces éthiopiennes⁷⁷. De fait, un certain nombre de rencontres eurent lieu durant le séjour européen, à Paris et en Belgique notamment. En attendant, la partie touristique du voyage officiel pouvait commencer :

- Samedi 17 mai 1924 : la journée débuta par la visite du camp d'aviation du Bourget, où le régent put assister à des démonstrations d'avions militaires en vol, emmenés par le capitaine Linsard, un « héros de guerre de l'aviation » qui appartenait au 34^e régiment⁷⁸. Alors que Tafari exprimait le désir d'utiliser l'un d'entre eux, la presse rapporte que son « parrain » Léonce Lagarde l'en dissuada⁷⁹. Il visita ensuite le « port

⁷⁴ Linant de Bellefonds au colonel Constantin, chef du Service des Missions à l'État-major de l'armée, 2 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 115. L'intervention de Robert Linant de Bellefonds est assez inattendue ici, dans la mesure où il est conseiller juridique auprès du gouvernement éthiopien, et avocat de formation. Mais, comme la plupart de ses contemporains français, il a servi dans l'armée, de 1915 à 1919. Intégré principalement dans l'artillerie, puis ayant fait office d'interprète affecté à un régiment américain, il a pu garder certains contacts parmi les officiers d'état-major.

⁷⁵ La première version retrouvée dans nos sources est très ambitieuse, ce qui laisse penser que les autorités françaises escomptaient retenir le régent en France. Sont notamment évoqués de multiples déplacements « incognito » en province : Reims, Saint-Étienne, Le Creusot, Lyon, Toulon (Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 4 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 11-12).

⁷⁶ *L'Humanité*, 17 mai 1924.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Le Figaro*, 18 mai 1924 : 1.

⁷⁹ *Le Matin*, 18 mai 1924 : 1 ; *Le Petit Journal*, 18 mai 1924 : 2 ; *L'Humanité*, 18 mai 1924. *Le Petit Parisien*, bien informé, rappelle que le *rās* a fait son « baptême de l'air » à Aden, en 1922. Passionné d'aéronautique, le *rās* Tafari effectue cette visite alors qu'au même moment

aérien » du Bourget, ses installations médicales et météorologiques, questionnant les responsables sur l'organisation de leurs services⁸⁰. L'après-midi fut l'occasion de rendre un hommage au tombeau du soldat inconnu, au pied de l'Arc de Triomphe.

« Les troupes ont présenté les armes et le régent s'avance lentement, à côté du général Gouraud, vers la tombe glorieuse d'où sort la flamme inextinguible. Quelques minutes de recueillement. [...] Une foule nombreuse assiste dans un silence grandiose à cette glorification par l'Asie (*sic*) de l'héroïsme et du sacrifice de la France. Et les beaux princes légendaires remontent dans les souples et brillantes limousines pour aller aux Invalides [...]. »⁸¹

Avant de partir, le *rās* Tafari avait pris soin d'y déposer une « palme faite de lauriers finement sculptés dans l'ivoire, reliant entre elles deux défenses d'éléphant [...] terminées, à leurs pointes, par une armature d'argent supportant les armes de l'Empire d'Éthiopie, sculptées dans le même métal »⁸². À l'hôtel des Invalides, le prince put visiter avec sa suite le tombeau de Napoléon, comme son père avant lui. Bien que la presse n'ait pas eu l'autorisation de les suivre, un journaliste imagine « le seigneur d'un immense empire africain, le descendant de la Reine de Saba, rêvant devant le tombeau de l'homme qui fit trembler le monde et qui porta sa gloire jusqu'en Égypte ! »⁸³. S'ensuivit la visite du musée de l'Armée. Dans la cour, avant de partir, il passa en revue les troupes du 21^e régiment d'infanterie coloniale et salua des mutilés de guerre. Le soir, un dîner fut donné par le président du Conseil Raymond Poincaré au ministère des Affaires étrangères.

- Dimanche 18 mai 1924 : visite du camp militaire de Satory où les dignitaires éthiopiens assistèrent à une manœuvre militaire spectaculaire impliquant des tanks, des mitrailleuses, des « éléments d'infanterie » et un « avion d'accompagnement »⁸⁴. Cet épisode fut à nouveau à la une de nombreux journaux, dont celle de l'hebdomadaire *L'Illustration*⁸⁵, et fit l'objet de récits parfois très détaillés, accompagnés de photographies. À

le Français Georges Pelletier-Doisy réalisait un raid aérien entre Paris et Tokyo, très suivi par la presse quotidienne.

⁸⁰ *Le Figaro*, 18 mai 1924 : 2.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Le Petit Journal*, 18 mai 1924 : 2.

⁸³ *Le Figaro*, 18 mai 1924 : 2.

⁸⁴ *L'Écho de Paris*, 19 mai 1924.

⁸⁵ Ce magazine très populaire a titré successivement deux fois au sujet du *rās* Tafari : la première une, du samedi 17 mai 1924, montre le régent et son épouse photographiés sur le perron de leur demeure à Addis-Abeba. La seconde, datée du 24 mai 1924, montre le prince et quelques *rās* auxquels on présente des « chars d'assaut » au camp militaire de Satory. Le ton de ces articles est souvent hagiographique (Bossolasco, 2010 : 87).

chaque fois, on rapporte l'enthousiasme des rās, dont « les yeux luisent comme des charbons »⁸⁶, et du prince, féru de détails techniques :

« — Et quelle est la puissance du moteur qui anime cet engin ? a demandé le ras.

Dix-huit chevaux, Altesse.

Et cela, visiblement, l'enthousiasme.

Il demande à féliciter les vaillants officiers et sous-officiers qui montaient les tanks. Il tend sa main fine aux mains huileuses et chaudes des pilotes et leur remet une médaille d'or à son effigie. »⁸⁷

Il faut dire que l'on avait tout fait, au ministère des Affaires étrangères, pour que ce « guerrier, fils de guerrier » soit comblé par des « spectacles militaires »⁸⁸. L'après-midi fut consacré à la visite du château de Versailles. C'est accompagné du conservateur des lieux et du directeur des Beaux-Arts que la délégation arpenta les différents salons jusqu'à la galerie des Glaces, éveillant toujours à leur passage l'intérêt du public :

« La foule, qui comprend nombre d'étrangers, ovationne les ras, à distance respectueuse. Cependant une jeune Anglaise, blonde et rose, a échappé aux investigations policières et dissimulée derrière la statue de Philippe-Auguste, prend un cliché du prince, très amusé de l'incident. »⁸⁹

À chaque arrêt devant une œuvre, à chaque commentaire ou explications apportés en français, « le prince traduit en abyssin, pour le bellata Herrouy - son ministre de la Justice - qui sera l'historiographe de la mission de Tafari Makonen à travers l'Europe »⁹⁰. La visite des Trianons fut interrompue par la pluie et la délégation rentra vers Paris en voiture. Lagarde accompagna le prince jusqu'à la « villa Camastra », un hôtel particulier loué dans le 16^e arrondissement⁹¹, où la délégation devait résider jusqu'à la fin du séjour.

⁸⁶ *Le Petit Parisien*, 19 mai 1924.

⁸⁷ *L'Écho de Paris*, 19 mai 1924. Le journaliste du *Figaro* écrit, de façon plus crédible, que lesdites médailles d'or étaient « à l'effigie de Ménélik » (*Le Figaro*, 19 mai 1924).

⁸⁸ « Note relative aux affaires d'Éthiopie », 24 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 88. On peut en compter quatre en cinq jours (Marseille, Le Bourget, Satory et Fontainebleau).

⁸⁹ *Le Petit Parisien*, 19 mai 1924.

⁹⁰ *Ibid.* Heruy produisit notamment un récit du voyage en Europe : *Dastā-na Keber. Yaltyopyā Mangest Algā Warāš-na Endarāsē Le'ul Tafari Mak^wannen wada Awropa Sihēdu-na Simalasu YaMangadāčaw Akwāhwān* ('Joie et Gloire. Un récit du voyage aller et retour en Europe du Prince Tafari Mak^wannen, héritier du trône et régent de l'empire d'Éthiopie'), Addis-Abeba, 1916 EC (1924).

⁹¹ Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 92.

Le soir, la délégation se rendit à l'Opéra pour y voir une représentation du *Faust* de Gounod⁹². À un journaliste qui s'étonnait du rythme intense des visites, « M. Alype », qui passe – ou se fait passer ? – pour un « ministre d'Éthiopie » répondit que « là-bas le prince travaille dix-huit heures par jour... »⁹³

- Lundi 19 mai 1924 : le *rās* arpenta la capitale française, à la découverte de ses monuments incontournables. Il entama cette journée touristique par la visite de la cathédrale Notre-Dame et de son trésor. Après avoir voulu voir les ornements sacerdotaux du sacre de Napoléon I^{er}, il se rendit « devant les reliques qu'il baisa. Ce geste fut imité par sa suite. » Le journaliste du très conservateur journal *Le Figaro* ajoute : « Et il faut attacher d'autant plus de prix au sentiment religieux qui guida les Abyssins que le prince et ses sujets appartiennent au rite copte. »⁹⁴ Le groupe prit ensuite la direction de la Sainte-Chapelle et du palais de Justice⁹⁵. Au musée du Louvre, il visita notamment les antiquités assyriennes et égyptiennes, et put admirer *La Joconde*. Après le déjeuner, les visites continuèrent : d'abord à l'hôtel de la Monnaie, où on offrit au prince et à sa suite des pièces à l'effigie de Menelik II, qui avait en son temps fait travailler l'atelier parisien. Puis, sur la route qui mène à la manufacture des Gobelins, échappant au programme officiel, le *rās* fit halte à la foire Saint-Germain. Au cœur de cette « belle reconstitution médiévale »⁹⁶, il fut accueilli par le maire du sixième arrondissement de Paris, M. Simon-Juquin, et se vit offrir une coupe de champagne⁹⁷. Enfin, il se rendit à l'Atelier des timbres-poste du boulevard Brune, où « il examina [...] les maquettes d'une série de timbres commandés pour le Royaume d'Éthiopie »⁹⁸.

- Mardi 20 mai 1924 : en ce dernier jour du séjour officiel du régent en France, Tafari visita le « port aérien » d'Orly, et ses hangars à dirigeables en construction⁹⁹. Il se rendit ensuite à Fontainebleau. Après que les honneurs militaires lui aient été rendus dans la cour des Adieux du

⁹² *Le Siècle*, 17 mai 1924. Le 18 juillet 1902, le père de Tafari avait également assisté à une représentation de cette œuvre au même endroit (Pétridès, 1963 : 249).

⁹³ *Le Petit Parisien*, 19 mai 1924.

⁹⁴ *Le Figaro*, 20 mai 1924.

⁹⁵ Visitant la Cour de cassation, la Cour d'appel et la Cour d'assises, Tafari « traduit les renseignements en abyssin pour son grand juge le bellata Herrouy » (*Le Petit Parisien*, 20 mai 1924).

⁹⁶ *L'Écho de Paris*, 20 mai 1924.

⁹⁷ *Le Petit Journal*, 20 mai 1924 ; *Le Petit Parisien*, 20 mai 1924.

⁹⁸ *Le Petit Parisien*, 20 mai 1924. Le journaliste confirmerait ce qu'en dit l'autobiographie (Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 115). Cependant, aucune nouvelle édition parisienne de timbres éthiopiens n'a eu lieu avant 1930. Les timbres faisant figurer Zawditu et Tafari ont fait l'objet d'une émission suisse, en 1928. En revanche, c'est bien de cet atelier français qu'étaient sortis, en 1894 et 1909, les timbres à l'effigie de Menelik II. En 1917, une surcharge y a été ajoutée, qui célèbre le couronnement de Zawditu et la désignation de Tafari comme régent et héritier du trône. La France n'a donc plus le monopole de la production de timbres éthiopiens, car un atelier suisse avait déjà été sollicité en 1919 (Zervos, 1936 : 288).

⁹⁹ *Le Petit Journal*, 21 mai 1924 ; *Le Figaro*, 21 mai 1924.

château, là où Napoléon avait quitté ses troupes en 1814, il visita les appartements impériaux, comme son père avant lui¹⁰⁰. Après avoir déjeuné au mess des officiers de l'École d'artillerie, il assista à une démonstration d'artillerie, puis de saut d'obstacles sur la route de Moret¹⁰¹. Au retour, il fit halte à la station radiotélégraphique de Sainte-Assise d'où il prononça une allocution « qui a été transmise dans toutes les capitales d'Europe »¹⁰² :

« Je termine ma visite au centre radioélectrique de Sainte-Assise. Avant de quitter la plus grande installation de T.S.F. du monde, je désire exprimer ma joie, moi, Taffari Makonnen, héritier et régent de l'empire d'Éthiopie. Je suis heureux d'employer aujourd'hui cette découverte de la civilisation moderne d'Occident ; grâce à elle, je puis exprimer dans l'Europe entière mon amitié à la France accueillante et éclairée, ma reconnaissance pour le président et le gouvernement de la République française, mes remerciements à la Compagnie française de radiophonie. »¹⁰³

C'est durant cette dernière journée de visite officielle, dans l'automobile qu'il partageait avec le sous-chef de la sous-direction Afrique du Quai d'Orsay, Yves Méric de Bellefon (1886-1947), que commencèrent les discussions au sujet de la question centrale qui justifiait officieusement le voyage de Tafari en Europe : l'accès à la mer de l'empire éthiopien.

Les enjeux économiques et politiques d'un accès à la mer

À la fin du XIX^e siècle, l'empire éthiopien de Menelik II s'était étendu jusqu'aux basses terres, mais avait buté sur la présence européenne sur le littoral. Pour sortir de la position d'enclavement dans laquelle était l'Éthiopie, et afin de développer les échanges commerciaux avec le reste du monde sans dépendre de ses voisins, le rās Tafari souhaitait obtenir une zone portuaire par laquelle transiteraient les marchandises en provenance ou à destination de l'empire. Sa préférence allait d'abord au port de Djibouti, capitale de la Côte française des Somalis, dont l'hinterland, limité, était relié directement à Addis-Abeba par une voie de chemin de fer. Ce projet avait été concrétisé le 30 janvier 1897, par un traité signé entre Léonce Lagarde et l'empereur Menelik II, dans lequel Djibouti était désigné comme « débouché officiel » de l'empire abyssin. Cependant, au fil des années, l'importance du port de la Côte française des Somalis avait quelque peu décru, face à la concurrence croissante des

¹⁰⁰ Il avait également assisté à des exercices équestres et de tir au canon, le 21 juillet 1902 (Pétridès, 1963 : 250).

¹⁰¹ *La Croix*, 22 mai 1924.

¹⁰² *Le Matin*, 21 mai 1924.

¹⁰³ Ibid.

ports érythréens¹⁰⁴. Conscientes de cela, les autorités françaises envisageaient de négocier une zone portuaire avec le *rās*. Mais, comme on l'a dit, selon des conditions bien différentes de celles qu'il envisageait de son côté. Comment expliquer une telle différence de vues ? Avant même de partir pour l'Europe, le *rās* Tafari avait fait de cette question de l'accès à la mer une de ses préoccupations principales. Jusqu'à la veille de son départ, rapporte Fernand Gaussen à son ministère, le *rās* lui « faisait [...] téléphoner, à chaque arrivée de courrier, pour savoir si rien [n'était] encore parvenu de Paris, relativement à l'octroi d'une concession, dans le port de Djibouti, réservée à l'Éthiopie »¹⁰⁵. Consigne avait été donnée au ministre de France de « n'aborder aucune discussion particulière »¹⁰⁶ avant le voyage du prince car les positions des ministères impliqués dans d'éventuelles négociations divergeaient sensiblement. Gaussen n'avait été autorisé qu'à présenter au *rās* Tafari la possibilité d'octroyer à l'Éthiopie une concession, en échange d'une redevance annuelle. Le gouvernement français s'était déjà divisé sur cette question du port éthiopien, ce que le *rās* ne perçut pas avant son arrivée à Paris. Le problème majeur portait sur la question de « l'exterritorialité » de la zone portuaire éthiopienne, souhaitée par le *rās*, mais qui, volontairement, n'avait pas été évoquée avec lui lors des premiers échanges à Addis-Abeba¹⁰⁷. Le ministère des Affaires étrangères, une fois l'opposition des Colonies écartée, n'attendait plus que la venue du prince à Paris pour finaliser un accord qui aurait pour avantage de consolider l'influence de la diplomatie française en Éthiopie.

En réalité, un autre acteur s'empara de cette question pour la rendre publique et susciter le débat. Le 1^{er} mai 1924, deux semaines avant l'arrivée du *rās* Tafari en France, un journal colonial dénonçait une entreprise de spoliation de « l'œuvre française » à Djibouti¹⁰⁸. L'auteur, qui ne cite pas ses sources, craignait en effet que cette zone ne soit transformée en « port franc », y voyant une question de « vie ou [de] mort » pour la colonie. D'autres journaux, certainement alimentés par le Quai d'Orsay, démentirent ces affirmations¹⁰⁹ : il s'agissait de négocier un simple accès à la mer pour un pays ami, ayant besoin de se développer. Selon eux, la France devait saisir sa chance, sous peine d'être doublée par l'Italie ou

¹⁰⁴ Barrère au ministère, Rome, 28 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 107.

¹⁰⁵ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 15 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 73.

¹⁰⁶ Ibid.

¹⁰⁷ Gaussen à Bellefon, 5 avril 1924, Paris, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 5.

¹⁰⁸ *La Dépêche coloniale*, 1^{er} mai 1924. La publication de cette « rumeur incroyable » coïncide avec la tenue, quelques jours auparavant, d'une session de l'Institut colonial international à Rome où se trouvaient des fonctionnaires du ministère français des Colonies. Des échanges avec les Italiens ont permis d'entrevoir les projets de Rome concernant cette question de l'accès à la mer Rouge (Barrère au ministère, Rome, 28 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 107).

¹⁰⁹ *Le Matin*, 2 mai 1924 ; *Le Petit Journal*, 3 mai 1924.

l'Angleterre, qui pourraient fort bien proposer un accès par la création d'un port en Érythrée ou par la cession d'une concession à Zeilah, en Somalie britannique. De son côté, le *rās* Tafari comptait sur la France, au nom de l'amitié entre les deux pays scellée depuis le règne de Menelik II. Même du côté des Affaires étrangères, on minimisait alors le danger représenté par les éventuelles propositions anglaise ou italienne qui pourraient être faites au régent lors de ses déplacements. Les difficultés que poserait la construction d'une ligne de chemin de fer vers l'Érythrée, au nord de la vallée de l'Awāš par les hauts plateaux, étaient connues. Et, en ce qui concernait les Anglais, l'accord tripartite signé en 1906, qui définissait les sphères d'influence en Éthiopie des trois puissances limitrophes, empêchait toute construction d'une ligne concurrente vers Zeilah¹¹⁰. Lors d'un toast porté lors du dîner officiel à l'Élysée, le 16 mai 1924, le président Alexandre Millerand avait appelé de ses vœux une « collaboration économique active »¹¹¹ entre la colonie française et la « riche » Éthiopie. Les deux territoires étaient dans une relation de dépendance économique mutuelle, « de la montagne à la mer », Djibouti ne devant sa survivance que grâce au commerce éthiopien – ce que ne dit pas le président. Mais, à l'issue de la visite officielle en France, aucune décision n'avait été prise concernant la zone portuaire éthiopienne. En fait, le contexte politique français se prêtait mal, en cette fin de printemps, à l'aboutissement de pourparlers aussi importants pour les deux parties.

Cinq jours avant l'arrivée de la mission éthiopienne à Paris, lors des élections législatives du 11 mai 1924, c'est l'opposition, incarnée par le Cartel des gauches, qui gagna la majorité des sièges à la Chambre, au détriment du Bloc national. Cette coalition, au pouvoir depuis 1919, avait mis en œuvre la politique française en Éthiopie et suivi – voire accompagné – l'ascension du régent Tafari. Un mois après les élections, l'alternance gouvernementale se transforma en une crise institutionnelle. Le président de la République Alexandre Millerand ayant fait publiquement état de son soutien au parti vaincu, il fut contraint à la démission le 11 juin 1924. C'est Gaston Doumergue, élu deux jours plus tard, qui le remplaça. En un mois, la situation politique française avait été complètement bouleversée.

Profitant de l'absence du régent, parti en Belgique et au Luxembourg, les services du ministère des Affaires étrangères continuaient à travailler sur un projet d'accord, en tenant des réunions avec les représentants du ministère des Colonies. La question avait été travaillée bien avant l'arrivée de la délégation éthiopienne, des notes de synthèse avaient été produites par la sous-direction Afrique. C'est ce qui avait permis à Yves Méric de Bellefon, lors du trajet vers Fontainebleau, de répondre efficacement aux

¹¹⁰ Restriction confirmée par l'article 2 du « traité d'amitié et de commerce » du 10 janvier 1908, signé entre l'empereur Menelik II et le ministre plénipotentiaire français Antony Klobukowski.

¹¹¹ *L'Écho de Paris*, 17 mai 1924 : 3.

arguments avancés par le *rās* (Marcus, 1984 : 244-245). À la fin du mois de mai 1924, les deux ministères semblaient même être tombés d'accord : le bureau de la sous-direction des Affaires politiques du ministère des Colonies autorisa le Quai d'Orsay à présenter un « avant-projet de Convention [...] susceptible de donner dans une large mesure satisfaction au Prince Taffari, tout en respectant les intérêts dont [ils avaient] la garde »¹¹².

De retour à Paris, le 31 mai 1924, Tafari demanda au directeur des Affaires politiques et commerciales du ministère des Affaires étrangères, Emmanuel de Peretti de la Rocca, de venir le rencontrer à son hôtel de l'avenue de l'Opéra. Le prince avait hâte de poursuivre les discussions sur l'accès à la mer et sur la modification du traité franco-éthiopien du 10 janvier 1908, dit « accord Klobukowski », dont les bases avaient été dessinées par le ministre de France à Addis-Abeba. L'avant-projet de convention établi la semaine précédente fut évoqué mais rien ne lui fut soumis par écrit. On attendait en effet, côté français, de connaître la réalité des offres anglaise et italienne qui devaient lui être faites dans les semaines suivantes¹¹³. Face à l'insistance du prince qui envisageait de quitter Paris dès le 6 juin suivant, Yves Méric de Bellefon, qui s'était lui aussi déplacé à l'hôtel, présenta la chose suivante au *rās* Tafari : un emplacement d'environ trois hectares pouvait être mis à disposition de l'empire, pour une période de cinquante ans, affecté à son usage et à son administration douanière, sous le nom de « zone libre éthiopienne ». Afin de compenser les pertes pour la colonie, on estimait que le gouvernement éthiopien devrait verser une compensation de deux millions de francs qui pourrait être augmentée en fonction du trafic. Enfin, l'aménagement des infrastructures portuaires serait confié à un « consortium » franco-éthiopien, qui pourrait « accueillir : la Compagnie générale des Colonies, la Société de construction des Batignolles »¹¹⁴.

« Ces premières indications n'ont pas paru faire une bonne impression sur le Ras. Il m'a tout de suite dit qu'il voulait un territoire en pleine propriété et qu'il ne comprenait pas la limitation des cinquante années [...]. Il comprenait encore moins le paiement d'une somme annuelle de 2 millions de francs, ne voyant pas à quels services elle correspondait, d'autant plus qu'il n'avait pas de stat-

¹¹² Sous-direction des Affaires politiques du ministère des Colonies au MAE, Paris, 28 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 199.

¹¹³ Ministère des Affaires étrangères au ministère des Colonies, Paris, 15 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 159.

¹¹⁴ Dispositions formulées dès le 10 mars 1924 et confirmées lors d'une réunion interministérielle qui s'est tenue le 7 mai 1924. Étaient présents, pour le MAE, Maurice Delarue Caron de Beaumarchais, sous-directeur d'Afrique à la direction des Affaires politiques et Yves Méric de Bellefon, « sous-chef du même service », et, représentant le ministère des Colonies, M. Duchêne, directeur des Affaires politiques, et M. Boutteville, inspecteur général des Travaux publics (Procès-verbal de la réunion interministérielle du 7 mai 1924, Paris, 10 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 137).

istiques précises sur les importations et les exportations à Djibouti, ni sur le montant des droits qui y sont perçus au profit de la colonie. D'autre part, il ne voyait pas la nécessité, ni même l'utilité, de la société franco-éthiopienne envisagée, sans doute, a-t-il dit, sur la suggestion de M. Michel-Côte¹¹⁵ ; le Gouvernement éthiopien entendait être le maître chez lui. Enfin, si nous estimions qu'une compensation devait être donnée pour la concession territoriale qui serait faite, cette compensation pourrait être trouvée dans la cession, par l'Éthiopie à la France, d'un territoire dont la valeur nous paraîtrait équivalente. J'ai immédiatement dit au Ras que nous n'avions pas besoin de territoire et que cette combinaison ne nous agréerait donc pas. »¹¹⁶

On mesure ici l'ampleur du fossé qui sépare alors les conceptions éthiopienne et française sur le sujet : le régent éthiopien ne négociait pas avec un homme ayant tout pouvoir de décider mais avec toute une administration, tiraillée entre les intérêts diplomatiques de la France et ses préoccupations coloniales. Il souhaitait arriver à une issue rapide, alors que le gouvernement français était empêtré dans une crise de régime. Habitué des négociations avec le monde des affaires, il remarqua immédiatement, dans les propositions qui lui étaient présentées, la volonté de certaines sociétés d'obtenir des contrats, afin de garder la mainmise sur le trafic djiboutien. Parallèlement à ces discussions politiques, le prince, par l'intermédiaire de Pierre-Alype ou de Léonce Lagarde probablement, multipliait les contacts dans la sphère économique parisienne. Ainsi, quelques jours après l'entrevue avec les fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères, on le retrouve invité à un déjeuner chez Maurice de Rothschild (1881-1957), candidat sortant battu aux dernières élections législatives dans les Hautes-Pyrénées, et cousin germain du régent de la Banque de France, Édouard de Rothschild (1868-1949). Préoccupé par la situation dans laquelle il se trouvait, il se confia à l'un des convives :

« Le Ras Tafari lui a paru extrêmement désappointé de l'attitude du Gouvernement français en ce qui concerne la demande d'accès à la mer de l'Éthiopie. Invoquant le droit des peuples, il déclare que l'Abyssinie qui fait maintenant partie de la Société des Nations, a le devoir d'obtenir un accès à la mer qu'on ne peut lui refuser. Il demande la cession, à côté du port de Djibouti d'un emplacement qui appartiendrait à son pays en toute propriété et qui sera relié par un chemin de fer à la ligne Djibouti - Addis-Abeba.

¹¹⁵ Homme d'influence dans les « réseaux impériaux », il était alors, parmi d'autres fonctions, membre du conseil d'administration de la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien (Dubois, 2008).

¹¹⁶ Compte-rendu de la réunion entre le rās Tafari et M. de Peretti de la Rocca, Paris, 31 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, folio 203.

Il demande également – car, dit-il « il faut savoir prévoir » – un couloir entre l'emplacement qui lui sera accordé et le territoire abyssin. Si sa demande n'est pas agréée, il saura se retourner du côté de l'Angleterre et du côté de l'Italie qui lui font les propositions les plus avantageuses. Toutefois, *son amitié pour la France l'empêche maintenant de les accepter et lui ferait donner la préférence aux propositions françaises.* »¹¹⁷

Jouant sur l'amitié franco-éthiopienne et sur la concurrence avec les autres signataires de la convention tripartite, Tafari invoquait également une chose plus récente : le droit international né de la guerre et du traité de Versailles qui instituait, selon la proposition du président des États-Unis Woodrow Wilson, un « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Ce principe juridique impliquait la possibilité d'engager un recours devant la Société des Nations à Genève pour obtenir un débouché maritime. Le Quai d'Orsay souhaitait éviter cette option, qui signerait un échec de la diplomatie française, quelques mois après avoir soutenu l'adhésion éthiopienne.

Le fossé s'accrût davantage encore lorsque le gouverneur de la CFS, Pierre-Amable Chapon-Baissac, exprima son opposition à l'avant-projet que son ministère, celui des Colonies, avait pourtant validé. Il critiquait en effet la perspective de très importantes pertes financières pour Djibouti, sous-estimées selon lui par le gouvernement¹¹⁸. Il évoquait également l'influence exercée par un « groupement financier escomptant [tirer] bénéfice [de la] construction et [de l'] exploitation [du] port et [obtenir] » des privilèges en « Abyssinie »¹¹⁹. Affirmant que, depuis Djibouti, il n'était « pas en mesure [d']apprécier ces bruits », il voulait malgré tout alerter son ministère au sujet des réseaux d'influence qui s'activaient déjà en coulisses. En fait, le ministère des Colonies avait reçu, quelques jours auparavant, une lettre en provenance de la Compagnie de l'Afrique orientale qui posait sa candidature pour s'occuper des nouveaux aménagements liés à la zone éthiopienne. Elle faisait part du soutien que lui apportaient des sociétés françaises déjà toutes impliquées à titres divers dans la gestion du port de Djibouti : la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien, la « banque de l'Indo-Chine », la Compagnie des Messageries Maritimes, et la Société des Salines de Djibouti¹²⁰. Des « sociétés impériales » qui, depuis leurs bureaux parisiens, se positionnaient bien rapide-

¹¹⁷ « Le Ras Taffari et le port de Djibouti », note de la sous-direction Afrique, Paris, 5 juin 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, folio 25. Cf. *infra* au sujet de ce déjeuner.

¹¹⁸ Le gouverneur de Djibouti chiffre la perte pour la colonie à un peu plus de 3 millions de francs (Chapon-Baissac au ministère des Colonies, Djibouti, 29 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 3).

¹¹⁹ Chapon-Baissac au ministère des Colonies, *ibid.*

¹²⁰ Lettre de la Compagnie de l'Afrique orientale au ministre des Colonies, Paris, 24 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 184.

ment en cas d'évolution de la situation économique dans la colonie (Dubois, 2008). Du côté du gouvernement, les choses étaient moins sûres. Emmanuel de Peretti de la Rocca fit part au *rās* Tafari « qu'en raison de la démission du Cabinet [il était] obligé d'attendre quelques temps pour lui soumettre un projet écrit. »¹²¹ Le prince n'avait d'autre choix que celui de patienter, et poursuivit avec sa suite son périple européen, en direction du nord.

Un tour d'Europe des chancelleries entre visites courtoises et négociations

Du côté éthiopien, à mesure que la perspective d'obtenir un projet d'accord s'éloignait, on multipliait les déplacements et les rencontres, en passant à chaque fois par Paris. Une fois le séjour officiel terminé en France, la délégation s'était rendue, du 22 mai au 30 mai 1924, en Belgique¹²². Reçu dans la capitale par le roi des Belges, Albert I^{er} (1875-1934), le *rās* se rendit une journée au Luxembourg. Il revint « incognito » à Anvers le 25 mai 1925, où il était attendu par le sénateur de l'arrondissement, Albert Le Jeune (1873-1940), qui le convia à un banquet avec le gouverneur et les autorités de la ville, ainsi que des membres du comité d'administration de la Régie des Alcools¹²³. Il put visiter également visiter des usines (munitions à Liège, charbonnages à Maurage), et rencontra de nombreux industriels. Le consul français à Liège décrit la scène à laquelle il a assisté comme un « étalage de convoitises et d'espoirs de commandes »¹²⁴. Pour sa deuxième réception officielle, le *rās* fut de nouveau « traité comme un souverain » et provoqua une « curiosité sympathique »¹²⁵. Il rencontra les plus hautes autorités du pays, mais noua également des relations avec des acteurs de la sphère économique qui souhaitaient s'implanter en Éthiopie.

¹²¹ Compte-rendu d'une réunion entre MM. Duchêne et Boutteville, directeurs au ministère des Colonies, et MM. de Bellefon et de Beaumarchais, Paris, 2 juin 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 207.

¹²² Outre le récit qu'en fait l'autobiographie (Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 94-95), un compte-rendu de ce séjour a été publié assez rapidement dans *Le Courrier d'Éthiopie* du 12 juillet 1924, avant même que fut rapporté le récit de la visite officielle du *rās* à Paris, publié dans les numéros des 19 et 26 juillet 1924. Le journal *La Croix* du 22 mai 1924 donne aussi le programme du voyage.

¹²³ L'ambassadeur de France en Belgique parle d'une « affaire embrouillée » mais « intéressante » (Herbette au ministère, Bruxelles, 28 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 187). Les discussions ont débouché assez rapidement sur la mise en place d'un monopole belge sur le marché éthiopien de l'alcool, avec l'instauration de « droits prohibitifs à l'importation » sur les vins et les articles de parfumerie (Gausson au ministère, Addis-Abeba, 17 octobre 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 15, fol. 36 ; Gausson au ministère, Addis-Abeba, 11 novembre 1924, *ibidem*, fol. 63).

¹²⁴ Consul de France au ministère, Liège, 29 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 201.

¹²⁵ Herbette au ministère, Bruxelles, 28 mai 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 187.

Le 6 juin 1924, le *rās* Tafari et sa suite prirent la direction de l'Europe du Nord, annonçant aux autorités françaises un déplacement « incognito » en Suède¹²⁶, où le prince rencontra le roi Gustave V. Il n'insista pas, en revanche, sur son passage par l'Allemagne, *via* Hambourg. Tafari avait exprimé le désir de se rendre à Berlin, mais, face aux enjeux liés aux négociations en cours avec la France, il y avait renoncé¹²⁷. Revenue à Paris le 14 juin 1924, la délégation éthiopienne apprit l'élection, la veille, de Gaston Doumergue à la présidence de la République et la désignation d'Édouard Herriot comme président du Conseil. Heureusement, le personnel du ministère des Affaires étrangères qui connaissait bien le dossier du port éthiopien, n'avait pas (encore) changé. Toutefois, la situation suscita de l'inquiétude chez le *rās* Tafari qui en fit part à un journaliste lors d'une interview accordée le 18 juin 1924. Il se confia dans le train qui le menait vers l'Italie, où il était attendu pour une visite officielle d'environ huit jours :

« Je suis ennuyé, dit le prince, du départ de M. Poincaré et de ses collaborateurs qui étaient au courant des affaires en discussion entre le Quai-d'Orsay et moi. Il va me falloir sans doute recommencer avec M. Herriot les explications que j'avais fournies à l'ancien président du conseil.

Il s'agit surtout de Djibouti et plus exactement d'une concession de terrain en bordure de mer où nous puissions construire un port à proximité du chemin de fer franco-éthiopien, qui constitue actuellement la seule voie d'accès rapide à mon pays. Voici des mois que les pourparlers sont en cours. Lorsque je me suis embarqué pour la France, j'ai offert de limiter mon séjour à une visite amicale sans parler d'affaires. On m'a fait dire au contraire que je trouverais toutes choses arrangées à mon arrivée. Je n'ai rien trouvé du tout, et me voici en route pour Rome sans que la France ait répondu à ma demande.

¹²⁶ Nos sources fixent l'arrivée en Suède au dimanche 8 juin au matin, et le départ au 11 dans la soirée (Bernard au ministère, Stockholm, 12 juin 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 29). Cela contredit la date de retour indiquée dans l'autobiographie (Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 98).

¹²⁷ Une note pour le directeur des Affaires politiques et commerciales dit ceci : « Il paraît probable que c'est un voyage en Allemagne qu'il désire faire en réalité. Il en avait manifesté l'intention il y a quelques mois, et le Ministre de la République à Addis-Abeba lui avait indiqué que ce procédé paraîtrait peu délicat à la France, après tout ce qu'elle avait déjà fait pour l'Éthiopie. » (4 juin 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 12). Le *rās* avait effectivement envisagé de se rendre à Berlin mais, faute de temps, il envoya une délégation chargée d'une lettre d'amitié (Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 112-113). Ceci n'a pas échappé à la presse française qui signale bien la présence d'Éthiopiens emmenés par l'oncle du prince Tafari, le *dağāzmač* Hayla Sellāsē Abāy nah à Berlin le 16 août 1924 (*Le Petit Parisien*, 17 août 1924).

— Ne vous attendez-vous pas à une proposition italienne équivalente à la concession que vous demandiez à la France ?

— Si M. Mussolini me faisait une proposition, que pourrais-je répondre ? Mon plus vif désir est de m'entendre avec la France, mais celle-ci se tait. Je comprends que certaines administrations françaises défendent leur budget et veuillent conserver les profits directs perçus à Djibouti sans faire entrer en ligne de compte la prospérité décuplée que serait celle de votre colonie lorsqu'elle serait devenue le canal d'un considérable transit commercial entre l'Éthiopie et le reste du monde. Mais si je m'accorde avec une autre nation, si l'on construit ailleurs le port qui est nécessaire à la modernisation de mon pays, quel sera le sort de Djibouti et de sa voie ferrée ? À quoi serviront-elles ? Elles seront ruinées et cette ruine n'est-elle pas bien plus grave que la concession que je demande ? Ne produiraient-elles pas de changement dans l'orientation des amitiés étrangères de mon pays ? J'en souffrirais dans mon affection pour la France, mais j'ai tout de même les intérêts de mon pays à sauvegarder.

Et comme je me lève, le prince Taffari précise : "Vous pouvez dire tout cela puisque c'est la vérité." »¹²⁸

Cette entrevue entraîna évidemment une réaction immédiate de la presse coloniale qui critiqua la liberté de ton du rās, y voyant une « manœuvre d'intimidation »¹²⁹, et l'attitude naïve qu'auraient eue les autorités françaises, notamment le ministre en poste à Addis-Abeba. Et de conclure que les négociations en cours consistaient en « une véritable dépossession d'une parcelle du territoire de la Plus Grande France »¹³⁰. Dans les faits, cette interview causa « une certaine émotion dans les milieux politiques et parlementaires ». Dans la foulée, le député de la Cochinchine, Ernest Outrey, demanda à aborder la question à la Chambre des Députés¹³¹, ce qui fut fait en séance le 3 juillet 1924¹³². Aux « négociations secrètes » menaçant le « patrimoine national » évoquées par le député, Édouard Daladier, nouveau ministre des Colonies, répondit qu'aucune convention ne serait signée avec l'Éthiopie sans approbation parlementaire. Henry Franklin-Bouillon, président de la commission des Affaires étrangères qui avait participé à l'équipe française chargée de soutenir la candidature éthiopienne à la SDN, se fit l'avocat du Quai d'Orsay : fermer la porte à

¹²⁸ *Le Matin*, 19 juin 1924. Le journaliste évoque une « longue conversation » avec le Prince.

¹²⁹ *La Dépêche coloniale*, 20 juin 1924.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ Chambre des Députés, secrétariat général de la Présidence, à président du Conseil-MAE, Paris, 30 juin 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, folio 96.

¹³² Les débats furent publiés au *Journal Officiel* du 4 juillet 1924, et repris par le Quai d'Orsay, mais aussi évoqués dans la presse (*L'Écho de Paris*, 4 juillet 1924 ; *Le Petit Parisien*, 4 juillet 1924).

l'Éthiopie, « par une intransigeance déplacée »¹³³, pourrait la pousser dans les bras d'autres « grandes puissances ». Ce nouvel engagement gouvernemental ne facilitait pas la conclusion d'un accord franco-éthiopien. Cela tombait d'autant plus mal pour le *rās* Tafari que les discussions menées avec les autorités italiennes n'avaient pas débouché sur des résultats satisfaisants.

Arrivé à Rome le 18 juin 1924, il fut accueilli par le roi Victor-Emmanuel III et le chef du gouvernement, Benito Mussolini, et logé au palais du Quirinal. Au lendemain d'un dîner officiel donné en son honneur, le premier ministre fasciste le reçut. La proposition qu'il fit au *rās* comprenait bien un accès à la mer Rouge mais impliquait également la construction d'une voie de chemin de fer, que des routes relieraient à différentes villes de l'empire¹³⁴. Ce réseau ne pouvait manquer de polariser le nord du pays vers la côte érythréenne, diminuant ainsi l'influence du pouvoir central dans ces régions, déjà réduite du fait de l'absence de voie de communication rapide. Le ministre de France rapporta quelques mois plus tard à son ministère que les autorités italiennes semblaient même disposées « à faire pénétrer clandestinement des armes par l'Érythrée, en Éthiopie, tout au moins au bénéfice de chefs importants, plus ou moins ennemis du Régent, et dont l'influence s'exerce dans le voisinage de leur Colonie. »¹³⁵ La volonté impérialiste des Italiens était donc avérée aux yeux des autorités françaises. Bien que l'offre italienne ait été rapidement remise entre ses mains, Tafari prétextait la nécessité de consulter le Conseil impérial avant de pouvoir se prononcer. Il est vrai que la perspective d'avoir à créer, et financer, la construction d'un port, la nécessité d'aménager une route à travers les montagnes et les provinces de chefs puissants durent l'inciter à la prudence. De plus, le gouvernement de Mussolini était aux prises avec l'affaire née de l'enlèvement du député Matteotti, ce qui mobilisait l'attention des journaux de la péninsule et mettait « en jeu l'avenir même du fascisme »¹³⁶. Des « cérémonies nombreuses » furent tout de même organisées pour le *rās*, qui visita là aussi de multiples sites historiques et religieux. Le 21 juin 1924, il fut reçu au Vatican par le pape Pie XI¹³⁷. Cette audience avait été demandée quelques mois plus tôt par le prince qui avait écrit au Souverain Pontife « en terme profondément religieux et digne d'un souverain catholique », selon Léonce Lagarde¹³⁸. Catholique fervent, toujours soucieux de l'influence française, y compris au Saint-Siège, l'ancien ministre de France livrait son analyse de la future rencontre :

¹³³ *Journal officiel*, 4 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, folio 109.

¹³⁴ Haïlé Selassié I^{er}, 1976 : 100-102 ; Marcus, 1984.

¹³⁵ Gausson au ministère, Addis-Abeba, 17 octobre 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 15, fol. 36.

¹³⁶ Ministre de France à Rome au ministère, Rome, 27 juin 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 70.

¹³⁷ Haïlé Selassié I^{er}, 1976 : 103.

¹³⁸ Lagarde au ministère, Paris, 14 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 70.

« Ce sera un spectacle imprévu que de voir le prince Régent, de tendances monophysites et sost Ledet, accompagné des grands seigneurs plus ou moins partisans de la foi Karra (oulet Ledet), faire une visite officielle au Pape de Rome qui, d'après les légendes religieuses du pays, doit, un peu avant le jugement dernier, reconnaître la primauté du Patriarche d'Éthiopie, gardien de la vraie foi selon Eutychès. »¹³⁹

Rentré de nouveau à Paris le 28 juin, le *rās* Tafari n'escomptait pas encore y séjourner après son voyage en Angleterre, prévu du 7 au 21 juillet. Mais le retard pris dans les négociations l'amena à revoir ses plans car toute avancée était interrompue du fait de l'indisponibilité récurrente d'Édouard Herriot, le nouveau président du Conseil et chef de la diplomatie. Entré en fonction depuis peu, son attention était mobilisée par la préparation de la conférence interalliée devant se tenir à Londres du 16 juillet au 25 août 1924. Cette rencontre devait porter sur des questions de premier plan pour la France, « des intérêts vitaux », comme l'évacuation de la Ruhr par l'armée française ou le paiement des réparations de guerre par l'Allemagne.

Du fait de ce séjour prolongé dans la capitale française, le prince changea à plusieurs reprises de domicile. Logé au ministère des Affaires étrangères durant les premiers jours de son voyage officiel, avec le *rās* Hāylyu et le *rās* Seyum¹⁴⁰, il s'installa ensuite dans le quartier de Passy en un lieu trouvé par Lagarde dès le début du séjour : la « villa Camastra »¹⁴¹, un hôtel particulier qui avait appartenu au duc du même nom. Nos sources mentionnent également la fréquentation d'un hôtel situé avenue de l'Opéra au début du mois de juin ainsi qu'une autre adresse, celle d'une maison située à « Boulogne-sur-Seine »¹⁴², occupée à la fin de ce mois. Durant ces jours passés à Paris, le *rās* reçut de nombreuses visites : de jeunes Éthiopiens étudiant en France¹⁴³, des connaissances de Lagarde ou de Pierre-Alype ayant quelque intérêt économique à faire valoir et

¹³⁹ Ibid.

¹⁴⁰ *Le Matin*, 17 mai 1924 : 2.

¹⁴¹ E. Ullendorff a traduit « ቤተ ካማስተራ » par « Villa Camasterand » dans l'autobiographie (Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 92). Elle était située au 3 rue Michel-Ange, dans le 16^e arrondissement de Paris. La délégation éthiopienne y a été logée dès le début du séjour (*Le Petit Parisien*, 17 mai 1924 : 1 ; *Le Matin*, 17 mai 1924 : 2) et fut rejoint par les *rās* après la journée à Versailles (*Le Petit Parisien*, 19 mai 1924). Cet hôtel particulier a disparu et correspond aujourd'hui à une délégation du CNRS.

¹⁴² Une lettre de Peretti de la Rocca destinée au *rās* Tafari porte l'adresse suivante : « 3 rue des Pavillons, Boulogne-sur-Seine », aujourd'hui Boulogne-Billancourt, à proximité du Parc des Princes (MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 68). La situation de cette maison, proche du Bois de Boulogne, pourrait expliquer les balades fréquentes évoquées par le régent dans une interview donnée au journal *L'Écho de Paris* et publiée le 30 août 1924 (cf. *infra*).

¹⁴³ Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 92.

rencontrées à l'occasion de dîners en ville¹⁴⁴. On peut citer le cas du vicomte de Sinéty, alors entrepreneur dans la culture du coton en Algérie, ayant vécu 25 années en Éthiopie et qui souhaiterait s'y implanter pour développer son activité. Sa réputation l'ayant sûrement précédé - il fut actionnaire fondateur de la Compagnie franco-éthiopienne de chemin de fer en 1897 et peut se prévaloir d'avoir discuté avec Menelik II et Alfred Ilg - il a rencontré le régent à son hôtel de l'avenue de l'Opéra et écrit au sous-directeur d'Afrique aux Affaires étrangères, Maurice Delarue Caron de Beaumarchais, pour lui faire part de son opinion sur la question de l'accès éthiopien à la mer¹⁴⁵. Sans oublier de mentionner son intérêt pour l'agriculture. Il avança l'idée intéressante de la cession de la région de Tadjourah, où un port pourrait être créé et relié par une voie ferrée à l'arrière-pays¹⁴⁶. Ne pas conclure d'accord avec le *rās* Tafari serait pour lui une grave erreur, qui profiterait aux adversaires de la France. On voit ainsi, au milieu de ces négociations entre gouvernements, l'intervention d'acteurs économiques variés et tenant des discours parfois contradictoires.

En d'autres occasions, le prince fréquenta aussi le « Tout-Paris ». Le 29 juin 1924, il assistait au Grand Prix de Paris à l'hippodrome de Longchamp¹⁴⁷, et le 5 juillet suivant, il était présent à l'inauguration des Jeux olympiques d'été, au stade de Colombes¹⁴⁸. Le soir même, il se trouvait, avec les premiers dignitaires de la mission, à une conférence donnée par le docteur Vitalien « sous les auspices de la Société de Géographie Commerciale de Paris »¹⁴⁹. Quelques jours plus tard, il partait enfin pour la dernière étape importante de son voyage européen, à l'invitation du roi d'Angleterre, George V.

Le 7 juillet 1924, la délégation éthiopienne se rendit à Calais par le train¹⁵⁰, avant de traverser la Manche. Mais à l'arrivée à Victoria Station à Londres, ce n'est pas le souverain britannique qui l'attendait, ni même son

¹⁴⁴ On trouve également dans nos sources la mention d'un dîner chez Maurice de Rothschild, le 4 juin 1924, dont certains détails ont été rapportés au MAE par André Géraud (1882-1974), directeur du service étranger du quotidien *L'Écho de Paris* (Note de la sous-direction Afrique, Paris, 5 juin 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 25).

¹⁴⁵ M. de Sinéty à M. Caron de Beaumarchais, Paris, 5 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, folio 120.

¹⁴⁶ Cette idée est devenue réalité depuis que la République de Djibouti a signé un accord avec des firmes turques et chinoises, le 2 juillet 2012, afin de construire une voie ferrée entre Tadjourah et Addis-Abeba (« Djibouti, rattrapé par le 'printemps arabe' », *Carto*, n°17, mai-juin 2013 : 30).

¹⁴⁷ *Le Petit Journal*, 30 juin 1924 ; *Le Courrier d'Éthiopie*, 26 juillet 1924.

¹⁴⁸ *Le Petit Journal*, 6 juillet 1924. Bien qu'aucune délégation éthiopienne n'ait été présente cette année-là.

¹⁴⁹ Dr Vitalien, 1924 : 292. Tafari Mak^wannen y assiste en compagnie de Léonce Lagarde, « son parrain », et « des dignitaires éthiopiens suivants : Ras Seyoum, Ras Nado, Dedjaz Gassassa, Dedjaz Ouend Ouassan, Dedjaz Haylé Sellassié, Ligaba Ouadadjjié. »

¹⁵⁰ *Le Petit Journal*, 8 juillet 1924.

héritier le Prince de Galles resté à Paris pour les Jeux olympiques¹⁵¹, mais le duc d'York¹⁵². Cette attitude « scandalisa » le *Foreign Office* qui, tentant vainement d'obtenir du roi qu'il héberge pour une nuit le *rās* au palais de Buckingham, réussit *in extremis* à ce que le souverain accepte de déjeuner de façon informelle avec le régent éthiopien et lui rende visite à son lieu de résidence. « Arrogance », « racisme » et « pure incompétence » expliquent, selon Harold G. Marcus, cette attitude vis-à-vis d'un simple héritier d'une couronne africaine. Lors de leur première rencontre, le 11 juillet 1924, alors qu'il vient tout juste de rentrer de Paris où il a rencontré Édouard Herriot¹⁵³, le premier ministre Ramsay McDonald commença par évoquer, de façon assez significative au vu des intérêts britanniques dans la région, la situation à la frontière soudano-éthiopienne¹⁵⁴. Certainement pris par d'autres affaires, au rang desquelles la préparation de la conférence internationale prévue à Londres devait figurer en bonne place, la conversation tourna court. La question de l'accès à la mer ne fut abordée que cinq jours plus tard, au 10 Downing Street. Le chef du gouvernement feignit de tout ignorer du problème et renvoya la question à plus tard, une fois que le parlement en aurait débattu. Cependant, les sources diplomatiques françaises livrent certaines informations provenant du *Foreign Office*. La proposition anglaise était la suivante : le port de Zeilah pouvait être cédé « en toute propriété » à l'Éthiopie ainsi qu'une bande de terres longeant la frontière de la colonie française. Mais, en échange, les Anglais demandaient à pouvoir aménager le lac Šānā, « réservoir naturel du Nil » dont l'aménagement était jugé impossible par les Abyssins eux-mêmes¹⁵⁵. Ainsi, quittant Londres le 21 juillet 1924, Tafari rentrait une fois de plus à Paris sans aucune solution satisfaisante quant à la question de l'accès à la mer. C'est alors qu'Édouard Herriot autorisa son remplaçant par intérim, le garde des Sceaux René Renoult, à reprendre les négociations concernant la zone portuaire éthiopienne, non sans s'assurer d'abord de l'approbation d'Édouard Daladier, ministre des Colonies :

« J'ai l'honneur de vous f[aire] s[avoir] qu'il ne semble pas possible de refuser plus longtemps d'entrer en négociations avec le Prince Taffari, relativement au désir qu'il a exprimé d'obtenir pour l'Éthiopie l'accès à la mer.

¹⁵¹ On le voit à Notre-Dame-de-Paris le 7 juillet 1924, inaugurant une plaque commémorative en l'honneur des soldats britanniques tombés pendant la Grande guerre (*Le Petit Journal*, 8 juillet 1924 : 1).

¹⁵² Le futur George VI (1936-1952). (Marcus, 1984 : 246).

¹⁵³ *Le Petit Journal*, 11 juillet 1924 : 1.

¹⁵⁴ Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 106 ; Marcus, 1984 : 247.

¹⁵⁵ « Note relative à l'accès de l'Éthiopie à la mer », 12 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, folio 123. Les Britanniques souhaitaient construire un barrage à la sortie du lac afin d'en contrôler le débit (Haïlé Sellassié I^{er}, 1976 : 107).

Les sacrifices que la création d'une "zone libre éthiopienne" pourrait éventuellement imposer à la colonie de la CFS ne semblent pas pouvoir être mis en balance avec les risques que ferait courir au port d'escale de Djibouti et au chemin de fer franco-éthiopien, garanti par l'État français, la création par les Éthiopiens d'une voie concurrente. »¹⁵⁶

C'est ainsi qu'à son retour de Londres, le *rās* Tafari se vit – enfin – remettre une version écrite du projet de convention franco-éthiopienne par M. de Beaumarchais. Celui-ci a fait le récit d'une entrevue avec Édouard Daladier, le 26 juillet 1924 : le ministre des Colonies « avait reçu un très grand nombre de visites, qui toutes se montraient hostiles au projet du gouvernement »¹⁵⁷. Il s'agissait d'abord de députés élus dans les territoires coloniaux, comme Ernest Outrey, élu en Cochinchine, qui avait pris la parole à l'Assemblée¹⁵⁸. Mais de nombreux entrepreneurs durent également se manifester. Le seul à être cité par le ministre est le président du conseil d'administration des Salines de Djibouti, Octave Homberg (1876-1941). Alors que quelques mois plus tôt, le nom de sa société apparaissait comme soutien d'un projet d'aménagement (cf. *supra*), cet ancien de la Banque d'Indochine était devenu « irréductiblement hostile au projet »¹⁵⁹. Si les archives diplomatiques ne livrent pas explicitement la raison de ce retournement, on peut penser que les rumeurs d'attribution du monopole du sel à Pierre-Alype soient en cause¹⁶⁰. On assiste là à une lutte d'influence entre différents acteurs de la sphère économique intéressés par le marché éthiopien. Parallèlement aux « sociétés impériales » déjà bien implantées à Djibouti, et qui avaient pour elles l'ancienneté dans la région, se constitua un « syndicat France-Abysinie », au sein duquel se trouvait Pierre-Alype et, peut-être, Léonce Lagarde (Prijac, 2012 : 293). Sans que l'on puisse les établir de façon précise, des réseaux d'influence se sont indubitablement tissés à Paris, dans les salons officiels ou dans un cadre davantage privé, entre le *rās* Tafari et des acteurs économiques désireux d'investir en Éthiopie, et que Lagarde avait dû introduire auprès du régent. Face à cet informel mais très influent groupe de pression colonial, aux actions parfois contradictoires mais qui savait obtenir l'attention des puissants, se trouvaient les serviteurs de l'État. On a déjà évoqué l'avertissement lancé par le gouverneur de Djibouti à sa

¹⁵⁶ Herriot à Daladier, Londres, 25 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 160.

¹⁵⁷ Note de M. de Beaumarchais, Paris, 26 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 162.

¹⁵⁸ Le député de l'île de La Réunion s'est également manifesté mais quelques mois plus tard (Auguste Brunet au ministère, 5 octobre 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 15, folio 27).

¹⁵⁹ Note de M. de Beaumarchais, Paris, 26 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 162.

¹⁶⁰ Daladier au MAE, Paris, 2 août 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 215.

hiérarchie au sujet des stratégies déployées par un « groupement financier » dans la colonie. Apprenant la rumeur au sujet du monopole du sel confié à Pierre-Alype, Édouard Daladier exprima très clairement son indignation et sa crainte de voir mêlées « les démarches d'intérêt privé » aux négociations liées à l'accès à la mer qui relevaient de « l'intérêt général »¹⁶¹. Mais, au-delà de ces questions économiques, c'est un problème d'ordre politique qui fut soulevé par le ministre des Colonies :

« [...] ce qui inquiétait le plus le ministre, c'était la répercussion que pouvait avoir sur les indigènes de nos colonies la rétrocession à un Gouvernement indigène d'une partie du territoire colonial français, terrain sur lequel un gouvernement indigène pourrait arborer son drapeau. La question était passionnément suivie à Paris par un certain nombre d'indigènes noirs et jaunes de nos possessions (entre autres le prince Tovalou de la famille de Béhanzin¹⁶²). Ces indigènes, sous couvert de faire de la politique communiste, étaient en réalité des nationalistes qui voudraient voir leurs patries transformées en protectorat, puis en dominion, puis enfin obtenir, dans un terme plus ou moins long, la liberté complète. Le devoir du ministre des Colonies était de ne rien faire qui pût encourager cette politique.

J'ai répondu en faisant valoir les arguments qui avaient décidé le précédent gouvernement à entrer dans la voie d'une entente avec le Ras Tafari. Sans doute, je ne croyais pas que nous ayions rien à craindre de la concurrence d'un chemin de fer italien. J'étais moins affirmatif en ce qui concerne la cession éventuelle de Zeïlah par les Anglais. Sans doute le port de Zeïlah ne valait rien, mais ce que voulait le Ras Tafari c'est avoir sur la mer un territoire sur lequel il pourrait arborer son pavillon et qui lui servirait à recevoir des armes. »¹⁶³

À la fin du mois de juillet, après des mois de négociations laborieuses avec Paris et d'échanges peu fructueux avec les gouvernements européens, le dirigeant éthiopien avait donc durci sa position. La solution passant par Zeïlah devait lui sembler la plus simple à mettre en œuvre, bien qu'aucune installation portuaire n'existât ni même de voie ferrée vers les hauts plateaux. D'autant que cet isolement pouvait être rompu par la mise en

¹⁶¹ Herriot à Daladier, Londres, 8 août 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 242.

¹⁶² Il s'agit de Kojo Tovalou Houénou (1887-1936), fils du roi Béhanzin du Dahomey, exilé en Martinique après la conquête française. « Activiste pannègre », sa présence à Paris est avérée (Derlin Zinsou Émile et Zouménou Luc, *Kojo Tovalou Houénou. Précurseur, 1887-1936. Pannégrisme et modernité*, Paris : Maisonneuve et Larose, 2004, 144-145) et il n'a pu manquer de voir les nombreux articles publiés à l'occasion du séjour du prince éthiopien dans la capitale française.

¹⁶³ Note de M. de Beaumarchais, Paris, 26 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 162.

place d'« un service automobile » qui relierait la « Somalie anglaise » au « chemin de fer en territoire éthiopien »¹⁶⁴. Surtout, la possibilité d'y faire transiter librement des armes n'était toujours pas certaine, tant que de nouveaux textes réglant leur trafic n'étaient pas entrés en vigueur¹⁶⁵.

Le ministère des Affaires étrangères poursuivit de son côté les consultations afin de trouver une solution acceptable par tous, notamment par le ministère des Colonies. Avis fut pris auprès du consulat français de Salonique, port grec dans lequel avait été accordée une zone libre à la Serbie, et dont le cas avait été étudié pour préparer le projet de convention franco-éthiopienne. Las, le consul répondit que « puisque les négociations pour son établissement [duraient] toujours il n'y [avait] pas eu de question de drapeau »¹⁶⁶ jusqu'alors. Finalement, Édouard Daladier consentit à ce que le drapeau éthiopien puisse flotter à côté du drapeau français. Mais cela ne suffit pas à conclure avec succès les pourparlers. S'ajoutaient à ces considérations d'ordre symbolique, des modifications de terminologie : il n'était plus question d'une quelconque « enclave territoriale » mais d'une simple concession consistant en un « emplacement destiné à recevoir toutes installations nécessaires au transit des marchandises et au commerce maritime » qui devait « suffire largement aux besoins que le gouvernement abyssin a en vue ; il lui permettrait la perception des droits de douane et toutes manipulations nécessaires qu'il pourra effectuer au moyen d'agents éthiopiens ou français, à l'exclusion de toute personne étrangère ». On ajouta enfin une clause qui finit par faire réagir le régent lui-même : celle-ci stipulait l'obligation pour le gouvernement éthiopien de renoncer à toute taxe (autre que douanière) sur les marchandises transitant *via* le chemin de fer, et ce dans une zone de cent kilomètres autour de la ligne de chemin de fer et de la capitale. Le *rās* considéra que cette mesure constituait « manifestement sur les droits de souveraineté de l'Empire d'Éthiopie un empiètement [...] jugé impossible [à] accepter malgré toutes les explications amicales qui lui [avaient] été données verbalement à ce sujet ». Donnant raison au régent sur ce point, le président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, Édouard Herriot, finit par reconnaître la fragilité juridique du projet, au titre des

¹⁶⁴ Garde des Sceaux chargé par intérim du MAE et président du conseil au ministère des Colonies, Paris, 16 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 136.

¹⁶⁵ L'acte général de Bruxelles de 1890, le traité anglo-éthiopien de 1897, la convention tripartite de 1906 et l'accord Klobukowski du 10 janvier 1908 interdisaient à tous l'importation d'armes et de munitions en territoire éthiopien. La convention de Saint-Germain de 1919 n'entra jamais en vigueur. Ce n'est que le 14 décembre 1929 qu'un traité sur la « réglementation de l'importation et de l'exportation du transit et du commerce des armes en Éthiopie » fut signé à Paris (Abebe, 1984 : 308-309 ; Marcus, 1984 : 243).

¹⁶⁶ Dobrowsky au ministère, Salonique, 28 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 176.

textes en vigueur¹⁶⁷. Finalement, préférant éviter de prendre une décision hâtive, et éventuellement de connaître un scandale lié à un conflit d'intérêts, le ministre des Colonies porta le coup de grâce au projet de convention.

Après des mois de négociations, le *rās* Tafari ne reçut donc pas de réponse définitive de la part du gouvernement dont il était l'hôte, et il fut laissé dans l'expectative sans connaître la teneur des débats franco-français. Cependant, on ignore dans quelle mesure les conseils prodigués par les consultants français du prince, Léonce Lagarde et Pierre-Alype, ont pu contribuer à éclaircir la situation. Ou à l'embrouiller. Ces personnages, bien que passés au service du prince éthiopien, n'en demeuraient pas moins des fonctionnaires de la République française, faisant parfois office d'intermédiaire avec le *rās*. Mais il apparaît aussi qu'ils ont peut-être cherché à promouvoir leurs propres conceptions des relations franco-éthiopiennes. Au sujet de la zone portuaire éthiopienne, Pierre-Alype, dans une lettre adressée à Léonce Lagarde au mois de février 1924, parle d'une « affaire [...] montée par des bureaux ignorants, par des diplomates mégalomanes »¹⁶⁸. Visiblement persuadés que le *statu quo* était préférable pour servir les intérêts de « la France » à la solution envisagée par les gouvernements éthiopien et français, on peut douter de leur bonne volonté dans la recherche d'une solution au problème du débouché maritime. L'un, mû par sa mentalité de gouverneur des Colonies, et l'autre, vivant dans une gloire passée où il avait été l'ami de l'empereur, ne comprirent pas que le contexte évoluait : la France, qui avait exercé pendant longtemps une influence prépondérante dans le pays et sur ses dirigeants, n'était plus seule à exercer son *soft power*. La recherche du *statu quo* pouvait en réalité signifier le recul de l'influence française.

Ignorant très probablement ces prises de position, Tafari avait d'autres questions à traiter que celle de l'accès à la mer. Au début du mois d'août, il se rendit en Suisse. À Genève, il visita le siège de la SDN, que les délégués, en vacances, avaient déserté, et poursuivit des discussions entamées à Londres et Paris concernant le rachat de la Banque d'Abyssinie¹⁶⁹.

¹⁶⁷ Herriot à Daladier, Londres, 8 août 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 242. Le contrat signé le 30 janvier 1908 entre l'Empereur Menelik II et le Docteur Vitalien, qui représentait la Compagnie du Chemin de fer franco-éthiopien, limitait en effet l'étendue des zones concédées de part et d'autre de la voie ferrée à 200 mètres entre Dirê-Dawa et l'Awâs, et à 50 mètres entre le cours d'eau et Addis-Abeba.

¹⁶⁸ Lettre de Pierre-Alype à Lagarde, février 1924, MAE, Papiers d'agents, Lagarde, 97, 10. Citée par Prijac, 2012 : 294.

¹⁶⁹ « Au sujet de la banque d'État d'Abyssinie », note de la sous-direction Afrique pour le président du Conseil, Paris, 21 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 137.

De retour de Suisse le 9 août 1924¹⁷⁰, le *rās* rencontra dès le lendemain le président de la République, Gaston Doumergue, qui avait pris ses quartiers dans sa résidence d'été, au château de Rambouillet¹⁷¹. Celui-ci lui remit les cadeaux préparés pour la délégation éthiopienne, suite aux recommandations du ministre de France en Éthiopie. Fernand Gaussen avait indiqué que « le cadeau (goubo) [étant] à peu près la seule institution nationale de l'Éthiopie »¹⁷², il fallait faire de beaux présents. Le président du Conseil Raymond Poincaré n'ayant pas jugé bon de faire voter une ligne budgétaire spécifique lorsqu'il était encore au pouvoir, une somme de 300 000 francs, tirée des fonds spéciaux, avait été prévue. 140 000 francs ayant déjà été dépensés « sur factures », on alloua 30 000 francs pour les frais de déplacement du prince jusqu'à son départ de France, et les 130 000 francs restants furent réservés aux cadeaux. Ceux-ci « devront lui être remis selon l'usage. S'ils ne peuvent être équivalents à ceux qu'il a reçus en Angleterre (la couronne de l'empereur Tēwodros et un trône) ou en Italie (une grande automobile et des bijoux), ils devront être suffisamment beaux. Le Prince a exprimé le désir qu'ils consistent particulièrement en argenterie »¹⁷³. Au mois de juin 1924, les tapisseries, jugées « trop onéreuses »¹⁷⁴, avaient été exclues, de même que les armes, interdites en Éthiopie. On s'était rabattu pour les « chefs abyssins » sur des porcelaines issues de la manufacture de Sèvres. Cependant, des décorations avaient déjà été remises aux dignitaires présents, au lendemain de la fin de la visite officielle à Paris. Certains furent décorés de la Légion d'honneur – du rang de chevalier à celui de grand officier, tandis que d'autres reçurent divers insignes de l'ordre de l'Étoile noire, géré par le ministère des Colonies. Pour les fonctionnaires subalternes proches du prince, on distribua des insignes de l'ordre des Palmes académiques. Des personnalités éthiopiennes de marque, absentes du voyage, furent aussi récompensées à la demande du *rās* Tafari, comme le *rās* Kāssā, commandeur de la Légion d'Honneur depuis la mission qu'il avait effectuée en 1911, qui fut promu au rang de Grand Officier¹⁷⁵.

¹⁷⁰ *Le Petit Journal*, 9 août 1924.

¹⁷¹ *Le Petit Parisien*, 11 août 1924.

¹⁷² Note pour le président du Conseil, Paris, 6 août 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 234.

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Note du chef de service du protocole, Paris, 11 juin 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 27.

¹⁷⁵ Note pour le chef de service du protocole, Paris, 4 août 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 221. Des propositions d'attribution avaient été formulées par le ministre de France dès le mois d'avril 1924 (Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 7 avril 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 13, fol. 36). Il souhaitait voir récompensée par la remise de la Légion d'honneur l'action de Français exerçant à Addis-Abeba, comme Maurice Boucoiran (promu chevalier par un décret du 27 juillet 1924) et Robert Linant de Bellefonds (promu dans l'ordre le 2 février 1929 seulement, après qu'il eût quitté l'Éthiopie). Cette requête concernait aussi des employés éthiopiens de la légation comme Tasfā-Giyorgis, premier interprète, candidat aux Palmes académiques, qui fut

Tafari avait sûrement déjà en tête les conditions de son retour en Éthiopie. Ainsi, à la veille de son départ, il signa avec le président de la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien, Maxime Getten, un avenant au contrat du 30 janvier 1908. Il s'agissait pour le prince de redéfinir certaines conditions d'utilisation de la voie ferrée : en échange d'aménagements tarifaires accordés à la compagnie, la largeur des terrains concédés de part et d'autre de la voie ferrée était réduite. Tirant peut-être déjà des leçons de ces mois de négociations, le prince héritier, qui n'avait pas obtenu la moindre parcelle de Djibouti, limitait ainsi l'emprise étrangère en territoire éthiopien.

Le *rās* Tafari quitta Paris pour Marseille le 13 août 1924 au soir, en compagnie de Léonce Lagarde et Yves Méric de Bellefon. Accueilli de nouveau avec les plus grands honneurs, il se plut à recevoir la presse marseillaise à laquelle il fit part de la joie qu'il avait éprouvée lors de son séjour en France. Le vendredi 15 août 1924, trois mois après son arrivée en Europe, il appareilla à bord de *L'Amboise* en direction de la Grèce et fut salué, en quittant Marseille, par vingt-et-un coups de canon tirés depuis la batterie du Pharo¹⁷⁶. Le même jour, le Quai d'Orsay informa les principales légations de l'échec des négociations : « Les points de vue du Ministère des Colonies et du gouvernement abyssin étant trop éloignés l'un de l'autre, il n'a pas été possible d'arriver à un accord sur [la] question » du port éthiopien de Djibouti¹⁷⁷. Adressant un télégramme trois jours plus tard au *rās* Tafari, d'autres problèmes furent mis en avant comme l'absence prolongée du président du Conseil, et la nécessité de réunir tout le gouvernement pour cette question importante¹⁷⁸. Ces explications furent reprises par le *rās*, qui s'est entretenu avec un journaliste présent lors de la traversée entre Marseille et Le Pirée.

« [...] Songez que, pendant mon long séjour en Europe, je fus en Angleterre, en Italie, en Suède, en Belgique, en Suisse. Eh bien ! Entre deux voyages, je revenais à Paris comme si c'eût été ma capitale. Peut-il exister une plus jolie ville que Paris ? Je ne le crois pas. Chaque matin, j'allais au Bois de Boulogne, encore une des merveilles de votre ville. Je croyais voir les arbres me sourire comme les Français que je rencontrais. Je comprends qu'il fait bon de vivre chez vous.

— Êtes-vous satisfait de votre voyage au point de vue politique, monseigneur ? (On sait que le prince a demandé à notre gouverne-

finaleme nt fait chevalier du Mérite agricole (Note pour le chef du service du protocole, Paris, 4 août 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 221).

¹⁷⁶ *Le Petit Marseillais*, 16 août 1924 (MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 253).

¹⁷⁷ Méric de Bellefon aux légations de France à Londres, Rome, le Caire et Addis-Abeba, Paris, 15 août 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 260.

¹⁷⁸ Ministère des Affaires étrangères au Prince Tafari-Makonnen, Paris, 18 août 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 258.

ment de créer dans notre port de Djibouti une enclave pour l'Éthiopie.)

— Je sais, hélas ! toutes les difficultés que représentent pour votre pays les discussions de la Conférence de Londres. Au moment où des questions aussi capitales sont en jeu, je comprends fort bien que votre gouvernement ne peut porter son attention sur d'autres questions, qui ne sont pour lui que secondaires malgré leur grand intérêt. J'ai néanmoins bon espoir. [...] »¹⁷⁹

Cette explication, fondée mais incomplète, de l'échec des négociations avec la France est certainement celle qui coûtait le moins au *rās* Tafari, soucieux de donner des gages de sa réussite à l'issue d'un voyage qui l'avait tenu longuement éloigné des lieux de pouvoir éthiopiens. En effet, il se savait suivi à distance par l'entourage de l'impératrice qui ne lui était guère favorable. Ainsi, durant la présence du régent à Paris, le ministre de France Fernand Gaussen avait rencontré à plusieurs reprises l'impératrice Zawditu qui le questionna sur certains détails du voyage du régent qu'on lui avait rapportés. Interrogé par cette dernière sur le motif du « retour imprévu du Ras à Paris, après le séjour en Belgique », Gaussen indiqua que ce changement était à mettre en relation avec les « tractations relatives à Djibouti » et le « projet de renouvellement de la convention de 1908 ». Il ajoutait ne pas avoir voulu mentir « craignant que cela nuise à la Légation », ayant eu l'impression que l'impératrice n'avait pas été tenue informée de ces questions, ce qu'il qualifia d'« attitude peu adroite »¹⁸⁰. Cette ingérence du ministre de France dans les affaires éthiopiennes ne manqua pas de faire réagir le régent, lui aussi bien vite informé. Le Quai d'Orsay ordonnait ainsi à Fernand Gaussen, à la demande de Léonce Lagarde, lui-même pressé par le régent qui s'était plaint, « d'observer la plus extrême prudence dans [ses] entretiens avec l'Impératrice »¹⁸¹. Il est vrai que Fernand Gaussen, arrivé en novembre 1923 à Addis-Abeba, n'apparaît pas, dans nos sources, comme un « partisan » convaincu du régent. Ainsi, au lendemain du départ de la délégation éthiopienne, il rapportait les difficultés internes auxquelles le *rās* avait dû faire face quant au transfert de leḡ lyāsu à Harar, son « fief », laissant donc son rival « exilé à deux jours et demi de marche de la capitale, seulement »¹⁸². De même, le retour en grâce de plusieurs « ennemis déclarés » du *rās* fit écrire au ministre que l'on pourrait lui demander, à son retour, « de s'arrêter à Harar pour s'occuper plus spécialement du gouvernement de ses États héréditaires »¹⁸³. Tel ne fut pas le cas. De retour à Addis-Abeba le 4 septembre, après avoir passé quatre jours dans la capitale grecque sur les traces de

¹⁷⁹ *L'Écho de Paris*, 30 août 1924.

¹⁸⁰ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 2 juillet 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 14, fol. 100.

¹⁸¹ Ministère à Gaussen, Paris, 4 juillet 1924, *ibid.*, vol. 14, fol. 108.

¹⁸² Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 17 avril 1924, *ibid.*, vol. 13, fol. 84.

¹⁸³ *Ibid.*

l'apôtre Paul¹⁸⁴, le *rās* Tafari dut se préparer à présenter au Conseil impérial un bilan mitigé de son voyage dans les capitales européennes.

Transitant par Djibouti, avant de monter vers les hauts plateaux par le chemin de fer, il y rencontra le gouverneur de la Côte française des Somalis, Pierre-Amable Chapon-Baissac, qui s'était affirmé comme un opposant virulent au projet de convention franco-éthiopienne. Ce dernier s'entretint sans interprète avec le prince régent qui n'aborda pas la question de l'enclave, mais laissa entendre que la cohabitation politique avec les « Chefs et l'Impératrice » lui causait bien du souci¹⁸⁵. À peine rentré d'Europe, Tafari Mak^wannen dut refermer cette parenthèse diplomatique, mais aussi touristique, et revenir à la réalité de la politique intérieure éthiopienne. Car en effet, l'absence d'accord sur l'accès à la mer occasionna de nombreuses critiques à la Cour, colportées par des proches de l'impératrice mais également par des membres de la légation d'Italie¹⁸⁶. Le ministre de France, après avoir glané des informations au palais, envoya à son ministère les « impressions rapportées » d'Europe : « C'est de notre pays que les voyageurs rapportent certainement l'impression la plus favorable », écrit-il, citant notamment le « tact et la courtoisie [...] de MM. de Bellefon et Blanchard » tout au long du séjour. Du voyage à Rome, il rapporta que la délégation éthiopienne avait été reçue au ministère des Colonies plutôt qu'aux Affaires étrangères, ce qui avait « vexé » le *rās* Tafari. En outre, il a été reproché aux Italiens, par le *rās* Haylu, d'avoir « copié » ce qui avait été fait en France, en faisant « suivre la mission, pendant tous ses déplacements en Europe, par le médecin de la légation d'Italie à Addis-Abeba, appelé spécialement à Rome à cet effet ». Quant au passage par Londres, « la note donnée sur la réception anglaise, par tous les membres de la mission, est franchement médiocre, sinon tout-à-fait mauvaise »¹⁸⁷. Même la restitution de la couronne de l'empereur Tēwodros suscita des critiques chez « un nombre important de moyens et de petits chefs [qui] ont déclaré que c'était là un tour des Anglais, désireux de "donner eux-mêmes la couronne à leur prochain empereur" »¹⁸⁸. Mais Tafari retrouva la place telle qu'il l'avait laissée, comme régent de l'empire. Fernand Gaussen continua, dans les semaines qui suivirent son retour, à commenter l'actualité éthiopienne :

« Le Régent n'a gagné, en Europe, rien de tangible pour l'Éthiopie, et l'opinion abyssine est peu disposée à l'indulgence pour un Prince qui, depuis sept ans, n'a su se créer, dans son pays, aucune sympathie sérieuse. Il va donc, sans aucun doute, tâcher d'obtenir, d'un autre côté, ce qu'il n'a pas su rapporter de France, et

¹⁸⁴ Marcilly au ministère, Athènes, 26 août 1924, *ibid.*, vol. 14, fol. 269.

¹⁸⁵ Chapon-Baissac au ministère des Colonies, Djibouti, 6 septembre 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 15, fol. 32.

¹⁸⁶ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 17 octobre 1924, *ibid.*, vol. 15, fol. 36.

¹⁸⁷ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 9 octobre 1924, *ibid.*, vol. 15, fol. 28.

¹⁸⁸ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 9 août 1924, *ibid.*, vol. 14, 250.

cet autre côté, à l'heure actuelle, est très vraisemblablement l'Italie. »¹⁸⁹

Avant même de quitter l'Europe, le *rās* n'avait pas négligé d'entretenir la piste italienne qui offrait la possibilité, au terme de travaux gigantesques, d'un accès à la mer Rouge. Ainsi, il avait dépêché à Rome le *dağāz* Gabra Sellāsē en vue d'obtenir un accord de dernière minute, et ce, malgré le mauvais souvenir laissé par le voyage du mois de juin. En vain.

Le ministre de France, qui ressentit peut-être sur place les conséquences de l'échec des négociations avec la France, lâche, un peu amer et paternel :

« Si les Abyssins veulent, malgré tout, jouer la carte italienne, grand bien leur fasse. Ils auront il est vrai, pour tenter l'aventure, l'excuse d'ignorer l'histoire, ancienne et contemporaine, de l'Europe, mais ils ont, par contre, la guerre d'Adoua encore à portée du regard. [...]

Nous pouvons donc, je crois, attendre patiemment notre heure. La combinaison sur Djibouti est, et restera, la meilleure, puisque cette voie est la plus courte, d'une part, et que le travail est déjà en partie fait, pour le port. Mais je suis toujours d'avis que cette solution ne doit pas être perdue de vue par nous. »¹⁹⁰

Sûr de lui, et de la position française dans la Corne de l'Afrique, Fernand Gaussen oubliait que l'*hubris* est mauvaise conseillère. Dans sa correspondance, il se focalise sur la personne du régent, dont il continue de juger sévèrement la position :

« Mais comme il n'a rien rapporté de son voyage - et l'échec de l'affaire de Djibouti a fait grand effet de ce point de vue - comme on l'accuse de s'être mis en mauvais termes avec tous les étrangers, sauf les Belges, en établissant des droits prohibitifs, à l'importation, pour le seul bénéfice du monopole de l'alcool, son autorité est certainement diminuée, de ce chef, et l'hypothèse d'une révolution de palais que j'envisageais dès le 17 avril dernier [...] reste parfaitement réalisable.

Cependant le prince est trop habile, ses ressources pécuniaires sont trop importantes pour qu'il n'ait pas une chance sérieuse de venir à bout de la coalition dont la mise en œuvre paraît se préparer. Mais au cas même où il réussirait sa situation restera sans doute au moins pendant un certain temps assez précaire. »¹⁹¹

¹⁸⁹ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 17 octobre 1924, *ibid.*, vol. 15, fol. 36.

¹⁹⁰ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 17 octobre 1924, MAE, DAPC, K-Afrique, Éthiopie 1918-1940, vol. 15, fol. 36.

¹⁹¹ Gaussen au ministère, Addis-Abeba, 11 novembre 1924, *ibid.*, vol. 15, fol. 63.

Conclusion

Moment fort des jeunes années du *rās* Tafari, le voyage de 1924 en Europe marqua avant tout par sa réussite médiatique, car il incarnait presque à lui seul aux yeux de l'opinion publique et des gouvernements européens l'Empire d'Éthiopie (Rubinkowska, 2004). Quant aux questions politiques, ses projets visant à affermir l'indépendance éthiopienne furent desservis par un *timing* malencontreux : crise institutionnelle en France, affaire Matteotti qui malmène le régime fasciste en Italie, conférence de Londres qui domine alors l'agenda international. Privé d'accès à la mer, dépendant pour son commerce des trois puissances européennes qui l'encerclaient, soit disant « sans arrière-pensée », le seul État indépendant d'Afrique restait un enjeu diplomatique majeur entre l'Angleterre, la France et l'Italie. Ces puissances voyaient dans le *rās* Tafari, personnalité éduquée et « libérale »¹⁹², un gage de progrès possible pour « l'occidentalisation » de cet empire « féodal »¹⁹³. Grâce à lui, l'accès aux ressources économiques était davantage facilité, le nombre des Européens employés par le gouvernement éthiopien augmentait, influençant ainsi la pratique du pouvoir et entraînant l'élaboration de procédures administratives plus conformes aux codes occidentaux. Son passage en Europe lui avait permis de rencontrer différents acteurs économiques, dont les sociétés, installées dans les capitales occidentales, opéraient dans l'ensemble du monde colonial, auquel l'Éthiopie n'échappait que grâce à une neutralisation tripartite. Il avait ainsi posé des jalons, noué des relations, pour capter des investissements financiers qui permettraient la mise en valeur du territoire éthiopien et calmeraient les ardeurs impérialistes. Mais le contexte politique interne à l'Éthiopie, fragilisé par l'opposition entre plusieurs factions, dont celle du *rās* Tafari n'était pas perçue comme la plus solide, rappelait aux puissances coloniales limitrophes de l'empire des conditions qui avaient tantôt motivé leurs conquêtes, tantôt facilité leur domination sur d'autres peuples d'Afrique en mal de « civilisation ». La France notamment, en la personne de son ministre des Colonies Édouard Daladier, soumis aux pressions d'un puissant *lobby* porteur d'intérêts économiques et financiers, n'avait pu s'affranchir de sa vision coloniale du continent africain. L'idée d'attribuer à un « État indigène » une zone de trois hectares d'un territoire colonial pouvant faire naître des revendications indépendantistes dans l'empire français avait été ressentie comme une menace insupportable pour sa souveraineté. Pourtant, cet épisode raté d'un rapprochement franco-éthiopien devait, par la suite, davantage menacer la souveraineté éthiopienne que celle de la France et de sa colonie de Djibouti, en permettant notamment à l'Italie de se rapprocher progressivement du régent. La conclusion d'un « traité d'amitié et d'arbitrage » italo-éthiopien en 1928 reconnaissait à l'empire éthiopien

¹⁹² Pierre-Alype, 1935 : III.

¹⁹³ *Ibid.*

« un débouché libre sur la mer, réalisant ainsi une aspiration séculaire »¹⁹⁴, ce que la France n'avait pas su lui offrir.

Références

Sources

Archives du Ministère des Affaires étrangères, Paris : Direction des Affaires Politiques et Commerciales, série K-Afrique, sous-série Éthiopie 1918-1940 : volumes 1, 4, 5, 6, 13, 14, 15, 151.

Archives de Paris : Section VI.12-1, Dossier VK3-230 : « Réception du Prince Tafari, 9 mars / 16 mai 1924 ».

Périodiques

- « Le Ras Makonen », *Le Petit Parisien*, 14 juillet 1902 : 1.
- « À l'Élysée. Deux réceptions : le prince Komatsu et le ras Makonnen », *Le Petit Journal*, 16 juillet 1902 : 1.
- « Réception du Ras Makonnen à l'Élysée », *Le Petit Parisien. Supplément littéraire illustré*, 27 juillet 1902 : 237-238.
- « Un bruit incroyable », *La Dépêche coloniale*, 1^{er} mai 1924 : 1.
- « Le prince régent d'Éthiopie vient en France », *Le Matin*, 2 mai 1924 : 1.
- « La visite en France du Ras d'Éthiopie sera de pure courtoisie », *Le Petit Parisien*, 2 mai 1924 : 3.
- « Le sort de Djibouti. L'in vraisemblable peut être vrai », *La Dépêche coloniale*, 3 mai 1924 : n.p.
- « Le Prince Régent d'Éthiopie vient à Paris », *Le Petit Journal*, 3 mai 1924 : 1.
- « Le Prince Régent d'Éthiopie qui sera notre hôte », *Le Petit Journal*, 4 mai 1924 : 1.
- « Le prince Taffari offre un lion à la Ville de Paris », *Le Petit Parisien*, 14 mai 1924 : 1.
- « Les rois d'Éthiopie seront à Paris le 16 mai », *Le Matin*, 11 mai 1924 : 1.
- « Le Prince Régent d'Éthiopie attendu aujourd'hui à Marseille », *Le Petit Journal*, 14 mai 1924 : 3
- « Le prince Taffari régent d'Éthiopie sera demain à Paris », *Le Matin*, 15 mai 1924 : 1.

¹⁹⁴ Pierre-Alype, 1935 : VII.

- « L'accueil chaleureux de Marseille au prince Taffari », *Le Matin*, 15 mai 1924 : 3.
- « Le prince Taffari vient-il en Europe pour parler "affaires" ? », *Le Petit Journal*, 15 mai 1924 : 2.
- « L'arrivée à Marseille du prince Taffari », *Le Petit Journal*, 15 mai 1924 : 3.
- « Le prince Taffari arrive ce matin à Paris », *Le Matin*, 16 mai 1924 : 1, 3.
- « C'est ce matin, que le Prince Taffari, régent d'Éthiopie, arrive à Paris », *Le Petit Journal*, 16 mai 1924 : 1.
- « Le Ras Taffari à Paris », *L'Écho de Paris*, 17 mai 1924 : 1, 3.
- « Le prince héritier d'Éthiopie en France », *L'Illustration*, 4237, 17 mai 1924 : 474-476.
- « Le Prince Taffari à Paris », *Le Figaro*, 17 mai 1924 : 1-2.
- « Les Parisiens ont fêté hier le Prince Taffari régent d'Éthiopie », *Le Matin*, 17 mai 1924 : 1-2.
- « Que vient chercher en France le descendant de Salomon ? », *L'Humanité*, 17 mai 1924 : 1.
- « Les lions et les zèbres du prince Taffari iront-ils au Muséum ? », *Le Petit Journal*, 17 mai 1924 : 2.
- « Paris a fait hier au prince régent Taffari excellent accueil », *Le Petit Journal*, 17 mai 1924 : 1-2.
- « Paris a fait le plus chaleureux accueil au Ras Tafari », *Le Petit Parisien*, 17 mai 1924 : 1, 3.
- « Et le lion ? », *Le Petit Parisien*, 17 mai 1924 : 1.
- « Le ras Taffari à l'Opéra », *Le Siècle*, 17 mai 1924 : 2.
- « Le ras Taffari visite Le Bourget », *L'Humanité*, 18 mai 1924 : 2.
- « La journée du prince Taffari », *Le Figaro*, 18 mai 1924 : 1-2.
- « Le prince Taffari a visité le port aérien du Bourget », *Le Matin*, 18 mai 1924 : 1.
- « Le Prince Taffari visite Le Bourget », *Le Petit Journal*, 18 mai 1924 : 1.
- « La journée du prince Tafari », *Le Petit Parisien*, 18 mai 1924 : 1.
- « Le prince Taffari à Versailles et à Satory », *L'Écho de Paris*, 19 mai 1924 : 1.
- « Le prince Taffari au Camp de Satory », *Le Figaro*, 19 mai 1924 : 1.

- « Pour que Djibouti devienne le port officiel de l'Abyssinie », *Le Journal de Djibouti*, 19 mai 1924.
- « Une fête militaire au camp de Satory », *Le Matin*, 19 mai 1924 : 2.
- « Le dimanche du Prince Taffari », *Le Petit Journal*, 19 mai 1924 : 1-2.
- « Le prince Tafari a été émerveillé par nos tanks et séduit par nos jardins », *Le Petit Parisien*, 19 mai 1924 : 1.
- « La journée du Ras Taffari », *L'Écho de Paris*, 20 mai 1924 : 1.
- « Le Ras Taffari visite Paris », *L'Humanité*, 20 mai 1924 : 2.
- « La journée du prince Taffari », *Le Figaro*, 20 mai 1924 : 1.
- « La visite du prince Taffari à Paris », *Le Petit Journal*, 20 mai 1924 : 1, 3.
- « Les ras éthiopiens excursionnent dans Paris », *Le Petit Parisien*, 20 mai 1924 : 2.
- « La journée du Ras Taffari », *L'Écho de Paris*, 21 mai 1924 : 1.
- « Le régent d'Éthiopie fait des cadeaux », *L'Humanité*, 21 mai 1924 : 2.
- « Le prince régent Tafari à Paris », *La Croix*, 21 mai 1924 : 2.
- « Le prince Taffari à Fontainebleau », *Le Figaro*, 21 mai 1924 : 1.
- « Le ras Taffari visite l'aérodrome d'Orly et Fontainebleau », *Le Matin*, 21 mai 1924 : 2.
- « Le Prince Taffari a visité hier le palais de Fontainebleau », *Le Petit Journal*, 21 mai 1924 : 3.
- « Le prince Tafari à Fontainebleau », *Le Petit Parisien*, 21 mai 1924 : 2.
- « Les visites du prince régent d'Éthiopie », *La Croix*, 22 mai 1924 : 2.
- « Le régent d'Éthiopie à Paris », *L'Illustration*, 4238, 24 mai 1924 : 498.
- « Le prince Taffari régent d'Abyssinie désire un prompt accord au sujet de Djibouti », *Le Matin*, 19 juin 1924 : 1.
- « La diplomatie orientale et le bluff », *La Dépêche coloniale*, 20 juin 1924 : [n.p.]
- « Sous le ciel bleu de Longchamp », *Le Petit Journal*, 30 juin 1924 : 1.
- « Les intérêts français sur la Côte des Somalis », *L'Écho de Paris*, 4 juillet 1924 : 3.
- « Une demande de l'Éthiopie pour obtenir un port sur la Côte des Somalis », *Le Petit Parisien*, 4 juillet 1924 : 2.
- « Les Jeux olympiques sont solennellement ouverts », *Le Petit Journal*, 6 juillet 1924 : 1.

- « Le Prince Taffari à Calais », *Le Petit Journal*, 8 juillet 1924 : 2.
- « L'impératrice Zaoditou recevra la couronne de Théodoros », *Le Petit Journal*, 17 juillet 1924 : 3.
- « Le Prince Taffari revient de Suisse », *Le Petit Journal*, 9 août 1924 : 3.
- « Le Ras Tafari a déjeuné hier chez M. Doumergue à Rambouillet », *Le Petit Parisien*, 11 août 1924 : 1.
- « Départ du Prince Taffari », *Le Petit Journal*, 14 août 1924 : 3.
- « Départ du Ras Tafari », *Le Petit Parisien*, 14 août 1924 : 1.
- « Le prince Taffari s'embarque pour la Grèce », *Le Petit Journal*, 15 août 1924 : 3.
- « Une délégation abyssine reçue par le président du Reich », *Le Petit Parisien*, 17 août 1924 : 3.
- « Un entretien avec le ras Taffari », *L'Écho de Paris*, 30 août 1924 : 1-2.

Bibliographie

- Abebe Berhanou, 1984, « Quelques notes sur le rôle d'Abba Jérôme Gabra-Muse dans la diplomatie éthiopienne de l'entre-deux guerres », in Taddese Beyene (ed.), *Proceedings of the Eighth International Conference of Ethiopian Studies*, vol. 1, Addis Ababa - Frankfurt am Main, 1988-89 : 299-313.
- Bairu Tafla, juillet 1969, « Four Ethiopian biographies », *Journal of Ethiopian Studies*, VII, 2 : 1-31.
- Bernoville G., 1950, *L'épopée missionnaire d'Éthiopie. Mgr Jarosseau et la Mission des Gallas*, Paris, Albin Michel.
- Bossolasco G., 2010, *Éthiopie à la une. Journaux et publicités 1865-1935*, Paris, L'Harmattan.
- Calchi Novati G., 1984, *The Italian colonial programme and claims on Ethiopia after the first World War*, in Taddese Beyene (ed.), *Proceedings of the Eighth International Conference of Ethiopian Studies* (University of Addis Ababa, 1984), vol. 2, Addis Ababa - Frankfurt am Main, 1988-89 : 267-281.
- Dombrowski F. A., 1985, *Ethiopia's access to the sea*, Leiden/Köln, E.J. Brill.
- Dubois C., 2008, Charles Michel-Côte et la construction de l'espace économique de Djibouti-ville durant la première moitié du xx^e siècle, in Bonin H., Hodeir C. & Klein J. F. (dir.), *L'esprit économique impérial (1830-1970). Groupes de pression et réseaux du patronat colonial en France et dans l'Empire*, SFHOM.

- Haïlé Sellassié I^{er}, 1976, *My Life and Ethiopia's Progress. The Autobiography of Emperor Haile Sellassie I*. Volume 1, Ullendorff E. (trad.), Chicago, Research Associates School Times Publication : Frontline Distribution, 1999.
- Labrousse H., 1977, L'Éthiopie et le traité de Versailles, in Tubiana J. (ed.), *Modern Ethiopia Proceedings of the Fifth International Conference of Ethiopian Studies*, (Nice, December 1977), Rotterdam, 1980 : 283-301.
- Marcus H. G., 1984, Quest for the Sea: Ras Tafari in Europe, 1924, in Taddese Beyene (ed.), *Proceedings of the Eighth International Conference of Ethiopian Studies* (University of Addis Ababa, 1984), vol. 2, Addis Ababa - Frankfurt am Main, 1988-89 : 243-252.
- Marcus H. G., 1987, *Haile Sellassie I. Vol. 1 : The Formative years, 1892-1936*, Berkeley, University of California Press.
- Māhtama-Sellasē Walda-Masqal, Juillet 1969, « ቼ : በለው : (Čĕ balaw) » (Dictionnaire biographique basé sur les noms de cheval), *Journal of Ethiopian Studies*, VII, 2 : 195-303.
- Pierre-Alype, 1935 [1925], *Sous la couronne de Salomon. L'empire des Négus, de la Reine de Saba à la Société des Nations*, Paris, Plon.
- Pétridès S. P., 1963, *Le Héros d'Adoua. Ras Makonnen, Prince d'Éthiopie*, Paris, Plon.
- Prijac L., 2012, *Lagarde l'Éthiopien : le fondateur de Djibouti (1860-1936)*, Paris, L'Harmattan.
- Rouaud A., 1997, *Le négus contre l'esclavage : les édits abolitionnistes du ras Tāfāri : contexte et circonstances*, Paris, Aresae.
- Rubinkowska H., 2004, The History That Never Was: Historiography by Haylä Sellase I, in Böll V. et al. (ed.) *Studia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 221-232.
- Vitalien J., 1919, *Pour l'indépendance de l'Éthiopie*, Paris, Éditions de « l'Effort ».
- Vitalien J., 1924, L'Éthiopie intellectuelle et artistique, *Revue économique française*, octobre-décembre 1924 : 292-308.
- Weiss R. (ed.), 1925, *Réception à l'Hôtel de Ville de son Altesse impériale et royale le Prince Taffari-Makonnen héritier du trône et régent de l'Empire d'Éthiopie*, Paris, Imprimerie nationale.
- Zervos A., 1936, *L'empire d'Éthiopie : le miroir de l'Éthiopie moderne, 1906-1935*, Alexandrie, Imprimerie de l'École professionnelle des frères.

Zewde Bahru, 2002, *Pioneers of Change in Ethiopia : The reformists intellectuals of the early twentieth century*, James Currey : Ohio University Press : Addis Ababa University Press.

Résumé / Abstract

Monin B., 2013, Le voyage du *rās* Tafari en Europe (1924) : entre espoirs d'indépendance et réalités coloniales, *Annales d'Éthiopie*, 28, 69-116.

En 1924, le *rās* Tafari Mak^wannen, jeune régent d'Éthiopie, réalisa sa première tournée officielle en Europe, deux décennies après son père, le *rās* Mak^wannen. Tout au long de son séjour à Paris, il découvrit la « civilisation européenne » et incarna, aux yeux de la presse et de l'opinion publique, un exemple unique de dirigeant africain venu d'un pays exotique. Officiellement, le but de ce voyage officiel était de remercier la France pour son soutien à la candidature éthiopienne à la Société des Nations. Mais le régent éthiopien souhaitait également négocier un accès à la mer Rouge pour tenter de desserrer l'étreinte exercée par les puissances coloniales voisines depuis l'époque de l'empereur Menelik II. Conscient des liens qui unissaient la colonie française de Djibouti à son pays, grâce au chemin de fer, le *rās* Tafari espérait parvenir à un rapide accord avec Paris. Depuis le premier jour qu'il passa à Marseille, le 14 mai 1924, jusqu'à son départ d'Europe, le 15 août 1924, le prince régent, partout entouré d'une suite nombreuse qui comprenait notamment le *rās* Haylu et le *rās* Seyum, ne cessa de penser à cette question. Mais la France traversant une période de crise institutionnelle, ce qui compliqua les négociations, il effectua également des visites officielles en Italie et au Royaume-Uni où il espérait obtenir des perspectives d'accès maritime en Érythrée ou au Somaliland britannique. Mais, à chaque fois, le contexte politique intérieur (affaire Matteotti en Italie) ou l'agenda international (la conférence de Londres) reléguèrent la demande éthiopienne au second plan. Cependant, les sources diplomatiques révèlent que l'échec des négociations est davantage lié à des questions d'ordre colonial et à des enjeux économiques internationaux. En France, les partisans du lobby colonial étaient bien implantés et exercèrent toute leur influence pour qu'aucun accord ne soit conclu. De retour en Éthiopie au début de septembre 1924, le *rās* Tafari, désormais bien connu dans toute l'Europe occidentale, dut assumer ce qui, aux yeux de l'impératrice Zawditu et de son entourage qui lui était hostile, apparaissait comme un échec.

Mots-clefs : voyage officiel, Tafari Mak^wannen, France, Europe, accès à la mer

The Visit of Rās Tafari in Europe (1924): between Hopes of Independence and Colonial

Realities – In 1924, the young regent of Ethiopia, *Rās Tafari*, made his first official visit to several European countries, two decades after his own father, *Rās Makʷannen*. During the several weeks he stayed in Paris, he discovered “European civilization” and became a living specimen from an exotic independent country. Ostensibly, the main purpose of his visit was to thank the French government for its support of Ethiopia’s adherence to the League of Nations. But the Ethiopian leader also had another ambition, to negotiate an access to the sea for his landlocked country, which had been surrounded by three colonial powers since the era of Menelik II. Considering the advantages of using the existing Djibouti-Addis Ababa railway and the port of Djibouti, *Rās Tafari* first began negotiations with the French government, hoping for a prompt agreement. From the day he arrived in Marseilles, on May 14th 1924, with his many followers, including *Rās Hāylyu* and *Rās Seyum*, until the last day he spent in Europe, on August 13th 1924, he never stopped thinking about this issue. As France was at the time going through an internal political crisis, which complicated negotiations, he also made visits to the governments of Italy and of the United Kingdom, where he tried to obtain possible sea access via Eritrea or Zeila. But, each time, the political context (*Matteotti’s* murder in Italy) or the international agenda (the international conference of London) seemed to overshadow the Ethiopian request. However, diplomatic documents reveal the real reason for the refusals to be linked to colonial issues, even in France where the left had recently been elected. In France, the supporters of the French colonial lobby held key political positions and they exercised their influence in order to prevent an agreement from being reached. Returning to Ethiopia in the early days of September, *Rās Tafari*, now well-known in Western Europe, had to assume what, in the eyes of the empress and his entourage, appeared to be a failure.

Keywords: official visit, Tafari Makʷannen, France, Europe, access to the sea

A Failed State Visit: Letters of *Rās Tafari* and His Envoy to the German Government in 1924

Wolbert G.C. Smidt*

When the heir to the throne and regent of Ethiopia, *Rās Tafari Mak^wannen*, undertook his famous first journey abroad, following the admission of Ethiopia to the League of Nations, Germany stood on his list of countries to be visited. Tafari, however, never reached this pre-war ally. After the lost World War I, the new German Republican government played only a marginal role on the international scene, and its neighbors were openly interested to maintain this isolation as long as possible – which was evidently the reason, why *Rās Tafari* finally decided to cancel this state visit. The Foreign Ministry of Germany is in possession of a file containing correspondences¹, including Ethiopian letters, concerning the planned state visit of the Ethiopian regent. In Ethiopian historiography, this collection of documents had not been mentioned yet – probably because that state visit never took place. This non-event, however, is historically interesting, as it illustrates well how *Rās Tafari* skillfully acted on the international scene, strengthening his government's diplomatic friendship with all relevant European partners – including Germany, still implicitly considered an enemy country by its neighbors. On the one hand calming down Germany's neighbors' anxieties by canceling his state visit, Tafari, on the other hand, documented his wish for continued friendship towards Germany by sending a special mission to Germany. This episode is also interesting because it is part of the early diplomatic history of modern Ethiopia and shows the Ethiopian diplomatic usage and language. It was the second Ethiopian diplomatic mission to Germany, led by *Rās Tafari's* uncle *Dağğazmāč Häyla Sellāsē*².

* Dr. phil., Associate Professor at Mekelle University, Tigray (Department of History and Cultural Studies); chercheur associé at the CFEE; academic member of the Hiob Ludolf Centre of Ethiopian Studies, University of Hamburg (Assistant Editor of the *Encyclopaedia Aethiopica*).

¹ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433.

² About his very close relationship to this uncle see Harold Marcus, *Haile Sellassie, the Formative Years*, p. 3. Therefore, to speak of *Dağğazmāč Häyla Sellāsē* as the uncle of *Rās Tafari* would only be correct in the sense that he belonged to an older generation (born in ca.

A short overview: German involvement in modern Ethiopia until 1924

Since the early 19th century, individual Germans had played key roles in the development of a modern, unified Ethiopian state, be it as advisors to princes, craftsmen, missionaries or businessmen, without ever developing colonial ambitions in the region³. This helped in the establishment of strong ties between the Ethiopian rulers and Germany (respectively individual Germans), especially in the late Menelik era, which witnessed the first Ethiopian Embassy to Germany in 1907⁴. Menelik's successor, his grandson *abēto* Iyāsu⁵, continued the good relations with Germany, some individual Germans playing key roles at his court – especially during World War I, a fact which greatly contributed to the fall of *Abēto* Iyāsu in 1916⁶.

The German diplomatic personnel was then officially declared internees by the new putchist government led by *Rās* Tafari, but in fact could still move freely all over the country. After Germany had lost the war, the German Legation, could, however, continue their work. Even if the 1916 *coup d'état* of a group of *Šawān* nobles against the government of *Abēto* Iyāsu was strongly motivated by Iyasu's siding with Germany in the war⁷, this did not change the new government's interest in preserving the friendship. The German Legation continued their work under the envoy Friedrich-Wilhelm von Syburg and vice-consul Jensen, who had befriended *Dağğazmāč* Tafari already in 1910 when the latter was a young governor of *Hārar* and Jensen built up the German consulate there. Similarly to the other legations, the Germans considered *Rās* Tafari an important factor in the stabilisation and modernisation of Ethiopia, as the diplomatic reports of

1868), but in fact he was married to a daughter of *Rās* Tafari's aunt – the difference of age is due to the early marriages of daughters. *Dağğazmāč* Hāyla Sellāsē was not his uncle, but in reality *Rās* Tafari was the direct cousin of *Dağğazmāč* Hāyla Sellāsē's wife.

³ On the history of Ethiopian-German relations see Bairu Tafla 1981, Haberland 1985, Zelleke 2004, Smidt 2004, 2005c, 2005a.

⁴ On this mission, see Smidt 2005b.

⁵ As he was called by his chronicler (the old-fashioned title "*abēto*" evidently used in the sense of 'prince'); he also called himself *Le'ul leğ* Iyasu (a title newly created by him, which could approximately be translated as 'His Princely Highness Iyasu', cp. Asfa-Wossen Asserate – Smidt 2007, or alternatively as 'His Highness, Prince Iyasu' – as this is the first time in the history of Ethiopian titles that "*le'ul*" becomes an integral part of a title, the understanding of it certainly fluctuates between these two possibilities). The Amharic word *leğ* as it is used here corresponds quite well to the Spanish "*infante*".

⁶ See Ficquet, Smidt (forthcoming); see also Scholler 1980; Smidt 2006.

⁷ Many historians say, that it was a *possibility* that Ethiopia would have sided with the "central" powers (Germany, Turkey etc.), but *de facto* Ethiopia had already joined the axis, as diverse diplomatic reports illustrate, even if it had not formally entered the war. The Ethiopian army concentrated along the Ethio-Eritrean border, preparing for a possible attack of Italian colonial territory; *Abēto* Iyāsu's government actively tried to incite rebellions in the neighboring British colonies, allying with the Somali leader Abdille Hassen, who led a Somali "rebellion" against the colonialists; he even sent a German weapons producer to Abdille. This shows that at a low scale Iyasu had already started to actively participate in the War.

that period show⁸. They did not show any sign of regret over the downfall of *Leġ Iyasu*. Tafari slowly established himself as the central factor in the Ethiopian government, and by 1922 he had assumed full power as a regent. For Germany, German diplomatic presence in Ethiopia was politically quite important, as it found itself diplomatically isolated all over the world. In this context, a possible state visit of *Rās Tafari* was of great symbolic importance for Germany.⁹

German documents on *Rās Tafari's* journey to Europe

The first detailed German document on Tafari's travel to Europe is the German envoy's report of April 27th 1924 from Addis Ababa¹⁰. The envoy Weiß reported to his Ministry that Tafari left to Europe on April 16th and was supposed to have arrived at Jerusalem around the time of this report, in order to celebrate Easter there. The Ministry was informed on the names of the members of Tafari's delegation, their ranks and posts, and Weiß occasionally added some information on their character. The delegation comprised, according to his report, ten official members, plus a great number of translators, secretaries and other officials and servants, altogether about 50 to 60 individuals. The list of names is interesting due to the comments, which reflect the German perception of the delegation:

1. *Rās Haylu*, hereditary ruler of Goggam, son of the last *negus* ('Königs') Takla Haymanot, who had been submitted by Menilek; in his late 40s, had not much contact with Europeans, is said to be in favor of reforms [= *Rās Häylu Takla Häymānot*].

2. *Rās Seyyum*, dispossessed Prince of Tegray, living in exile at Addis Ababa, grandson of Emperor Yohannes; does not play any role in foreign politics [= *Rās Seyyum Mangashā*, son of *Rās Mangashā Yohannes* of Tegray].

3. *Rās Gugsa Arāyā*, also a grandson of Emperor Yohannes; has already returned from Djibouti back to Addis Ababa [= son of *Rās Arāyā Sellāsē*].

4. *Rās Nādaw*, governor of Gore at the Sudanese border, has been elevated to *rās* a year ago due to his merits earned at Geneva [= *Rās Nādaw Abba Wallo*, governor of Illubabor].

⁸ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akten „Abessinien“ (here: mainly Akte R 131433).

⁹ There is a certain parallel to his state visit to Germany in 1954 - he was then the first head of state to visit Western Germany after World War II, thus symbolically documenting the end of Germany's diplomatic isolation.

¹⁰ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433, letter no. III E 1245.

5. *Daggāz* Gabra Sellāsē, former governor in Aksum at the time of the German Aksum Expedition led by Littmann¹¹; descendant of a great Tigrayan family, intelligent intrigant, member of the Crown Council [= *Daḡḡazmāč* Gabra Sellāsē Barya Gaber, governor of Aksum].

6. *Daggāz* Hayla Sellāsē, uncle of the regent, governor of Bālē; has already been in London at the occasion of the coronation of King Edward, confident of the regent [= *Daḡḡazmāč* Hayla Sellāsē Abāyné, son of *Qañāzmāč* Abāyné Ergata Qal of Manz, and husband of *Wayzaro* Mazlaqeya Ajabē, a daughter of *Wayzaro* Eheta Māryām Walda Mika'él, who was a sister of *Rās* Mak^wannen Walda Mika'él and thus the aunt of *Rās* Tafari Mak^wannen¹²].

7. *Daggāz* Wand Wasan, young person in his early 20s, son of *Rās* Kasa, who is the guardian of *Leḡ* Iyāsu [= *Daḡḡazmāč* Wandwasan Kāsā].

8. *Daggāz* Gasāsā, relative of Empress Ṭaytu, governor of Buno [= *Daḡḡazmāč* Gasāsā, governor in Semēn].

9. *Daggāz* Mulugēta, Minister of Finance, an old servant of Emperor Menelik [= the later Minister of War *Rās* Mulugēta Yeggezu].

10. *Ligābā* Wadājo, member of the court of the empress (Zawditu)."¹³

The report added that the only member of the delegation who was able to speak a foreign language was Gabra Sellāsē, who spoke Italian. The group of interpreters who accompanied the delegation was led by Sāhla Ṣadālu (spelling: "Zahale Sadalou"), officer of the légion d'honneur, and as the leader of the group of interpreters the second envoy of the delegation. Weiß reported, that he was of "obscure origin" and fully depended on French interests. The regent's private secretary was *blāttā* Heruy Walda Sellāsē, known in Berlin due to his previous visit a year ago, and who knew English fairly well. Three Europeans accompanied the delegation: the Greek honorary consul Dr Iakovos (alias "James") Zervos, acting as the delegation's medical doctor; the "Councillor of State" Comte Linan de Bellefond, known from the 1923 session of the League of Nations, "an instrument of the French legation"; and an Armenian acting as the regent's accountant. The German envoy's report showed the Germans' worries about the French dominance of the mission.

¹¹ This important philological and archaeological expedition, which took place in January to April 1906 under the leadership of Enno Littmann has been made possible through the invitation of Menelik II and the protection by Gabra Sellāsē, then governor of Aksum (see Wenig 2006).

¹³ Translation from German by the author.

This concern has been confirmed later by an encoded secret report by the German Embassy in Paris of 13th 1924, sent as a telegram. Tafari and a great number of followers visited the German embassy on 13 August. Tafari explained to the German president and government that he greatly regretted to be forced to cancel his visit to Germany¹⁴, which he had planned according to his discussions with the German envoy Weiß¹⁵. He explained that he had got a telegram from home, which made it necessary that he would return quickly to Ethiopia. He underlined that he would continue to cherish and work for the good relations with Germany and planned to visit Germany on the occasion of his next journey to Europe. However, he would send a diplomatic delegation to Germany, which should bring his gifts and greetings to the president and government. Already the same evening the three members of the delegation would depart (arrival the following evening at Berlin-Bahnhof Zoo), namely his uncle *Dağğazmāč* Hāyla Sellāsē, the general secretary of the Foreign Ministry *ato* Sahla Sadalu (Latin spelling: "Sahlé-Sedalou"), and the interpreter Sayfu Mikā'ēl. They would stay at Berlin for two days and continue their journey to Athens, where they would rejoin Tafari's party while he is visiting the Greek government on his way back. The report also contained some information on the conversation between the German diplomatic representative and Tafari: the German underlined the necessity to include Germany into a visit of Europe, Germany being a major actor within Europe. Tafari was described as dignified and intelligent, and as easily approachable and friendly. According to the report it seemed very probable that Tafari had been under the influence of France when he cancelled his visit. Tafari's aim was in fact to get important concessions from the French and therefore he would not wish to do anything to endanger his relations with them. "It is evident", the report remarked, "that if his delegation can reach Athens in time on their journey via Berlin, he himself could also have done so."

The final report of August 30th 1924 contained in this file mentioned that the delegation resided in the Hotel Esplanade. This report and the other documents allow to reconstruct the delegation's visit to Berlin in detail. On August 14th 1924 the delegation visited the historical castle of Sanssouci at Potsdam and other monuments; in the evening they visited

¹⁴ In fact, Tafari had previously already crossed Germany by train (via Hamburg) on his short state visit to Sweden, from France (in June 1924, see Marcus, 1995:63). This de-facto-visit purposely remained a non-visit, evidently in the hope (from the German side) that at the end of successful negotiations in France, Tafari would feel free to realize his planned official visit to Germany, and from the Ethiopian side, not to disturb in any way the ongoing negotiations with France.

¹⁵ The concluding report on the planned state visit of Tafari in Germany, dated 30 August 1924 (no. E 4594) and written by Heinburg, an official of the Ministry of Foreign Affairs in Berlin, mentions that Tafari seems to have promised the state visit to Weiß while being in Addis Ababa, while he did not clearly announce his visit during the later meeting with Weiß in London: "The result [of the meeting in London] was, that the prince-regent made excuses and declared that he would come to Germany if in any way possible.

the State Opera and witnessed the operette "Das Fürstenkind". On August 15th 1924 the Socialdemocratic German President Friedrich Ebert received the "Abessinische Sondergesandtschaft" ('Abyssinian Extraordinary Embassy')¹⁶. The Ethiopian envoy, *Dağğazmāč* Hāyla Sellāsā, decorated President Ebert with the Order of the Seal of Solomon. Ebert expressed the wish of the German government to continue and further deepen the good relations between the Ethiopian and German governments, regretting that the "Prince-Regent had been forced to give up his plan to visit Germany". Ebert received letters, a portrait and other gifts sent by the prince-regent and the empress¹⁷. After the audience the president and his wife invited the delegation to a "breakfast" (which, however, took place at 1:15 pm).

The interpreter *Ato* "Sahlé-Sedalou" was placed on the right of the president, and *Dağğazmāč* "Hayle-Selassie" on the right of the president's wife. A number of German officials also attended the ceremony (see the complete list reproduced in Smidt 2005a). Among them was "Herr Mittwoch", i.e. Eugen Mittwoch¹⁸ from the Oriental Seminar of Berlin. He was sitting on the right of *Dağğazmāč* Hāyla Sellāsē and served as an interpreter. Mittwoch had studied Amharic with his Amharic lecturer *Ālaqā* Tāyya Gabra Maryam at Berlin University in 1906-07, and had already played a certain role during the visit of the first Ethiopian delegation in 1907¹⁹. Also the German envoy in Ethiopia, Weiß, had the occasion to participate at this breakfast; he had traveled to Europe in order to follow the delegation and assure that their planned visit to Germany would materialize. He was placed at the end of the table, sitting in front of the interpreter Sāyfu Mikā'ēl ("Sayfou-Mikael"²⁰).

In the evening, the delegation visited a *variété* theatre and left Berlin the next day in the early morning in order to quickly follow Tafari's party on the way back via Vienna to Athens. The second envoy "Sahlé-Sedalou" used the occasion to stay still a bit longer in Hamburg, which he left a few days later on August 19th. From there he traveled back to Paris in order to

¹⁶ *Wolff's Telegraphisches Büro* (W.T.B.), Nacht-Ausgabe, 75. Jahrgang, Nr. 1691. Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433,

¹⁷ The final report of 30 August 1924 mentions: The skin of a *goreza*-monkey, a sword and shield and a honorary vestment, "which is only bestowed to sovereigns", and a photograph of Rās Tafari. Mrs. Ebert received a golden bracelet and a collar; a number of Ethiopian orders were bestowed to German officials. In return, a number of gifts were handed over to the envoys, to be delivered to the empress, to Tafari, his wife, the leader of the delegation (Hāyla Sellāsē), to the second envoy "Sahlé-Sedalou" and the interpreter. (According to a newspaper report of 16th August 1924, appeared in the *Lokal-Anzeiger*, documented in this file, Tafari transported 30 tons of luggage, most of this being gifts, back to Ethiopia).

¹⁸ Cp. his short biography, Voigt 2007.

¹⁹ This was now just the second Ethiopian diplomatic delegation sent to Germany. The first one had been sent by Menelik in 1907 (Smidt 2005b) - none was ever dispatched by *Leğ* lyāsu's government, due to the turbulences of World War I.

²⁰ NB: the transliteration of the Ethiopian names in this document was purely French, different from the earlier report on Tafari's delegation of April 1924.

prepare his participation at the next session of the League of Nations at Geneva.

The Ethiopian letters to the German government

The following four letters had been written in the context of the visit of the Ethiopian diplomatic envoys to Germany. The first two, by *Rās Tafari*, were written on August 13th 1924 in Paris, the day before the arrival of his delegation in Berlin. Only the official translations of these two letters are preserved in the files. The last two letters reproduced here were written by the delegation's head *Dağğazmāč* Hāyla Sellāsē after his return to Ethiopia. They had been brought to the German Legation at Addis Ababa by *Dağğazmāč* Hāyla Sellāsē personally, as the attached short report notes, following the wishes of *Rās Tafari*. Of these two, both the official translations and Amharic originals are preserved. A third letter was written by him to Professor Eugen Mittwoch, which is not kept in the files, as it had evidently been delivered to Mittwoch.

Letter of Rās Tafari to Reichskanzler Marx, August 13th 1924²¹

“Traduction

Taffari Makonnen Héritier du Trône et Régent de l'Empire d'Éthiopie.

À Son Excellence Monsieur Marx, Chancelier de la République d'Allemagne.

Que la paix soit avec vous.

Excellence,

avant mon retour pour mon pays, j'avais tant désiré pour visiter Berlin. Malheureusement la circonstance ne m'a pas permis vu le départ du bateau très rapproché, j'ai dû donc obligé de m'en presser de le prendre. Mais comme cela m'a fait beaucoup de peine, j'ai envoyé le *Dedjat* eh Hailessassé et Cato²² Sahlé Cédalou pour qu'ils vous expliquent bien la raison... D'autre part, je vous prie, Monsieur le Chancelier, de recevoir les objets que je vous ai envoyés comme signe de souvenir.

Comme le vieille amitié Éthiopico-Allemande est restée solide jusqu'à ce jour, je me permets de vous faire part que j'ai un grand désir pour que cette amitié se développe et se resserre davantage pour toujours.

²¹ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433, No. E 4655, only this translation is extant, the Amharic original missing.

²² i.e. *ato*, evidently misread from the handwritten original translation. The former "Dedjat eh" is evidently a misreading of "Dedjatch" (= short form of *dağğazmāč*).

Fait à Paris, le 6 Néhassé 1916 (13 Août 1924)

Signé: Taffari Makonnen.”

Letter of Rās Tafari to Reichskanzler Marx, August 13th 1924²³

“Traduction²⁴

Taffari Makonnen Héritier du Trône et Régent de l'Empire d'Éthiopie.

À Son Excellence Monsieur Marx Chancelier de la République d'Allemagne.

Que la paix soit avec vous.

Excellence,

J'ai l'honneur de vous envoyer le Grand Cordon de l'Étoile d'Éthiopie dans le but de vous témoigner mon grand désir pour que l'amitié existante depuis si longtemps entre l'Éthiopie et l'Allemagne soit de plus en plus resserrée et consolidée davantage.

Fait à Paris, le 6 Néhassé 1916 (13 Août 1924)

Signé: Taffari Makonnen.”

Letter of Dağğazmāč Hāyla Sellāsē to Reichspräsident Friedrich Ebert, October 8th 1924

“Übersetzung²⁵ des Schreibens des Detschasmatsch Haile Selassie aus Adis Abeba vom 8. Oktober 1924 an den Herrn Reichspräsidenten in Berlin.

An Seine Excellenz Herrn Ebert,

Präsident des Deutschen Reiches, Berlin.

Ich grüsse Sie voller Hochachtung. Wie ist Ihr Befinden? Mir geht es, bis auf das Bewusstsein der Ferne von Ihnen und Ihrem Lande, Gott sei Dank gut²⁶. Dank Ihren guten Wünschen und der Gnade

²³ Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433, No. E 4655, only this translation is extant, the Amharic original missing.

²⁴ Quite evidently this translation was done by a member of the Ethiopian delegation (i.e., Sayfu Mikā'ēl), as the style and the mistakes suggest. It is a machine typed letter - same as the following letter -, which shows that it is a copy of the original translation.

²⁵ Translation done by the German Legation at Addis Ababa, October 9th 1924, on the basis of two independent translations into French, according to the *chargé d'affaires*.

²⁶ A typical Ethiopian formula - the writer is fine, except suffering of the separation from the receiver of the letter (i.e., missing him). This expression belongs to the diplomatic language of friendship and closeness of the *habesha* society and can probably be only hardly understood by diplomats used to European-style diplomacy. It is interesting that the Ethiopian court language in the 1920s, after Ethiopia's admission to the League of Nations, and several decades of integration into the European diplomatic system, remained largely unchanged. Such formula of diplomatic politeness can already be found in numerous 19th century

Gottes bin ich wohlbehalten in mein Vaterland zurückgekehrt. Wenn Sie an die Deutsche Gesandtschaft schreiben, dann vergessen Sie bitte nicht, auch an mich einen Brief beizufügen, damit ich von Ihnen höre, wie es Ihnen geht.

Adis Abeba, den 28. Meckerem 1927 / 8. Oktober 1924 e. St.^{27/}
gez. Detschasmatsch Haile Selassie." (Seal)

Letter of Daḡḡazmāč Hāyła Sellāsē to the wife of Reichspräsident Ebert²⁸

"Übersetzung²⁹ des Schreibens des Detschasmatsch Haile Selassie aus Adis Abeba vom 8. Oktober 1924 an die Gemahlin des Herrn Reichspräsidenten in Berlin.

An Madame Ebert, Gemahlin des Herrn Reichspräsidenten, Berlin³⁰.

Madame; - ich grüsse Sie voller Hochachtung³¹. Wie ist Ihr Befinden?³² Mir geht es, bis auf das Bewusstsein der Ferne von Ihnen und Ihrem Lande, Gott sei Dank gut³³. Dank Ihren guten Wünschen³⁴ und

Ethiopian diplomatic letters documented in the various volumes of *Acta Aethiopica* edited by Sven Rubenson.

²⁷ = "europäischen Stiles" (?) = European Style.

²⁸ This letter is practically identical with the previous one, which was addressed to President Ebert. Also this is interesting: repetition is not abhorred by *habesha* diplomatic language, and the potential impoliteness lying in it is not felt: the same expressions of closeness are expressed in exactly the same way, which from the Ethiopian point of view is an example of perfect respect of protocol, while from German perspective it rather de-validates the credibility of the warm words – as they are evidently used for everyone. A European diplomat is usually well trained to express even most stereotype ideas in innumerable small literary and artistic variations, in order to avoid a "copy-and-paste" impression – which would not disturb an Ethiopian diplomat, as the fact itself counts most that one respects the protocol of politeness.

²⁹ Translation done by the German Legation at Addis Ababa, October 9th 1924, on the basis of two independent translations into French (according to the report of the *chargé d'affaires*).

³⁰ It is useful to compare the Amharic original of the letter to Mrs. Ebert (see the facsimile above) with this translation. It is preserved in the files together with the letter to President Ebert, but the letter to him is kept in a closed envelope, for which reason no reproduction of the letter to President Ebert can be published here. The first two lines would read more literally: "Let it reach the dear Madam Ebert / Wife of the German Government's President /"

³¹ The original text has rather: "I am presenting my respectful greetings." But the difference is insignificant; note the small difference, that the translator has added "Madam" at the beginning of the letter for reasons of politeness, while beginning letters with "Madam" or "Sir" was completely unusual in Ethiopian correspondence.

³² The original text makes this a bit stronger; it could be rendered as "I ask very much after your health, oh Dear [Lady]!"

³³ This translation is quite literal; one could also translate: "Except that I am missing you and your country, thanks to God I am well." The word *bastaqar* ('except') has been rendered mistakenly as *bastaqar* by the writer of the letter.

³⁴ The letter has "through your goodness" (*wuqabē*).

der Gnade Gottes bin ich wohlbehalten in mein Vaterland³⁵ zurückgekehrt. Wenn Sie einmal an Ihre Gesandtschaft³⁶ schreiben, die in unserem Lande hier ist, dann vergessen Sie bitte nicht, auch für mich einen Brief beizulegen, damit ich von Ihnen höre, wie es Ihnen geht³⁷.

Adis Abeba, den 28. Meckerem 1927³⁸ / 8. Oktober 1924 e. St. /³⁹
gez. Detschasmatsch Haile Selassie⁴⁰." (Seal)

The seal bears inscriptions in *fidal* and Latin letters (in French transliteration) and the year in Ethiopian and European numerals: on the right "1917" and on the left the year in Ethiopian numerals "1909". The Ethiopian numerals can not be securely read, but it seems that they represent "1909", i.e. the year in the Ethiopian calendar which corresponds to 1916/17 in the European calendar. The seal has therefore been produced well before the journey. The name is spelled in the following ways: "Dedjazmatche Haïle Séllassié" [Latin letters] / "Dağğazmāč Hāyla Sellāsē " [*fidal* letters]. In its middle field, Jesus is depicted as the ruler of the world (clearly depending on European iconographic tradition), on his right a holy king is praying to him – or an holy women (rather Saint Mary Magdalene than Saint Mary herself). Between them a plant is shown (or a cross?) and a banner bears the Ge'ez inscription "*astamḥeri qedma manbara teyebēlakī*". This can be understood as a teaching (evidently by Jesus) to a woman: "Before everything, teach the people, he said (to her)". This image may represent the name of the bearer of the seal, Hāyla Sellāsē meaning "The Power of the Trinity": Jesus standing for the Trinity, having power (of teaching?) over the world.

³⁵ This is a hypercorrect translation, oriented towards the expectation of the German reader; the writer simply wrote "my land".

³⁶ As this word did not exist in Amharic, the writer wrote *légasiwon* (= French: légation).

³⁷ The first part of the phrase does not pose any problems: "In case you have time to write to your legation in our land..." - this is followed by a complicated formula of politeness: "... I beg you not to separate (*endayelayañ*) your writing from a message (*yamiyas tawqañ*) on your well-being for me (*lanēm*)", which should mean that when she is writing a letter to the legation, this should automatically be linked with the writing of another letter to himself ... The German translation corresponds to this meaning, even if the way to express that idea is quite different.

³⁸ This date is a mistake by the translator. In the original letter it is "Maskaram 28th day, 1917th year".

³⁹ European date added by the translator (for "e. St." see footnote 27).

⁴⁰ Interestingly the letter really bears the signature of the writer, which was completely unusual in Ethiopian correspondence (and often is even today). Instead a seal was usually applied to letters, a custom established from the early 19th century onwards. This shows the willingness of the writers to adapt to European style.

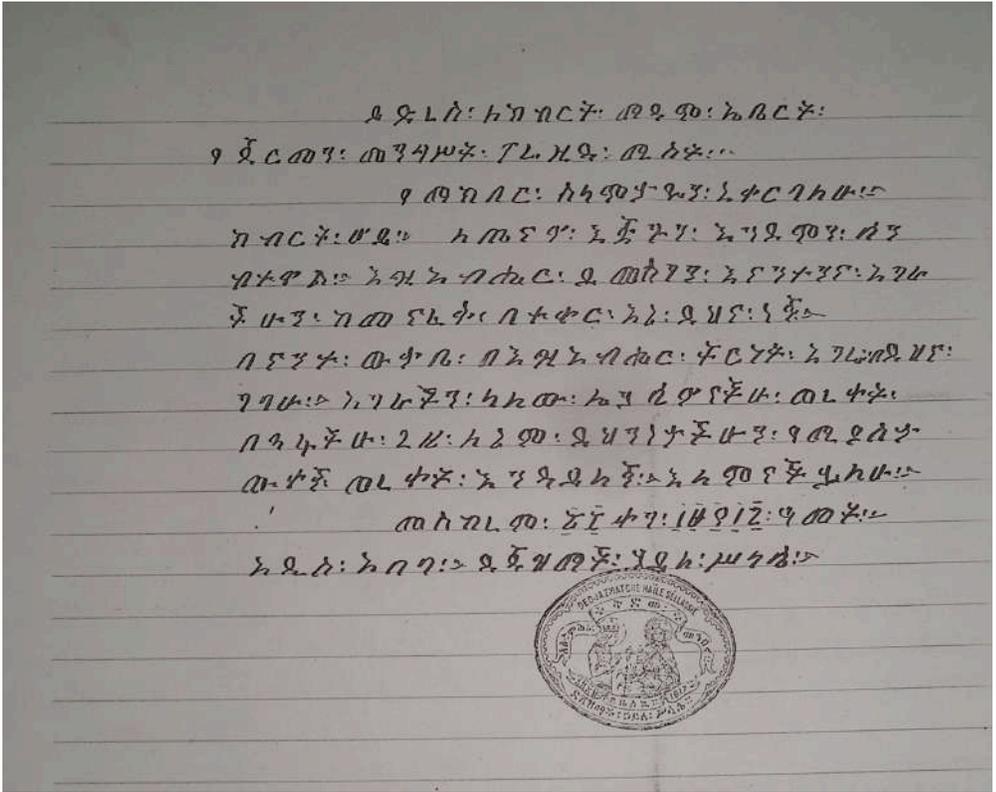


Fig. 1 - Facsimile of the original Amharic letter to Mrs. Ebert



Fig. 2 - Detail from the same letter

The aftermath: continued good diplomatic relations

It was decided by the Ministry of Foreign Affairs not to respond to any of the letters written by *Rās Tafari* on August 13th, as the delegation had already received the government's official response and gifts during their visit⁴¹. This decision had seemingly no negative effects. The German *chargé d'affaires* at Addis Ababa (acting during the absence of the envoy Weiß) wrote a polite letter of condolence remembering the anniversary of Menelik's death to Empress Zawditu, his daughter, on December 12th 1924⁴². This letter was most positively answered by the empress on the following day. The *chargé d'affaires* reported to his Ministry on December 14th that the letter's length and warmth exceeded the expected expressions of politeness and could be interpreted as a good sign of continued good relations with Ethiopia. The empress wrote on the relations with Germany:

“Sie erinnern sich an die Freundschaft, die zwischen dem Kaiser Menelik und den Deutschen war, und Sie sagen mir, dass dieser Tag [des Todes Menileks] auch ein Tag des Schmerzes für die Deutschen ist. Das ist aller Welt bekannt: wahrlich, der Kaiser hatte viel Liebe für das Deutsche Volk. Es ist bestimmt und wird bestimmt bleiben, dass auch ich immer von dem festen Willen und Wunsch erfüllt bin, die Freundschaft zwischen unseren beiden Ländern immer zu bewahren und immer noch besser werden zu lassen. Denn diese Freundschaft habe ich von dem Kaiser geerbt. Nun ist er in ein Land gegangen, aus dem es keine Wiederkehr gibt, aber sein Name wird bei uns immer leben. Er hat sein Volk verlassen, indem er es in Freundschaft mit den gebildeten Völkern zurückliess, er hat Abessinien für immer geeint⁴³, weil er es mit Klugheit, Güte und Nachsicht regierte.”⁴⁴

To summarize, the empress expresses the deep friendship, which linked Menelik with the German people, a friendship, which she inherited. She praises the unification of Ethiopia achieved by him and the friendship with foreign countries started by him. This letter summarizes well the situation in which the relations between the two countries were in that historical period: There is no doubt about the trust and sympathy between the officials representing both countries – but this letter, as all the others, does not contain any reference to concrete projects or plans. The relations are

⁴¹ According to the note "Zu E 4655" of 5th September 1924; Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433.

⁴² Emperor Menelik had died 11 years before, on December 13th 1913.

⁴³ The term "Abessinien" does not appear in the original letter, where the expression "ya'ityop'yā andennat" ('Ethiopia's unity') is used. Even if not correct in the formal sense, the geographic-cultural term "Abessinien" (appropriate for the highlands), was generally used as a synonym for the state-name Ethiopia in Europe in that time.

⁴⁴ Translation done by the German Legation (Anl. 3 z.K. Nr. 123 v. 14.12.24, Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433).

evidently seen – by both sides – rather as potentially important for the future, but not of real importance for present politics. Also that fact that in late 1924 Tafari, who was in the centre of real-politics, addressed no letters any more to the German government, confirms this observation. The entertainment of warm friendship was rather to be done by Zawditu, who assumed a more ceremonious role.

What remained from the “failed state visit” of Tafari? Interestingly, not the feeling of failure – on neither side, but the reassurance and reassertion of continued friendship. The further documentation in the German Foreign Ministry's files show that migration of Germans to Ethiopia, who were especially interesting for the further development of the economic sector, continued and that trade relations slowly, but constantly increased; political relations stayed warm and were based on the repeated assurance of continued mutual friendship⁴⁵. This result was the best Tafari could hope for – and he reached it with a minimum of efforts. In this sense this “failure” is a further example for Tafari's political and diplomatic ability to achieve excellent results even in a situation, in which others would not have been able to avoid diplomatic disturbance.

References

Sources

Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433 (“Acta betreffend: das Kaiserl. Haus Abessinien. Vol. vom Mai 1909 – 1925, Rep. I. Afrika, No. 35”).

Bibliography

Asfa-Wossen Asserate, Smidt W., 2007, Le'ul, in Uhlig S. (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. III (He-N), Wiesbaden, Harrassowitz, 556.

Bairu Tafla, 1981, *Ethiopia and Germany, Cultural, Political and Economic Relations, 1871-1936*, Wiesbaden, Harrassowitz (Äthiopistische Forschungen 5).

Ficquet E., Smidt W., Forthcoming, *Life and Times of Lij Iyasu: New Insights*, Münster, Lit-Verlag.

Haberland E., 1985, *Three Hundred Years of Ethiopian-German Academic Collaboration*, Addis Ababa, Frobenius-Institut (Sonderschriften des Frobenius-Instituts 2).

⁴⁵ The situation of Germans in Ethiopia was well described in a report of the German *chargé d'affaires* Lorenz Jensen. The conditions of immigration to Ethiopia were favorable for Germans, who could expect to obtain interesting concessions all over the country. (Document V B 1942, pages no. L014103-06, Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Berlin: Akte R 131433).

- Marcus H., 1995, *Haile Sellassie, the Formative Years*, New Jersey - Asmara, Red Sea Press.
- Scholler H., 1980, German Word War I Aims in Ethiopia. The Frobenius-Hall Mission, in Tubiana J. (ed.), *Modern Ethiopia. From the Accession of Menelik II to the Present. Proceedings of the Fifth International Conference of Ethiopian Studies*, Rotterdam, 303-326.
- Smidt, W., 2006, Jensen, Lorenz [Dragoman], in Lohmeier D. et al. (eds.), *Biographisches Lexikon für Schleswig-Holstein und Lübeck*, Bd. 12 , Neumünster: Wachholtz, 232-35.
- Smidt W., 2005a, *Äthiopien und Deutschland: 100 Jahre diplomatische Beziehungen, Ethiopia and Germany: 100 years diplomatic relations*, Addis Abeba, Deutsche Botschaft Addis Abeba.
- Smidt W., 2005b, „Annäherung Deutschlands und Aethiopiens“: Unbekannte Briefe des Kaisers Menelik II. und seines Gesandten 1907-08, in Brüne S., Scholler H. (eds.), *Auf dem Weg zum modernen Äthiopien - Festschrift für Bairu Tafla*, Münster, Lit-Verlag, 197-224.
- Smidt W., 2005c, Germany, relations with [Ethiopia], in: Uhlig S. (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, Bd. II (D-Ha), Wiesbaden, 768-71.
- Smidt W., 2004, Five centuries of Ethio-German relations, in Schauer Ph., Klucke D. et al. (eds.), *Ethio-German Relations*, Addis Ababa, Embassy of the Federal Republic of Germany, 6-14.
- Voigt R., 2007, Mittwoch, Eugen, in Uhlig S. (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 3, Wiesbaden: Harrassowitz, 981-82.
- Wenig St. (ed.), Smidt W., Volker-Saad K. and Vogt B. (collab.), 2006, *In kaiserlichem Auftrag: Die Deutsche Aksum-Expedition 1906 unter Enno Littmann*, vol. 1, Aichwald, Verlag Lindensoft (Forschungen zur Archäologie Außereuropäischer Kulturen [FAAK], Vol. 3.1).
- Zelleke A., 2004, *100 Jahre Deutsch-Äthiopischer Freundschafts- und Handelsvertrag 1905-2005*, Bonn 2004.

Abstract / Résumé

Smidt W.G.C., 2013, A Failed State Visit: Letters of Rās Tafari and His Envoy to the German Government in 1924, *Annales d'Éthiopie*, 28, 117-131.

In 1924 Rās Tafari, the regent and heir to the throne of Ethiopia, undertook his famous diplomatic journey to Europe, which can be regarded as a turning-point in his relations with the European powers. The example of his planned journey to Germany, which never materialized, shows his high diplomatic skills. While this state-visit had *de facto* failed due to opposition from France and other European powers, he still managed to create a favorable impression in Germany and thus showed his great skill to give a positive turn even to diplomatically difficult situations. This article describes the journey of the Ethiopian delegation, which went to Berlin instead of Rās Tafari, documents the Ethiopian diplomatic correspondence which is still partially extant, and discusses the language and political iconography involved.

Mots-clefs : History of diplomacy, German-Ethiopian relations, political epistolography, seals and political iconography, Tafari's visit to Europe (1924)

Une visite d'État manquée : Lettres du rās Tafari et son représentant auprès du gouvernement allemand en 1924 – En 1924 rās Tafari, le régent et héritier du trône en Éthiopie entreprit un fameux voyage diplomatique en Europe, qui peut être considéré comme un tournant dans ses relations avec les puissances européennes. L'exemple de sa visite prévue en Allemagne, qui ne s'est pas réalisée, révèle ses qualités de diplomate. Cette visite ayant *de facto* échoué à cause de l'opposition de la France et d'autres puissances européennes, il a néanmoins réussi à créer une impression favorable en Allemagne, ce qui démontre son habileté à donner un tour positif à une situation diplomatique difficile. Cet article décrit le voyage de la délégation éthiopienne, partie pour Berlin à la place de Tafari, documente la correspondance diplomatique qui a en partie survécu, et discute le langage et l'iconographie politique à l'œuvre.

Keywords: Histoire de la diplomatie, relation éthio-allemandes, épistolographie politique, sceaux et iconographie politique, visite de Tafari en Europe (1924)

Rās Tafari dans la mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie

Boris Adjemian*

L'étude de la place occupée par le rās Tafari dans la mémoire de l'immigration arménienne s'inscrit dans le sillage de récents travaux sur l'histoire des étrangers en Éthiopie qui renouvellent une historiographie déjà ancienne sur cette question (Bonacci, 2008 ; Adjemian, 2011 ; Samson A. Bezabeh, 2011). Les auteurs de ces travaux n'hésitent plus à investir le champ de la mémoire et des enquêtes de terrain, multipliant les types de sources et confrontant les sources classiques de l'historiographie de l'Éthiopie contemporaine (archives diplomatiques européennes, récits de voyages, sources officielles éthiopiennes), longtemps privilégiées, à des matériaux mis au jour sur le terrain, comme les sources orales, iconographiques et épigraphiques (Adjemian, 2012a), ou encore des archives privées. La mémoire des immigrations se révèle en effet comme un champ d'investigation fécond pour l'histoire contemporaine de l'Éthiopie. La figure du rās Tafari dans la mémoire de l'immigration arménienne, qui reflète les perceptions et les adaptations des immigrants et de leurs descendants aux transformations de leur société de résidence au xx^e siècle, en offre un exemple.

L'immigration arménienne en Éthiopie a commencé dans les années 1870 à 1880, notamment à Harar¹. Elle a pu s'appuyer sur l'existence

* Centre d'études des mondes africains (CEMAf).

¹ La littérature de voyage européenne témoigne de la présence récurrente de commerçants et artisans arméniens dans des localités du nord de l'espace abyssinien depuis le début du xix^e siècle, mais elle n'avait pas encore un caractère communautaire ni celui d'une immigration définitive. Voir par exemple les récits de Théophile Lefebvre (1845), Edmond Combes et Maurice Tamisier (1838), et Arnauld d'Abbadie (1868). Par ailleurs, alors que les contacts entre chrétiens éthiopiens et arméniens remontent à l'époque médiévale, comme le rappelle la venue du moine Ēwostātēwos en Arménie entre 1337 et 1352 (Lusini, 1993), la présence de voyageurs arméniens en Éthiopie est attestée depuis le xvi^e siècle, avec notamment le fameux ambassadeur de la reine Elēni auprès du roi du Portugal, le marchand Matēwos (Sergew Hable Sellassie, 1974 ; Beckingham et Huntingford, 1961), ainsi que la venue d'artistes et d'ingénieurs syriens et arméniens évoquée par la chronique de Galāwdēwos (Conzelman, 1895 : 143). Au xvii^e siècle, un autre marchand arménien, le célèbre Khodja Murad, fut l'émissaire de trois souverains éthiopiens successifs entre les années 1640 et 1700, suivi par son propre neveu que l'empereur Iyāsu I^{er} tenta d'envoyer en ambassade à

d'une importante communauté arménienne en Égypte au XIX^e siècle. Longtemps le fait d'individus venus seuls, cette immigration a pris une dimension familiale après les massacres perpétrés contre les Arméniens de l'Empire ottoman, entre 1894 et 1896, sous le règne du sultan Abdülhamid II (1876-1909). La population arménienne ne dépassait vraisemblablement pas 200 personnes à la fin du règne de Menelik², principalement regroupées à Harar, Addis-Abeba et Diré Daoua. Elle n'en constituait pas moins l'un des principaux groupes d'étrangers en Éthiopie, avec les Arabes, les Grecs et les Indiens (Métab, 1922 ; Zervos, 1936). Une seconde vague migratoire, conséquence indirecte du génocide de 1915, porta ce nombre à près de 1 200 personnes dans l'entre-deux-guerres³. L'effectif de la communauté arménienne est resté assez stable par la suite, si l'on excepte les années de l'occupation de l'Éthiopie par l'Italie (1936-1941). Mais les bouleversements économiques et politiques introduits par la révolution de 1974 ont entraîné le départ de la majorité des Arméniens d'Éthiopie, qui n'étaient guère plus de 80 à Addis-Abeba en novembre 2012.

L'historiographie des étrangers en Éthiopie a généralement décrit les Arméniens comme un groupe de marchands et d'artisans, en se fondant essentiellement sur les sources écrites européennes contemporaines (Pankhurst, 1967 et 1981⁴), mais en négligeant d'étudier les ancrages sociaux de ces individus dans leur pays d'accueil. La remarquable

la cour de Louis XIV (Van Donzel, 1979 ; Caix de Saint-Aymour, 1886 ; Bruce, 1790 ; Ludolf, 1684). La cour de Yohannes I^{er} à Gondar reçut également la visite de l'évêque arménien Hovhannes Tutundji en 1679 (Guidi, 1903 ; Van Donzel, 1979 ; Tedeschi, 1990). Les voyages arméniens en Éthiopie se poursuivirent au XVIII^e siècle (voir par exemple Gruntfest, 1984), avec notamment le séjour à Gondar du marchand de pierres précieuses arménien Hovhannes Thovmadjian, entre 1764 et 1766 (Pétchiguan, 1937a, 1937b ; Nersessian et Pankhurst, 1986). C'est en particulier grâce au récit manuscrit laissé par Thovmadjian que Stépannos Agonts, abbé du monastère catholique arménien de Saint-Lazare à Venise, put écrire une description du « Habech » (Abyssinie) dans sa *Géographie des quatre parties du monde* en 1802, en se fondant sur des témoignages récents et non sur les seules descriptions européennes du XVI^e et du début du XVII^e siècles (Adjemian, 1998). Pour d'autres références, voir Pankhurst (1977, 1978-1979) et Adjemian (2011).

² Voir la liste de 84 Arméniens établie par la légation de France, qui ne tient pas compte des nombreux enfants et femmes de la communauté, dans les archives du ministère des Affaires étrangères [MAE], Nouvelle série [NS], Éthiopie 72, Première annexe à la dépêche de la légation de France en Abyssinie du 17 septembre 1908 : « Sujets ottomans à Addis-Abbeba ».

³ Le chiffre de 2 800 Arméniens, cité par Giuseppe Martucci (1940), est repris dans de nombreuses publications mais il est hautement exagéré. Il provient du célèbre livre d'Adrien Zervos, mais ce dernier se contredit et avance aussi le chiffre plus vraisemblable de 1 200 Arméniens (Zervos, 1936 : 14, 415, 497).

⁴ Les études publiées sur l'histoire des étrangers en Éthiopie se sont longtemps conformées à ce canevas (voir par exemple Natsoulas, 1977 ; Ghanotakis, 1979), ayant parfois recours à des témoignages oraux et photographiques à titre informatif, ou illustratif, mais sans réflexion particulière sur les mémoires des immigrations en Éthiopie. Elles se sont contentées le plus souvent de prendre note des « apports » des étrangers à l'Éthiopie, dans la perspective des *community studies*, mais n'ont que peu interrogé les attitudes de la société locale à l'égard de ces communautés ni les représentations des étrangers et de l'altérité en Éthiopie.

intégration de ces immigrants et de leurs enfants dans la société locale se traduisait en particulier par la maîtrise de la langue amharique, la diversité des métiers pratiqués, ainsi qu'une présence relativement importante dans les emplois subalternes de l'administration et du gouvernement éthiopien ou du palais impérial (Adjemian, 2011 et 2012b), en dépit (ou peut-être en raison) d'un statut politique longtemps incertain qui ne les liait formellement à aucun État⁵. On constate que les Arméniens occupaient des fonctions liées à la mise en scène du pouvoir des souverains, comme l'orfèvrerie, la photographie, les métiers de tailleur et de brodeur, et plus tard la musique, ou encore des emplois relatifs à la vie domestique de la cour, comme ceux de cuisinier, de jardinier, de tapissier et de bottier, mais aussi de camériste, de nourrice et de sage-femme (Adjemian, 2011 : 142-146)⁶. Ces fonctions auraient difficilement pu être confiées à des Européens dans un contexte politique où les souverains éthiopiens se devaient d'apparaître comme les garants de l'indépendance inviolée de leur pays face aux puissances coloniales. Il y a, de plus, tout lieu de croire que l'appartenance des Arméniens à une Église sœur, avec laquelle l'Église et les rois d'Éthiopie entretenaient des liens séculaires, notamment à Jérusalem (lire *infra*), rendait moins problématique leur présence au palais et leur action dans des domaines jugés aussi sensibles que ceux de l'image du souverain et de son intimité⁷. Il est donc manifeste qu'il faille dépasser l'image conventionnelle des marchands et des artisans pour comprendre les liens complexes noués par les Arméniens à l'intérieur de la société éthiopienne, et particulièrement pour bon nombre d'entre eux dans les cercles les plus proches du pouvoir politique. Mais c'est surtout l'étude de la « mémoire d'hôtes » développée et partagée par les descendants de l'immigration arménienne en Éthiopie qui rend compte de leur sédentarisation en Éthiopie, en instaurant le pays de résidence en *homeland*, comme une patrie de substitution qui aurait été créée ou retrouvée dans la dispersion (Adjemian 2012c). L'étude de leur mémoire collective montre

⁵ La majorité des Arméniens présents en Éthiopie à la fin du règne de Menelik étaient sujets ottomans. Une partie se fit enregistrer sur les registres de la légation d'Allemagne en 1909, afin de bénéficier de sa protection en cas des troubles que semblaient devoir provoquer la mort de Menelik, considérée comme imminente. En 1914, beaucoup passèrent sous la protection de la légation de Russie (fermée en 1917). Apatrides *de jure* ou *de facto* après la Grande Guerre, la plupart se virent accorder la protection de la légation de France au début des années 1920, mais leur situation juridique demeura précaire jusqu'à la seconde moitié du xx^e siècle.

⁶ Ceci s'explique notamment par le fait que les Arméniens, à la différence de la majorité des autres populations étrangères en Éthiopie, comptèrent assez tôt des femmes en leur sein, dès les années 1890 (Mérab, 1920-1929 : II, 112 ; De Castro, 1915 : I, 219).

⁷ C'est ce que semble confirmer le choix de l'Arménien Bédros Boyadjian comme photographe officiel de la cour d'Éthiopie par Menelik en 1906 (Sohier, 2012). Le récit bien connu du père Dimothéos (1871) montre que ces liens religieux particuliers entre Arméniens et Éthiopiens assuraient aux Arméniens une place particulière dans les représentations des étrangers qui avaient cours en Éthiopie au milieu du xix^e siècle. Pour une analyse plus précise de cette question des représentations des étrangers et des usages politiques du passé par les souverains éthiopiens, voir Adjemian (2011, 2013a, 2013b : 53-63 et 73-90).

que ces immigrants et leurs descendants ne se sont pas perçus comme de simples marchands, mais comme les partenaires d'une relation privilégiée, nouée depuis le règne de Menelik II (1889-1913) avec les détenteurs du pouvoir politique éthiopien, dont ils se sont vus comme les favoris et les protégés. Ce Grand Récit de l'immigration arménienne, auquel nous donnons accès des sources écrites, mais surtout iconographiques et orales, s'ordonne autour du thème de l'amitié des rois d'Éthiopie pour les Arméniens, véritable métaphore mémorielle de l'enracinement. Au premier rang de ces sources viennent les longs récits énoncés par l'ancien doyen et président de la communauté, Avédis Terzian, dans le contexte de mes premiers travaux de terrain à Addis-Abeba, entre 1997 et 2000⁸. Ces récits, qui forment un corpus de près de 150 pages, doivent faire l'objet d'une publication intégrale, actuellement en cours de préparation. Avédis Terzian était considéré dans les années 1990 comme la personne la plus savante sur l'histoire de la communauté arménienne. Au moment où l'existence de sa communauté, très affaiblie par les années terribles du *darg*, paraissait menacée, il aspirait à dire *ce qui devait être dit* du passé des Arméniens en Éthiopie, comme s'il devait écrire par procuration une sorte d'« autobiographie collective », laquelle revêt aujourd'hui une forte valeur patrimoniale pour ses compatriotes (Adjemian, 2011 : 195-206 et 2013b : 101-124). Étant donné le contexte de leur énonciation et de l'interrelation particulière entre l'historien et le narrateur, ces récits ne doivent pas être considérés comme un témoignage parmi d'autres mais comme l'évidence la plus probante de l'existence d'un Grand Récit du passé effectivement partagé au sein de la communauté arménienne. Les récits d'Avédis Terzian ne peuvent pas être isolés de l'environnement social qui était le sien, à l'intérieur duquel ils rencontrent encore aujourd'hui une forte résonance. C'est en ce sens qu'il nous offrent une fenêtre sur une mémoire collective des temps pionniers de l'immigration qui reste vivace à l'intérieur du groupe, et parfois même au-delà. Dans cette mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie, Menelik apparaît comme le souverain arménophile par excellence, et son règne comme un âge d'or. La place du *rās* Tafari est donc celle, si difficile à prendre, d'un successeur du maître idéal qu'incarnait Menelik. Elle témoigne de l'expérience vécue, par les immigrants et leurs descendants, de la transformation des liens privilégiés de leur communauté avec le pouvoir impérial éthiopien au début du XX^e siècle.

⁸ Né à Harar en 1904, décédé à Addis-Abeba le 25 juillet 2000, Avédis Terzian était le fils de l'un des serviteurs arméniens les plus célèbres de l'empereur Menelik. Ancien interprète de la légation des États-Unis, il fut interviewé par de nombreux chercheurs, étudiants, journalistes et documentaristes, notamment dans les travaux de Richard Pankhurst (1967, 1968, 1981), Peter Garretson (1974, 2000), Chris Prouty (1986), Bahru Zewde (2002), etc.

Le temps de la régence : entre la fin vécue et la continuation rêvée d'un âge d'or

D'après ce que nous pouvons en juger par les sources dont nous disposons, le règne de Menelik a été investi, dans la mémoire arménienne, comme le cadre idéal de l'enracinement des immigrants dans leur pays d'accueil, à l'ombre protectrice du souverain éthiopien. La disparition de Menelik et le règne bref mais mouvementé de son petit-fils *leḡ* Iyāsu (1913-1916) ont généré inquiétudes et rumeurs des plus alarmistes au sein des communautés étrangères⁹. Elles apparaissent comme un temps des troubles dans le Grand Récit arménien en Éthiopie, dont les traces semblent traduire la crainte des immigrants de perdre la protection politique que l'empereur leur avait accordée (Adjemian, 2011 : 333-346 et 2013b : 198-205). La régence du *rās* Tafari (1916-1930) apparaît comme un temps de stabilité retrouvée dans les récits d'Avédis Terzian, au sortir des incertitudes nées de la succession troublée de Menelik et des désordres de la Grande Guerre, mais elle se distingue nettement de l'âge d'or originel et semble plutôt marquer le début d'un lent désenchantement.

Si nous considérons, avec Maurice Halbwachs, que la mémoire s'écrit au miroir des considérations du temps présent, on peut se demander pourquoi la régence du *rās* Tafari apparaît comme la fin d'un âge d'or arménien en Éthiopie, alors même que la présence des Arméniens au palais et dans l'entourage du prince héritier s'est maintenue, et que la situation socio-économique de la communauté s'est améliorée¹⁰. Remarquant que nombre de sociétés assignent aux vieillards la fonction de dire le passé, l'auteur des *Cadres sociaux de la mémoire* soulignait que ceux-ci « ne jugent peut-être pas très impartialement le présent » et que la reconstruction du passé s'effectue en partie sous la pression de leurs préjugés et de leurs préférences. Or, à l'instar des philosophes grecs et des mythes des Anciens, la « société des vieillards » tend à situer l'âge d'or, non à la fin, mais au commencement du monde : « c'est que toute fonction sociale tend à s'exagérer » (Halbwachs, 1994 [1925] : 105-106).

⁹ MAE, NS, Éthiopie 62, « Protection des Ottomans en Abyssinie », Brice à Pichon, Addis-Abeba, 10 février 1909 ; « A. S. de la population européenne », Addis-Abeba, 14 novembre 1909. Voir aussi Mérab (1920-1929 : II, 66, 240-241), Montandon (1913 : 22), Annaratone (1914 : 155).

¹⁰ L'analyse des registres des naissances et des mariages de l'église arménienne d'Addis-Abeba montre qu'à partir de 1923, la communauté enregistre au moins dix naissances par an (vingt en 1927, 1931 et 1935). Le profil professionnel des immigrants et de leurs descendants, souvent nés en Éthiopie et qui maîtrisaient à la fois la langue et les usages locaux, tendait à se diversifier dans l'entre-deux-guerres, avec une diminution notable des activités commerciales au profit des métiers d'artisan, des emplois de bureau, des postes de fonctionnaires, d'interprètes et d'enseignants, et même des professions libérales.

Les années de la régence ont coïncidé avec la disparition progressive des grandes figures de la première génération des immigrants arméniens, comme Boghos Markarian (mort en 1922), l'orfèvre Dikran Ebeyan (1926) et le propre père d'Avédis Terzian, Sarkis Terzian (1915)¹¹. Anciens serviteurs de Menelik, tous avaient, pour reprendre les mots d'Avédis Terzian, déjà « passé leur période d'importance » au palais à la fin de son règne. Si bien que l'âge d'or des Arméniens d'Éthiopie, qu'ils ont incarné *a posteriori*, pouvait déjà être présenté comme révolu, au moment de l'accession au pouvoir de Tafari, par la fraction la plus âgée des contemporains. Les récits d'Avédis Terzian sont tributaires de cet état de fait, car lui-même n'a commencé à rassembler des témoignages sur l'histoire de sa communauté qu'en consultant les vieillards, au début des années 1920, lors de son retour au pays natal après sept à huit années d'études effectuées à Istanbul. Soucieux de montrer l'écart entre le temps à venir de la régence et l'âge d'or de l'amitié des rois éthiopiens pour les Arméniens, il commence par présenter Tafari comme s'il avait été bien trop jeune et bien trop insignifiant, politiquement, pour combler le vide laissé par la disparition de Menelik :

« Notre relation [avec les rois] n'était pas seulement une relation civile, il y avait un genre de relation de l'État [du temps] de Menelik ou [de] *leğ lyāsu*. *Leğ lyāsu* venait quelquefois dans la semaine prendre un whisky avec mon père. Ma bonne, qui m'a fait grandir, était une jeune fille que Menelik avait donnée à mon père. C'était [une] esclave. Alors elle me di[sai]t : "*leğ lyāsu* venait accompagné de Tafari". Le futur empereur. Et elle di[sai]t : "Tafari nous le connaiss[i]ons de Harar ! Le fils de Mak^wannen. Alors pour nous Tafari était un enfant. Mais *leğ lyāsu* le portait avec [lui], ils n'entraient pas ensemble avec ton père. Ils le mettaient sur le balcon ! Alors ça me faisait de la peine de voir le fils de Mak^wannen sur le balcon !" »

La période politique troublée qui a immédiatement précédé l'accession au pouvoir de Tafari et sa désignation comme prince héritier et régent de l'empire, sous le règne de l'impératrice Zawditu (1916-1930), marque une véritable césure dans la mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie. La rumeur persistante de l'implication d'un photographe arménien, Lévon Yazedjian, dans un complot ourdi par les adversaires de *leğ lyāsu*¹², peut être interprétée comme une manifestation de la proximité

¹¹ Boghos Markarian serait entré vers 1865 au service du *dağğāzmāč* Kasa du Tegray, le futur empereur Yohannes IV (1872-1889), avant de le quitter (apparemment en 1874 ou 1875) pour le *negus* du Šawā, Menelik, dont les sources arméniennes le présentent comme un intime. Dikran Ebeyan aurait lui-même travaillé à la cour de Yohannes IV avant de se rapprocher de Menelik et de devenir l'orfèvre de la cour, dans les années 1880 et 1890. Quant à Sarkis Terzian, il serait entré en 1887 au service du *rās* Mak^wannen à Harar, avant de devenir un des hommes de confiance de l'empereur Menelik (Patapan, 1930 : 165-170, 225 ; Adjemian, 2011 : 209-221, 234-238 et 2013b : 126-140).

¹² *Foreign Office* [FO] 371/2593 : « Lidj lasu's Moslem intrigues », Thesiger au ministre, Addis-Abeba, 20 juillet 1916. Également Gebre-Igziabihér Elyas (1994 : chap. 25). La rumeur est

des Arméniens avec la cour impériale et ses intrigues, dans le droit fil de la situation privilégiée qu'ils estimaient avoir occupée du temps de Menelik (Adjemian, 2011 : 347-361 et 2013b : 205-212). Il s'agit de la fabrication d'un photomontage montrant *leğ* lyāsu vêtu comme un musulman, et qui aurait été utilisé comme une arme de propagande par ses ennemis pour convaincre les grands de l'empire de le destituer. La proximité de la famille Yazedjian avec la cour dans les années de la régence apparaît, dans la mémoire collective, comme la rétribution de cette trahison. Seules les sources arméniennes, à ma connaissance, mentionnent la nomination de Lévon Yazedjian au poste de chef de la police d'Addis-Abeba en 1916, mais celle-ci entre en résonance avec l'affaire du portrait de lyāsu. Lévon aurait été nommé à ce poste au plus fort des troubles déclenchés, dans la capitale, par la destitution et la fuite de lyāsu, au moment même où le *negus* Mikaël, à la tête d'une armée venue restaurer le pouvoir de son fils, rencontrait les soldats fidèles à Tafari à la bataille de Sagalē (octobre 1916). Lévon aurait été assisté dans sa tâche par son fils aîné, Paylag Yazedjian. Quant à son épouse, Araxie, elle devait conserver au palais son rang de responsable des ateliers de tapis du palais impérial, et devenir une proche de l'épouse du prince héritier, Manan, qu'elle accompagna en pèlerinage à Jérusalem en 1923. La carrière de Paylag Yazedjian dans la haute administration éthiopienne, où il occupa notamment le poste de vice-gouverneur de la Municipalité d'Addis-Abeba dans les années 1950, peut également être perçue, dans ce cadre mémoriel, comme une conséquence directe de l'affaire du portrait (Adjemian, 2011 : 354-355, 359-360). Pour la propre fille de Lévon Yazedjian, Anna Marcerou¹³, il importait cependant de souligner que son père n'avait participé au complot en produisant ce portrait de lyāsu enturbanné qu'à contrecœur, et que Tafari lui avait forcé la main, en le subtilisant, et en associant malgré lui l'Arménien à la trahison de l'héritier légitime de Menelik. Du reste, les rumeurs selon lesquelles Lévon aurait été grassement soudoyé par les Anglais pour fabriquer un tel photomontage, que rapportait Avédis Terzian¹⁴, expliquent que les Arméniens n'aient pas pu s'enorgueillir du rôle prêté à Yazedjian : « Beaucoup d'Éthiopiens accusent Yazedjian d'avoir mal agi. Ils disent : "Il n'avait pas le droit de renverser un empereur" ». Si le rôle prêté à Lévon associe encore une fois un immigrant arménien et sa famille à un dirigeant politique éthiopien de premier plan, en la personne de Tafari, il ne semble plus participer de la même héroïsation que les exploits des serviteurs arméniens du palais dans le récit idyllique du règne de Menelik.

encore rapportée dans les années 1930 par Ladislas Farago (1935 : 61) et Evelyn Waugh (2002 [1931] : 34-35), lequel évoque « un montage dû au talent d'un photographe arménien d'Addis-Abeba ». Voir aussi Berhanou Abebe (2001 et 2003).

¹³ Entendue en avril 1996, à Nice.

¹⁴ Voir aussi le témoignage de Hapet Ghourlian, cité par Berhanou Abebe (2003, p. 24-25).

Inaugurée par un épisode inavouable, la régence apparaît ainsi dans les récits d'Avédis Terzian comme un temps où la relation des Arméniens avec le pouvoir impérial s'est affaiblie. On doit sans doute mettre cette impression en rapport avec les changements intervenus dans le protocole et l'étiquette de la cour. Sous le règne de Menelik, les visiteurs du palais s'accordaient à souligner la possibilité pour tout un chacun d'approcher le roi et de lui parler, voire d'entrer à son service (Borelli, 1890 : 152 ; Le Roux, 1914 : 102 ; De Castro, 1915 : I, 219 et 1909 : 410 ; Zaghi, 1956 : 145). C'est dans ce contexte particulièrement ouvert que la présence arménienne à la cour avait pu prospérer, à la fin du XIX^e siècle. Les choses changèrent sous la régence de Tafari. Le contact du prince avec ses sujets, mais aussi avec les visiteurs étrangers, se fit plus distant, car Tafari codifia davantage les usages de la cour, en veillant à entourer sa fonction d'un décorum de plus en plus imposant, comme le montre bien la chronique des années de la régence (Gebre-Igziabiher Elyas, 1994). Cette évolution était liée à la politique modernisatrice du prince héritier, qui apparaissait alors comme la figure de proue d'un parti réformateur au sein du gouvernement éthiopien (Bahru Zewde, 2002) et qui, se présentant lui-même comme l'homme qui guidait l'Éthiopie vers le progrès et la « civilisation » (Häyla Sellāsē, 1972), chercha constamment à placer l'Éthiopie sur un pied d'égalité avec les puissances européennes au moyen d'innovations cérémonielles et protocolaires. Il n'est pas anodin, à cet égard, que dans les récits d'Avédis Terzian les pionniers de l'immigration arménienne apparaissent dans un rapport singulièrement plus proche avec Menelik qu'avec Tafari. Tel Boghos Markarian, que Menelik appelait « mon camarade [...] parce qu'ils ont grandi ensemble ». Tel encore, Dikran Ebeyan, « très choyé » par Menelik, et qui d'après Avédis Terzian se permettait même de tutoyer l'empereur :

« Il y a eu un cas où Ebeyan se présente à Menilek. Et il emploie le mot « tu »... Pas le pluriel respectueux. Il appelle Menilek comme « toi », comme un camarade. Alors les chefs se fâchent. Menilek, il rigole, il dit : « Laissez-le ». Il tutoyait Menilek ! Parce que tutoyer un empereur c'est quelque chose de légendaire [incroyable]. »

La reconstitution des dialogues entre les Arméniens et l'empereur est une part importante des récits d'Avédis Terzian. Même si ces dialogues sont artificiellement recréés, à grand renfort d'imagination, et ne peuvent être confirmés par aucune source contemporaine, ils participent dans ce contexte narratif à la démonstration que les Arméniens étaient les protégés des rois d'Éthiopie, leurs favoris. En revanche, dans ces mêmes récits, c'est une distance plus respectueuse qui est de mise lorsque Avédis Terzian reconstitue les dialogues supposés entre les Arméniens et Tafari, comme si le protocole plus rigide qui s'était développé à la cour du temps de la régence s'était accompagné d'un effilochement des liens des Arméniens avec le pouvoir politique éthiopien. La présence plus nombreuse des étrangers en Éthiopie, dont le nombre atteignait près de

15 000 en 1935 (Zervos, 1936 : 415), contre sans doute pas plus de 1 500 vers 1909¹⁵, a pu contribuer à relativiser l'importance des Arméniens aux yeux du pouvoir éthiopien pendant les années de la régence.

Bien qu'elle apparaisse ici comme un « après-Menelik », la période de la régence n'a pourtant pas forcément constitué une rupture, dans les faits, avec l'ordre ancien. La politique suivie par Tafari à l'égard des étrangers s'inscrit dans la continuation de celle de ses prédécesseurs, en tirant parti de la présence de ressortissants d'États faibles, ou sans prétentions coloniales, pour renforcer le statut d'une Éthiopie indépendante sur la scène internationale¹⁶. Comme Menelik, le prince héritier sut combiner opportunément la protection ostentatoire des Arméniens aux impératifs de sa politique étrangère. Ainsi en 1923, lorsqu'il manœuvrait en vue de l'admission de l'Éthiopie à la SDN, comme le rapporte Avédis Terzian :

« L'Éthiopie craignait que tôt ou tard, l'Italie devait attaquer l'Éthiopie. Alors, [Tafari] a dit : "Faites moi membre de la Société des Nations". La France [l']a appuyé, [mais] l'Italie a travaillé à tout prix [à] empêcher ça. [...] L'Italie disait : "Ces gens-là n'ont pas de tribunaux, ils n'ont pas de justice". Les Arméniens, ici, Tafari nous a poussés, et les Arméniens se sont présentés immédiatement [pour] s'inscrire [comme] sujets éthiopiens. Alors Tafari à Genève dit : "J'ai des sujets blancs ! Vous parlez de la non existence de justice, nous avons des blancs ! [...] Vous parlez de civilisation ? J'ai des sujets européens". »

Encore une fois, les propos rapportés par Avédis Terzian sont largement reconstruits et ne s'appuient en aucune manière sur des paroles que l'on pourrait attribuer dans les faits au prince héritier. Ils témoignent seulement de la place attribuée à Tafari dans un grand récit où il est censé apparaître comme le continuateur de la relation de proximité instituée par Menelik avec les Arméniens. Le statut de sujet éthiopien fut apparemment concédé à des Arméniens par une grâce du *rās* Tafari¹⁷, c'est-à-dire de la même manière que les naturalisations occasionnelles accordées par Menelik, en son temps, à ses serviteurs arméniens les plus méritants (Adjemian, 2011 : 463-467). Le prince héritier manifesta aussi des égards à la petite communauté, en assistant par exemple à la messe célébrée en l'honneur du début de la construction de l'église arménienne Sourp Kevork

¹⁵ Mérab (1920-1929 : II, 104) dénombre 1 083 étrangers à Addis-Abeba d'après des chiffres recueillis dans les chancelleries pour l'année 1909, auxquels on peut sans doute ajouter quelques centaines d'étrangers à Harar et surtout à Diré Daoua.

¹⁶ Comme le montre bien la thèse de Viveca Halldin Norberg (1977) sur les missionnaires et les coopérants suédois en Éthiopie.

¹⁷ *Archivio storico Ministero dell'Africa Italiana* [ASMAI], 181/66, fasc. 335, « Domande di cittadini stranieri per ottenere lavoro in AOI 1937 », notamment « Garabetian Vartan e Derderian Artin », notes adressées au Ministère des Colonies, datées Rome, 13, 21, 27 novembre et 3 décembre 1936 ; « Dichiarazioni del Signor Derderian Artin », Le Pirée, 24 août 1936 ; ainsi que « Dichiarazioni del Signor Garabetian Vartan », sans date.

d'Addis-Abeba, en 1928, en présence de l'archevêque Kévork Arslanian venu pour l'occasion d'Istanbul (Arslanian, 1930). Dans ce contexte, de nombreux Arméniens continuèrent à travailler pour la cour impériale ou au service particulier du prince héritier et de son entourage. Comme sous le règne de Menelik, la charge d'orfèvre de la cour impériale resta entre les mains de l'Arménien Hagop Baghdassarian, successeur à ce poste de son compatriote Dikran Ebeyan. De véritables dynasties de serviteurs arméniens du pouvoir politique éthiopien émergèrent dans l'entre-deux-guerres, avec l'entrée dans l'âge adulte de la deuxième génération des Arméniens d'Éthiopie. Après la mort de Bédros Boyadjian (1926), le photographe officiel de la cour impériale de Menelik depuis 1906, confirmé dans sa charge en 1917 par Tafari, celle-ci échut à son fils aîné, Haygaz Boyadjian¹⁸. Les frères de Hagop Baghdassarian, Hrant et Ghéwont, œuvrèrent à leur tour comme orfèvres particuliers de Tafari et de Manan. Son fils Arménag, appelé *leğ* Arménag au palais, dirigea les ateliers du *gebbi* impérial dans les années 1930. Plusieurs des fils de l'ancien fournisseur officiel de la cour de Menelik, Krikorios Boghossian (décédé en 1939), devinrent des proches de Tafari et de sa famille, tels Khatchig Boghossian, vice-ministre éthiopien de l'Agriculture dans les années 1950, ou encore Khosrov Boghossian, chef des écuries impériales à partir des années 1930, et qui fut honoré par des funérailles militaires à sa mort en 1970, en tant que colonel de l'armée éthiopienne¹⁹. Enfin, le trésorier et secrétaire particulier du *rās* Tafari, Abraham Koeurhadjian, qui resta à son service jusqu'à l'exil de l'empereur en 1936, était lui-même le gendre de Boghos Markarian, l'un des plus anciens serviteurs arméniens de Menelik. Voici comment Avédis Terzian racontait son entrée au service du prince héritier :

« L'Éthiopie n'avait pas de comptabilité, n'avait pas de trésorier de confiance. Alors le prince héritier, Tafari, a parlé aux Arméniens, il disait : "Est-ce que vous connaissez quelqu'un qui peut tenir les comptes ?" Alors ils ont dit : "Voilà, cet Abraham [est] capable ». Parce qu'il a eu un stage à Marseille, une petite étude je ne sais pas, en France. Alors, il est devenu trésorier fidèle du prince héritier, qui après est devenu empereur. Hāyla Sellāsē." »

Les membres de trois de ces familles arméniennes devenues proches du palais sous la régence de Tafari et considérés par les fascistes comme trop fortement « abyssinisés », furent déportés en Calabre par l'administration

¹⁸ Haygaz photographia le couronnement du *negus* Tafari en 1928 et son couronnement impérial en 1930. À sa mort, en 1941, son jeune frère Torkom (dit Tony) Boyadjian, hérita à son tour de la charge de photographe officiel de la cour impériale d'Éthiopie, jusqu'au renversement du régime en 1974 (Berhanou Abebe, 2003 ; Sohler, 2007).

¹⁹ D'après Avédis Terzian, la relation de confiance était telle avec Krikorios Boghossian, dont l'épouse était éthiopienne, que Tafari aurait discrètement envoyé chez lui les douze chefs qui devaient l'accompagner dans sa tournée diplomatique européenne de 1924, afin qu'ils apprennent à bien se tenir à table (Adjemian, 2013b :171).

italienne en 1937, dans les mêmes lieux de relégation que les chefs éthiopiens qui avaient été catégorisés comme « dangereux et irréductibles » après l'attentat contre Graziani²⁰. Épisode peu connu de l'occupation de l'Éthiopie, la relégation de ces familles éthio-arméniennes en Italie apparaît, dans les récits d'Avédis Terzian, comme la confirmation d'un lien privilégié qui existait encore, sous la régence et les premières années du règne de Hāyla Sellāsē, entre les Arméniens et le pouvoir politique éthiopien. Comme si la figure du *rās* Tafari pouvait offrir, malgré le changement d'époque ressenti, un prolongement à la relation idéalisée entre les Arméniens et les rois, née avec le règne fondateur de Menelik. La mémoire de la fanfare royale créée par le prince héritier, et qui fut formée de jeunes orphelins arméniens, est révélatrice de cette reconstruction.

Rās Tafari et les Quarante Enfants : une reconstruction exemplaire de la figure de l'hôte éthiopien dans la mémoire de l'immigration arménienne

La postérité des quarante enfants, ou *arba leğoč* en amharique²¹, est l'une des traces les plus tangibles à l'heure actuelle, dans la mémoire collective, des liens passés de l'immigration arménienne avec la monarchie éthiopienne. Elle offre un cas exemplaire de fabrication d'un consensus et d'une continuité dans la restitution du passé, à partir des expériences fragmentées des immigrants arméniens en Éthiopie. Le *rās* Tafari créa la fanfare royale en 1924, à Jérusalem, première étape d'une tournée diplomatique exceptionnelle en Europe qui fit suite à l'admission de l'Éthiopie comme membre de la SDN. Elle fut formée à l'aide de quarante garçons arméniens âgés de 12 à 18 ans, rescapés des massacres de la Grande Guerre et issus de l'orphelinat du patriarcat arménien de Jérusalem. Son chef d'orchestre, l'Arménien Kévork Nalbandian, composa à la demande du prince héritier le premier hymne national éthiopien, qui fut joué jusqu'à la révolution de 1974 (Patapan, 1930 ; Falceto, 2001). Dans le contexte de l'effacement progressif des traces du passé arménien en Éthiopie, les *arba leğoč* tendent à devenir un point de ralliement de la mémoire collective de cette immigration, suivant une propension bien connue de la mémoire collective à concentrer les faits sur un lieu, un personnage, un épisode ou une date qui puissent servir de référent au groupe (Halbwachs, 1941 : 189). Devenue épopée, l'histoire des quarante orphelins apparaît ainsi comme une apothéose téléologique de la destinée collective des Arméniens en Éthiopie (Adjemian, 2011 : 363-403 et 2013b : 213-229). Dans cette reconstruction, le *rās* Tafari se défait des zones

²⁰ Il s'agissait des familles Koeurhadjian et Baghdassarian, ainsi que de Khosrov Boghossian. Ils ne furent autorisés à rentrer en Éthiopie qu'en 1943. Voir ASMAI 84, fasc. 249, « Confinati Longobucco. 1937-1942 » et fasc. 250, « Confinati politici a Longobucco 1938-1942 ». Voir aussi Borruso (2003).

²¹ Les musiciens étaient déjà dénommés ainsi par la population d'Addis-Abeba à la fin des années 1920 (Patapan, 1930 : 243).

d'ombre des conditions de son accession au pouvoir et de l'image mitigée laissée par les années de la régence, pour incarner la figure idéalisée et déshistoricisée du souverain éthiopien protecteur des Arméniens.

Dès sa création, la fanfare royale a été présentée comme un élément susceptible, parmi d'autres, de valoriser l'action politique modernisatrice et la stature d'homme d'État de Tafari, avant de prendre place dans la geste impériale de Hāyla Sellāsē²². La chronique officielle des années du règne de l'impératrice Zawditu, véritable panégyrique de l'œuvre du prince héritier, présente la création de la fanfare comme une marque de la générosité du prince héritier, lors de l'évocation des festivités du Noël éthiopien de janvier 1925, qui suivirent le retour du prince de sa tournée diplomatique européenne : « les notables étrangers et leurs épouses et enfants furent invités à la résidence de Son Altesse le Prince Héritier en l'honneur de la Fête de la naissance du Christ, et un grand banquet fut tenu », au cours duquel « quarante orphelins arméniens qui avaient perdu leur père et leur mère et que Son Altesse le Prince Héritier avait amenés de Jérusalem, jouèrent des trompettes et de la musique » (Gebregziabihir Elyas, 1994 : 461)²³. Sans doute le lieu de naissance de la fanfare, en Terre Sainte, ainsi que le nombre des enfants, qui fait écho à de multiples références bibliques et hagiographiques, à commencer par les quarante jours du Carême, favorisent-ils une lecture chrétienne de l'événement. Cette lecture se retrouve dans l'idée, très répandue de nos jours si l'on en juge par les traces que l'on en rencontre sur le *web*, au hasard des sites dédiés à la glorification de l'empereur Hāyla Sellāsē, que les quarante enfants arméniens avaient été adoptés par Tafari. Elle s'est également imposée dans les reconstructions de l'événement en Éthiopie, comme en témoigne une brochure en arménien publiée à Addis-Abeba il y a quelques années, qui célèbre l'« action vraiment charitable qui a été accomplie par l'empereur [*sic*] d'Éthiopie très chrétien en l'année 1924, sauvant l'avenir des quarante orphelins arméniens. [...] À cette occasion, l'empereur [*sic*] a donné la démonstration qu'il était "l'ami des Arméniens" lorsqu'il a été décidé », en commun accord avec le patriarche arménien de Jérusalem, l'archevêque Yéghishé Tourian (1922-1929), « qu'il prenne à sa charge dans son pays pour cinq années, *par une sorte d'adoption*, quarante musiciens arméniens orphelins » (Sarkissian, 2005 : 2-3, 7-8)²⁴. Dans les récits d'Avédis Terzian, c'est spontanément que Tafari semble

²² L'autobiographie de Hāyla Sellāsē ne mentionne pas directement la fanfare ni le rôle de Kévork Nalbandian, mais l'empereur insiste sur le développement de la musique et présente la création d'un hymne éthiopien et de la *Marche Tafari* - œuvres composées par Nalbandian - comme une contribution à la modernisation de l'Éthiopie (Ullendorf, 1976 : 70-71). Par ailleurs, dans son édition amharique (Hāyla Sellāsē, 1972 : 160-161), une photographie légendée montre Tafari entouré de sa fanfare arménienne (« *ya40 leḡoč yaārman muziqa-ñoč* »).

²³ La fanfare est de nouveau évoquée, à plusieurs reprises, pour souligner la marche en avant de l'Éthiopie vers la civilisation sous l'égide du *rās* Tafari.

²⁴ C'est moi qui souligne.

décider de faire venir ces enfants arméniens en Éthiopie, comme s'il était attendri par le récit de leurs malheurs :

« “Mon père, qui sont ces enfants ?” [Yéghishé] dit : “Ce sont des enfants sauvés du génocide turc. Nous les enseignons, ils sont heureux de vous rencontrer”. [Tafari] dit : “Vous permettez que je porte ces enfants en Éthiopie ?” [Yéghishé] dit : “Oui”. Alors l'empereur [sic] dit immédiatement : “Organisez tout, moi je vais [me rendre] en France, [pendant ce temps] portez ces enfants en Éthiopie” ».

Arrivés à Addis-Abeba, les enfants auraient été hébergés dans un palais où quarante lits avaient été alignés de part et d'autre d'une vaste pièce leur servant de dortoir (Patapan, 1930 : 244 ; Sarkissian, 2005 : 10). L'empereur Hāyla Sellāsē aurait même, plus tard, offert à chacun d'entre eux un terrain sur une ancienne propriété de *leğ* lyāsu, non loin de l'actuel hôtel Ghion à Addis-Abeba, sur lequel les orphelins bâtirent leurs villas. Ces divers ingrédients de la légende cadrent tous avec l'idée d'une adoption des musiciens par Tafari, mais celle-ci ne s'est imposée qu'au prix d'une euphémisation de l'événement.

Hormis la chronique royale éthiopienne en effet, les rares témoignages contemporains dont on dispose au sujet de la fanfare battent en brèche l'image des enfants musiciens prodiges et celle de leur adoption par le roi charitable. Lorsque la fanfare est évoquée, dans des ouvrages européens de cette époque, c'est pour moquer ses fausses notes et les fautes de goût de son répertoire (Esme, 1925 : 109-113 ; Armandy, 1930 : 172 ; Nicod, 1937 : 50, 60-61 ; Waugh, 2002 [1931] : 30-31, 54-56). Les notes autobiographiques de Kévork Nalbandian lui-même laissent sceptique quant aux capacités musicales des quarante enfants à leur arrivée à Addis-Abeba²⁵. D'autre part, la correspondance de l'Union générale arménienne de bienfaisance (UGAB)²⁶, qui avait la charge des orphelinats créés à Jérusalem après la guerre, montre que la proposition du prince héritier « de porter à ses frais en Éthiopie cet orchestre formé des 40 garçons [...] et là-bas de faire d'eux son orchestre officiel et celui du gouvernement », avait fait l'objet d'une véritable négociation avec le patriarche arménien. L'accord conclu avec Tafari stipulait que les enfants joueraient la musique du roi pour trois années pleines, soit jusqu'au 31 juillet 1928. Il tenait beaucoup plus du contrat d'embauche à durée déterminée que d'un acte d'adoption. Ses modalités avaient été débattues dans les moindres détails, notamment en ce qui concernait l'entretien matériel des orphelins en

²⁵ Je remercie Francis Falceto de m'avoir fait connaître ce document manuscrit, recueilli par le neveu de Kévork, Nersès Nalbandian.

²⁶ L'UGAB fut fondée au Caire en 1906 par des notables arméniens, dans un but humanitaire. Après la Grande Guerre, elle œuvra à rassembler les rescapés arméniens des massacres et de la déportation, puis à assurer l'éducation de milliers d'orphelins (Kévorkian et Tachjian, 2006).

Éthiopie et leur éducation future, le prince s'engageant à payer 35 thalers éthiopiens mensuels à chacun des garçons, ainsi qu'à les loger et les vêtir, mais précisant qu'ils devraient se nourrir eux-mêmes avec l'argent de leur pension²⁷. Peu de temps après la signature du contrat, Tafari faisait savoir au patriarche qu'il refusait de subvenir aux besoins des orphelins dès le mois de juin, et qu'il ne s'estimait tenu de le faire qu'à compter du 1^{er} octobre, c'est-à-dire au moment où les enfants se trouveraient effectivement en route pour l'Éthiopie. Il précisait en outre qu'il refusait de prendre à sa charge les frais du voyage de l'épouse et des enfants de Yéghishé Vartanian, le prêtre arménien qui avait été désigné pour accompagner les enfants en Éthiopie et veiller à leur réconfort moral et spirituel²⁸. On peut penser que l'insistance de Tafari à ordonner le départ des enfants non accompagnés pour l'Éthiopie en octobre 1924, malgré son engagement à faire voyager les enfants sous la surveillance d'adultes, et en dépit des demandes répétées du patriarche et de l'UGAB à ce sujet, procédait du même souci d'économie. Enfin, le contrat conclu avec Tafari prévoyait que les quarante enfants apprendraient un métier au sein des ateliers du *gebbi* (Patapan, 1930 : 244), comme tous les orphelins arméniens dont l'UGAB avait la charge au Moyen-Orient après la guerre. Or, un an après l'arrivée de la fanfare en Éthiopie, l'UGAB s'inquiétait de la « situation déplorable » dans laquelle se trouvaient les quarante orphelins, « par suite du refus de la Reine d'Éthiopie [l'impératrice Zawditu] de ratifier le contrat passé entre le Prince et le Patriarche de Jérusalem ». Des rapports alarmistes établissaient que ces adolescents étaient infectés par des maladies vénériennes, ou qu'ils ne manqueraient pas de l'être un jour ou l'autre, « étant donné les conditions locales ». La situation des pupilles était à ce point compromise que leur « rapatriement » en Arménie soviétique, où l'UGAB commençait à développer ses projets de réimplantation de milliers de rescapés du génocide, apparaissait comme la seule solution « pour mettre fin à cette situation et sauver les orphelins d'une corruption inévitable ». L'UGAB et le patriarche entreprirent de s'adresser au prince héritier pour lui demander de payer les frais de voyage des quarante enfants jusqu'en Arménie, « comme une compensation à la résiliation du contrat » qui

²⁷ Bibliothèque Nubar [BNU], Correspondances de l'UGAB [Corr. UGAB], vol. 62, ff. 382-383, lettre du conseil central d'administration adressée à son président, Boghos Nubar Pacha, le 19 mai 1924 ; lettre adressée au président du comité local de l'UGAB à Addis-Abeba, Paris, 8 novembre 1924. Procès-verbaux des séances du Conseil central de l'UGAB [Pv. UGAB], 51^e séance, 3 juin 1924, f. 240. Un désaccord survenu entre le prince héritier et les orphelins, qui réclamaient une augmentation de leur salaire, aurait précipité la dissolution de la fanfare à la fin des années 1920, selon l'instructeur suisse André Nicod (1937 : 50). Ce dernier affirme que « le négus leur allouait à tous une indemnité de quinze thalers par mois », ce qui était selon lui bien suffisant pour le peu de travail qu'ils avaient à effectuer, et alors « qu'un Abyssin moyen vivait parfaitement avec six thalers ». Mais peut-être la discorde provenait-elle justement de ce que le salaire effectivement versé ne correspondait pas aux 35 thalers qui avaient été promis au départ ?

²⁸ BNU, Corr. UGAB, vol. 62, f. 714, lettre du conseil central d'administration au patriarche Tourian de Jérusalem, 3 juillet 1924.

l'obligeait à les entretenir dignement et à les éduquer, mais le gouvernement éthiopien ne donna apparemment pas suite. Après la dissolution de la fanfare, en 1929, un tiers de ses anciens membres quitta l'Éthiopie par ses propres moyens, tandis que les 27 restants tentèrent de trouver à Addis-Abeba des emplois correspondant à leurs maigres qualifications. On est donc loin de l'image du *rās* Tafari en roi charitable que le mythe de l'adoption des *arba leḡoč* a colportée. Comment expliquer alors que ce contrat à durée déterminée, qui ne fut qu'imparfaitement honoré par le prince héritier, ait pu se muer de la sorte en contrat d'adoption à durée indéterminée dans la mémoire de l'immigration arménienne ?

Afin d'expliquer le succès du mythe de l'adoption des quarante orphelins et sa postérité dans la mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie, il faut d'abord souligner qu'il a pu s'appuyer, tout au long du xx^e siècle, sur l'existence de représentations collectives d'une relation privilégiée entre les Arméniens et les rois d'Éthiopie. À Jérusalem, l'Église arménienne exerçait un patronage spirituel et juridique sur les autres Églises non chalcédoniennes (copte, syriaque et éthiopienne) depuis le début de l'occupation ottomane des Lieux Saints, au xvi^e siècle. Elle avait longtemps prodigué son assistance matérielle aux communautés démunies de moines éthiopiens, assurant notamment des dons quotidiens de nourriture qui étaient encore observés sur place - et parfaitement connus en Éthiopie - au milieu du xix^e siècle (Cerulli 1943-1947 : II, 197, 277, 281, 346 ; Appleyard et Irvine, 1985 : 101-108 ; Dimothéos, 1871 : II, 165 ; Bairu Tafla, 1977 : 179). L'adoption d'orphelins arméniens par le *rās* Tafari, en 1924, pouvait donc apparaître comme un juste retour des choses, comme si le rapport entre protecteurs et protégés institué en Terre Sainte s'était retrouvé inversé en Éthiopie. À Addis-Abeba, où de nombreux Arméniens servaient déjà à la cour, elle venait conforter l'idée, très présente dans la mémoire de l'immigration arménienne, qu'une alliance indéfectible entre les Arméniens et les rois d'Éthiopie s'était nouée pendant le règne de Menelik. Dans cette reconstruction particulière du passé, la venue des quarante orphelins en Éthiopie n'est finalement rien d'autre que la chronique d'une adoption annoncée depuis des lustres. Leur « adoption » par Tafari, fils du *rās* Mak^wannen - le favori de Menelik, pressenti pour lui succéder avant sa mort prématurée, qui fut aussi le protecteur des pionniers de l'immigration arménienne à Harar dans les années 1890 - semble ainsi prolonger cette alliance originelle entre les Arméniens et les rois d'Éthiopie. L'adoption des orphelins par Tafari vaut, symboliquement, pour tous les Arméniens, qui deviennent collectivement les enfants adoptifs de l'Éthiopie.

Au-delà de cette explication symbolique, fondée sur l'analyse des représentations collectives des étrangers en Éthiopie, l'idée de l'adoption des *arba leḡoč*, qui confère à la figure du *rās* Tafari une place éminente dans la mémoire de l'immigration arménienne, doit également être mise en rapport avec l'évolution du contexte social et politique local à partir de

l'entre-deux-guerres. La plupart des héros du panthéon et des mythes fondateurs arméniens en Éthiopie renvoient à l'âge d'or du règne de Menelik, quand la petite communauté était en grande partie formée de familles d'immigrants originaires du vilayet de Kharpert (près d'Elaziğ, dans l'Est de la Turquie actuelle). Or, l'arrivée des quarante orphelins en Éthiopie a coïncidé avec celle d'une deuxième vague d'immigrants arméniens dans les années 1920, dont le nombre et les origines géographiques bouleversèrent la communauté, soudainement confrontée à sa propre hétérogénéité sociale, culturelle et dialectale. La panthéonisation tardive des petits musiciens de la fanfare royale, par la mise en avant d'un lien filial avec le *rās* Tafari, a permis d'intégrer les nouveaux venus, qui n'avaient pas connu le temps de Menelik, dans une mémoire unifiée de ces immigrations successives. D'autre part, il n'est pas exclu que la place accordée à Tafari dans la reconstruction d'un passé commun doive s'interpréter également à la lumière de la deuxième partie du règne de Hāyla Sellāsē. C'est en particulier à partir des années 1950 et 1960 que se produisit en Éthiopie une délimitation de plus en plus stricte et formelle entre le national et l'étranger, rendant à la fois nécessaire et difficile l'acquisition de la nationalité éthiopienne par les descendants de l'immigration arménienne²⁹. Dans ce contexte nouveau, également marqué par une politique d'éthiopianisation des emplois et de l'économie, il a pu s'avérer de plus en plus utile, pour les Arméniens, de prétendre à une sorte d'autochtonie en Éthiopie, en faisant valoir l'« adoption » des quarante orphelins par Tafari pour mieux réaffirmer la force du lien qui les unissait collectivement à l'empereur Hāyla Sellāsē, et par voie de conséquence à l'Éthiopie. Dans le contexte actuel où la petite communauté arménienne, affaiblie par les nombreux départs et le vieillissement, tente de préserver son patrimoine foncier et de recouvrer une partie des nombreux biens nationalisés sous le régime du *darg*, la mise en avant de la protection que lui avait accordée le *rās* Tafari dans les années 1920 continue à répondre à des enjeux sociaux du même ordre.

Conclusion

L'étude de la figure du *rās* Tafari dans la mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie montre l'évolution du rapport au pays d'accueil entretenu par les immigrants et leurs descendants. La manière dont le prince héritier a mobilisé et mis à profit les services d'une main-d'œuvre

²⁹ La première législation éthiopienne sur la nationalité définissant des critères d'éligibilité à la naturalisation date du début des années 1930 (Vanderlinden, 1971), mais elle n'a manifestement pas empêché une grande partie des Arméniens, apatrides et protégés de la France ou d'autres puissances étrangères (Auberson, 1936), de se considérer *de facto* comme sujets éthiopiens, comme l'indiquent les registres d'état civil de l'église arménienne d'Addis-Abeba (Adjemian, 2011, p. 457-476) avant la Seconde Guerre mondiale. La majorité d'entre eux ne fit cependant l'acquisition de la nationalité éthiopienne qu'après 1965, à la suite d'une rencontre à Addis-Abeba entre l'empereur Hāyla Sellāsē et le chef de l'Église arménienne, le catholicos Vakèn I^{er}.

étrangère, et en particulier arménienne, s'est certes inscrite dans le droit fil d'une pratique suivie par Menelik, comme le souligne l'apparition de plusieurs dynasties familiales de serviteurs arméniens de la cour impériale entre les années 1900 et 1930. La période de transition politique que constitue la régence n'en apparaît pas moins comme la fin d'un âge d'or dans le Grand Récit de l'immigration arménienne, élaboré au sein d'une communauté qui a vu ses liens se distendre avec le pouvoir éthiopien. Ce n'est en définitive qu'en se lovant artificiellement dans l'image idéalisée de Menelik, au prix de quelques aménagements et d'oublis, que Tafari a été érigé dans cette mémoire en continuateur de la protection offerte aux Arméniens par les souverains d'Éthiopie, comme le montre la postérité de la fanfare royale des *arba leğoč*. Au-delà de la dimension empirique de ce travail, qui reste ici au stade des hypothèses, le présent article fournit une nouvelle occasion de souligner l'apport potentiel de l'étude des étrangers et des immigrations pour l'histoire politique et sociale de l'Éthiopie au xx^e siècle. De telles études sont susceptibles de s'insérer dans une réécriture déjà amorcée de l'histoire de l'Éthiopie par ses marges (Triulzi, 2002), si toutefois elles rompent avec la tendance des *community studies* des décennies passées à étudier des groupes de populations de manière cloisonnée, en se contentant le plus souvent de dresser la liste des « apports » de telle ou telle communauté étrangère dans des domaines d'activité supposément caractéristiques. Pour participer pleinement à la production de nouveaux savoirs sur l'Éthiopie contemporaine, l'étude des immigrations devrait aussi prendre pour objet l'épaisseur des liens tissés par les immigrants et leurs descendants à l'intérieur de leur société de résidence, c'est-à-dire s'intéresser non pas à l'histoire des étrangers pour elle-même mais pour ce qu'elle nous dit des transformations historiques et sociales de leur environnement local et du cadre étatique et sociologique qui oriente leurs existences dans le pays de résidence. Dans cette optique, l'exemple arménien rappelle combien les enquêtes de terrain et l'étude de la mémoire peuvent s'avérer précieux pour la connaissance de phénomènes identitaires et sociaux que l'historiographie des étrangers en Éthiopie n'a, jusqu'aujourd'hui, que rarement été en mesure de traduire et d'expliquer.

Références

- Abbadie Ar. d', 1868, *Douze Ans de séjour dans la Haute-Éthiopie (Abyssinie)*, Paris, Hachette.
- Adjemian B., 1998, Traditions et filiations des savoirs européens et orientaux dans une Géographie arménienne : l'Éthiopie d'Agonc' en 1802, *Cahiers du CRA-Centre de recherches africaines*, 9, 147-170.
- Adjemian B., 2011, *Immigrants arméniens, représentations de l'étranger et construction du national en Éthiopie (XIX^e-XX^e s.) : socio-histoire d'un*

espace interstitiel de sociabilités, thèse d'histoire, EHESS/Université de Naples.

Adjemian B., 2012a, Une visite au cimetière arménien d'Addis Abeba. Éléments pour la connaissance d'une diaspora et de ses pratiques funéraires en Éthiopie, *Afriques* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 17 janvier 2012.

Adjemian B., 2012b, Les Arméniens en Éthiopie, une entorse à la "raison diasporique" ? Réflexion sur les concepts de diaspora marchande et de minorité intermédiaire », *Revue européenne des migrations internationales*, 28 (3), 107-126.

Adjemian B., 2012c, L'invention d'un *homeland* arménien en Éthiopie. Exil et sédentarité dans l'écriture d'une mémoire d'hôtes en diaspora, *Tracés. Revue de sciences humaines*, 23 (2), 41-61.

Adjemian B., 2013a, La fanfare arménienne du négus. Représentations des étrangers, usages du passé et politique étrangère des rois d'Éthiopie au début du vingtième siècle, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 119, juillet-septembre.

Adjemian B., 2013b, *La fanfare du négus. Les Arméniens en Éthiopie (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Éditions de l'EHESS.

Annaratone C., 1914, *In Abissinia*, Rome, Enrico Voghera.

Appleyard D.L. & Irvine A.K., 1985, *Letters from Ethiopian Rulers, Early and Mid-19th Century*, Oxford-New York, Oxford University Press, 1985

Armandy A., 1930, *La désagréable partie de campagne. Incursion en Abyssinie*, Paris, Alphonse Lemerre.

Arslanian K., 1930, *Oughèvoroutiun y'Etovbia [Voyage en Éthiopie]*, Constantinople, Imprimerie Gutenberg.

Auberson J., 1936, *Étude sur le Régime Juridique des Étrangers en Éthiopie*, Annemasse, Imprimerie J. Rosnoble.

Bahru Zewde, 2002, *Pioneers of Change in Ethiopia. The Reformist Intellectual of the Early Twentieth Century*, Oxford-Athens-Addis Abeba, James Currey/Ohio University Press/Addis Abeba University.

Bairu Tafla (éd.), 1977, *A Chronicle of Emperor Yohannes IV (1872-89)*, Wiesbaden, Franz Steiner.

Beckingham C. F. & Huntingford G. W. B. (eds.), 1961, *The Prester John of the Indies. A true relation of the lands of the Prester John being the narrative of the Portuguese Embassy to Ethiopia in 1520, written by Father Francisco Alvares*, Cambridge, Cambridge University Press.

Berhanou Abebe, 2001, Le coup d'État du 26 septembre 1916 ou le dénouement d'une décennie de crise, *Annales d'Éthiopie*, 17, 307-357.

- Berhanou Abebe, 2003, Montages et truquages photographiques dans l'Éthiopie moderne, *Annales d'Éthiopie*, 19, 19-41.
- Bonacci G., 2008, *Exodus ! L'histoire du retour des Rastafariens en Éthiopie*, Paris, Scali.
- Borelli J., 1890, *Éthiopie méridionale. Journal de mon voyage aux pays amhara, oromo et sidama, Septembre 1885 à Novembre 1888*, Paris, Ancienne Maison Quantin.
- Borruso P., 2003, *L'Africa al confino. La deportazione etiopica in Italia (1937-39)*, Manduria-Bari-Rome, Piero Lacaita.
- Bruce J., 1790, *Travels to discover the Source of the Nile In the years 1768, 1769, 1770, 1771, 1772, and 1773*, Édimbourg, Robinson.
- Caix de Saint-Aymour A. de, 1886, *La France en Éthiopie. Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV (1634-1706) d'après les Documents inédits des Archives du Ministère des Affaires Étrangères*, Paris, Challamel Aîné.
- Cerulli E., 1943-1947, *Etiopi in Palestina. Storia della comunità etiopica di Gerusalemme*, Rome, Libreria dello Stato.
- Combes E. & Tamisier M., 1838, *Voyage en Abyssinie, dans le pays des Galla, de Choa et d'Ifat, précédé d'une excursion dans l'Arabie-Heureuse*, Paris, Louis Desessart.
- Conzelman W. E., 1895, *Chronique de Galâwdêwos (Claudius), Roi d'Éthiopie*, Paris, Émile Bouillon.
- De Castro L., 1909, La città e il clima di Addis Abeba, *Bollettino della Società Geografica italiana*, IV, 10 (4), 409-442.
- De Castro L., 1915, *Nella Terra Dei Negus, pagine raccolte in Abissinia*, Milan, Fratelli Treves.
- Dimothéos (Sapritchian) R. P., 1871, *Deux Ans de séjour en Abyssinie ou Vie morale, politique et religieuse des Abyssiniens*, Jérusalem, Typographie arménienne du couvent de Saint-Jacques.
- Esme J. d', 1928, *À travers l'empire de Ménélick*, Paris, Plon, 1928.
- Falceto F., 2001, *Abyssinie Swing. A Pictorial History of Modern Ethiopian Music. Images de la musique éthiopienne moderne*, Addis Abeba, Shama Books.
- Farago L., 1935, *Abyssinia on the Eve*, New York, G.P. Putnam's Sons.
- Garretson P. P., 1974, *A History of Addis Ababa from its Foundation in 1886 to 1910*, Ph. D. University of London.

- Garretson P. P., 2000, *A History of Addis Abäba from its Foundation in 1886 to 1910*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Gebre-Igziabihier Elyas, 1994, *Prowess, Piety and Politics, The Chronicle of Abeto Iyasu and Empress Zewditu of Ethiopia (1909-1930)*, édité et traduit par Reidulf K. Molvaer, Cologne, Rüdiger Köppe.
- Ghanotakis A. J., 1979, *The Greeks of Ethiopia 1889-1970*, Ph. D., Boston University Graduate School.
- Gruntfest Y., 1984, An Ethiopic-Armenian Phrase-Book from the 18th Century, in Rubenson S. (ed.), *Proceedings of the 7th International Conference of Ethiopian Studies*, Addis Abeba -Uppsala - East Lansing, Institute of Ethiopian Studies / Scandinavian Institute of African Studies / Michigan State University, 67-78.
- Guidi I., 1903, *Annales Iohannis I, Iyasu I, Bakaffa*, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Scriptores Aethiopici, Series altera, 5, Paris, Charles Poussielgue.
- Halbwachs M., 1941, *La topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Halbwachs M., 1994 [1925], *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- Häyla Selläsē, 1972, *Heywatēnnā yaltyopyā Ermğā* [Ma vie et le progrès de l'Éthiopie], Addis Abeba, Berhānennā Salām.
- Kévorkian R. H. & Tachjian V., 2006, *Un siècle d'histoire de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance*, vol. 1, 1906-1940, Le Caire - Paris - New York, Conseil central de l'UGAB.
- Le Roux H., 1914, *Chez la Reine de Saba, Chronique Éthiopienne*, Paris, Ernest Leroux.
- Lefebvre T., 1845, *Voyage en Abyssinie Exécuté pendant les années 1839, 1840, 1841, 1842, 1843*, Paris, Arthus Bertrand.
- Ludolf J., 1684, *A new History of Ethiopia being a Full and Accurate Description of the Kingdom of Abessinia, Vulgarly, though Erroneously, called the Empire of Prester John*, Londres, Samuel Smith.
- Lusini G., 1993, *Studi sul monachesimo eustaziano (secoli XIV-XV)*, Studi Africanistici, Serie Etiopica 3, Naples, Istituto universitario orientale.
- Martucci G., 1940, *La Comunità armena d'Etiochia*, Rome, HIM.
- Mélab P., 1920-1929, *Impressions d'Éthiopie (l'Abyssinie sous Menilek II)*, Paris, H. Libert/ Ernest Leroux.

- Montandon G., 1913, *Au Pays Ghimirra. Récit de mon voyage à travers le Massif éthiopien (1909-1911)*, Bulletin de la Société neuchateloise de Géographie, 22, Neuchatel, Imprimerie Attinger Frères.
- Natsoulas T., 1977, The Hellenic Presence in Ethiopia. A Study of a European Minority in Africa (1740-1936), *Abba Salama*, 8, 5-218.
- Nersessian V. & Pankhurst R., 1986, The visit to eighteenth century Ethiopia of the Armenian jeweller Yovhannēs T'ovmačean, in Kouymdjian D. (ed.), *Études arméniennes in memoriam Haig Berbérian*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 609-644.
- Nicod A., 1937, *Et in Etiopia ego*, Avignon - Monte-Carlo, Maison Aubanel Père/L'Intercontinentale d'Édition.
- Norberg V.H., 1977, *Swedes in Haile Selassie's Ethiopia, 1924-1952. A study in early development co-operation*, Uppsala, Scandinavian Institute of African Studies.
- Pétchiguiian Y., 1937a, *Hovhannés Tovmadjani Oughévouroutiun y'Etovbia* [« Voyage du Père Hovhannes Tovmadjian en Éthiopie »], *Pazmaveb*, Venise, Presses de Saint-Lazare, 6-9, 138-155.
- Pétchiguiian Y., 1937b, *Hovhannés Tovmadjani Oughévouroutiun y'Etovbia* [« Voyage du Père Hovhannes Tovmadjian en Éthiopie »], *Pazmaveb*, Venise, Presses de Saint-Lazare, 12, 316-323.
- Pankhurst R., 1967, Menilek and the Utilization of Foreign Skills in Ethiopia, *Journal of Ethiopian Studies*, 5 (1), 29-86.
- Pankhurst R., 1968, *Economic History of Ethiopia 1800-1935*, Addis Abeba, Haile Sellassie I University Press.
- Pankhurst R., 1977, The History of Ethiopian-Armenian Relations, *Revue des études arméniennes (Nouvelle Série)*, 12, 273-345.
- Pankhurst R., 1978-1979, The History of Ethiopian-Armenian Relations, *Revue des études arméniennes (Nouvelle Série)*, 13, 259-312.
- Pankhurst R., 1981, The History of Ethiopian-Armenian Relations, *Revue des études arméniennes*, 15, 355-400.
- Patapan H., 1930, *Arti Etovbia yèv hay kaghoute* [L'Éthiopie moderne et la colonie arménienne], Venise, Presses de Saint-Lazare.
- Prouty Rosenfeld C., 1986, *Empress Taytu and Menilek II. Ethiopia 1883-1910*, Trenton, The Red Sea Press.
- Samson A. Bezabeh, 2011, Yemeni Families in the early history of Addis Ababa, Ethiopia ca. 1900-1950. A Revisionist Approach in Diasporic Historiography, *Cahiers d'études africaines*, 204, 893-919.

- Sarkissian M., 2005, *Badmoutiun Etovbiahayots, 1, Etovbiahayots 40 Vorp Sanère « Arba Ldjotch », « Karasoun Mangounk »* [Histoire des Arméniens d'Éthiopie, n° 1, Les 40 élèves orphelins arméniens en Éthiopie « Arba Ldjotch », « Quarante Enfants »], Addis Abeba, Armenian Church Pastorate of Ethiopia.
- Sergew Hable Sellassie, 1974, The Ge'ez Letters of Queen Eleni and Lebne Dingil to John, King of Portugal, IV. *Congresso Internazionale di Studi Etiopici*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 554-558.
- Sohier E., 2007, *Politiques de l'image et pouvoir royal en Éthiopie de Menilek II à Hāyla Sellāsē (1880-1936)*, thèse de doctorat en histoire, Université Paris 1/Università degli Studi di Napoli « L'Orientale ».
- Sohier E., 2012, *Le roi des rois et la photographie. Politique de l'image et pouvoir royal en Éthiopie sous le règne de Ménélik II*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- Tedeschi S., 1990, Un prelado armeno nell'Etiopia del seicento, *Africa*, 45 (1), 1-21.
- Triulzi A., 2002, Battling with the Past. New Frameworks for Ethiopian Historiography, in Donham D. L., James W., Kurimoto E. & Triulzi A. (eds.), *Remapping Ethiopia. Socialism and After*, Oxford - Athens - Addis Abeba, James Currey/Ohio University Press/Addis Ababa University Press, 276-288.
- Ullendorff E. (éd.), 1976, *The Autobiography of Emperor Haile Sellassie I, "My Life and Ethiopia's Progress" 1892-1937*, New York, Oxford University Press.
- Van Donzel E. J., 1979, *Foreign Relations of Ethiopia (1642-1700). Documents relating to the journeys of Khodja Murad*, Leiden, Netherlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul.
- Vanderlinden J., 1971, *Introduction au droit de l'Éthiopie moderne*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence R. Pichon & R. Durand-Auzias, « Bibliothèque africaine et malgache ».
- Waugh E., 2002 [1931], *Hiver africain. Voyage en Éthiopie et au Kenya (1930-1931)*, Paris, Payot.
- Zaghi C. (éd.), 1956, *Crispi e Menelich nel Diario inedito del conte Augusto Salimbeni*, Turin, Industria Libreria Tipografica Editrice.
- Zervos A., 1936, *L'Empire d'Éthiopie : Miroir de l'Éthiopie moderne*, Alexandrie, Imprimerie de l'École professionnelle des Frères.

Résumé / Abstract

Adjemian B., 2013, *Rās Tafari dans la mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie*, *Annales d'Éthiopie*, 28, 133-155.

L'étude de la figure du *rās* Tafari dans la mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie montre l'évolution du rapport au pays d'accueil entretenu par les immigrants et leurs descendants depuis la fin du XIX^e siècle. Le Grand Récit de cette immigration décrit le règne de Menelik comme un âge d'or pendant lequel les Arméniens auraient bénéficié de l'amitié et de la protection de l'empereur. Dans les années 1920, un nombre de serviteurs arméniens relativement important a continué à travailler pour la cour et pour le *rās* Tafari. Mais la période de transition politique qu'a constitué la régence apparaît comme la fin de l'âge d'or, dans ce Grand Récit, parce qu'elle est jugée à l'aune du règne de Menelik. Ce n'est en définitive qu'en se lovant dans l'image idéalisée de son illustre prédécesseur, au prix de quelques aménagements et d'oublis, que Tafari a été érigé dans cette mémoire en continuateur de la protection offerte aux Arméniens par les souverains d'Éthiopie, comme le suggère la postérité de la fanfare royale des *arba leḡoč*. En tentant de mettre en évidence les enjeux sociaux de ces reconstructions de la figure de Tafari, cet article souligne l'apport potentiel de l'étude des étrangers et des immigrations pour l'histoire politique et sociale de l'Éthiopie au XX^e siècle. Dans cette optique, il plaide pour une attention accrue aux sources issues des travaux de terrain.

Mots-clefs : *Rās* Tafari, Menelik, immigration, étrangers, mémoire collective, Arméniens en Éthiopie

***Rās* Tafari in the Memory of Armenian immigration to Ethiopia** – Armenian immigration to Ethiopia started in the last decades of the 19th century. The study of *Rās* Tafari's image in the memory of this immigration is revealing of the immigrants' changing perception of their host land. In the Armenian Grand Narrative in Ethiopia, Menelik's reign is depicted as a golden age when Armenians benefitted from the emperor's friendship and protection. The period of the regency appears as the end of this golden age in the narratives of Armenian immigration, even though many Armenians worked uninterruptedly in the palace and the service of Tafari in the 1920s. This article tries to explain how Tafari's image came to be seen as one of protector of the Armenians. Despite contradicting assertions in contemporary sources, the story of the royal fanfare (the famous *arba leḡoč*) is often reported erroneously as the adoption of forty Armenian orphans by the crown prince. Euphemisms and omissions contributed to assimilate Tafari with Menelik in his idealized attitude towards the Armenian immigrants at large. Discussing the issues for the Armenian community of such a construction of Tafari's memory, this article stresses the relevance of field research on immigration for a better understanding of the social and political history of modern Ethiopia.

Keywords: *Rās* Tafari, Menelik, immigration, foreigners, collective memory, Armenians in Ethiopia

L'irrésistible ascension du *rās* Tafari dans les imaginaires noirs

Giulia Bonacci*

L'association entre le nom du *rās* Tafari et le mouvement rastafari est aujourd'hui courante. En effet, le *rās* Tafari est la figure centrale de ce mouvement populaire qui porte son nom et qui s'est développé en Jamaïque dès les années 1930. Le sacre de Tafari, lorsqu'il devient Hāyla Sellāsē I^{er}, Roi des rois d'Éthiopie le 2 novembre 1930, signale l'émergence des premiers prêcheurs de la divinité du jeune empereur éthiopien. La convergence de symboles politiques et religieux dans le corps de Tafari couronné, dont le nom, Hāyla Sellāsē, signifie littéralement le « pouvoir de la Trinité »¹, est au cœur d'un mouvement devenu une référence culturelle internationale dès les années 1970.

Dans cet article, c'est la période précédant le sacre de Tafari et la naissance « officielle » du mouvement rastafari qui est mise à l'étude. Il s'agit de montrer comment la figure de l'héritier du trône de l'Éthiopie était déjà connue par des communautés noires aux Amériques avant le sacre de 1930. Les sociétés américaines et caraïbes issues de la traite et de l'esclavage transatlantique sont profondément marquées par la domination économique et culturelle ainsi que par la racialisation des rapports sociaux. Les construits identitaires liés à l'Afrique forment un pan complexe de leur histoire et le rôle de l'Éthiopie y est singulier. Bien qu'elle n'ait pas été épargnée par les traites d'esclaves, elle n'apparaît jamais comme source ou intermédiaire de la traite transatlantique. Pourtant, à travers le prisme des identifications et des représentations, le pays a campé dans les Amériques noires un symbole fort de liberté et d'indépendance. Nous montrerons que trois facteurs au moins ont contribué à préparer symboliquement l'accession au trône de Tafari et à tisser le réseau de références à travers lesquelles le sacre allait être interprété : la prégnance de l'éthiopianisme aux Amériques, l'aura de

* Historienne, chargée de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), UMR 205 URMIS, Migrations et Société, Univ. Nice Sophia Antipolis, Univ. Paris Diderot, IRD, Centre français des études éthiopiennes (CFEE) à Addis-Abeba.

¹ D'après le lexicographe T.L. Kane, le mot *hayl* signifie : « strength, power, might, force, violence, impetus, intensity, vehemence, action (effect) » (Kane, 1990, t. 1 : 25).

l'empereur Menelik et du *rās Mak^wannen*, le père de Tafari, et les invitations de Tafari à l'intention des Noirs aux Amériques. Preuve de l'attachement des rastafaris à la figure du *rās* Tafari, un de leurs premiers manifestes, publié en 1935 par Leonard P. Howell (Howell, 1935), mentionne à peine le nom d'*Hāyla Sellāsē* alors que celui du « Ras Tafari » rythme tout le texte. Nous montrerons ainsi que l'ascension du *rās* Tafari vers le trône ne s'est pas faite seulement sur la scène politique éthiopienne, mais aussi sur une scène beaucoup plus vaste, celle des imaginaires noirs qui circulaient entre Amériques et Caraïbes et formaient le terreau fertile grâce auquel s'épanouissaient des groupes politiques, des congrégations religieuses et de nouvelles pratiques culturelles.

Prégnance de l'éthiopianisme aux Amériques

Toute la bibliothèque panafricaine mentionne, à un endroit ou l'autre, en quelques lignes ou par chapitres entiers, la prégnance de l'éthiopianisme dans la formation de la pensée sociale, religieuse et politique noire². Depuis le xvii^e siècle, l'éthiopianisme est indissociable d'une lecture raciale du monde : aux Amériques, des groupes et des congrégations noirs s'identifiaient aux Éthiopiens et se désignaient comme tels par analogie des couleurs de peau. Ce processus assimilant trouve ses origines dans la lecture et l'interprétation littérale de la Bible, où les mentions des Noirs et des Éthiopiens étaient interchangeable. En effet, dans la version anglaise de la Bible publiée en 1611 et appelée « la version du roi Jacques » (*King James Version*) ou « la version autorisée », les traducteurs utilisèrent un terme fréquent à l'époque pour désigner les Noirs, « Éthiopien », pour rendre l'hébreu « *Kouch* » dans l'Ancien Testament et le grec *Αἰθιοπία* dans le Nouveau Testament. Les références à l'Éthiopie, à la fois peuple noir et lieu aux frontières imprécises, sont égrenées dans la Bible, dans la *Genèse*, l'*Exode*, le *Cantique des Cantiques*, les *Prophètes* ou encore les *Actes des Apôtres* (Ullendorff, 1997 : 5-15).

Edward Ullendorff relevait en particulier l'usage du psaume LXVIII, 32, qu'il qualifiait de « référence préférée par l'Éthiopie » (Ullendorff, 1997 : 9) : « Des princes sortiront d'Égypte, l'Éthiopie tendra bientôt ses mains vers Dieu ». C'était aussi la référence préférée des tenants de l'éthiopianisme aux Amériques³. Interprété comme une prophétie, ce verset serait la marque du dessein divin dans lequel les Noirs jouent le rôle

² L'éthiopianisme est une matrice idéologique qui fait des Éthiopiens la métaphore des Noirs ; de l'Éthiopie le symbole de la nation noire, et qui défend l'idée d'un Dieu noir et/ou éthiopien. L'éthiopianisme a contribué à des mouvements intellectuels, culturels, politiques et sociaux tant aux Amériques qu'en Afrique, et notamment au développement du panafricanisme. Voir par exemple Geiss (1974 : 132-159) ; Scott (1993 : 12-22) ; Shepperson (1968).

³ L'on pense notamment à l'*Ethiopian Manifesto* (1829) de Robert Alexander Young, à la conférence de E.W. Blyden, *Ethiopia stretching out her hands unto God or Africa's Service to the World* (1880), ou encore au poème « *Ode to Ethiopia* » (1893) de Laurence Dunbar.

principal, et dont l'enjeu était à la fois la rédemption de leurs corps noirs et celle du continent africain. Selon Imanuel Geiss, la même interprétation était courante dans la théologie protestante moderne. Le psaume LXVIII était un hymne eschatologique dont l'interprétation aurait été valide de tout temps (Geiss, 1974 : 134). Les références bibliques à l'Éthiopie servirent ainsi de contraire à la situation dégradée des Noirs et contribuèrent à offrir le reflet d'un passé digne et la promesse d'une libération imminente, contenue dans le « bientôt » du verset 32. Comme le rappela George Shepperson, qui fut prolifique sur le sujet de l'éthiopianisme, ce verset devint durant le dernier quart du XVIII^e siècle un slogan courant pour marquer les aspirations des Noirs partout où la Bible – dans sa version de 1611 – était comprise (Shepperson, 1968 : 250).

L'éthiopianisme servit aussi une fonction psychosociale, que St. Clair Drake explique en ces termes :

« [Les peuples de la diaspora noire] savaient qu'ils étaient Africains et "d'ascendance africaine" mais les hommes blancs revêtirent le nom Afrique d'attributs qui amenaient des sentiments honteux. Des croyances compensatoires soutenues par des autorités convaincantes – des grands *mythes*, la source des forces les plus profondes de tout un chacun – étaient nécessaires pour leur donner confiance en eux » (Drake, 1991 : 10-11, italiques dans l'original).

La Bible, comprise et vécue littéralement, permit de « prouver » que contre l'image dégradée de l'Afrique qui circulait dans les mondes esclavagistes une autre Afrique existait, au signifié transformé, l'Éthiopie. Dans les imaginaires noirs, l'Éthiopie, à la fois lieu, couleur et lignage nommément noirs avait un attrait puissant. Et l'Éthiopie put ainsi remplir les fonctions d'un mythe « vivant », en ce sens « qu'il fournit des modèles pour la conduite humaine et confère par là même signification et valeur à l'existence » (Eliade, 1963 : 12). « Vivre » les mythes implique une expérience vraiment « religieuse » souligne Mircea Eliade, mais contient aussi, en germe, des forces de changement politique et social (Eliade, 1963 : 33). C'est comme cela, insista St. Clair Drake, que :

« "L'éthiopianisme" devint un mythe énergisant dans le Nouveau Monde et en Afrique elle-même pour ces mouvements pré-politiques qui émergèrent alors que les sans-pouvoir rassemblaient leurs forces pour une activité politique réaliste et satisfaisante » (Drake, 1991 : 11).

L'éthiopianisme offrait des références communes à des groupes ou des congrégations religieuses, et contribuait à structurer les imaginaires noirs. Ceux-ci se virent transformés par l'émergence de l'Éthiopie sur la scène internationale à la fin du XIX^e siècle. La terre mythique associée à la geste biblique était en train de devenir un État souverain.

Adwā et l'émergence de l'éthiopianisme moderne

Les processus politiques et militaires nationaux et internationaux qui présidèrent à la formation de l'État éthiopien moderne culminèrent à Adwā en 1896⁴. Ils formèrent les conditions d'émergence d'une visibilité, d'une connaissance de l'État et des souverains éthiopiens qui allait faire de l'Éthiopie le symbole de la résistance, de l'indépendance et de la liberté aux yeux des populations noires colonisées et opprimées du monde. La victoire d'Adwā marqua ainsi l'avènement de ce que nous appelons l'éthiopianisme moderne. Aux références bibliques classiques s'en superposèrent d'autres d'ordre politique : la défense de l'Éthiopie cristallisait un sentiment anti-colonial, la royauté éthiopienne devenait symbole du pouvoir noir et de la liberté, et des Caraïbes et Afro-Américains commencèrent à venir vivre et travailler en Éthiopie.

Adwā produisit une prise de conscience profonde auprès des Afro-Américains et un engouement pour l'Éthiopie moderne qui renforçait l'ancienne tradition de l'éthiopianisme (Scott, 1993 : 21). La débâcle italienne fut immédiatement relayée par des articles et des éditoriaux dans la presse noire américaine. La victoire éthiopienne, signe d'une nation africaine forte, donna aux Afro-Américains un sentiment personnel de fierté. Cette victoire, comme l'indiqua Sylvia Jacobs,

« ...est devenue une sorte de récit populaire qui était bien connu par tous les Noirs et passait entre les individus au sein de la communauté noire dans les salons de beauté, chez le barbier, dans les églises, dans des réunions diverses et à des rassemblements, et dans les cercles familiaux » (Jacobs, 1981 : 194).

Pourtant, dans les Caraïbes, la nouvelle d'Adwā sembla passer relativement inaperçue. À partir de l'exemple de Trinidad et Tobago, Rita Pemberton expliqua que cet intérêt relatif

« ...était dû au manque de connaissances sur le pays Éthiopie et ses activités. Ce manque d'informations était maintenu par les principaux médias qui s'intéressaient d'abord aux questions importantes pour les intérêts de la classe dirigeante qu'ils représentaient. Les préoccupations domestiques contribuèrent aussi au développement de cette situation. Ainsi, Adwa sembla passer inaperçue à Trinidad et Tobago en 1896 » (Pemberton, 1998 : 605).

La différence dans la réception de ces nouvelles entre les États-Unis et les Caraïbes serait donc à mettre sur le compte de la presse noire et indépendante, plus développée aux États-Unis que dans la Caraïbe anglo-

⁴ La campagne d'Adwā se déroula en trois grandes étapes, avec une grande bataille à Ambā Alāgē, le siège de Maqalē où les Italiens avaient bâti un fort et, finalement, la déroute italienne face aux troupes éthiopiennes à Adwā. Seule l'Éthiopie préservait son indépendance dans une Afrique colonisée par les puissances européennes.

phone. D'une certaine manière Trinidad se rattrapera plus tard à l'occasion de la guerre italo-éthiopienne de 1935-1941. Dans la musique populaire, le calypso, Adwā était alors mentionnée comme la première victoire éthiopienne sur les Italiens⁵. Les nouvelles de la victoire d'Adwā ont aussi été perçues en fonction d'une distinction sociale : leur diffusion eut un faible écho populaire mais un fort retentissement dans les cercles intellectuels. Benito Sylvain (1868-1915) était l'un de ces intellectuels. Haïtien panafricaniste, docteur en droit et officier de la marine haïtienne, il voyagea en Éthiopie à plusieurs reprises et rencontra l'empereur Menelik. Sylvain représenta l'empereur à la première conférence panafricaine à Londres en 1900⁶. Il fut parmi les premiers de plusieurs générations d'Afro-Américains et de Caribbéens à venir visiter l'Éthiopie et parfois à s'y installer pour travailler auprès du gouvernement impérial dans les secteurs de l'éducation, de la médecine, de la formation et de la presse⁷.

Les représentations du pouvoir éthiopien

Avant le sacre du *rās* Tafari, les représentants de l'État éthiopien étaient l'objet de représentations aux Amériques, et participaient ainsi, dans le travail des imaginaires noirs, à un processus d'*incarnation* de l'État éthiopien⁸. Ce qui tenait jusque-là de l'imaginaire et de l'innovation culturelle – l'Éthiopie biblique, la noirceur des Éthiopiens, la filiation entre Éthiopiens et Noirs, l'Éthiopie comme lieu de la genèse de l'humanité, l'Éthiopie synonyme de tout le continent – se redéployait dans le corps des représentants du pouvoir politique éthiopien.

L'empereur Menelik était le premier monarque éthiopien à surgir sur la scène internationale, notamment en images, relayées par la presse de l'époque (Sohier, 2012 : 205-218). En devenant « le héros culturel noir par excellence durant les années 1890 et la première décennie du vingtième siècle » (Hill, 2008 : 39), l'empereur Menelik a suscité un engouement particulier. Des « avatars » de Menelik ont surgi, pour la plupart des Caribbéens, qui se disaient Éthiopiens et revendiquaient une généalogie royale ou des fonctions particulières à la cour éthiopienne. Par exemple en 1904, un Jamaïcain à Kingston se fit passer pour le neveu de l'empereur Menelik, « Prince Thomas Isaac Makarooroo », une imposture qu'il reproduisit au long de ses déplacements. Il parut en Angleterre puis en

⁵ R. Pemberton (1998 : 600-601) cite un calypso de 1936 dont l'auteur est inconnu. Le premier couplet commence ainsi : « *Mussolini's only playing de fool / We know Ethiopia will bring him cool / It's the very country that gave them licks / It was in the year 1896 / You know they altered them and they were so sore! / And look at hell, they going back for more / But this time what they'll have to do / Is to hold Mussolini and alter him too* ».

⁶ Sur les voyages de Benito Sylvain en Éthiopie, voir Bonacci (2010 : 97-99, 102).

⁷ À propos des générations de professionnels noirs venus vivre et travailler en Éthiopie, voir notamment Harris (1994) ; Scott (1993) ; Bonacci (2010 : 102-108, 131-140).

⁸ Le terme « incarner » est ici compris dans son étymologie *carno*, *carnis*, « chair », qui signifie, « revêtir un corps spirituel d'un corps charnel ; représenter en soi, soi-même », Le Robert, 1996.

Allemagne sous le nom « Prince Ludwig Menelek of Abyssinia », et en 1908 à Detroit comme « Crown Prince Johannes of Ethiopia ». Robert Hill souligne que l'influence de la figure de Menelik et la récurrence de ces imposteurs « témoignent de l'émergence de la préhistoire du phénomène Ras Tafari » (Hill, 2008 : 39).

Dans une moindre mesure, le père de Tafari, *rās Mak^wannen*, a lui aussi bénéficié d'une aura particulière. Reçu à l'Élysée en 1898, en visite à Paris et à Jérusalem deux ans plus tard, et chef de la délégation éthiopienne à Londres à l'occasion du couronnement du roi Edouard VII en 1901, *rās Mak^wannen* était identifié comme le « favori » de l'empereur Menelik (Jonas, 2011 : 330). La figure héroïque de *rās Mak^wannen* fut en grande partie construite au cours du règne de son fils. Presque soixante ans après sa mort (en 1906), il a été célébré dans un portrait qui confine à l'hagiographie comme le « héros d'Adoua », dont « l'image de la plus miraculeuse rectitude synthétise et authentifie sa vie et son œuvre » (Pétridès, 1963 : 8). Dans le roman bien connu de Ralph Ellison, *Invisible Man* (1952), le *rās Mak^wannen* donne son nom au guerrier vengeur qui écume Harlem. Plus significatif encore : une figure centrale du panafricanisme au xx^e siècle, le Guyanais Ras T. Makonnen a adopté le titre et le nom du personnage éthiopien⁹.

Avec de tels prédécesseurs, représentants du pouvoir politique éthiopien, à la fois héros nationaux et internationaux, et modèles politiques et militaires, l'émergence du *rās Tafari* sur la scène des imaginaires noirs était bien préparée. Le jeune Tafari était bénéficiaire de « l'héritage immatériel » (Levi, 1989) légué par l'empereur Menelik et le *rās Mak^wannen*. Les rastafaris allaient pouvoir « emporter le mouvement éthiopien » pas plus loin en centralisant le véhicule de la libération dans sa personne » (Campbell, 1994 : 4).

La régence du *rās Tafari* et les imaginaires noirs

Après la mort de Menelik et l'interrègne mouvementé du *leǧ lyāsu*, en 1916, Zawditu devenait impératrice et le *rās Tafari* recevait la régence du pays. Leur politique intérieure fut axée sur la reprise en main du pouvoir et sur l'éducation, avec la création du premier collège moderne et d'une nouvelle imprimerie, *Berhānennā Salām* (Lumière et Paix) en 1925. Les vicissitudes de la politique intérieure éthiopienne et ces premiers efforts de modernisation passèrent probablement inaperçus auprès des commun-

⁹ Originaire de la Guyane britannique, Ras T. Makonnen (c. 1900-1983) était le cousin de David Talbot, un journaliste installé en Éthiopie dès 1943 qui devint, entre autres, éditeur de l'*Ethiopian Herald*. Ras Makonnen, marqué par les guerres italo-éthiopiennes - il portait le nom du héros de la première et avait milité depuis l'Angleterre durant la seconde - était une cheville ouvrière du Congrès panafricain tenu à Manchester en 1945. Il défendait un panafricanisme pratique et forcément transnational qu'il faisait vivre depuis l'Afrique, notamment le Ghana où il s'était installé en 1957. Voir Makonnen (1973).

autés noires du monde. En revanche, la politique étrangère, assurée par les légations étrangères ouvertes sous Menelik II à Addis-Abeba et par les légations éthiopiennes ouvertes à Paris, Londres et Rome, par le régent permit à ce dernier de prendre en main les relations extérieures et d'acquérir une visibilité internationale (Berhanou, 1998 : 156-157). Plusieurs processus politiques marquèrent la régence de Tafari : l'abolition de l'esclavage en Éthiopie et l'accession à la Société des Nations (SDN), les appels réitérés aux Noirs du monde à venir s'installer en Éthiopie, ainsi qu'une certaine influence auprès des congrégations de Juifs noirs aux États-Unis.

L'abolition de l'esclavage et l'entrée à la SDN

En Éthiopie, au début des années 1920, le débat sur l'esclavage et la souveraineté du pays, attisé par des campagnes de presse anti-éthiopiennes en Europe, était un des enjeux politiques majeurs rencontrés par le *rās* Tafari (Rouaud, 1997). Abolir l'esclavage en Éthiopie résonnait de façon particulière auprès des Noirs aux Amériques. Pour les descendants des esclaves africains aux États-Unis ou dans les Caraïbes, l'expérience - et les mémoires - de la servitude et de la conquête de la liberté étaient au cœur de leur identité politique et culturelle. La duplicité des puissances coloniales n'échappait pas aux observateurs afro-américains. Les nations responsables de la traite transatlantique et de l'esclavage ne pouvaient honnêtement s'insurger contre l'esclavage en Éthiopie. En fait, le bras de fer diplomatique autour de l'esclavage soulevait aux Amériques deux questions liées qui ont longtemps occupé les intellectuels noirs : l'Éthiopie était-elle un pays esclavagiste ? Les Éthiopiens étaient-ils des Noirs ?

Un historien et journaliste jamaïcain vivant aux États-Unis depuis 1911, Joel Rogers (1880-1966), a contribué à y répondre dans un ouvrage publié en 1936 et ambitieusement intitulé « *The real facts about Ethiopia* ». Seul correspondant de guerre qui couvrit l'Éthiopie en 1935-1936 pour la presse noire, Rogers brillait par ses rapports - parfois exagérés - sur les victoires éthiopiennes. Après avoir étudié les spécificités de l'esclavage en Éthiopie et comparé avec les États-Unis, sa conclusion était sans appel : « L'esclavage éthiopien n'a jamais été aussi dégradant que l'esclavage américain » (Rogers, 1982 [1936] : 19). Pour autant, si les Éthiopiens étaient eux aussi des esclavagistes, comment pouvaient-ils être considérés comme des Noirs ? Joel Rogers s'opposait au « vieux préjugé » contre les Afro-Américains qui poussait des auteurs à « nier qu'il y ait une relation raciale entre Éthiopiens et Afro-Américains » (Rogers, 1982 [1936] : 3). Dans le langage de l'anthropologie physique et biologisée de l'époque, il s'appuya sur la définition étasunienne qui faisait un Noir de toute personne ayant une goutte de sang noir (*one drop rule*) pour démontrer que les Éthiopiens étaient tous des Noirs, même les plus clairs d'entre eux

(Rogers, 1982 [1936] : 5). Cherchant à rassurer son lectorat, Rogers rapportait les propos qu'un officiel éthiopien lui aurait tenus :

« Nous pensons à nous-mêmes comme une nation et non comme une race. Cela ne veut pas dire que nous ne reconnaissons pas nos liens de parenté [*kinship*] avec les peuples descendants des Africains dans le nouveau monde » (Rogers, 1982 [1936] : 30).

Rogers savait qu'en débattant de la nature de l'esclavage en Éthiopie et de la couleur des Éthiopiens, il toucherait la sensibilité de ses lecteurs. La question de la couleur de peau des Éthiopiens et de leur identification – ou non – avec les Noirs du monde parcourt la littérature produite aux Amériques et s'est révélée centrale pour les intellectuels noirs (Scott, 1993 : 192-207). Avec l'abolition de l'esclavage en Éthiopie et l'entrée du pays à la SDN, les imaginaires noirs se voyaient nourris et renouvelés par des politiques concrètes et par la visibilité internationale croissante du jeune régent éthiopien devenu le champion de la lutte pour la liberté et la souveraineté de son pays. Le grand voyage de Tafari en Europe en 1924 fit surgir le jeune homme en images sur la scène internationale et contribua à son prestige.

Des invitations à venir en Éthiopie

À plusieurs reprises, Tafari invita les Noirs du monde à venir s'installer en Éthiopie afin qu'ils contribuent au développement du pays. Une opportunité se présenta en 1919 à l'occasion de la visite d'une délégation éthiopienne venue en Grande-Bretagne et aux États-Unis pour féliciter les Alliés de leur succès à l'issue de la Guerre mondiale. C'était la première visite d'envoyés du gouvernement éthiopien aux États-Unis. Le *dağğazmāč* Nādaw, un neveu de l'impératrice Zawditu, commandant de l'armée impériale, mais aussi le *blättēn gētā* Heruy Walda-Sellāsiē, maire d'Addis-Abeba, le *kāntibā* Gabru, maire de Gondar et *ato* Sinkās, le secrétaire de Nādaw composaient cette délégation. Le vice-consul américain à Aden, Addison E. Southard, était également accrédité en Éthiopie. En ayant à l'esprit les pratiques de la discrimination raciale propre aux États-Unis, Southard avait mis en garde les autorités américaines sur les difficultés qui pourraient être rencontrées par cette délégation et sur les conséquences que cela aurait sur les relations naissantes entre les deux pays.

La presse noire américaine a largement couvert cette visite, qui était pour les Afro-Américains une occasion importante « de s'identifier avec des représentants officiels d'un pays africain indépendant et qui figurait de façon prééminente dans leur héritage » (Harris, 1994 : 4-6). Très bien accueillis par le gouvernement américain, les Éthiopiens firent effectivement l'expérience de la discrimination raciale quand l'entrée dans un club de New-York leur fut refusée sous prétexte de leur couleur. Dès le

lendemain, l'affaire figurait à la une des journaux¹⁰, et cette expérience désagréable contribua à effacer toute notion de différence raciale entre Afro-Américains et Éthiopiens aux États-Unis. Plus significatif encore, le *kāntibā* Gabru, qui avait déjà rencontré des Noirs américains, leur lança un appel à émigrer vers l'Éthiopie en les invitant à contribuer au développement du pays. La plus grande organisation nationaliste noire de l'époque, qui avait des membres dans le monde entier avait été fondée à Harlem en 1918 par le Jamaïcain Marcus Garvey (1887-1940)¹¹. L'*Universal Negro Improvement Association* (UNIA, Association pour le progrès universel des Nègres) avait obtenu du *dağğazmāč* Nādaw qu'il vienne s'adresser au public mais les autorités empêchèrent l'ouverture du lieu qui devait les accueillir (Hill, 1983 : 459-460).

Ce n'était que partie remise car en août 1922, M. Topakyan, le consul général de Perse, alors représentant du gouvernement éthiopien aux États-Unis, remettait à Marcus Garvey une lettre lue *in absentia* lors du troisième congrès de l'UNIA. Ce message, venu des « roi et reine du berceau de la civilisation, l'Abyssinie » était une invitation à l'installation en Éthiopie, accueillie sous des applaudissements nourris :

« Assurez-les [les membres de l'UNIA] de la cordialité avec laquelle je les invite à rentrer dans leur patrie [*homeland*], particulièrement ceux qualifiés pour résoudre nos lourds problèmes et pour développer nos vastes ressources, enseignants, artisans, mécaniciens, écrivains, musiciens, hommes et femmes professionnels, tous ceux qui peuvent mettre la main au travail constructif dont notre pays sent si profondément le besoin » (Hill, 1985 : 1006-1007).

Par la suite, c'est par l'*āzāž* Warqnah Ešatē (*alias* Dr. Charles Martin), un médecin alors ambassadeur à Londres, que l'invitation fut réitérée. De passage aux États-Unis en 1927 pour des discussions diplomatiques liées à la construction éventuelle d'un grand barrage sur le lac Tana, il rencontra une délégation d'Afro-Américains et appela « fermiers, ingénieurs, médecins, physiciens, dentistes » etc. à venir en Éthiopie (Harris, 1994 : 6). Il leur assura qu'ils recevraient de la terre et de bons salaires, mais personne ne partit pour l'Éthiopie avec lui. En juillet 1930, Addison E. Southard, devenu représentant des États-Unis en Éthiopie, adressa un long rapport au Département d'État dans lequel il soulignait que de « nouveaux développements dans les attitudes éthiopiennes vis-à-vis des étrangers semblent tendre vers une faveur spécifique envers ceux qui ont la peau noire » (cité par Harris, 1994 : 8). Comme le souligne Joseph Harris, Southard reconnaissait que la modernisation de l'Éthiopie nécessi-

¹⁰ Voir par exemple *The Chicago Defender* 9/08/1919, p. 1 et p. 6

¹¹ Au début des années 1920, l'UNIA comptait un millier de branches aux États-Unis, en Amérique centrale et du Sud, dans les Caraïbes, en Europe et en Afrique. Le journal de l'UNIA, *Negro World*, circulait largement et contribuait à la diffusion de l'idéologie formulée par Marcus Garvey. Sur Marcus Garvey et l'UNIA, voir, par exemple, Martin (1986).

tait des professionnels et techniciens étrangers. Il était néanmoins inquiet de l'attitude de Tafari qui relevait parmi ces derniers l'arrogance de certains Blancs et semblait sérieusement intéressé par le recrutement de techniciens noirs.

Ces différentes initiatives de Tafari, peut-être marginales au vu des autres développements politiques internationaux, sont pourtant très importantes. Pour la première fois, une politique de la main tendue vers les communautés noires aux États-Unis était directement menée par le pouvoir éthiopien. L'identification classique avec l'Éthiopie était ainsi renouvelée par l'apparition sur la scène internationale des représentants officiels de l'État éthiopien, et en particulier de la figure de Tafari. La conscience grandissante d'intérêts communs et d'une destinée partagée a été une des conséquences de ces invitations. Si ces invitations n'ont pas été immédiatement honorées, elles ont néanmoins enthousiasmé les Noirs aux Amériques. Les réticences des Européens présents à Addis-Abeba vis-à-vis de la politique panafricaine du régent et du flux migratoire tenu mais constant qui en résultait révélaient les mentalités racistes qui étaient les leurs¹². Pour les puissances européennes, il était risqué de laisser cette identification et cette coopération entre Éthiopie et Noirs du monde se développer hors de leur contrôle. Tout en refusant l'identification aux « Nègres », une population de deuxième classe aux États-Unis, socialement et économiquement marginalisée, qui subissait encore l'arbitraire de la ségrégation et des lynchages, les officiels éthiopiens n'usaient jamais ce terme péjoratif. Ils désignaient les Noirs par le terme d'« Africains »¹³. Et la politique panafricaine du régent démentait les allégations courantes que les Éthiopiens n'étaient pas, ou ne se considéraient pas comme des Noirs.

Rayonnement sur les congrégations de Juifs noirs

La naissance et le développement de congrégations de Juifs noirs ne sont pas dus à la figure du *rās* Tafari, mais le jeune chef d'État y rayonnait de manière particulière. Les termes « Juifs noirs » désignaient les communautés migrantes originaires de la Caraïbe caractérisées par leur vitalité commerciale (Anderson, 1982 : 301-304), mais aussi les nombreux prêcheurs et les congrégations du même nom qui naissaient dans les grandes villes nord-américaines dès la fin du XIX^e siècle et dans lesquelles ces mêmes Caribéens étaient largement engagés. Le poids numérique des Juifs noirs est délicat à définir. Entre une approximation minimaliste, dans les années 1920, qui comptait au moins huit congrégations à Harlem

¹² Ainsi les remarques de l'anthropologue C. Coon sur les Afro-Américains présents en Éthiopie (Coon, 1935 : 145, 139) ou celles du Docteur Mérab sur son confrère guadeloupéen Joseph Vitalien (Mérab, 1912 : 213-214).

¹³ C'est le cas de toutes les occurrences publiques rapportées par la presse panafricaine, ainsi que dans les discours de l'empereur édités et publiés en anglais. Voir par exemple Haile Selassie (1997 : 190, 203, 206 etc.). Pour distinguer parmi tous les Américains, l'empereur utilisa une fois les termes de « *black Americans* » (Haile Selassie, 1999 : 27).

(Brotz, 1964 : 10) et une autre, maximaliste, dans les années 1930, qui dénombrait dix mille Juifs noirs à New York et quelques centaines de milliers aux États-Unis (Ottley, 1943 : 142), il est bon de rappeler que ces congrégations allaient et venaient, et qu'elles étaient caractérisées par leur fluidité (Landes, 1967 : 175). Les Juifs noirs avaient des liens avec l'univers du pentecôtisme rural du sud des États-Unis et avec celui des praticiens de la « science », de l'occultisme et de la franc-maçonnerie. Depuis l'identification, dès les XVIII^e et XIX^e siècles, aux Hébreux en esclavage jusqu'à l'association typologique des Juifs noirs avec les douze tribus d'Israël, les identifications et réappropriations fondées sur les lectures de l'Ancien Testament furent nombreuses.

Y. Chireau définit deux thèmes récurrents de ces rencontres entre Juifs et Noirs (Chireau, 2000 : 16). D'abord les analogies des expériences des peuples juifs et des peuples noirs, notamment leur histoire commune de dispersion, d'esclavage, de persécution et d'émancipation. Ces analogies facilitèrent diverses appropriations du judaïsme par des congrégations noires à travers l'adoption des langues et symboles des écritures, et par la formation de rituels spécifiques. Ensuite, l'auto-désignation des Noirs comme Juifs en vertu d'un double héritage symbolique : juif et éthiopien¹⁴. Les Juifs noirs s'identifiaient au peuple d'Israël et reconnaissaient dans la rencontre mythique entre le roi Salomon et la reine de Saba la fondation d'une lignée de rois éthiopiens et hébreux, qui était déclinée jusqu'à l'empereur d'Éthiopie, Hāyla Sellāsē I^{er} (Brotz, 1964 : 18, 51). Des peintures et des portraits du « Lion de Juda » occupaient une place prééminente dans certaines synagogues (Trevisan Semi, 2000 : 95). Vers le 29 mars 1931, quatre mois après le sacre de Tafari, une parade eut lieu à Harlem, qui rassemblait les Juifs noirs et les membres de l'UNIA, l'organisation de Marcus Garvey. En tête du cortège, deux portraits photographiques grandeur nature étaient exposés : celui de Marcus Garvey et celui du *rās* Tafari.

Un Juif noir bien connu à Harlem, Arnold Josiah Ford, partit pour l'Éthiopie en 1930. Né à la Barbade, il était compositeur, musicien, linguiste et théologien. Il avait été membre du corps musical de la British Royal Navy durant la Première Guerre mondiale. Arrivé à Harlem après le conflit, il devint membre d'une congrégation de Juifs noirs (Bonacci, 2010 : 111-116).

¹⁴ La présence dans les années 1920 et 1930 de Jacques Faitlovitch, un Juif polonais né en 1881 et engagé auprès des Juifs éthiopiens (*Falacha* ou *Bētā-Israél*) dans des missions éducatives et informatives, contribua à nourrir cette matrice culturelle prête à se trouver des racines en Éthiopie (Trevisan Semi, 2002 : 92-93). La nouvelle de la « découverte » par Faitlovitch de Juifs en Éthiopie permit aux congrégations harlémites de s'identifier de manière « scientifique » à ce groupe social à la fois juif et éthiopien.



Fig. 1 - Parade rassemblant Juifs noirs et membres de l'UNIA, *Amsterdam News*, 1/4/1931. Remerciements à Prof. Robert A. Hill pour avoir partagé cette photographie. © DR

Grâce à son étude exhaustive de la Torah, du Talmud et de l'hébreu, Ford s'éleva à la position de rabbin. Comme de nombreux Caribéens et Juifs noirs, il s'engagea dans l'organisation de Marcus Garvey, l'UNIA, et en devint le directeur musical. Fort des donations de près de six cents membres de sa congrégation, Arnold J. Ford décida de partir pour l'Éthiopie. Accompagné par quelques membres de sa synagogue, il contribua ainsi à « matérialiser » cette relation entre les Juifs noirs de Harlem et l'Éthiopie et à nourrir l'imaginaire d'appartenance et de « retour » en Éthiopie. Il devait assister au couronnement de l'empereur Hāyla Sellāsē I^{er} en novembre 1930. Malade, il mourut en 1935 en Éthiopie.

La clé de l'ascension de Tafari dans les imaginaires noirs

Juifs noirs, garveyites et rastafaris étaient issus de milieux socio-culturels similaires, la proximité d'action et les échanges entre eux illustrent les continuités de l'éthiopianisme, du nationalisme et du panafricanisme populaire ainsi que leurs transformations. Pour autant, la proximité entre ces protagonistes n'occulte pas leurs différences. Ces congrégations se nourrissent les unes les autres et se construisent sur des bases sociales et interprétatives similaires tout en se distinguant fortement au sujet de l'interprétation de la nature de l'empereur, humaine ou divine. Ce qui démarquait les rastafaris était la centralité symbolique et matérielle de la nation éthiopienne et de l'empereur éthiopien. La trajectoire de Leonard P. Howell (1898-1981) illustre cette proximité : Jamaïcain cosmopolite, il était un habitué des congrégations de Juifs noirs à Harlem avant de revenir en Jamaïque en 1932 et d'y prêcher la divinité du *rās* Tafari devenu empereur. Dans une certaine mesure, il mettait en pratique ce qui avait été prêché par Marcus Garvey : la nécessité pour les Noirs de représenter Dieu à leur image, de le voir à travers « les lunettes de l'Éthiopie » (Garvey, 1986 [1923] : 44). L'image des lunettes était très forte, elle montrait qu'une part de choix et de volonté déterminait la façon dont les hommes *voyaient* Dieu. La trajectoire d'Howell et son rôle maintenant reconnus dans la genèse du mouvement rastafari signalent une étape cruciale de l'ascension vers le trône du *rās* Tafari dans les imaginaires noirs (Lee, 1999 ; Hill, 2001).

« *The Promised Key* »

Les bases doctrinales du mouvement rastafari sont contenues dans *The Promised Key*, un texte rédigé par Howell alors qu'il était en prison en Jamaïque pour sédition. La cérémonie du sacre de Tafari en 1930 y est racontée, mais, signe de l'empreinte laissée par le régent, c'est le nom de Tafari qui rythme le texte. *The Promised Key* semble avoir été publié en 1935 à la fois à Kingston et à Accra par Nnamdi Azikiwe, alors éditeur du *African Morning Post*. L'ouvrage, d'une quinzaine de pages, reprend largement deux textes précurseurs, la *Holy Piby* de R. A. Rogers (1924) et le *Royal Parchment Scroll of Black Supremacy* de F. B. Pettersburgh (1926). Ces deux textes avaient circulé dans les années 1920 et avaient contribué à entretenir les références à l'Éthiopie dans les imaginaires des congrégations noires (Bonacci 2010 : 179-183).

Par rapport aux textes qui le précèdent, *The Promised Key* s'articule autour de deux innovations : la défense d'une nouvelle vision du monde et la proclamation de la divinité de l'empereur. Le catholicisme et plus précisément le Pape étaient désignés comme l'ennemi d'Israël et le promoteur d'une « fausse religion » à caractère satanique symbolisé par les chiffres « 666 », alors que la « civilisation » était représentée par la « suprématie noire ». Essentialiste, Howell insistait également sur la nécessaire séparation des races et l'impossibilité pour Noirs et Blancs de

se marier. Sur le thème de la « question éthiopienne », il reprit l'imagerie développée dans le *Royal Parchment* qui attribuait une figure féminine à l'Afrique et rappela que les marchands d'esclaves « sont entrés en elle et lui volèrent ses terres, son argent et ses semences pour en faire des esclaves » (Pettersburgh, 1926 : 74). Mais à la place du nom « Afrique », Howell plaça celui d'« Éthiopie ». L'Éthiopie était évidemment présente dans les deux textes précurseurs, mais cette fois Howell s'adressait directement aux « Éthiopiens », le peuple noir. C'est à eux qu'il annonçait sa profession de foi :

« Mes chers Éthiopiens, l'Éthiopie est la tête couronnée de cette terre depuis que le paradis a été bâti par Sa Majesté Ras Tafari le Dieu vivant. Remercions et louons le Dieu éternellement vivant aussi longtemps que l'éternité » (Howell, 1935 : 10).

Là se situait la différence majeure du texte de Howell : le titre de « roi Alpha » qu'il utilisait, comme Rogers et Pettersburgh, devint synonyme de « roi Ras Tafari » et de « Sa Majesté Ras Tafari ». L'usage presque systématique de « Ras Tafari » contribua à populariser le nom et le premier titre de l'empereur. Il le qualifia de « Dieu tout puissant » (Howell, 1935 : 14) et ses titres furent répétés dans une référence directe à l'*Apocalypse* (XIX, 16) :

« Sur la tête de Sa Majesté Ras Tafari il y a de nombreux diadèmes et sur son vêtement il est écrit Roi des rois et Seigneur des seigneurs, oh allons l'adorer car il est Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Le Lion conquérant de la tribu de Juda, l'Élu de Dieu et la Lumière du monde » (Howell, 1935 : 3).

The Promised Key commençait par une longue description du protocole du sacre de l'empereur et insistait sur les attributs de la royauté : le trône, le sceptre, les couronnes, les robes et les prêtres. Le duc de Gloucester, venu effectivement représenter la couronne d'Angleterre au sacre était décrit comme tombant à genoux devant le « roi Ras Tafari ». C'était une image très forte pour les sujets coloniaux britanniques, symbolisant la soumission du pouvoir blanc au pouvoir noir et qu'Howell appuyait de références bibliques (*Psaumes* LXXII, 9-11 et *Genèse* XLIX, 10). Howell affirma donc explicitement que l'empereur récemment couronné était Dieu et que son royaume incarnant la suprématie noire dominait les autres.



Fig. 2 et 3 - Photographie (recto-verso) circulée par Leonard Howell, ca. 1930-1935, ©DR

Une photographie que Leonard Howell faisait circuler en Jamaïque au milieu des années 1930 illustre ces dynamiques d'identification¹⁵. L'image représente le jeune homme après son couronnement comme *negus*¹⁶ (1928) et la légende précise « *Ras Tafari. King of Kings of Ethiopia. A descendant of King Solomond [sic] and the Queen of Sheba* ». Plusieurs éléments sont juxtaposés qui confondent les attributs du monarque éthiopien. L'image du jeune homme, noir, barbu et couronné correspond au titre et au nom de « Ras Tafari » porté pendant la régence. Mais la titulature acquise en 1930 qui désigne Tafari comme le roi des rois d'Éthiopie, et l'évocation de la rencontre entre le roi Salomon et la reine de Saba, récit mythique s'il en est, forment une plus-value symbolique

¹⁵ Comme le souligne R. Hill, il n'y a aucun récit satisfaisant de la façon dont Howell obtint cette photographie. Il la récupéra peut-être auprès d'une congrégation appelée « les Israélites » dont les fondateurs, M. et Mme Harvey étaient récemment revenus d'Éthiopie. Voir Hill (2001 : 25-27). La signature d'Howell sur l'image rappelle son expérience cosmopolite (*Travelled the World Through*) ; le tampon au dos est celui de l'organisation dont il était « président général », la *King of Kings Mission*, en activité entre 1933 et 1939.

¹⁶ Je remercie Estelle Sohler d'avoir bien voulu examiner ce portrait.

décisive sur laquelle s'appuie Howell pour faire passer son message. La diffusion de cette image dans les années 1930 contribuait à populariser le titre et le nom « *rās* Tafari » à un moment où le monarque éthiopien portait déjà celui d'Haïlé Selassié I^{er}. Et c'est bien le nom « Ras Tafari » qui est revendiqué par les membres de ce mouvement alors limité aux quartiers déshérités de Kingston, en Jamaïque.

Ce phénomène, que Clinton Chisholm évacue comme « un détail mineur » (Chisholm, 1998 : 171), désigne néanmoins la période 1916-1930 comme un temps décisif « d'incubation » du mouvement rastafari. Alors que depuis 1935 les tensions entre l'Italie et l'Éthiopie allaient croissant, *The Promised Key* était un condensé doctrinal qui plaçait fermement les prémices du mouvement rastafari dans la continuité de l'éthiopianisme... :

« ...le facteur déterminant dans les origines de Ras Tafari est l'identification sous-jacente que les Noirs ont constamment fait avec l'Éthiopie en vertu du symbolisme biblique. » (Hill, 2001 : 16).

Les rastafaris, en personnalisant le Dieu éthiopien des Noirs, en donnant corps au mythe, poussèrent l'éthiopianisme jusqu'à une forme d'apogée à laquelle n'arrivèrent pas les autres groupes familiers de ce répertoire. L'irrésistible ascension du *rās* Tafari sur le trône était consommée, les rastafaris avaient fait du jeune empereur un Dieu.

Conclusion

La figure du *rās* Tafari émerge à un moment où, se juxtaposant aux interprétations raciales et bibliques, des relations symboliques et politiques se sont établies entre l'Éthiopie et les mondes noirs. Les représentations du pouvoir éthiopien dans les mondes noirs, notamment grâce aux informations circulant dans la presse, se sont faites plus courantes. Les souverains éthiopiens représentaient un pouvoir politique noir capable de préserver leur indépendance face aux puissances coloniales. Quand Tafari prend la régence de l'Éthiopie, en 1916, plusieurs actions contribuent à tracer son empreinte dans les imaginaires noirs : l'abolition de l'esclavage, l'admission à la SDN, et des invitations répétées aux Noirs du monde à venir s'installer dans le pays. Le rayonnement de Tafari auprès des Juifs noirs et des garveyites signale une ferveur portée puis transformée par Leonard Howell, le « premier rasta ». Son texte *The Promised Key* demeure un des fondements interprétatifs des rastafaris et démontre leur attachement au nom et à la figure du *rās* Tafari. Le sacre de 1930 ouvrait une ère de rédemption pour les rastafaris, et la naissance d'un mouvement récupéré ensuite par les jeunes du monde entier, qui a contribué comme aucun autre à faire du *rās* Tafari le digne représentant du pouvoir de la Trinité.

Références

Sources

- Coon C., 1935, *Measuring Ethiopia and Flight into Arabia*, Boston, Little, Brown & CO.
- Ellison R., 1952, *Invisible Man*, New York, Random House.
- Garvey M., 1986 [1923], *The Philosophy & Opinions of Marcus Garvey. Or, Africa for the Africans*, Dover (Mass.), The Majority Press.
- Haile Selassie I^{er}, 1997 [1967], *The Third Testament. The Ilect Verses of Emperor Haile Sellassie I. [Selected Speeches - Discours choisis]*, Kingston, Headstart Printing & Publishing.
- Haile Selassie I^{er}, 1999 [1994], *My life and Ethiopia's Progress. The Autobiography of Emperor Haile Sellassie I, Vol. 2.*, Chicago, Research Associates School Times Publications, Frontline Distribution.
- Hill R. A. (éd.), 1983, *The Marcus Garvey & Universal Negro Improvement Association Papers*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, vol.1.
- Hill R. A. (éd.), 1985, *The Marcus Garvey & Universal Negro Improvement Association Papers*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, vol. 4.
- Howell L. P. [G. G. Maragh], 1935, *The Promised Key*, Accra, The African Morning Post.
- Makonnen, Ras, 1973, *Pan-Africanism from within. As recorded and edited by K. King*, London, Oxford University Press.
- Métab Docteur, 1912. *Médecins et Médecine en Éthiopie*, Paris, Vigot Frères Éditeurs.
- Pétridès S. P., 1963, *Le Héros d'Adoua. Ras Makonnen, prince d'Éthiopie*, Paris, Plon.
- Rogers Sheperd R. A., 1924, *The Holy Piby*, Woodbridge (N.J.), The Athlican Strong Arm Company.

Bibliographie

- Anderson, J. 1982, *This was Harlem. A Cultural Portrait, 1900-1950*, New York, Farrar Straus Giroux.
- Berhanou Abebe, 1998, *Histoire de l'Éthiopie d'Axoum à la révolution*, Paris, CFEE, Maisonneuve & Larose.
- Bonacci G., 2010, *Exodus! L'histoire du retour des Rastafariens en Éthiopie*, Paris, L'Harmattan.

- Brotz H., 1964, *The Black Jews of Harlem. Negro nationalism and the dilemmas of Negro leadership*, London, Macmillan Company.
- Campbell H., 1994, *Rasta and resistance. From Marcus Garvey to Walter Rodney*, Trenton (NJ), Africa World Press.
- Chireau Y., 2000. « Black Culture and Black Zion. African-American Religious Encounters with Judaism, 1790-1930. An overview », in Chireau Y. & Deutsch N. (eds.), *Black Zion. African American Religious encounters with Judaism*, New York, Oxford, Oxford University Press, 15-32.
- Chisholm C., 1998, « The Rasta-Selassie-Ethiopian Connections » in Murrell N. S., Spencer W. D. & McFarlane A. A. (eds.), *Chanting down Babylon. The Rastafari reader*, Kingston, Ian Randle, 166-177.
- Drake St. C., 1991 [1970], *The Redemption of Africa and Black Religion*, Chicago, Atlanta, Third World Press, Institute of the Black World.
- Eliade M., 1963, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard.
- Geiss I., 1974 [1968], *The Pan-African movement. A history of Pan-Africanism in America, Europe and Africa*, New York, Africana Publishing Co.
- Harris J. E., 1994, *African-American Reactions to War in Ethiopia, 1936-1941*, Baton Rouge, Londres, Louisiana State University Press.
- Hill R. A., 2001, *Dread History. Leonard P. Howell and millenarian visions in the early Rastafarian religion*, Chicago, Kingston, Research Associates School Times, Miguel Lorne Publishers.
- Hill R. A., 2008, « King Menelik's Nephew : Prince Thomas Mackarooroo, aka Prince Ludwig Menelek of Abyssinia », *Small Axe*, 26, 15-44.
- Jacobs S., 1981, *The African Nexus. Black American Perspectives on the European Partitioning of Africa, 1880-1920*, Westport, London, Greenwood Press.
- Jonas, R., 2011, *The Battle of Adwa. African Victory in the Age of Empire*, Cambridge (Mss.), Londres, The Belknap Press of Harvard University Press.
- Kane, T. L., 1990, *Amharic - English Dictionnary*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 2 vol.
- Landes R., 1967, « Negro Jews in Harlem », *The Jewish journal of sociology*, 9, 175-189.
- Lee H., 1999, *Le premier rasta*, Paris, Flammarion.
- Levi G., 1989 [1985], *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du xvii^e siècle*, Paris, Gallimard.

- Martin T., 1986 [1976], *Race First. The Ideological and Organizational Struggles of Marcus Garvey and the Universal Negro Improvement Association*, Dover (Mass.), The Majority Press.
- Ottley R., 1943, 'New World A-Coming'. *Inside Black America*, Boston, Houghton Mifflin Co.
- Pemberton R., 1998, « Ties binding Trinidad and Tobago in the Caribbean to Ethiopia, 1896-1996 », in Ahmad A. H. & Pankhurst R. (éds.), *Adoua. Victory Centenary Conference, 26 February - 2 March 1996*. Addis-Abeba, Addis Ababa University Press, Institute of Ethiopian Studies, 587-610.
- Rouaud A., 1997, *Le négus contre l'esclavage. Les édits abolitionnistes du ras Tafari. Contexte et circonstances*, Paris, aresæ.
- Scott W., 1993, *The Son's of Sheba's Race African-Americans and the Italo-Ethiopian War, 1935-1941*, Bloomington, Indiana University Press.
- Shepperson G., 1968, « Ethiopianism: Past and Present », in Baëta C.G.K. (éd.), *Christianity in Tropical Africa*, London, Oxford University Press, 249-268.
- Sohier, Estelle, 2012, *Le Roi des rois et la photographie. Politique de l'image et pouvoir royal en Éthiopie sous le règne de Ménélik II*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- Trevisan Semi E., 2002, « The 'falashisation' of the Blacks of Harlem. A Judaising Movement in 20th-century USA », in Parfitt T. & Trevisan Semi E. (éds.), *Judaising Movements. Studies in the margins of Judaism*, London, Routledge, 87-110.
- Ullendorff E., 1997, *Ethiopia and the Bible*, Londres, Oxford University Press.

Résumé / Abstract

Bonacci G., 2013, L'irrésistible ascension du *rās* Tafari dans les imaginaires noirs, *Annales d'Éthiopie*, 28, 157-176.

Cet article démontre que l'héritier du trône éthiopien était déjà connu par des communautés noires aux Amériques avant le sacre de 1930 et la naissance officielle du mouvement rastafari. Trois facteurs au moins ont contribué à préparer symboliquement l'accession au trône de Tafari et à tisser le réseau de références à travers lesquelles le sacre allait être interprété : la prégnance de l'éthiopianisme aux Amériques, l'aura de l'empereur Menelik et du *rās* Mak^wannen, le père de Tafari, et les invitations de Tafari à l'intention des Noirs aux Amériques. La preuve de l'attachement des rastafaris à la figure du *rās* Tafari, est visible dans un de leurs premiers manifestes, publié en 1935. Ainsi, l'ascension de Tafari s'est faite aussi sur la scène des imaginaires noirs qui circulaient entre Amériques et Caraïbes.

Mots-clefs : Tafari, éthiopianisme, Amériques, Juifs noirs, mouvement rastafari

The Irresistible Ascent of *Rās* Tafari in the Black Imagination – This paper demonstrates that the heir to the throne of Ethiopia was already known by black communities in the Americas before the 1930 coronation and the official birth of the Rastafari movement. Three elements at least have contributed to prepare symbolically the accession to the throne of Tafari, and to weave the network of references through which his coronation would be interpreted: the diffusion of Ethiopianism in the Americas, the aura of Emperor Menelik and of *Rās* Mak^wannen, Tafari's father, and the invitations of Tafari towards Black people in the Americas. Proof of the attachment of Rastafari to *Rās* Tafari is visible in one of their early manifests, published in 1935. Hence the ascent of Tafari was made as well on the stage of the black imagination circulating between the Americas and the Caribbean.

Keywords: Tafari, Ethiopianism, Americas, Black Jews, Rastafari movement

Addis-Abeba et le couronnement de Hāyla Sellāsē. Mise en scène d'une ville, réinvention d'une cérémonie

Estelle Sohier*

En avril 1930, le décès de la reine des rois d'Éthiopie Zāwditu (r. 1917-1930) ouvre l'accès au trône au *negus* Tafari Mak^wannen. Choissant pour nom de règne "Hāyla Sellāsē", soit "Puissance de la Trinité", le nouveau roi des rois diffère son sacre de six mois afin de préparer l'événement auquel il entend donner une portée nationale et internationale. Il y convie, certes, le clergé et les principaux chefs éthiopiens, mais aussi sept rois et cinq présidents étrangers¹ ainsi que les représentants de la presse internationale². La cérémonie est préparée dans la capitale éthiopienne, Addis-Abeba, métamorphosée pour l'occasion³. Créée à la fin des années 1880, capitale du royaume depuis les années 1890, la ville constitue depuis les années 1920 la vitrine de la modernisation de l'Éthiopie entreprise par le régent, Tafari Mak^wannen⁴. Ce processus est amplifié à l'approche du couronnement. Du mois d'avril aux premiers jours de novembre, le roi des rois supervise quotidiennement les travaux dans la capitale dont les voies principales sont aménagées. Ses rues sont pavées, pourvues de trottoirs et d'électricité, et ponctuées de nouveaux monuments. En septembre, la ville a ainsi été repeinte, nettoyée, réparée et, ce qui ne pouvait l'être, dissimulé derrière des palissades⁵. Comme la ville, tous les acteurs du sacre ont été parés : Hāyla Sellāsē commandita aux artisans du palais et en Europe les uniformes portés durant la cérémonie par les membres de la famille royale et de l'aristocratie, leurs attributs (couronne, sceptre, épée, globe, bagues, etc.), ainsi que des séries de médailles commémoratives. La police municipale et la garde royale étaient pourvues d'uniformes kaki flamboyants, tandis que les acteurs indésirables, les mendiants, étaient chassés provisoirement de la ville.

* Université de Genève, Suisse.

¹ Les gouvernements d'Angleterre, Italie, France, Belgique, Suède, Pays-Bas, Japon, Égypte, États-Unis, Allemagne, Grèce, Turquie et Pologne étaient représentés.

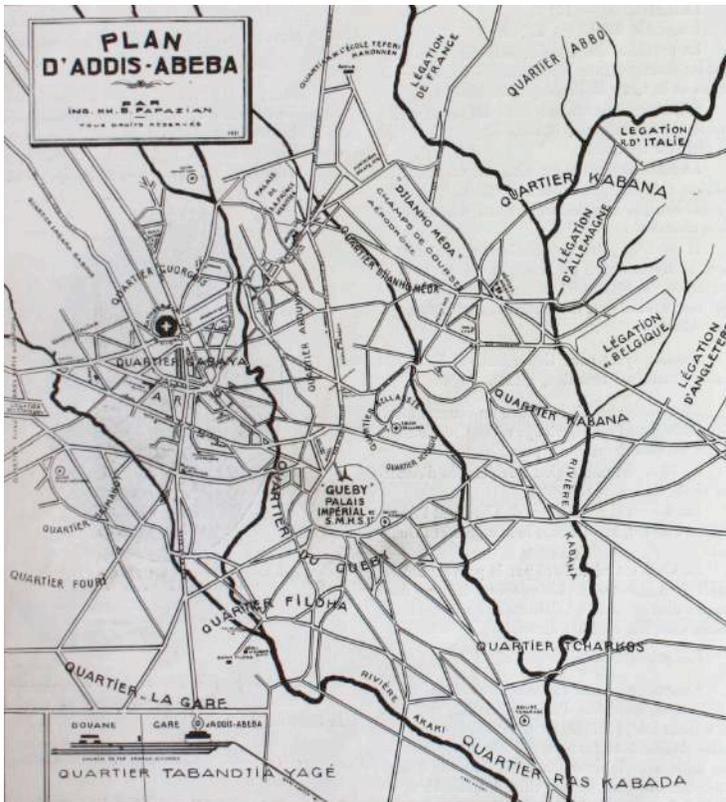
² Marcus, 1998 : 108.

³ Sur l'histoire d'Addis-Abeba, voir Garretson, 2000 et 2003 ; Pankhurst, 1985 ; Batistoni, Chiari, 2004.

⁴ Garretson, 2003.

⁵ Marcus, 1998 : 109.

Ces festivités couronnent une ascension politique issue de plusieurs crises politiques majeures : arrivé au pouvoir à la suite d'un coup d'État perpétré en septembre 1916 contre l'héritier désigné de Menelik II, *Iej lyäsu*, Tafari obtint les titres de roi en 1928, puis de roi des rois en 1930 à l'issue de conflits armés avec l'opposition conservatrice. Les manifestations organisées à partir du 1^{er} novembre 1930 doivent être déchiffrées dans le contexte de ces rapports de force. Le nouveau pouvoir politique s'exprime dans la capitale par différents biais : les monuments temporaires ou permanents ; les bâtiments où il s'exerce, en particulier les palais royaux ; mais aussi par l'ordre et l'organisation urbanistique des lieux servant de cadre aux festivités⁶. Cette mise en scène avait un aspect théâtral, certes, mais commun à de telles manifestations politiques. Sa principale caractéristique était plutôt de relever d'une juxtaposition inédite d'éléments endogènes et exogènes.



Carte - « Plan d'Addis-Abeba » dessiné en 1931 par l'ingénieur Kh. B. Papazian, publié dans Zervos, 1936 : 26

⁶ Voir not. Maximy, 1993 : 41-53.

La gare d'Addis-Abeba, porte d'entrée dans l'Empire

La gare d'Addis-Abeba est la « porte d'entrée » officielle dans la capitale pour la majorité des invités au couronnement (Carte - en bas à gauche du plan de la ville dessiné en 1931). Du 15 octobre au 29 octobre 1930, des trains spéciaux acheminent dans la capitale éthiopienne, par ordre d'arrivée, des notables éthiopiens et leurs troupes, les délégations américaine, grecque et allemande, japonaise, hollandaise, égyptienne, polonaise, française, anglaise, turque, belge et suédoise, et enfin italienne⁷, qui ont rejoint Addis après une escale à Djibouti, et 780 kilomètres de chemin de fer. Différentes séries de photographies officielles ou privées montrent le soin avec lequel leurs arrivées ont été mises en scène et enregistrées.

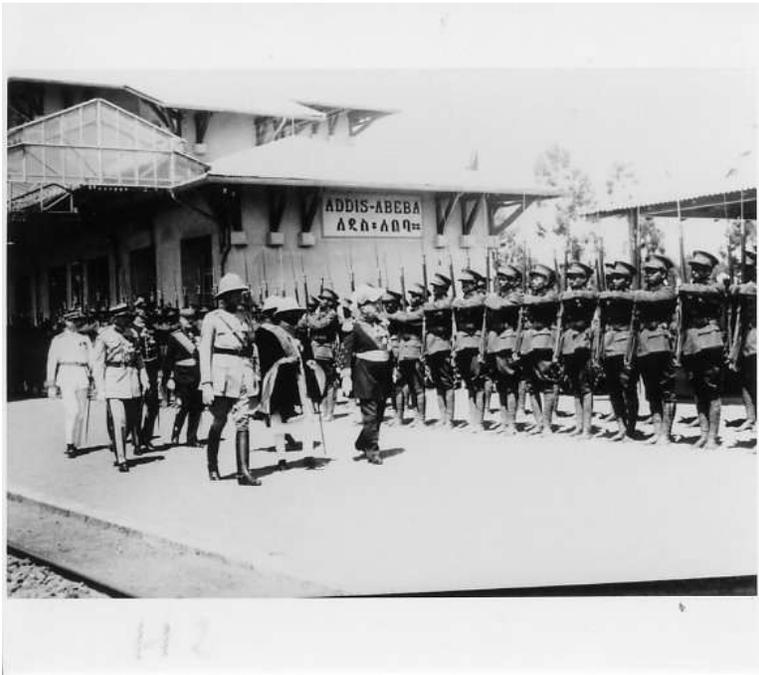


Fig. 1 - Revue des troupes, gare d'Addis-Abeba, octobre 1930 - Photographe inconnu. Fonds INALCO/M. Pasteau

Les représentants de France, Italie et Angleterre - les trois puissances coloniales limitrophes - sont accueillis officiellement par Hāyla Sellāsē lui-même, tandis que son fils aîné, Āsfāw Wasan, reçoit les représentants des autres nationalités. Sur le quai, chaque délégation passe en revue les troupes éthiopiennes en compagnie de leurs hôtes, suivant en cela les lois du protocole diplomatique international (Fig. 1). Les photographies attestent des efforts menés bon gré, mal gré, durant toute la tenue des

⁷ Van Gelger de Pineda, 1995 : 621.

cérémonies pour respecter ce protocole, tant par le choix des acteurs (chauffeurs, corps d'armée moderne), des infrastructures (tribunes), des costumes, des accessoires utilisés (voitures, tapis qu'on imagine rouges et dont l'utilisation est aussi réglementée, drapeaux nationaux), que des gestes employés. À la sortie de la gare, les invités rejoignent par exemple des automobiles avec chauffeur pour être conduits à leurs résidences (Fig. 2). Leur placement dans les voitures respecte les conventions diplomatiques, où la place d'honneur se trouve alors à la droite de la banquette arrière d'une automobile⁸. Loin d'être anecdotique, le suivi du protocole donnait le la des échanges internationaux, comme le rappelait un spécialiste français dans les années 1940 : « C'est dans le cérémonial accompagnant les événements internationaux que se mesure le mieux l'état des relations entre les gouvernements⁹ ». Son respect pour la réception des délégations étrangères était la base d'un échange politique fondé à la fois sur le respect mutuel et l'égalité des interlocuteurs.



Fig. 2 - La délégation égyptienne quitte la gare, octobre 1930. Photographe inconnu. - Fonds INALCO/M. Pasteau

⁸ Le protocole à suivre dans les rapports diplomatiques ou lors de rencontres internationales a été consigné par Jean Serres dans son *Manuel pratique de protocole* (1948). Sur le placement en voiture, voir Jean Serres, 2005 (21^e éd.) : 139-141. Le mot protocole est entré dans la langue amharique, puisque Kabbada Tasammâ, écrivain proche de la cour, consacre un chapitre (Kabbada, 1970-1971 : 100-114) à ce sujet en usage à la cour de Zawditu, en particulier pour l'ordonnance des *geber* (banquets).

⁹ Serres, 2005 : 33-36.

L'architecture de la gare et ses environs immédiats offraient un cadre idoine pour un échange diplomatique international, avec une place ornée d'une sculpture sur un piédestal, d'où partait une route tracée au cordeau (visible sur les photographies et sur le plan de la ville). La voie ferrée en provenance de Djibouti avait rejoint la capitale éthiopienne en 1917, après 20 ans de travaux, mais la gare d'Addis-Abeba n'avait été inaugurée qu'en décembre 1929, avec faste et publicité. Les photographies prises lors de son inauguration, comme lors du couronnement, exprimaient à la fois la modernité du nouveau bâtiment et une impression d'ordre, due à l'aménagement de l'espace limitrophe, et à l'ordonnance des cérémonies (Fig. 3). Ils symbolisaient la rigueur et le prestige de la compagnie de chemin de fer, commanditaire et bailleur de fonds de l'ensemble avec l'appui du gouvernement français. Dessiné par deux architectes français, M. Lagrave et M. Barrias, ce plan n'avait toutefois été validé qu'après des années de négociation avec le gouvernement éthiopien, notamment autour de l'architecture de la gare, objet de débats controversés qui portaient sur la nécessité de privilégier son aspect pratique ou son prestige, d'en faire une gare « coloniale » ou « impériale »¹⁰. Face aux revendications coloniales persistantes qui menaçaient l'indépendance de l'Éthiopie dans les années 1910 et 1920, le choix d'une gare à l'architecture prestigieuse permettait d'inscrire dans la pierre un message d'indépendance politique adressé aux étrangers, et ce dès leurs premiers pas dans la capitale. Ce lieu était d'autant plus important que la gare était une voie d'accès à l'Éthiopie presque incontournable pour les voyageurs, contraints de demander un laissez-passer officiel au gouvernement avant de parcourir le pays.

À leur sortie de la gare, les voyageurs découvrent la première statue érigée dans l'espace public d'Addis-Abeba, sous la forme d'un Lion de Juda. Commandité et financé également par la compagnie de chemin de fer, avec l'aval du gouvernement éthiopien, le monument exposait les fondements du pouvoir politique en place et ses principaux acteurs¹¹. Son piédestal est en effet orné de bas-reliefs aux effigies couronnées de la reine des rois Zawditu, de son père et prédécesseur, le roi des rois Menelik II (r. 1889-1913), du *rās* Tafari Mak^wannen, et enfin de son père, le *rās* Mak^wannen, ancien ministre et chef de guerre de Menelik II. Ce groupe propose une interprétation de la généalogie du gouvernement en place et une continuité politique fictive, puisqu'il évince la mémoire du règne du *leğ* lyāsu, petit-fils de Menelik II que celui-ci avait choisi pour lui succéder avant son renversement par le coup d'État qui porta au pouvoir Zawditu et

¹⁰ La compagnie de chemin de fer, le ministère des Affaires étrangères français et le *rās* Tafari étaient soucieux du prestige du bâtiment qui devait avoir un rayonnement international, alors que le ministère des Colonies privilégiait une conception utilitaire de ce lieu. Van Gelger de Pineda, 1995 : 602-627.

¹¹ Sur l'histoire et la symbolique du lion de Juda voir Rubenson, 1965 et Tornay, Sohier, 2007.

Tafari Mak^wannen¹². La sculpture reflète le soutien du gouvernement français et de la compagnie de chemin de fer au nouveau roi des rois, et le pouvoir dont celui-ci dispose alors sur le chemin de fer, enjeu politique et économique intérieur déterminant¹³.

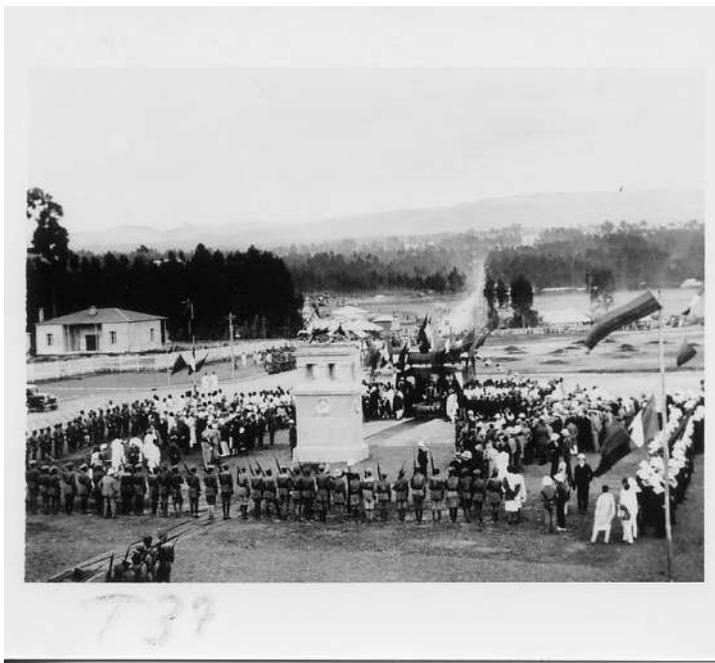


Fig. 3 – Cérémonie d'inauguration de la gare d'Addis-Abeba, décembre 1929. Photographie inconnu – Fonds INALCO/M. Pasteau

Le lion de Juda et les portraits en bas-relief étaient une variation monumentale d'images présentées aux étrangers sous d'autres formes, comme les timbres et des pièces de monnaie. La répétition des mêmes symboles sur différents supports était gage de leur mémorisation par leurs spectateurs. Le territoire éthiopien était indissociable des représentants du pouvoir royal, incontournables voies d'accès pour l'appréhension physique ou mentale du pays¹⁴.

¹² Voir Sohier, 2011.

¹³ La compagnie de chemin de fer était liée au *rās* Tafari Mak^wannen qu'elle soutenait depuis 1916. Lors du coup d'État qui mena à la destitution du *leǧ* Iyāsu, la compagnie avait notamment donné son appui technique à Tafari Mak^wannen, suivant en cela les orientations du gouvernement français – par ailleurs l'un des instigateurs du coup d'État. Voir Van Gelger de Pineda, 1995 : 586-601, dont le travail est basé sur les rapports de la compagnie.

¹⁴ La présence de l'effigie des souverains face à la « porte d'entrée » de la ville et du royaume rappelle l'utilisation de leurs portraits photographiques dans les publications sur l'Éthiopie. En effet, la plupart des récits de voyage ou des ouvrages sur le pays publiés à l'époque sont illustrés des photographies des souverains en frontispice ou dès leurs premières pages.

Cet aménagement tranchait avec ce que l'on pouvait observer globalement dans le reste de la ville. Créée *ad hoc* par Menelik II sur le modèle d'un campement royal éthiopien quatre décennies plus tôt, Addis-Abeba avait suivi en effet un processus unique d'urbanisation, inspiré par différents modèles (villes du Moyen-Orient, d'Afrique, d'Europe, mais aussi villes éthiopiennes anciennes), sans planification générale, mais par à-coup, selon les intérêts et la volonté des principaux représentants de la royauté¹⁵. La construction de la gare était l'une des transformations de la capitale entreprises sous la direction de Tafari Mak^wannen après son retour de voyage d'Europe, en 1924, et poursuivies dans les années 1930, avec la construction de bâtiments pour l'éducation et la santé publique, d'un aéroport, d'une prison, ou d'églises prestigieuses comme le mausolée de Menelik II¹⁶.

Vis-à-vis du public éthiopien, l'apparition de cette première statue dans le paysage urbain était sans doute le gage de son efficacité à marquer les esprits. Un autre monument à la gloire de Menelik II a été placé au cœur de la capitale et des cérémonies, face à l'église du sacre - mise en valeur sur le plan de la ville par une croix blanche dans un hexagone noir - et au centre des cérémonies.

Lieu de mémoire : la statue équestre de Menelik II

Les festivités sont lancées le 1^{er} novembre, la veille du sacre, avec l'inauguration de la statue équestre de Menelik II (Fig. 4a et 4b). Le nouveau roi des rois a tenu à ce que tous les représentants des gouvernements étrangers y assistent, puisque la cérémonie est décalée d'une journée par rapport au programme initial afin de permettre à une délégation retardataire d'y participer¹⁷. La statue a été édifée face à l'église Saint-Georges qui allait accueillir le lendemain la cérémonie du sacre, comme elle avait été le lieu de couronnement de Zawditu en février 1917. Érigée à la demande de Menelik II sur une des plus hautes collines d'Addis-Abeba, face au *gebbi*, c'était l'une des principales églises de la ville, et le lieu de commémoration de la bataille d'Adoua. L'élévation d'une statue équestre renforçait la symbolique de l'église, celle du prestige du pouvoir royal et de la lutte contre l'envahisseur étranger, et l'expression de la mémoire de Menelik II, avec une forme renouvelée.

¹⁵ Garretson, 2000 : xvii.

¹⁶ Pankhurst, 1985 : 350-353.

¹⁷ MAE, K-Afrique, Éthiopie, 61 : couronnement de l'Empereur Hailé Sélassié I^{er}. Dossier spécial, avril 1930-mars 1931. Télégramme de de Reffye au ministre des Affaires étrangères, Addis-Abeba, 13 octobre 1930.

Comme l'édification de la gare, la commande de la statue à l'étranger a été une véritable affaire d'État durant une décennie, comme le montrent les témoignages des ministres italiens et français en poste à Addis-Abeba. En 1920, le gouvernement éthiopien avait sollicité les conseils du ministre italien pour la création d'un monument à la mémoire de Menelik II. Les chefs des missions éthiopiennes envoyées à l'étranger avaient été invités à partager leurs souvenirs des capitales qu'ils avaient visitées, et le conseil de la couronne avait examiné des photographies prises dans les plus grandes villes du monde. Après le refus du gouvernement italien que ladite statue soit exécutée par un artiste de la péninsule – ce qui aurait été une offense à la mémoire des tombés de la bataille d'Adwa – la royauté éthiopienne s'adressa à un sculpteur parisien, M. Gardet, en supervisant sa réalisation dans les moindres détails¹⁸. La statue fut fondue en France avant d'être acheminée en pièces détachées jusqu'à Addis-Abeba. L'attention avec laquelle a été élaboré ce projet et son coût de fabrication indiquent son importance pour le gouvernement éthiopien, ce d'autant plus que la sculpture était inédite dans la capitale, sans doute en partie en raison des prescriptions de l'Église¹⁹.



Fig. 4a - Cérémonie d'inauguration de la statue de Ménélik II, 1^{er} novembre 1930. Carte postale Chante, coll. privée

¹⁸ Pour l'histoire de cette statue et de sa symbolique, voir Sohier, 2012 : 311-317.

¹⁹ Aujourd'hui l'Église éthiopienne s'oppose d'ailleurs à la construction de statues dans ses nouveaux lieux de culte. Témoignage de l'historien Shiferaw Bekele, Paris, août 2007.



Fig. 4b - Détail de la statue, Cliché C. Bosc-Tiessé, 2008

Les délégations étrangères sont utilisées comme des acteurs de l'événement, puisque Hāyla Sellāsē confie au représentant du roi d'Angleterre, le duc de Gloucester, le soin de dévoiler le monument²⁰. Nous ne savons pas exactement en vertu de quelle préséance ce rôle lui échet (son âge ou son rang ?), mais ce geste symbolise la reconnaissance de la mémoire de Menelik II par le souverain régnant sur le plus grand empire du monde, le Royaume-Uni, devant les représentants de treize puissances étrangères. Il implique aussi la reconnaissance internationale de la victoire d'Adoua remportée par l'Éthiopie contre les troupes coloniales italiennes en 1896, puisque la statue représente un roi de guerre, tourné en direction de l'ancien champ de bataille, au nord du pays²¹. La symbolique belliqueuse du monument est atténuée par le fait que Menelik II ne brandit pas d'arme. La pensée que Louis Marin a développée à partir d'autres lieux et d'autres temps sur la force des représentations pourrait être appliquée ici : « La représentation met la force en signes »²² ; elle substitue à une force extérieure des signes de force « qui n'ont besoin

²⁰ Choix souligné par le roi lui-même dans son autobiographie. Haile Sellassie, 1976 : 175.

²¹ Témoignage de l'historien éthiopien Shiferaw Bekele que je remercie pour cette information. Paris, juillet 2007.

²² Marin, 1981 : 11.

que d'être vus pour que la force soit crue »²³. Telle est en effet la volonté du nouveau gouvernement éthiopien en organisant une cérémonie internationale autour de la statue du vainqueur d'Adoua. Le monument valorise la force du roi, mais aussi celle de ses troupes, par synecdoque, avec le vocabulaire de reconnaissance et de célébration des héros nationaux des Occidentaux. Ce faisant, il en fait un « lieu de mémoire » à la fois national et international, et le convertit en puissance, c'est-à-dire « capacité de force ». Durant la suite du règne de Hāyla Sellāsē les défilés militaires étaient d'ailleurs organisés autour du monument²⁴.

Pour éviter que les symboles de pouvoir ne se fassent concurrence, l'arbre de justice qui se dressait au même endroit avait été abattu peu de temps avant l'inauguration de la statue²⁵. Depuis 1925, Tafari avait déplacé le lieu des pendants publics dans un lieu plus discret, à l'écart des regards et - des appareils photographiques²⁶ - des étrangers. Toutefois, des images du gibet avait été maintes fois publiées dans des ouvrages européens sur l'Éthiopie²⁷, ou en cartes postales, raison pour laquelle le gouvernement éthiopien avait peut-être jugé préférable de faire disparaître ce lieu attaché au souvenir de pratiques peu compatibles avec la politique et l'image internationale de Tafari. À sa place est dessinée une place comprenant toutes les caractéristiques d'un aménagement urbain moderne : la statue est mise en valeur au centre d'un rond-point agrémenté d'un terre-plein, de murets, d'escaliers, de pelouses et d'allées soigneusement dessinées, tandis qu'une grille en fer forgé entoure et protège le monument, environnement adéquat pour un espace de reconnaissance internationale.

Le dévoilement de la statue équestre remplit une autre fonction dans le cadre des cérémonies du couronnement. Commanditée par la fille de Menelik II, Zawditu, la sculpture n'est dévoilée qu'après sa disparition, quelques heures avant le couronnement de son successeur. Le monument subit alors un glissement de sens : il devient le symbole de la passation de pouvoir entre feu Menelik II et le nouveau souverain, Hāyla Sellāsē, puisque la cérémonie du sacre commença le soir même, avec le transport des insignes royaux dans l'église de Saint-Georges. L'agencement géographique et temporel des deux événements scelle la mémoire de Menelik II, encore très populaire dans la capitale, à celle de Hāyla Sellāsē, dans l'espace et dans les mémoires. Il abolit les deux décennies qui séparaient la disparition de Menelik II de la vie publique, en 1910, de l'avènement de Hāyla Sellāsē. L'héritier désigné de Menelik II, le *leǧ lyāsu*, disparaissait une nouvelle fois officiellement de la mémoire nationale.

²³ Marin, 1981 : 11.

²⁴ Témoignage de Shiferaw Bekele, Paris, juillet 2007.

²⁵ Texte et photographie dans Smidt, 2005 : 88. Voir aussi Hirsch, Perret, 1989.

²⁶ À ce propos voir Cheret, 1995 : 48-49.

²⁷ Hirsch et Perret, 1989 : 152.

Le couple royal et le sacre

La cérémonie du sacre succède au dévoilement du monument, le roi et son épouse se rendant le soir même dans l'église Saint-Georges afin d'y passer une nuit de veille. Le couronnement a lieu au petit matin. Contrairement à l'usage, tous les invités sont intégrés physiquement dans l'enceinte de l'édifice pour leur permettre d'assister *de visu* à la cérémonie. Une vaste tente a été érigée à cet effet dans le prolongement de l'église Saint-Georges. L'assistance, où invités éthiopiens et étrangers se mêlent, est placée derrière deux baldaquins surplombant le couple royal (Fig. 5).

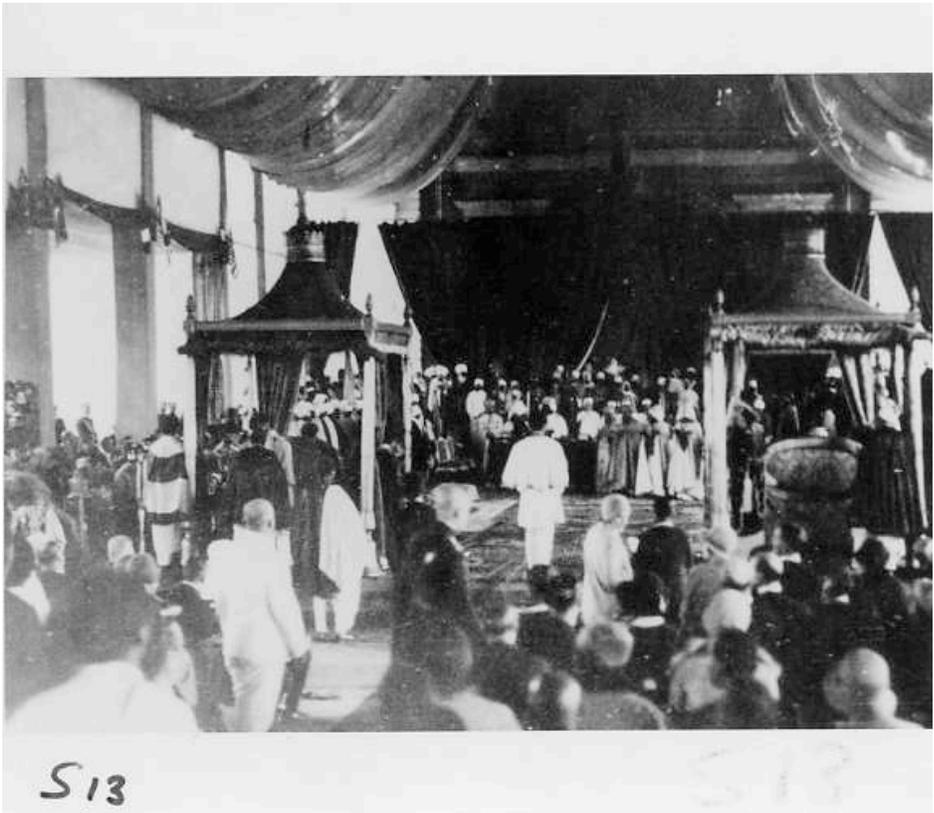


Fig. 5 - Le sacre, église saint Georges, 2 novembre 1930. Photographe inconnu - Fonds INALCO/M. Pasteau

Si Hāyla Sellāsē affirme avoir ménagé les invités étrangers en leur épargnant une nuit de veille, pour ne les convoquer à l'église qu'à partir de 7 heures du matin²⁸, les témoignages des voyageurs, astreints à assister à quatre heures et demi de messe, s'accordent toutefois sur la longueur de la cérémonie²⁹. Longue, celle-ci a aussi été conçue pour être à la fois splendide et pathétique, afin de marquer les esprits. Les costumes et attributs de la famille royale commandités par le roi mêlent des influences éthiopiennes et européennes dans une débauche d'étoffes et de couleurs. La vue et l'ouïe des spectateurs sont mobilisées de concert : le couronnement du roi par le patriarche, *ābuna* Qérellos, est suivi des prosternations des hauts dignitaires aux pieds du nouveau souverain, dans le bruit assourdissant des salves de cinquante coups des canons accotés à l'église et du survol de six avions au-dessus de la coupole³⁰.

Dans son autobiographie, Hāyla Sellāsē affirme avoir fait des recherches sur l'histoire du sacre en Éthiopie pour respecter ses conventions, tout en introduisant certaines nouveautés, notamment quant à la place de la famille royale³¹. Le fils aîné du roi doit prêter serment de fidélité à son père immédiatement après l'onction de ce dernier, tandis que Menen, sa femme, est couronnée quelques instants plus tard. Le couronnement de la reine dans l'église le même jour que son époux rapproche cette cérémonie du modèle des royautés européennes chrétiennes. La mise en valeur de la reine participe aussi d'un phénomène très contemporain : en Angleterre, par exemple, la présence de l'épouse du roi dans les cérémonies publiques est devenue prégnante seulement au cours des premières décennies du xx^e siècle³². Le rôle donné aux membres de la famille royale et la désignation d'un héritier du trône traduisent aussi la volonté de Hāyla Sellāsē de s'imposer avec sa descendance directe à la tête du pays. Il prend les devants des sempiternels problèmes de transition rencontrés par la royauté éthiopienne³³ en se faisant couronner avec sa dynastie.

²⁸ Haile Sellassie, 1976 : 176.

²⁹ Cérémonie qui donna notamment lieu à des développements sarcastiques d'Evelyn Waugh... (Waugh, 1931).

³⁰ MAE, Rapport de Reffye.

³¹ « The procedure for the enthronement of the Empress is today very different from what it used to be previously. According to Our historical study of the earlier practice, the Empress was not anointed with the oil of kingship on the grounds that she did not share in rulership with the Emperor. The crown, being merely symbolic, was very small. It was in the palace that the Emperor placed the crown on her head and not in church. This occurred on the third day, for it was not permitted for her to be crowned on the same day as the Emperor. But now it was determined after consultation, and was accordingly carried out, that, except for the regal anointing, the Archbishop should place the crown on her and put the diamond ring on her finger and that this should be on the same day jointly with the coronation of the Emperor. ». Haile Sellassie, 1976 : 177.

³² Cannadine, 2005 (1^{ère} éd. 1983) : 150.

³³ À ce sujet, lire notamment le numéro de la revue *Afriques* « Cérémonies de la mort. Pour une histoire des pratiques funéraires en Éthiopie », 3, 2011. <http://afriques.revues.org/>

Aménagement de l'espace pour les défilés

À la fin de la cérémonie, une procession conduit le roi et l'assistance au dehors de l'édifice. Un cortège se forme pour rejoindre le palais. Le parcours de quatre kilomètres qui sépare celui-ci de l'église a été ordonné à la manière d'un théâtre, les éléments indésirables du décor ayant été dissimulés derrière des palissades. « Entre deux triples files serrées de soldats réguliers et de guerriers », eux-mêmes entourés d'une foule innombrable, le carrosse de Hāyla Sellāsē ouvre la marche (Fig. 6). Il est suivi d'automobiles transportant le prince héritier Āsfāw Wasan, puis l'ensemble du corps diplomatique selon l'ordre protocolaire suivi pendant toutes les cérémonies (le Duc de Gloucester, le Prince d'Udine, le Maréchal Franchet d'Esperey, les ambassadeurs belge, américain, allemand, puis les autres), juché dans des Fiat Torpédo ou des Chevrolet, au regret du ministre français qui décrit l'événement³⁴. De nombreux cavaliers défilent à leur suite, sur des chevaux évoluant en ordre rangé, comme un bataillon occidental, puis dans une mêlée éthiopienne. Le corps armé est composé de soldats de la garde vêtus d'uniformes militaires, tandis que des guerriers habillés de costumes traditionnels éthiopiens font aussi partie du défilé.



Fig. 6 - Défilé du sacre : le carrosse, 2 novembre 1930. Photographe inconnu - Fonds INALCO/M. Pasteau

³⁴ Le diplomate aurait préféré une marque de voitures françaises... MAE, Rapport C. de Reffye, 14 novembre 1930.

C'était une gageure pour Hāyla Sellāsē de disposer à la fois d'attributs historiques des royautés européennes, comme le carrosse de gala, tout en créant un décor de ville occidentale, comme des routes et des voitures, alors que le parc automobile éthiopien était à l'état embryonnaire. Les efforts techniques et financiers mis en place pour arriver à un tel résultat ont été considérables. Cette combinaison était destinée à traduire auprès de tous – membres du clergé, Éthiopiens de la noblesse ou du peuple, invités étrangers –, la sacralité du nouveau roi des rois et les raisons en vertu desquelles il devenait le maître incontesté d'un pays indépendant et souverain. Toutefois, l'association de moyens de transport et de costumes reflétant différentes époques n'était pas une exclusivité. En Angleterre, le maintien de l'utilisation du carrosse par la cour dans un décor désormais accaparé par les automobiles était alors l'une des clefs du nouveau succès populaire des cérémonies royales³⁵.

Les principaux insignes de pouvoir utilisés comme la couronne, l'orbe ou le sceptre ont été commandités auprès d'un joaillier anglais. La couronne britannique était alors sans doute la plus prestigieuse, mais aussi, par ses colonies, celle qui régnait sur l'espace le plus étendu au monde. Elle servit incontestablement de référence pour l'organisation de la cérémonie, mais ne fut pas seule à jouer ce rôle, et à dessein. Le carrosse du sacre a été, par exemple, demandé expressément à la France, Tafari ayant d'abord songé à un véhicule exposé au Musée de la voiture à Compiègne³⁶, puis au gouvernement allemand (Fig. 6). Cette gestion de la symbolique étrangère importée en Éthiopie était la même que la politique qui avait prévalu face aux puissances occidentales depuis Menelik II, politique que Hāyla Sellāsē a accentué et étendu à de nouveaux interlocuteurs, notamment le Japon et les États-Unis : aucune puissance étrangère n'était favorisée, de manière à préserver l'autonomie politique, économique et culturelle de l'Éthiopie.

L'aménagement des axes où défilait le cortège avait aussi un aspect quelque peu baroque. Les routes équipées de câbles électriques, de trottoirs ou de tribunes, et les ponts empruntés étaient alors des éléments d'un urbanisme synonyme d'ordre et de modernité pour un regard étranger. Les habitations précaires des alentours avaient été au contraire isolées des regards par des palissades construites à la hâte avant les cérémonies³⁷. Les photographies permettent de reconstituer la série de monuments qui ponctuaient le trajet du défilé, érigés spécialement pour

³⁵ Cannadine, 2005 : 124.

³⁶ Le roi avait demandé au gouvernement français un des carrosses de gala princier ou royal qu'il avait pu admirer lors de sa visite en France en 1924. Le musée refusa cette demande pour des raisons légales. MAE, K-Afrique, Éthiopie, vol. 61 : Couronnement de l'Empereur Hailé Sélassié I^{er}. Dossier spécial, avril 1930-mars 1931. C. de Reffye au ministre des Affaires étrangères, Addis-Abeba, 20 juillet 1930.

³⁷ Aujourd'hui le même type de procédé est utilisé quand les autorités éthiopiennes expulsent les mendians du centre ville quand s'y tiennent des rencontres internationales.

l'occasion : un monument consacré à la Trinité sur la place de l'Arada, puis deux arcs de triomphe situés d'une part entre l'église Saint-Georges et le *gebbi*³⁸, siège du gouvernement (Fig. 7), d'autre part entre ce dernier et le palais de Hāyla Sellāsē. Un obélisque, enfin, avait été dressé dans la lignée du second arc, face à l'ancien palais de Menelik II³⁹ (Fig. 8).



Fig. 7 - Un des deux arcs de triomphe, novembre 1930. Photographe inconnu - Fonds INALCO/M. Pasteau

³⁸ Espace clos englobant les bâtiments de la résidence d'un dignitaire ou du roi des rois.

³⁹ Il semble être au niveau de ce qui est aujourd'hui la place Arat Kilo.



Fig. 8 - Stèle et arc de triomphe érigés pour le couronnement, date et photographe inconnus.
- Carte postale italienne, coll. privée

« Puissance de la Trinité »

À la sortie de l'église, le cortège contourne la statue de Menelik II avant de passer, en contrebas de la place de l'Arada, devant un monument métallique d'environ cinq mètres de haut formant une étoile à trois branches, placée face au bureau de poste de la ville. Symbole de la Trinité, le monument fait allusion au nom de règne de Hāyla Sellāsē, « Puissance de la Trinité »⁴⁰. Sur son socle ont été gravés les motifs figurant par ailleurs sur les cartons d'invitation au sacre et sur les timbres officiels imprimés pour l'occasion (Fig. 9), dessinés par Stephan Papazian, "architecte symboliste esthéticien" d'origine arménienne au service du gouvernement éthiopien⁴¹. Cette gravure comprend les effigies du roi et de la reine, le dessin du Lion de Juda, plusieurs symboles de la Trinité, l'étoile de David, le globe, enfin le nom de règne du roi et la date du sacre. La taille du monument permet aux passants d'observer en détail ces symboles. Il perpétue également le sacre dans le temps en inscrivant son souvenir dans le paysage urbain. Symbole de la Trinité, la représentation de l'étoile à trois branches a été omniprésente durant le règne de Hāyla Sellāsē. Emblème du souverain, elle soulignait aussi l'origine de sa force et, par extension, de son pouvoir de droit divin.



Fig. 9 - Timbres imprimés à l'occasion du couronnement. Dessin S. Papazian, impression institut de gravure de Paris, 1930

⁴⁰ Une excellente photographie du monument a été publiée dans le *National Geographic*. Southard, 1931 : 700.

⁴¹ « Architecte Symboliste Esthéticien. Originaire de Smyrne, M. Stephan Papazian s'est installé en Éthiopie depuis 1918. Il était de 1930 à 1932 conseiller des arts esthétiques, monuments et documentations du ministère de l'Instruction Publique et des Beaux Arts. Depuis 1932, il dirige son atelier particulier comme Symboliste-esthéticien. Il a exécuté déjà 114 travaux sur l'Éthiopie et autres pays dont le chef d'œuvre est l'interprétation symbolique de l'iconologie de l'emblème de la Ligue des Nations... Il faut signaler aussi : Le timbre unique, commémorant le Couronnement de l'Empereur Hailé Sellassié I^{er}, en 1930. Ce timbre posé sur un drapeau éthiopien est placé en face du trône impérial dans le Grand Palais. Il est exécuté en or pur sur fond azuré. Dim. 60X80. » Extrait de Zervos, 1936 : 498-499. La carte publiée dans cet article a été exécutée par l'ingénieur Kh. B. Papazian, peut-être parent de Stephan Papazian, dont le travail avait aussi, bien sûr, une portée très symbolique.

Ce monument reprend les symboles royaux antérieurs (le Lion de Juda), intégrés par le pouvoir en place qui les complète par de nouveaux éléments exclusivement attachés au nouveau règne. En les inscrivant dans le paysage urbain, Hāyla Sellāsē s'affranchit de la dimension conjoncturelle de sa prise de pouvoir en rappelant le choix inexorable du divin, de façon d'autant plus marquante que l'usage de monuments dans la ville était inédit.

Des arcs de triomphe pour l'empereur

Sur le tracé du défilé, le cortège franchit ensuite deux arcs de triomphe érigés d'une part entre l'église de Saint-Georges et le *gebbi* de Menelik II, puis entre ce palais et celui de Hāyla Sellāsē, situé sur une colline un peu plus au nord de la ville⁴². Les deux arcs se ressemblent sensiblement. Ils sont bâtis à partir d'une charpente recouverte de plaques de « fibreciment »⁴³ et s'élèvent à une quinzaine de mètres de hauteur. Des représentations du Lion de Juda les surplombent, et pour le second une pancarte proclamant « Vive l'Empereur Hāyla Sellāsē I^{er} » en français, aux lettres surlignées par des ampoules électriques⁴⁴.

Le style et la monumentalité des arcs rappellent l'architecture fasciste italienne de ces mêmes années. Sont-ils destinés à dresser un parallèle avec l'empire romain, et/ou avec des capitales européennes comme Paris, visitée par Tafari en 1924 ? L'obélisque érigé dans la lignée du second arc rappelle incontestablement l'aménagement du centre de Paris, alors une des capitales les plus prestigieuses du monde. Avec l'utilisation du français, ce type de référence était une manière de prendre le contre-pied de l'emploi de nombreux symboles d'origine anglaise. Les moyens de locomotion utilisés et l'aménagement du tracé étaient autant de points de comparaison possible avec les cérémonies nationales organisées dans les capitales européennes.

Le mot « empereur » apposé en haut de l'arc renvoie incontestablement à la dimension impériale des arcs de triomphe dans l'histoire et la culture européenne. Ce terme n'est pas l'équivalent du titre éthiopien de *negusa nagast*, dont la traduction littérale serait plutôt « roi des rois », expression qui existe par ailleurs dans les langues latines. Pourtant Hāyla Sellāsē a toujours fait traduire officiellement son titre par l'équivalent d'« empereur » dans les langues européennes⁴⁵. Le mot « empire » pour qualifier la royauté éthiopienne avait, certes, déjà été utilisé par les

⁴² Sur le terrain ayant appartenu au *rās* Makwannen, aujourd'hui siège de l'université d'Addis-Abeba.

⁴³ MAE, Rapport de Reffye, 14 novembre 1930.

⁴⁴ Voir en particulier la photo n° 6 à partir du lien : <http://www.anglo-ethiopian.org/other/photogallery/coronation/coronationgallery.php> (consulté en décembre 2007).

⁴⁵ Rubenson, 1965 : 84.

étrangers bien avant le règne de Hāyla Sellāsē⁴⁶, mais de façon sporadique, et l'utilisation de ce mot ne devint systématique que sous son règne. Affiché en présence d'étrangers sur un arc de triomphe, symbole par excellence de l'empire en Occident, ce terme évoque bien entendu l'empire romain, modèle primordial de la notion d'empire. Bien plus près dans le temps et l'espace de l'Éthiopie de 1930, il évoque aussi et surtout les empires coloniaux, qui se servent eux-mêmes de la référence à l'empire romain⁴⁷.

Les puissances occidentales ont « inventé » ou réinventé des « traditions » après la révolution industrielle, afin, notamment, de faire face aux changements politiques, économiques, sociaux et culturels qui bouleversaient alors leurs sociétés⁴⁸. Ce processus s'est aussi rencontré dans les colonies, où des traditions ont été inventées sous des formes particulières. Afin de mieux asseoir leur domination en partageant une idéologie avec les populations conquises, les colonisateurs anglais et allemands utilisaient par exemple le concept de « monarchie impériale », qui prit différentes formes mais se manifesta, dans les colonies anglaises, par des références constantes au roi. Les discours des administrateurs anglais en Afrique évoquaient de façon paternaliste un souverain « presque divin, omnipotent, omniscient, et omniprésent »⁴⁹, ayant pour seule ambition d'éduquer et de guider ses sujets⁵⁰. Or sur le sol africain et dans la corne de l'Afrique en particulier, l'Éthiopie faisait face depuis la fin du xix^e siècle aux empires coloniaux au contact desquels elle avait pris sa forme contemporaine. Hāyla Sellāsē s'est-il inspiré de la forme sous laquelle le pouvoir anglais se manifestait dans ses colonies ? Le souverain anglais possédait l'empire le plus étendu au monde, l'utilisation de cette référence coloniale, aussi paradoxale qu'elle puisse sembler, était tout-à-fait fondée.

Les innovations du sacre de Hāyla Sellāsē étaient sans doute inspirées des cérémonies royales telles qu'elles se déroulaient depuis peu en Angleterre par exemple, mais aussi le résultat d'un même processus historique⁵¹. Le développement de cérémonies ostentatoires et populaires était une réponse apportée par les royautés européennes à des contextes nationaux particuliers : en Angleterre, elle correspondait par exemple à la

⁴⁶ À ce sujet voir en particulier Pennec & Toubkis, 2004.

⁴⁷ Mussolini lance son pays à la conquête d'un empire en 1935, et proclame l'*Impero Italiano* dès la prise d'Addis-Abeba en mai 1936. Sur l'utilisation de la symbolique de l'empire dans l'Italie fasciste voir par exemple F. Liffra (dir.), *Rome, 1920-1945. Le modèle fasciste, son Duce, sa mythologie*, Paris, 1991. Sur l'inscription de la culture coloniale dans le paysage urbain, voir notamment Felix Driver, David Gilbert, *Imperial Cities. Landscape, Display and Identity*, Manchester, New-York, Manchester University Press, 1999.

⁴⁸ C'est le propos du célèbre ouvrage de Hobsbawm, 2005.

⁴⁹ Ranger, 2005 : 211-262.

⁵⁰ Discours du prince de Galles au cours d'un voyage en Afrique en 1925. Ranger, 2005 : 231.

⁵¹ Izabela Orłowska a analysé la cérémonie du sacre du roi des rois Yohannes IV à l'aide de la même référence. Voir Orłowska, 2009.

perte du pouvoir réel de la monarchie, en Allemagne ou en Autriche, au contraire, à la croissance du pouvoir des souverains au début du xx^e siècle⁵². Dans tous les cas, elles répondaient au fait que les souverains n'étaient plus à la tête de hiérarchies sociales, mais de nations. La « réinvention » de la cérémonie du sacre à Addis-Abeba en 1930 répondait aussi à des changements internes, le pouvoir politique éthiopien ayant connu de profondes transformations depuis la fin du xix^e siècle. Il reprenait une pratique ancienne – par ailleurs jamais abandonnée par la royauté –, le sacre, en l'adaptant pour exprimer une nouvelle forme politique, mais aussi pour véhiculer d'autres idées : le roi n'était plus seulement le chef de la communauté chrétienne éthiopienne, qui réussissait à imposer son pouvoir sur une ou plusieurs régions, mais le souverain d'une nation qui appartenait à une communauté internationale.

Cette adaptation du cérémonial du sacre en fonction des circonstances géopolitiques n'est pas un procédé inédit dans l'histoire éthiopienne, bien au contraire. La cérémonie du sacre était organisée dans la ville royale historique d'Aksum depuis le xv^e siècle par des souverains systématiquement en quête de légitimité. Le roi Zar'ā Yā'qob a été le premier à y être sacré en 1436, bien que sa chronique affirme qu'il le fut selon une tradition « ancestrale »⁵³. Ce faisant, il voulait investir la royauté éthiopienne de tous les symboles religieux et politiques de l'ancienne Aksoum⁵⁴. Le déroulement de la cérémonie du sacre a été institué sous son règne par le biais d'un texte intitulé *Ser'āta Qwerhat*, qui mentionne Salomon et Menelik I. Quelques souverains ont été sacrés à Aksum par la suite. Trois seulement s'y rendirent entre le xvi^e et xvii^e siècle, en quête de légitimité. Aksum était perçue comme le lieu originel de la royauté chrétienne en Éthiopie, et le sacre permettait de placer le nouveau roi dans une nouvelle généalogie, celle des rois de la Bible⁵⁵, par l'intermédiaire de Menelik I, fils légendaire de la reine de Saba et du roi Salomon, ancêtre des rois salomonides. Le prédécesseur de Menelik II, Yohannes IV, avait réactualisé cette pratique en étant couronné dans l'église Maryam de Sion de Aksum en juin 1872. Une de ses chroniques⁵⁶ rapporte en détail la cérémonie. Elle reprend des éléments prescrits dans le *Ser'āta Qwerhat*, comme les questions des jeunes filles à l'entrée de la ville, le fil de soie, la distribution d'or par le roi, etc. Yohannes IV avait ainsi tenté de donner des racines aksoumites et salomonides à son règne, afin de légitimer sa prise de pouvoir et de sceller sa prééminence sur ses concurrents.

Cette brève échappée dans le passé de la royauté éthiopienne montre que l'exploitation du cérémonial du sacre par des rois en quête de légitimation est intrinsèque à son histoire. Les lieux historiques de

⁵² Cannadine, 2005 : 121.

⁵³ Scholler, 2003 : 802- 804.

⁵⁴ Taddesse Tamrat, 1972 : 250.

⁵⁵ Toubkîs, 2004 : 510.

⁵⁶ Bairu Tafla, 1977 : 131-143.

l'Éthiopie et ses textes anciens étaient autant de réserves de symboles mobilisables selon les besoins. Hāyla Sellāsē ne déroge pas à la règle et revendique d'ailleurs, dans son autobiographie, le fait d'avoir consulté des études historiques sur les pratiques antérieures du couronnement éthiopien, sans aucun doute le *Ser'āta Qwerhat*⁵⁷. La ville sainte d'Aksum, évoquant la continuité avec le passé à moyen et long terme, n'a d'ailleurs pas été oubliée dans le déroulement des cérémonies.

La stèle et l'horloge : une nouvelle conception du temps pour la nation éthiopienne

L'obélisque a été dressé dans la lignée du second arc, peu avant l'arrivée au palais de Hāyla Sellāsē, où devait se dissoudre le cortège ce jour-là (Fig. 8). Sa forme rappelle celle des stèles d'Aksum, dressant de ce fait un parallèle entre Addis-Abeba et la ville historique du sacre des rois éthiopiens. L'histoire éthiopienne proche (Menelik II) et plus ancienne (celle des rois depuis Zār'a Ya'qob, mais aussi d'Aksum) est donc invoquée par le biais des monuments. Plusieurs détails inédits actualisent toutefois la référence : d'une part l'étoile à trois branches et, dans un autre registre symbolique, une horloge. Nous l'avons vu, l'étoile qui couronne le monument et, de là, domine la ville, est l'emblème d'Hāyla Sellāsē. La juxtaposition de la stèle et de l'étoile inscrit le nouveau règne dans le patrimoine historique éthiopien. Le règne est l'aboutissement d'une histoire et la reformulation du royaume aksoumite. L'horloge a été intégrée à l'avant-dernier étage du monument, où un espace carré d'au moins un mètre de côté lui est réservé. Passionné d'horlogerie, Menelik II avait été le premier à faire installer une horloge en haut de la plus haute tour de son *gebbi* à Addis-Abeba. Hāyla Sellāsē reprend ce signe de modernité à la fois technique, et sociale : l'horloge permet une appréhension laïque du temps dont le déroulement est normalement scandé par la rumeur des églises. Différentes significations peuvent être prêtées à son insertion – pour le moins surprenante – dans l'architecture de la stèle : est-ce une façon d'indiquer aux chefs du nord du pays la suprématie d'Addis-Abeba, qui comporte désormais elle aussi les symboles d'ancienneté et de prestige du pays, mais actualisés ? Est-ce une manière de faire renaître le royaume d'Aksum dans le présent, en 1930, ou à l'inverse de symboliser la prégnance du passé de l'Éthiopie sur son présent ?

Le monument symbolise une double appréhension du temps, qui invoque le présent à travers le passé, ou bien le passé dans une nouvelle forme de présent. Il reflète une *nation* éthiopienne telle que cette entité politique est définie en cette première moitié de xx^e siècle : elle doit plonger ses racines dans le passé et se prévaloir d'une histoire glorieuse pour être incluse dans une communauté internationale évoluant en symbiose, notamment à l'aide de la Société des Nations à laquelle

⁵⁷ Haile Sellassie I, 1976 : 177.

appartient l'Éthiopie. L'horloge est face au *gebbi*, siège du gouvernement ; elle montre que l'Éthiopie et son gouvernement vivent au même rythme que la communauté internationale, contrairement aux accusations d'obscurantisme, d'arriération ou de stagnation perpétrés par les colonisateurs contre les sociétés colonisées ou à coloniser.

Un groupe doit pouvoir revendiquer une histoire longue et commune pour se voir reconnaître le droit à exister en tant que nation. En outre, l'État doit être « le foyer de permanence de la nation » et, comme opérateur de l'identité nationale, représenter la continuité⁵⁸. En érigeant entre les deux palais l'imitation d'une stèle antique, le gouvernement revendique son ancrage dans le passé et sa capacité de conserver ce patrimoine symbolique, bien qu'il soit installé dans une ville fondée peu de temps auparavant, au cœur d'une région récemment intégrée au royaume.

Le cortège se sépare en arrivant au palais, où le nouveau souverain offre un traditionnel banquet à ses hôtes. Ce déjeuner est réservé aux dignitaires éthiopiens, les étrangers étant formellement interdits de *geber*⁵⁹. Hāyla Sellāsē a en effet exclu des cérémonies toute spécialité locale qui présentait trop de disparité avec la culture des invités, estompant ainsi au maximum l'altérité culturelle éthiopienne. L'Éthiopie est présentée sous un jour « universel », afin certainement d'éviter les critiques et les jugements de valeur que Hāyla Sellāsē connaissait par l'intermédiaire de la presse européenne. Les invités étrangers sont, eux, conviés dans la soirée à un dîner suivi d'un feu d'artifice en bonne et due forme.

Références

Sources archivistiques

Archivio Storico del Ministero degli Affari Esteri (ASMAE), Rome : D-Inventario Serie Affari Politici (1919-1930), Etiopia, Pacco 1031.

Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE), Paris : Nouvelle série, politique, 2, septembre 1908-mars 1910.

Correspondance politique et commerciale, K-Guerre, vol. 1622 : Éthiopie, Affaires politiques générales, janvier-mars 1917.

Correspondance politique et commerciale, K-Guerre, 1920 : Éthiopie

Affaires politiques générales, vol. 1923 : Éthiopie, vol. 6, Affaires politiques générales, avril-juillet 1917.

K-Afrique-Éthiopie, vol. 9, 10.

⁵⁸ Nora, 1997 : 1215.

⁵⁹ Au grand regret de certains voyageurs (Thesiger, 1987 : 91). Le *geber* est un banquet offert par le souverain ou d'autres chefs.

K-Afrique 1918-1940. Éthiopie, vol. 30 : Presse, propagande et publications.

Correspondances commerciales et politiques, K-Afrique, Éthiopie, vol. 59 : correspondance générale politique (1^{er} janvier 1930-30 juin 1933).

K-Afrique, Éthiopie, 61 : couronnement de l'Empereur Hāyla Sellāsē I^{er}. Dossier spécial, avril 1930-mars 1931 : Rapport de Reffye au ministère des Affaires étrangères sur les fêtes du couronnement d'Addis-Abeba, le 14 novembre 1930, 14 p.

Papiers d'agent, Léonce Lagarde-97, vol. 5.

Sources bibliographiques

Farago L., 1935, *Abyssinia on the Eve*, Londres, Putnam.

Guèbrè Sellassiè, 1930-1932, *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie*, traduite de l'amharique par Tèsfa Sellassié, publiée et annotée par Maurice de Coppet, Paris, Maisonneuve fr. éditeurs, tome I (1930), tome II (1932), tome III (atlas).

Haile Sellassie I, 1976, *My Life and Ethiopia's Progress 1892-1937. The Autobiography of Emperor Haile Sellassie I*, traduit et annoté par Edward Ullendorff, Oxford, Oxford University Press.

Kabbada Tasammā, 1970-1971, *Yä-tarik mastawāša*, Addis-Abeba.

Michel C., 1900, *Mission de Bonchamps. Vers Fachoda à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie*, Paris, Plon.

Moore W. R., Coronation Days in Addis Ababa, *The National Geographic Magazine*, juin 1931, vol. LIX, n. 6 : 738-746.

Orléans H. d', 1897, *Une visite à l'empereur Ménélik*, Paris, Librairie Dentu.

Southard A. E., Haile Selassie the First, Formerly ras Tafari, Succeeds to the World's Oldest Continuously Sovereign Throne, *The National Geographic Magazine*, juin 1931, vol. LIX, n. 6 : 679-738.

Thesiger W., 1987, *The Life of my Choice*, New-York/Londres, W.W. Norton & Company.

Waugh E., 1931, *Remote People*, Londres, Duckworth.

Zervos A., 1936, *Le miroir de l'Éthiopie moderne, 1906-1935*, Athènes, Alexandrie, Imprimerie de l'école professionnelle des Frères.

Bibliographie

- Anderson B., 2002, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La découverte.
- Bairu Tafla (ed), 1977, *A Chronicle of Emperor Yohannes IV (1872-89)*, Wiesbaden, F. Steiner.
- Batistoni M., Chiari G. P., 2004, *Old Tracks in the New Flower: A Historical Guide to Addis Abeba*, Arada Book, Central printing press.
- Belting H., 2004, *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard [éd. originale en allemand, 2001].
- Cannadine D., 2005, The Context, Performance and Meaning of Ritual: The British Monarchy and the 'Invention of Tradition', c. 1820-1977, in Hobsbawm E. & T. Ranger T., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 101-164.
- Chéret A., 1995, *Les photographies anciennes de l'Éthiopie (1888-1930)*, mémoire de DEA, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Driver F., Gilbert D., 1999, *Imperial Cities. Landscape, Display and Identity*, Manchester, New York, Manchester University Press.
- Garretson P., 2003, Addis Abäba, *Encyclopaedia Aethiopica*, vol.1 : 79-85.
- Garretson P., 2000, *A History of Addis Ababa from its Foundation in 1886 to 1910*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag.
- Hirsch B. & Perret M., 1989, *Éthiopie, année 30*, Paris, L'Harmattan.
- Hobsbawm E. & Terence R., 2005, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press (1^{ère} éd. 1983).
- Le Goff J., 1992, Aspects religieux et sacrés de la monarchie française du x^e au xiii^e siècle, in Boureau A. & Ingerflom C.-S., *La royauté sacrée dans le monde chrétien. Colloque de Royaumont, mars 1989*, Paris, éditions de l'EHESS, 19-28.
- Marcus H., 1998, *Haile Sellassie I. The Formative Year. 1892-1936*, Lawrenceville/Asmara, Red Sea Press.
- Maximy R. de, 1993, La ville, enveloppe et produit des sociétés mutantes, *L'Espace géographique*, 1, 1993, 41-53.
- Nora P. (dir.), 1997, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 3 vol.
- Orlowska I., Performance and Ritual in Nineteenth-Century Ethiopian Political Culture, in Svein Ege, Harald Aspen, Birhanu Teferra et Shiferaw Bekele (dir.), *Proceedings of the 16th International Conference of Ethiopian Studies*, Trondheim, Department of Social Anthropology, Norwegian University of Science and Technology, 2009, vol. 1, 75-83.

- Pankhurst R., 1985, *History of Ethiopian Towns: From the Mid-Nineteenth Century to 1935*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag.
- Pennec H. & Toubkis D., 2004, Reflections on the Notions of "Empire" and "Kingdom", in "Seventeenth-Century Ethiopia: Royal Power and Local Power", *Journal of Early Modern History*, 8 (3-4), 229-258.
- Ranger T., 2005, The Invention of Tradition in Colonial Africa, in Hobsbawm E. & Ranger T., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 211-262.
- Rouaud A., 1982, *Le voyage du ras Täfäri à Djibouti et à Aden (1922)*, mémoire de DEA. INALCO/Université Paris III.
- Rubenson S., 1965, The Lion of Judah. Christian Symbol and/or Imperial Title, *Journal of Ethiopian Studies* III (2), 75-85.
- Scholler H., 2003, Coronations, *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 1, 802- 804.
- Serres J., 2005, *Manuel pratique de protocole*, Courbevoie, éditions de la Bièvre, (1^{ère} éd. 1948).
- Smidt W., 2005, *Äthiopien und Deutschland. 100 Jahre Diplomatische Beziehungen*, Addis-Abeba, Goethe-Institut.
- Sohier E., 2007, *Politiques de l'image et pouvoir royal en Éthiopie de Menilek II à Haylä Sellasé (1880-1936)*, thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Université l'« Orientale » de Naples, 2 vol.
- Sohier E., 2011, *Portraits controversés d'un prince éthiopien. Iyasu (1897-1935)*, Montpellier, L'Archange Minotaure.
- Sohier E., 2012, *Le Roi des rois et la photographie. Politiques de l'image et pouvoir royal en Éthiopie sous le règne de Ménélik II*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- Tornay S., Sohier E., 2007, *Empreintes du temps. Les sceaux des dignitaires éthiopiens du règne de Téwodros à la régence de Täfäri Mäkonnen*, Addis-Abeba, Centre Français des Études Éthiopiennes, Université d'Addis-Abeba.
- Toubkis D., 2004, « Je deviendrai roi sur tout le pays d'Éthiopie ». Royauté et écriture de l'histoire dans l'Éthiopie chrétienne (xvi^e-xviii^e siècles), thèse de doctorat en histoire, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2 vol.
- Van Gelger de Pineda R., 1995, *Le Chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba*, Paris, L'Harmattan.

Résumé / Abstract

Estelle S., 2013, Addis-Abeba et le couronnement de Hāyla Sellāsē. Mise en scène d'une ville, réinvention d'une cérémonie, *Annales d'Éthiopie*, 28, 177-202.

À la suite d'une crise politique majeure et du décès de la reine des rois Zawditu, le *negus* Tafari Makʷannen est nommé *negusa nagast* (roi des rois) d'Éthiopie en avril 1930. Choissant pour nom de règne Hāyla Sellāsē, soit « Puissance de la Trinité », le nouveau souverain diffère son sacre de six mois afin de préparer l'événement auquel il entend donner une portée nationale et internationale. Il y convie, certes, le clergé et les principaux dignitaires éthiopiens, mais aussi sept rois et cinq présidents étrangers, ainsi que les représentants de la presse internationale. La plupart des invités découvrent pour la première fois la capitale éthiopienne en octobre 1930. Créée à la fin des années 1880, capitale du royaume depuis les années 1890, Addis-Abeba était depuis les années 1920 la vitrine de la modernisation de l'Éthiopie entreprise par Tafari Makʷannen ; elle a été métamorphosée pour son couronnement. À l'aide de témoignages écrits et iconographiques produits par des acteurs/spectateurs du couronnement, cet article s'interroge sur le sens de la mise en scène de la ville et de sa médiatisation, et sur les messages qu'Hāyla Sellāsē entendait ainsi transmettre à la communauté internationale. Le pouvoir politique s'y exprime par des monuments temporaires et permanents érigés en quelques mois, mais aussi par l'organisation urbanistique des axes où ont été planifiées les cérémonies. Cette mise en scène avait une dimension théâtrale commune à de telles manifestations politiques. Sa principale caractéristique était plutôt de relever d'une juxtaposition inédite d'éléments endogènes et exogènes importés à grand frais dans la capitale. Face aux contestations intérieures et aux menaces coloniales persistantes, cette combinaison devait transcrire aux yeux de tous, dans l'espace urbain, les principes en vertu desquels le nouveau roi des rois était le maître incontesté d'un pays indépendant et souverain.

Mots-clefs : Couronnement, Addis-Abeba, photographie, Hāyla Sellāsē, monument, statuaire, aménagement urbain, cérémonie, politique symbolique

The coronation of Hāyla Sellāsē in Addis-Abeba: Staging of a city, reinvention of a ceremony – On November 2nd 1930, Tafari Makʷannen was crowned King of kings of Ethiopia in Addis Ababa. The city had been considerably transformed during the six previous months to prepare for the arrival of local and foreign guests, as well as the international press and photographers. Relying on iconographical and written sources, this article explores the messages conveyed by the new king through the staging of the city. The innovations which marked the event are comparable to the “reinvention” of royal ceremonies that have been noted in European countries since the end of the 19th century. The spectacle continued an ancient practice, the coronation, yet adapting it to express new political forms and a different idea: the king was no longer merely the head of a particular Christian community, but now also the sovereign of a nation.

Keywords: Coronation, Hāyla Sellāsē, Addis Ababa, photograph, monument, city planning, ceremony, symbolic politic

**Legitimization of a Pretender to the Throne:
A Short Amharic-French Biography of Hāyla Sellāsē I
Published in 1930**

Stéphane Ancel* and Wolbert G.C. Smidt**

On March 31st 1930, the troops of *Rās Gugsā Walē*, governor of Bagēmder, fought against an army from Šawā at Ančēm, led by *Dağğāzmāč* Mulugētā Yeggazu. The regent of the country, *Negus* Tafari Mak^wannen thus acted against Gugsā's insubordination. The latter had been seen by the government in Addis Ababa as a danger for the authority of Tafari since several years. Originally, *Rās Gugsā* had been the husband of Queen Zawditu, but after her coronation as Queen of queens of Ethiopia in 1916, the nobility of Šawā had successfully arranged their separation. After that acting as a self-proclaimed defender of the Orthodox faith, Gugsā became a figure of the conservative party among the Ethiopian nobility who contested the policies led by Tafari as regent. In 1929 it was finally decided to put to an end to the potential threat represented by Gugsā. Tafari ordered his minister of war, *Dağğāzmāč* Mulugētā Yeggazu, to lead the troops of Šawā and to submit the last opponent to his authority. In Ančēm, the army of Gugsā was defeated and he died on the battlefield. Two days later, his ex-wife Zawditu, Queen of queens of Ethiopia passed away.

As the last political obstacles on Tafari's path to the throne were quasi totally removed, the ideological apparatus had to change. The authority and the legitimacy of Tafari had been recently contested and therefore it was time for governmental offices to publish texts and images promoting the legitimacy and the political actions of Tafari. The last Ethiopian rulers' successions (Yohannes IV, Menelik II, Iyāsu) had all been critical and the aim of Tafari was to remind the Ethiopian people in general, and the Ethiopian nobility in particular that he was the legitimate heir to the throne of Ethiopia. Explaining all steps of his path to the throne in extenso, the Ethiopian government expected to prevent further attempts of contestations. It was seen also as important to show the Europeans that Tafari represented the modernist path of ruling Ethiopia. Such propaganda aimed

* University of Hamburg (Germany).

** University of Mekelle (Ethiopia).

at representing Ethiopia as a country totally different from the general European prejudices about African countries at that time: Ethiopia was ruled by a modernist king proud of his country's traditions but open to the world and able to bring European "progress" to his country.

This paper contains the edition of a short bilingual Amharic-French biography of Tafari/Häyla Selläsē, which is to be seen in the context of these efforts. Because of its apparent historiographical significance, the original text in Amharic is presented below together with its original translation in French and a new translation in English, both with annotations. The copy of the biography was found by Dr. Estelle Sohier in Geneva in the private archives of André Evalet, born in Ethiopia in the period of Emperor Menelik II, whose family was living in Ethiopia over three generations. It was printed in paperback (26.4 cm x 19.5 cm), with 8 pages numbered by Amharic/Ge'ez numbers including the Amharic text, 8 pages numbered by Western numbers, including the French text, and 24 unnumbered plates of illustrations inserted throughout the quire. The Amharic text is printed on the verso of the folios while its French translation is printed on the recto of the next folios, permitting like that a side by side reading of both texts. The title of the text and the information about the publisher are mentioned on the cover and on the flyleaf of the document, in Amharic and in French: የግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ የሕይወት፡ ታሪክ፡ ባጭሩ፡ የተጻፈ፤ በ፲፱፻፳፪፡ ዓመተ፡ ምሕረት። የኢትዮጵያ፡ መንግሥት፡ ማተሚያ። ("His Majesty King of kings Häyla Selläsē the First, Biography Briefly Written, Addis Ababa, Year of Grace 1922 [1929-30 A.D.], Printing Press of Ethiopian Government"); *Sa Majesté Haile Sellassie, Empereur d'Éthiopie, "Biographie", Addis-Abeba, An de Grâce 1922 (1930), Imprimerie du gouvernement éthiopien*. No element allows to identify the author of the text. Also, no precise date of publishing is mentioned on the cover except the Ethiopian year 1922 E.C. (September 1929 - September 1930 A.D.). But this biography is clearly to be seen in the context of the coronation of Häyla Selläsē I, proclaimed King of kings of Ethiopia on April 3rd 1930. It was quite evidently written in order to be distributed to foreign guests during the following coronation ceremony. The author of the text referred to Tafari in using his throne name Häyla Selläsē I. Translated directly into French, the text was published in Addis Ababa probably just before Häyla Selläsē's coronation ceremony (held on November 2nd 1930). The author of the text clearly said that the coronation ceremony was not over yet when he wrote and the date printed in the cover confirms this.

This biography is a panegyric text aiming at presenting the life and the political actions of Tafari Mak^wannen until he became King of kings of Ethiopia, in a way, which shows (counterfactually) the continuous and development of his career towards the highest levels of power. The author's goal was to establish the legitimacy of Tafari as King of kings of Ethiopia. For that purpose, he divided his text in three chronological

chapters of unequal dimensions. The first one deals with the Solomonic ancestry of Tafari's father, *Rās Mak^wannen*. This is the shorter chapter of the biography. The second chapter, which is also the longest one, presents the life of Mak^wannen and of his son Tafari until the latter became regent of the country in 1916. And finally, the third one presents the actions of Tafari as regent. Three main themes are highlighted in the text: the Solomonic ancestry of Tafari, the circumstances of the *coup d'état* of 1916 and Tafari's actions as regent. The text aimed at depicting Tafari as the best ruler ever and so the author deliberately omitted events, which did not fit with his discourse. It is not the aim of this present contribution to point out all the lacuna of this text but some of them are particularly significant and can be highlighted.

For example, the rebellions of *Dağğāzmāč Bālčā Safo* in 1927, of *Dağğāzmāč Waqāw Berru* in 1928 and of *Rās Gugsā* in 1930 are not reported. But these events are in fact key-factors of Tafari's rise to power and thus are the background for the justifying discourse of this biographical text. It is also relevant that the author omitted some details of the events he described. When Tafari received the governorship of Hārar in 1910, for example, he did not succeed to his half-brother Yelmā as the text suggests. The latter had died in 1907 and had been replaced at the post by *Dağğāzmāč Bālčā Safo*. Thus the text counterfactually suggests that the powership over Hārar was already continuously in the hands of Tafari's dynasty, while in fact no dynasty of Hārar had even yet been formed. Also, the author gave an important role to the Coptic metropolitan Matewos in the deposition of Iyasu but he did not mention that *Negus Mikā'el* in 1916 was also supported by another Coptic metropolitan, *Peṭros*, the acting metropolitan in Tigray and Wallo at that time. There is no mention of the European influence – and interests linked with the developments of World War I – in the deposition of Iyasu in the text and when the author mentioned the appointment of five Ethiopian metropolitans, he omitted to write that the latter had to stay under the authority of the Coptic Archbishop Qerlos, appointed at the same time by the Patriarch of Alexandria. We could of course show numerous further examples of omissions made by the author. But the most important thing here is to show the way how an official discourse on the events of the beginning of the 20th century in Ethiopia was created.

The construction and the presentation of a Solomonic ancestry was a prerequisite for pretending to the Ethiopian throne. So the author started his text in establishing the line linking King Solomon with Tafari's father, *Rās Mak^wannen*. For that purpose, he abbreviated the older part of the dynasty, between Solomon and King Lebna Dengel, and focused on the part of the line usually claimed by the rulers of Šawā. Yā'eqob (son of Lebna Dengel) and his son Segwa Qāl were central figures to legitimize a Solomonic ascendancy in Šawā. Previously used already by Sāhla Sellāsē and Menelik themselves, this line of descent permitted the author to

remind of the political claims of the Šawā rulers over Ethiopia. Descendants of King Lebna Dengel, the rulers of Šawā were at first simply members of the nobility (*abēto*), but thereafter they held a specific military status (*maredāzmāč*), then they assumed a higher rank (*rās*), and finally they became Kings of Šawā (*negus*). Sāhla Sellāsē was even called in the text by the partially anachronistic title “King of Šawā, Adāl, Gurāgē and Gällā” (“Gällā” being in that time a quite general term encompassing different Oromo groups, but also some of their Cushitic-speaking neighbors, most of whom were in fact not under the political control of Šawā).

Because *Rās Mak^wannen* was the son of one of the daughters of Sāhla Sellāsē (but “the first of his eleven daughters”), the author stopped the narrative of the political rise of the rulers of Šawā. It is interesting to see that he did not mention King Hāyla Malakot, the son and successor of Sāhla Sellāsē, nor the fact that Menelik II, son of Hāyla Malakot, reached the highest political rank, King of kings, ever held by a ruler of Šawā. In fact, this omission permitted to avoid the explicit exposure of the evidently much greater legitimacy of Iyāsu, grandson of Menelik II and ruler of the country between 1910 and 1916. Instead, the narrative, leaving away key-elements of the genealogy, thus emphasizes the elevation of Tafari to the position of King of kings as the direct and continuation of the destiny of the rulers of Šawā. The second element in the text concerning the place of Tafari in his lineage is the insistence on the idea of Hārar as the fiefdom of Mak^wannen’s family (which was not yet both legally or culturally) and to present Tafari counterfactually as the sole heir to his father. Just before Mak^wannen’s death, the text said: “(Mak^wannen) placed him (Tafari) on his throne and announced to his princes saying: ‘This is my son and my heir’”. Later and after having been appointed in Sidāmo, Tafari “ascended to his father’s throne” in Hārar, a province that “should belong to the child of Mak^wannen”. The aim of this insistence was to create the impression of an established local dynasty, which is also the reason for minimizing the fact that Hārar was in reality also ruled by *Dağğāzmāč* Bālčā Sāfo, a stranger to the Mak^wannen’s family and a rebel against Tafari’s authority. Secondly and quite crucially, it aimed at presenting the removal of Tafari from the governorship of Hārar by Iyāsu as an illegal and unfair action.

The character of Iyāsu depicted in the text reflects the two main *topoi* about him developed by the Ethiopian power *élites* after the *coup d’état* of 1916. At first the author argued that he was surrounded by bad (evil) advisors and followed their wrong ideas due to his youth and lack of experience. This *topos* which persists in the historiography of Iyāsu until today, and for which this text is an early attestation, depicted Iyāsu as a weak and unwise ruler. The reference to a pact concerning Hārar, finally broken by Iyāsu headlined this aspect of his character. Secondly, the story concerning Iyāsu’s plan to make Islam the country’s official religion has long dominated the historiography of that period. In fact, this was the main element justifying the *coup d’état* exposed to population in 1916. Without

surprise, our text did not contradict the official discourse on the reasons of the *coup d'état* of 1916. Interestingly, the author omitted to point out the Muslim background of *Negus Mikā'ēl*, the former *imam* Mahammād Ali of Warra Himano in Wallo, and the father of *Iyāsu*. In fact, he was obliged to mention that Tafari married Manan, the granddaughter of *Negus Mikā'ēl*. In explaining *Iyāsu's* Islam tendencies through the background of his father would have provoked bad consequences on the reputation of Tafari's wife. However, the text presented Tafari as an observer, less involved rather than as a real actor of the *coup d'état* of 1916. Even if he was a victim of the action of *Iyāsu*, Tafari did not appear in the conspiracy against *Iyāsu* according to this narrative. It was the "princes together with the army" and the "Metropolitan together with the clergy" who decided to remove *Iyāsu* from power, but Tafari did not. The author suggests that Queen Zawditu decided by herself to appoint Tafari as regent of the country only after the escape of *Iyāsu* from Addis Ababa. Apparently, he wanted to show that Tafari did not impose himself by force in creating the problems. Tafari was chosen by the queen, and he was supported by the princes and the clergy of the kingdom, thus Tafari is depicted as the one who humbly accepted the position offered to him, instead of ambitiously intriguing or fighting for it – an important pattern in Christian Ethiopian political discourse.

The third main goal of the biography was to depict Tafari as a good and wise ruler, open to European progress and able to carry out the modernization of the country by himself. Tafari's character is presented in the text just as the opposite of *Iyāsu's* one and of his followers. He did not provoke the military conflict in 1916 but *Negus Mikā'ēl* did. He defended the Christian faith against the threat of *Iyāsu's* Islam and he had enjoyed a modern European education. In fact, the author underlines the education of Tafari in telling that he learnt French language in Hārar and rather pursued his education in Addis Ababa than exercising power in provinces. Emphasizing his modern education evidently permitted to underline his competence as a ruler but also to stress another central idea: Tafari was the only one who could ensure that Ethiopia will reach the European level of development. The European countries were clearly depicted as models for Ethiopia in the text. But they were not tutors of Ethiopia according to the author. The decision to adopt European technics or ideas for Ethiopia, and to travel in Europe, came from Tafari, not from European governments. And the friendly relationship between Ethiopia and European countries, as narrated in the text, aimed at emphasizing the equal status between Ethiopia and Europe. It permitted also to avoid ideas of European interference into Ethiopian affairs. This is certainly the reason why the author also did not mention the role of European governments in the *coup d'état* and their support to Tafari against *Iyāsu*. Finally, the author did not describe in details the political decisions made by Tafari. He stated only that the governmental works improved and Ethiopia "made many steps towards civilization". But he decided to focus on two recent events, which

aimed at concluding his discourse. The text says that the Ethiopian nobility (“the princes together with the army”) and the Ethiopian Orthodox Church (“the Metropolitan together with the clergy”) had decided to give the power to Tafari. The author thus wanted to show that they approved the new policies and benefitted from it. So in 1929, the Ethiopian nobility decided to elevate Tafari to the rank of *negus*. Besides, the author stated that Tafari improved the ecclesiastical administration and did a first step towards the independence of the Ethiopian Orthodox Church. Tafari signed an agreement with the Patriarch of Alexandria, which permitted the appointment of an Ethiopian metropolitan and “everyone who is a lover of the country of Ethiopia thanked him greatly”. In describing the popular support to Tafari’s actions, the author finally narrated the elevation of Tafari as King of kings of Ethiopia in April 1930 after Zawditu’s death.

So this publication helped fostering the official discourse of the Ethiopian government concerning the events of the early 20th century, with an Amharic and a French text. Unfortunately we do not know the circumstances of this translation neither its author. But the presence of a French translation shows that the Ethiopian government addressed this publication also to a European audience – or even primarily to a European audience. In fact, the emphasis of the friendly relationship with the European governments, the willingness to depict Tafari as the only Ethiopian prince able to reform Ethiopia, and the omission of crucial events concerning domestic affairs confirm this impression. In any case, this publication is one of the first examples of the official narrative on the legitimacy of Tafari as King of kings of Ethiopia. This historiographical aspect is so extremely important that this text deserves publication. This text will contribute to our knowledge and understanding concerning the creation of a modern Ethiopian historiography of the 20th century history.

We decided to present the full text in Amharic, its original French translation and a new translation into English with annotations (see below). At first, the English translation aims at presenting the characteristics of this text to non-French and non-Amharic speakers. But we wanted also to highlight the work done by the French translator. That is why we decided to translate the most literally possible the Amharic text into English, avoiding all idiomatic formula in English, maintaining repetitions and the indirect style used by the author. Besides, we decided to annotate the French translation in English. We thus show the choices and the interpretations made by the French translator to adapt its text to an European audience. Basically, the author of the translation did not bring any changes to the original text. Wisely, the translator avoided translating Ethiopian titles without French equivalent, he adapted the Amharic sentences when repetitions, syntax and the gerund mode posed problem, and he made some specific choices of interpretation. For example, the Ethiopian formula “King of kings” is translated as “emperor” while historically this title shall rather be understood as a superlative in the sense of “great king” or

“greatest among the kings”, thus not really corresponding to the quite European concept of emperor. Besides, when the Amharic text simply stated that somebody was appointed over a region without giving his specific position, the translator wrote that he was appointed as Governor of the region. Curiously, he decided to translate the Amharic title ባለሙሉ፡ ሥልጣን፡ እንደራሴ፡ into “*régent suprême de l’Empire*” (“supreme regent of the empire”), and not to use the official European version of the title of Tafari, “*régent plénipotentiaire*” (“plenipotentiary regent”), usually found in European sources of that time. More relevant are the interpretations he made concerning the *coup d’état* of 1916. According to him, the princes did not organize a “conspiracy” (Amharic *admā*) against Iyāsu, but a “révolution” (“revolution”), which reflects the use of the word “revolution” for that event in 1916 within European circles in Addis Ababa. Furthermore, while the Amharic text stated that on September 27th 1916 “the princes together with the army, and the Metropolitan together with the clergy gathered”, the translator added “*en Assemblée Nationale*”, somehow implying that by gathering, they created a “national assembly”. These expressions have a strong political meaning for French people. Here put together, the terms “*Révolution*” and “*Assemblée Nationale*” refer to the first French Revolution of 1789 and the gathering of French representative of the people against the King’s tyranny. The translator probably deliberately chose these terms aiming at increasing the legitimacy of the *coup d’état* of 1916.

The mechanisms of historical interpretation, re-interpretation and manipulation, which are used in this text belong to a widely practiced method of the establishment of nationalist discourses, which can be observed in many countries where narratives of legitimization are needed. It is, however, interesting also to note another aspect. The oral tradition of historiographical story-telling clearly shows its influence on this text. A part of this tradition is a generalized tendency to create dominating narratives, which then will be followed by the wider audience (not due to a strictly surveyed “regulation of official language” but because it is widely accepted that the leadership of state and church also includes the right and duty) to define, in which light events have to be seen, and in which relation there are with the leading power structures and ideologies. The text presented here shows these characteristics in a double way. Firstly, creating a narrative on recent events, which shall dominate future popular historiography, and secondly, in those passages relating to less recent history, reproducing dominating narratives which had already been established much earlier.

The text follows a number of historiographical narratives of the Ethiopian Christian highland tradition. Only one typical example shall be mentioned here as an illustration of this aspect (more references to similar cases are found in the respective annotations of the following text). The

reference to the “Grāñ wars” inscribes this text well into the existing overall historical narrative. Many of these narratives dominate until today the classical Ethiopian historiography as it is found in general books and secondary school history books. Through the characterization of that period simply as “war”, the complex developments of that period are represented in an utterly wrong, virtually falsifying light. In fact, for well more than a decade most of Ethiopia was under continuous Muslim Adāl administration, unifying most of the Horn of Africa under one ruler, with Muslim governors, local dynasties and populations converted to Islam, and wide regions actively allying with the Muslim Adāl leadership. This situation continued until the scattered, fugitive Christian highland leaders managed to successfully turn their rebellion into success, with Portuguese help, in a series of new wars. This complex historical reality of continuous leadership and administration cannot just be summarized as “Grāñ wars”, as it is done in this document and usually in all classical documents depending on the Christian highland narrative. There are numerous other examples of patterns of narratives followed by this text, and in the same time this text establishes itself a new narrative on current events to be followed by future generations. This is to be linked with the Ethiopian tradition of texts as references for official discourses, and much less as texts as brokers of contradictive analysis.

An important factor in underlining the classical approach of the text is the modern use of photographs. The print contains ten photos of Tafari and other official figures. The order in which the photos are presented is very classical and significant. They underline the official nature of the text. The presentation of the photos in this document is still rather an early example of the use of photos for conveying political messages. It followed the “discovery” of photos as potential political instruments already made by Menelik II, and continued skillfully by the later regent Rās Tafari. Some of the photos are largely unknown among researchers of the history of photography of Ethiopia, others appear in well-known publications¹.

Let us at first notice the order in which the photos are integrated in the document. The photos are presented in a certain “rhythm”, and placed each on an extra page in the text in a way that their effect is maximized. After the photo of King of kings Menelik II at the very beginning of the document, before the beginning of the text, there are four pages of text, followed by a photo of Rās Mak^wannen. Then two other ones (of Tafari as a child) are placed after only two pages, then after four pages of text again two photos are present (of the two rulers of Ethiopia, the Queen of queens

¹ The photo showing the child Tafari with his cousin Immeru is rather well-known; it is reproduced in Pankhurst & Gérard, 1996 : 70 (fig. no. 79, in this case reproduced from the earlier publication *Sa Majesté Hailé Sellassié 1^{er} empereur d’Éthiopie*, Addis-Abeba 1932, which is to be seen as a follow-up of the publication presented here). The photo of Menelik II with his crown stems probably from the series of royal photos produced by Arnold Holtz. Cf. also Sohier, 2013.

Zawditu in full ornate, and Tafari as regent), then one (family photo of Tafari) after two pages, again one (Tafari in Jerusalem, on his 1924 journey abroad) after two pages, and finally again one (Tafari's coronation as *negus*) after two pages: the "rhythm is so: 0-4-2-1-4-1-2-2-2. As texts were composed very consciously, it can be assumed that even this order follows purposeful thinking, in the following sense. In fact, the concentration of photos after longer pages without photos maximizes their importance.

The introductory photo of Menelik II before even the text itself starts serves as a crucial symbolic reference: Menelik is an iconographic personality *sine qua non*, as the most recent father of the dynasty and the source of Tafari's power. Menelik II is shown in full regal ornate, with his crown and orders and decorations, which sets the "tone" of the text, as it shows the ruler in the greatest formal way possible, thus underlining the text's character as a very official representation of royal power. The second father is shown next: *Rās Mak^wannen*, father of Tafari, and the Emperor's cousin, also in full ornate. Interestingly, the photos presented show also private aspects: the photos of Tafari as a child. It is significant, that both photos show him with his cousin Immeru, son of his most trusted uncle *Dağğāzmāč* Hāyla Sellāsē, with whom he passed much of his childhood. After few pages then, the photo of Tafari with his family shows the future of the dynasty, significantly now with his uncle Hāyla Sellāsē. This iconographic domination by the family of *Dağğāzmāč* Hāyla Sellāsē does not find any correspondence in the text, but shall not be underestimated in its importance. There is already an almost palpable connection with the throne name chosen by Tafari, Hāyla Sellāsē, and the name of his favorite uncle, to which these photos may be an indirect reference. In the same time the photos may convey the message, that this part of his family, dear to him in private life, shall also play a crucial role in the kingdom itself (which really became true for Immeru). Also the more official photos of Tafari contain a number of indirect messages. The two photos of the two rulers of Ethiopia of the years 1916 to 1930 show other personalities. The regent Tafari is not presented alone, but shown with other personalities of whom only *Rās Hāylu* of Goğğām and Hābta Giyorgis are explicitly named in the caption. *Rās Hāylu* represented the then still most powerful regional lords (as the most important among them), who were in the same time potential contesters of the royal power, and its pillars. Hābta Giyorgis was for a long time the most important minister and thus represented the modern concentration of power in the new government structures of Addis Ababa. The choice to name these two representatives of the two most important spheres of power behind Tafari is again significant.

The third to the last photo shows Tafari with foreigners, during his 1924 journey to Europe. In fact the other crucial element of Tafari's conception of power was linked not only with the internal forces, but also with the outside world, which helps assuring Ethiopia's place in international

diplomacy, and, in the same time, shows the way into modernization, led by Tafari. The choice of the specific location (Jerusalem) and those personalities depicted together with Tafari (the governor with consuls and priests) contains an interesting double-fold message: Jerusalem stands both for a crucial topic of international Ethiopian diplomacy, and for the special age-old connection between Ethiopia and the Bible. The personalities shown reflect the same idea. The photo is thus of remarkable complexity in the context of this text, and an example for the diplomatic skills and approach of Tafari. While presenting himself (as he did in the text) as a modernizer, he in the same time inscribes all his action in an age-old context of traditions. Most interestingly, the second to the last photo fits into this pattern, but in another way, combining the impression of ancient traditions with a specific modern, new Ethiopia as imagined and created by Tafari. It shows the crowned Tafari on the throne², in full regal ornate, with a scepter, his orders and decorations, a baldachine above the throne and flowers in front of it, representing him thus quite in a way as earlier kings were imagined in Europe. The arrangement creates the image of an age-old tradition, while almost all elements are in reality new, coronations having been carried out very differently, with different regalia and symbols of power, as the Ethiopian chronicles and depictions of kings show us.

Original Text in Amharic

[Page 1] ምዕራፍ፡ ፩። ከቀዳማዊ፡ ምንልክ፡ እስከ፡ ልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ ድረስ። የግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ ትውልድ፡ ከንግሥተ፡ ሳባ፡ ከተወለደው፡ ከሰሎሞን፡ ልጅ፡ ከቀዳማዊ፡ ምንልክ፡ ጅምር፡ ሳያቋርጥ፡ ተያይዞ፡ የመጣ፡ ነው። ከቀዳማዊ፡ ምንልክ፡ እስከ፡ አጼ፡ ልብነ፡ ድንግል፡ ሲያያዝ፡ የመጣውን፡ የነገሥታቱ፡ ስምና፡ ቁጥር፡ ዋዜማ፡ በሚባለው፡ ታሪክ፡ ነገሥት፡ ተጽፎአልና፡ በዚያ፡ መመልከት፡ ነው። አጼ፡ ልብነ፡ ድንግል፡ በግራኝ፡ መሐመድ፡ ጦርነት፡ የተነሣ፡ በሸዋ፡ ውስጥ፡ ሸምብራ፡ ኩራ፡ ከሚባለው፡ ከተማቸው፡ ተነሥተው፡ ወደ፡ አማራና፡ ወደ፡ ትግሬ፡ ሲሔዱ፡ በመንዝ፡ አውራጃ፡ ገሆር፡ በሚባል፡ አገር፡ ሲደርሱ፡ ለልጃቸው፡ ለአቤቶቹ፡ ያዕቆብ፡ ልብሰሰ፡ መንግሥታቸውን፡ ሰጥተው፡ ትተውት፡ ሔደው፡ ነበር። አቤቶቹ፡ ያዕቆብም፡ የንጉሥ፡ ልጅነቱን፡ ሳይገልጥ፡ ተራ፡ ሰው፡ እየመሰለ፡ ካንዱ፡ ስፍራ፡ ወደ፡ አንዱ፡ ስፍራ፡ እየተዛወረ፡ ሲኖር፡ ሶስት፡ ወንዶችና፡ አንዲት፡ ሴት፡ ልጅ፡ ከወለደ፡ በኋለ፡ ዓረፈ። የሶስቱ፡ ወንዶች፡ ልጆች፡ ስም፡ አቤቶቹ፡ ገራም፡ ፋሲል። አቤቶቹ፡ ሥግወ፡ ቃል። አቤቶቹ፡ ልሳነ፡ ክርስቶስ፡ ይባል፡ ነበር። ሴቲቱም፡ ወይዘሮ፡ ወለተ፡ ማርያም፡ ትባል፡ ነበር። ገራም፡ ፋሲል፡ ከሸዋ፡ ወደ፡ ጎጃም፡ ሔዶ፡ ወይዘሮ፡ ሐመልማል፡ የምትባል፡ ሴት፡ አግብቶ፡ አቤቶቹ፡ ሱስንዮስን፡ ወለደ። የእርሱም፡ ዘር፡ እስከ፡ ተፍጻሜተ፡ መንግሥት፡ ተክለ፡ ጊዮርጊስ፡ ፲፬፡ ነገሥታት፡ በጎንዳር፡ ነግሠዋል። አቤቶቹ፡ ሥግወ፡ ቃል፤ አቤቶቹ፡ ወረደ፡ ቃልን፡ ወረደ፡ ቃል፡ ወይዘሮ፡ ሰንበልትን። ሰንበልት፡ ነጋሢን። ነጋሢ፡ ስብስቱን፡ ይወልዳሉ። [Page 2] ከሥግወ፡ ቃል፡ እስከ፡ ስብስቱ፡

² Here with the caption mentioning 1921 as the year of coronation, which refers to the Ethiopian calendar instead to the European one (should have been 1928).

የማዕርግ፡ ስማቸው፡ አቤቶ፡ ነበር። ስብስቱ፡ አብዬን፤ አብዬ፡ አምታ፡ ኢየሱስን። አምታ፡ ኢየሱስ፡ አስፋ፡ ወሰንን፡ ይወልዳሉ። ከአብዬ፡ እስከ፡ አስፋ፡ ወሰን፡ የማዕርግ፡ ስማቸው፡ መርድ፡ አዝማች፡ ነበር፡ መርድ፡ አዝማች፡ ማለት፡ የሚያስፈራ፡ የሚያስደነግጥ፡ የጦር፡ አለቃ፡ ማለት፡ ነው። አስፋ፡ ወሰን፡ ወሰን፡ ሰገድን፡ ወለደ። ወሰን፡ ሰገድ፡ የማዕርግ፡ ስሙ፡ ራስ፡ ተብሏል። ወሰን፡ ሰገድ፡ ሣህለ፡ ሥላሴን፡ ይወልዳል። ሣህለ፡ ሥላሴ፡ ንጉሠ፡ ሸዋ፤ ወአዳል፡ ወጋላ፤ ወጉራጌ፡ ተብለዋል። እንግዳህ፡ ከአጼ፡ ልብነ፡ ድንግል፡ ልጅ፡ ከአቤቶ፡ ያዕቆብ፡ እስከ፡ ንጉሥ፡ ሣህለ፡ ሥላሴ፡ ፲፩ተውልድ፡ መሆኑ፡ ነው። ዘመኑም፡ ፪፻፵፫፡ ዓመት፡ ይሆናል። ንጉሥ፡ ሣህለ፡ ሥላሴ፡ ፮ወንዶች፡ ፲፩፡ ሴቶች፡ ልጆች፡ ወልደው፡ ነበር፡ ከእነዚህም፡ ከ፲፩ዱ፡ ሴቶች፡ አንደኛይቱ፡ ልዕልት፡ ወይዘሮ፡ ተናኘ፡ ወርቅ፡ ነበሩ። ልዕልት፡ ወይዘሮ፡ ተናኘ፡ ወርቅ፡ ከመንዝ፡ ባላባቶች፡ ወገን፡ የሚሆኑ፡ ደጃዝማች፡ ወልደ፡ ሚካኤል፡ አግብተው፡ ደጃች፡ ኃይለ፡ ማርያምን፡ ልዑል፡ ራስ፡ መኰንንን፡ ወይዘሮ፡ እኅተ፡ ማርያምን፡ ወይዘሮ፡ ወለተ፡ ዮሐንስን፡ ወይዘሮ፡ ሸዋረገድን፤ ወለዱ።

ምዕራፍ፡ ፪፡ ከልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ ጅምሮ፡ ግርማዊ፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ የኢትዮጵያ፡ መንግሥት፡ አልጋ፡ ወራሽና፡ ባለሙሉ፡ ሥልጣን፡ እንደራሴ፡ እስከሆኑበት፡ ዘመን፡ ድረስ። ልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ ገና፡ በልጅነታቸው፡ አባታቸው፡ ለ [Page 3] አጼ፡ ምንልክ፡ ሰጥተዋቸው፡ በቤተ፡ መንግሥት፡ ሲያገለግሉ፡ ቆይተው፡ በኋላ፡ ባላምባራስ፡ ተብለው፡ ከጃንሆይ፡ ከዳግማዊ፡ ምንልክ፡ ሳይለዩ፡ ይኖሩ፡ ነበር። በተወለዱ፡ በ፳፬፡ ዓመታቸው፡ የወረደሉን፡ ባላባት፡ የጌታው፡ ጋምጮን፡ ልጅ፡ ወይዘሮ፡ የሸመቤትን፡ አግብተው፡ ሲኖሩ፡ በ፴፭፡ ዓመታቸው፡ ደጃዝማች፡ ተብለው፡ በሐረርና፡ ባውራጃዋ፡ ሁሉ፡ ተሾሙ። ከዚህ፡ በኋላ፡ በ፲፰፻፹፫፡ ዓመ[om. ተ]፡ ምሕ[om. ረት]፡ ራስ፡ ወርቅ፡ አሥረው፡ ራስ፡ ተባሉ። ልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ ከወይዘሮ፡ የሸመቤት፡ አሥር፡ ያህል፡ ልጆች፡ ወልደው፡ ሁሉም፡ ገና፡ በሕጻንነት፡ ስለ፡ ሞቱባቸው፡ እያዘኑ፡ ሲኖሩ፡ በሐምሌ፡ ፲፮፡ በ፲፰፻፹፬፡ ዓ[om. መተ]፡ ም[om. ሕረት]፡ ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ ተወለዱላቸው። በተወለዱ፡ ባ፭፡ ዓመት፡ ያማርኛ፡ ፊደል፡ ትምህርት፡ ጅምረው፡ በ፯ተኛው፡ ዓመት፡ እንደ፡ ኢትዮጵያ፡ የትምህርት፡ ቤት፡ ደምብ፡ መዝሙር፡ ዳዊት፡ ተምረው፡ ጨረሱ። ልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ የአውሮጳን፡ ሥልጣኔ፡ በዓይናቸው፡ ስለ፡ ዓዩና፡ በጀሮዋቸው፡ ስለ፡ ስሙ፡ የውጭ፡ አገር፡ ሰው፡ በደመወዝ፡ ቀጥረው፡ በቤታቸው፡ ውስጥ፡ የፈረንሳዊ፡ ቋንቋ፡ እንዲማሩ፡ አደረጓቸው። በተወለዱ፡ በ፲፬፡ ዓመታቸው፡ በ፲፰፻፺፰፡ ዓመ[om. ተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ በፊታውራሪ፡ ቆለጭ፡ ሞግዚትነት፡ በጋራ፡ ሙለታ፡ ደጃዝማች፡ ብለው፡ ሾሟቸው። ወዲያውም፡ በአልጋቸው፡ ላይ፡ አስቀምጠው፡ ወራሹ፡ ልጄ፡ ይህ፡ ነው፡ ብለው፡ ለመኳንንቶቻቸው፡ አስታወቁላቸው። ከዚህ፡ በኋላ፡ በመጋቢት፡ ፲፫ቀን፡ በ፲፰፻፺፰፡ ዓመ[om. ተ]፡ ምሕ[om. ረት]፡ ልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ ዓረፉና፡ ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ በአጼ፡ ምንልክ፡ ፈቃድ፡ ወደ፡ አዲስ፡ አበባ፡ መጡ። [Page 4] በዚህም፡ ዓመት፡ በግንቦት፡ ወር፡ አጼ፡ ምንልክ፡ የደጃዝማች፡ ነታቸው፡ ማዕርግ፡ አድሰው፡ በሰላሌ፡ ሾሟቸው። ስለ፡ ተሾሙ፡ ግን፡ በዚያው፡ ዘመን፡ አጼ፡ ምንልክ፡ ከግብጽ፡ አስተማሪዎች፡ አምጥተው፡ አዲስ፡ አበባ፡ ላይ፡ በሰማቸው፤ የትምህርት፡ ቤት፡ አቁመው፡ ነበርና፡ ሰላሌን፡ በእንደራሴ፡ እየገዙ፡ እርሳቸው፡ ወደ፡

³ ማዕርግ፡ Ge'ez form of the Amharic word ማዕረግ፡
⁴ It should be በ፯ተኛው፡ ዓመታቸው።

ትምህርትቤት፡ ገብተው፡ በሐረር፡ ሳሉ፡ የጀመሩትን፡ የፈረንሳዊ፡ ቋንቋ፡ ይማሩ፡ ነበር፡ እንጂ፡ ወደ፡ ግዛታቸው፡ አልሔዱም፡ ነበር። ደግሞ፡ በ፲፰፻፲፱፡ ዓመተ፡ ምሕረት፡ ባሰን፡ ተሾሙ። ነገር፡ ግን፡ ባሰንም፡ በእንደራሴ፡ ገዙት፡ እንጂ፡ ትምህርታቸውን፡ ትተው፡ አልሔዱም፡ ነበር። ከዚህም፡ በኋላ፡ ባ፲፱፻፩፡ ዓመ[om. ተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ ሲዳሞን፡ ተሾሙና፡ ወደሲዳሞ፡ ወረዱ። በ፲፱፻፪፡ ዓመ[om. ተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ ከሲዳሞ፡ ተመልሰው፡ መጥተው፡ አባታቸው፡ ልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ ባቀኑት፡ በሐረር፡ ተሾሙና፡ ወደ፡ ሐረር፡ ወርደው፡ በአባታቸው፡ አልጋ፡ ተቀመጡ። በ፲፱፻፫፡ ዓመተ፡ ምሕረት፡ በሐምሌ፡ ወር፡ የንጉሥ፡ ሚካኤልን፡ የልጅ፡ ልጅ፡ ልዑልት፡ መነንን፡ አገቡ። በጥር፡ ጽፎቀን፡ በ፲፱፻፭፡ ዓ [om. መተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ ሴት፡ ልጅ፡ ወለዱላቸው። ስሟንም፡ በአያታቸው፡ ስም፡ ተናኘ፡ ወርቅ፡ ብለው፡ አውጡላት። በ፲፱፻፮፡ ዓመ[om. ተ]፡ ምሕ [om. ረት]፡ በሐረር፡ አውራጃ፡ ሐረማያ፡ በሚባል፡ ባሕር፡ ለመናፈስ፡ በጀልባ፡ የገቡት፡ ፮ሰዎች፡ ሰጥመው፡ ሲቀሩ፡ እርሳቸው፡ በእግዚአብሔር፡ ኃይል፡ እየሞኙ፡ ወጥተው፡ ከመስጠም፡ ስለ፡ ዳኑ፡ በሐረርና፡ በሌሎችም፡ በኢትዮጵያ፡ አውራጆች፡ የሚኖሩ፡ ዘመዶቻቸውና፡ ወዳጆቻቸው፡ ታላቅ፡ ደስታ፡ አደረጉ። ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ በዚያ፡ ዘመን፡ የኢትዮጵያ፡ መንግሥት፡ አልጋ፡ ወራሽ፡ ከነበሩት፡ ከልዑል፡ አቤቶ፡ ኢያሱ፡ ጋራ፡ በጣም፡ ወዳጅ፡ ነበሩ። በኋላ፡ ግን፡ አንዳንድ፡ ክፉ፡ ሰዎች፡ በመካከላቸው፡ ገብተው፡ እስከ፡ መቀያየም፡ አደረሰዋ [Page 5] ቸው፡ ነበርና፡ ሰው፡ ሁሉ፡ የሐረር፡ ገዥ፡ ለመሆን፡ ፈርቶና፡ ጠልቶ፡ የተወውን፤ ልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ የአጼ፡ ምንልክን፡ ፈቃድ፡ ፈጽመውና፤ አቅንተው፡ እንደ፡ ርስት፡ አድርገው፡ ይዘው፡ የኖሩትን፡ በኋላም፡ ታላቁ፡ ልጃቸው፡ ደጃች፡ ይልማ፡ የገዙትን። ቀጥሎም፡ ለመኰንን፡ ልጅ፡ ይገባል፡ ተብሎ፡ በፍርድ፡ የያዙትን፡ አገር፡ ሐረርን፡ ምክንያት፡ ሳይገኝባቸው፤ ቃል፡ ኪዳናቸውን፡ አፍርሰው፡ ለመሻር፡ አስበው፡ ወደ፡ አዲስ፡ አበባም፡ ከመጡ፡ በኋላ፡ በሐረር፡ ምትክ፡ ከፋን፡ ሰጥተንሃልና፡ ወደዚያ፡ እንድትሔዱ፡ ይሁን፡ የሚል፡ የልዑል፡ አቤቶ፡ ኢያሱ፡ ትእዛዝ፡ ስለ፡ መጣባቸው፡ እጅግ፡ አዘኑ። መኳንንቱና፡ ሕዝቡም፡ የሐረርጌ፡ ግዛት፡ ከልዑል፡ ራስ፡ መኰንን፡ ዘር፡ በመውጣቱ፡ እጅግ፡ አዘኑ። በዚያም፡ ዘመን፡ አቤቶ፡ ኢያሱ፡ የእስላሞችን፡ ሃይማኖት፡ ለመቀበልና፡ የመንግሥት፡ ሃይማኖት፡ ለማድረግ፡ ስለ፡ ፈለጉ፡ ከመሐመድ፡ ወገን፡ መወለዳቸውን፡ እየጻፉ፡ ለእስላሙ፡ ሁሉ፡ ስለ፡ ሰጡ፡ መኳንንቱ፡ ከነሠራዊቱ። ጳጳሱ፡ ከነካህናቱ፡ የእስላም፡ ሃይማኖት፡ የያዙ፡ ንጉሥ፡ በኢትዮጵያ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ዙፋን፡ አይቀመጥም፡ በማለት፡ አድማ፡ አድርገውባቸው፡ ነበርና፡ ልባቸው፡ ስለ፡ ፈራባቸው፡ ከአዲስ፡ አበባ፡ ተነሥተው፡ ወደ፡ ሐረር፡ ወረዱ። በዚህም፡ ዘመን፡ በሐምሌ፡ ፳ቀን፡ ፲፱፻፳፡ ዓመተ፡ ምሕረት፡ ልዑልት፡ መነን፡ ዛሬ፡ አልጋ፡ ወራሽ፡ የሆኑትን፡ ልዑል፡ አስፋ፡ ወሰንን፡ ወለዱላቸው። በመስከረም፡ ፲፯፡ ፲፱፻፱፡ ዓመተ፡ ምሕረት፡ መኳንንቱ፡ ከነሠራዊቱ። ጳጳሱ፡ ከነካህናቱ፡ ተሰብስበው፡ በአንድ፡ ልቡና፡ በአንድ፡ ቃል፡ ሆነው፡ አቤቶ፡ ኢያሱን፡ ከመንግሥት፡ ሽረው። የአጼ፡ ምንልክን፡ ሴት፡ ልጅ፡ ግርማዊት፡ ንግሥት፡ ዘውዲቱን፡ ባባታቸው፡ አልጋ፡ አስቀምጠው፡ አነገሡ። ነገር፡ ግን፡ ግርማዊ፡ ንግሥት፡ ዘውዲቱ፡ አልጋ፡ ወራሽ፡ የሚሆን፡ ወንድ፡ ልጅ፡ ወይም፡ ሴት፡ ልጅ፡ አልነበራቸውምና፡ በኋላ፡ በአልጋ፡ ወራሽነቱ፡ ሁከት፡ እንዳይነሣ፡ ዛሬውኑ፡ ብንወስነው፡ ይሻላል፡ ብለው፡ ከሣህለ፡ ሥላሴ፡ በመወለዳቸው፡ ላይ፡ እውቀትና፡ ቸርነት፤ ያላቸውን፡ ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ኃይለ፡ ሥላሴን፡ መርጠው፡ ለኢ [Page 6] ትዮጵያ፡ መንግሥት፡ አልጋ፡ ወራሽ፤ ለመንግሥቱ፡ ሥራ፡ እንደራሴ፡ ይሁኑ፡ ብለው፡ ያባታቸውን፡ ማዕርግ፡ ራስ፡ ወርቅ፡ አሥረው፡ ራስ፡ ተባሉ።

ምዕራፍ፡ ፫፡ ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ የኢትዮጵያ፡ መንግሥት፡ አልጋ፡ ወራሽና፡ ባለ፡ ሙሉ፡ ሥልጣን፡ እንደ፡ ራሴ፡ ከሆኑበት፡ ካ፲፱፻፱፡ ዓ [om. መተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ ጅምሮ፡ የኢትዮጵያ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ እስከ፡ ሆኑበት፡ እስከ፡ ፲፱፻፳፪፡ ዓመተ፡ ድረስ። ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ የኢትዮጵያ፡ መንግሥት፡ አልጋ፡ ወራሽና፡ ባለ፡ ሙሉ፡ ሥልጣን፡ እንደ፡ ራሴ፡ ከሆኑ፡ በኋላ፡ የአቤቶ፡ ኢያሱ፡ አባት፡ ንጉሥ፡ ሚካኤል፡ የልጃቸው፡ መንግሥት፡ ወደ፡ ግርማዊት፡ ንግሥት፡ ዘውዲቱ፡ በማለፉ፡ ስለ፡ ተናደዱ፡ አዋጅ፡ ነግረው፡ ሠራዊታቸውን፡ ሰብስበው፡ ወደ፡ ሸዋ፡ መጡ። ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴም፡ ስለ፡ አርቶዶክስ፡ ሃይማኖታችን፡ ከእርስዎ፡ ጋር፡ እንሞታለን፡ እንጂ፡ የእስላም፡ ንጉሥ፡ በላያችን፡ አናነግሥም፡ ብለው፡ ባንድነት፡ የመከሩትን፡ መኳንንቶች፡ አስከትለው፡ ከአዲስ፡ አበባ፡ ተነሥተው፡ ሰገሌ፡ ላይ፡ ከንጉሥ፡ ሚካኤል፡ ጋር፡ ተዋግተው፡ ድል፡ አድርገው፡ ማረኳቸው። በሐምሌ፡ ፲፰፡ ቀን፡ ባ፲፱፻፱፡ ዓ [om. መተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ ልዕልት፡ መነን፡ አንዲት፡ ሴት፡ ልጅ፡ ወለዱላቸው፡ ስምዋንም፡ በቀድሞ፡ አያታቸው፡ በሣህለ፡ ሥላሴ፡ እናት፡ ስም፡ ዘነበ፡ ወርቅ፡ ብለው፡ አወጡላት። ደግሞ፡ በጥቅምት፡ ፪፡ ቀን፡ ባ፲፱፻፲፪፡ ዓ [om. መተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ ሌላ፡ ሴት፡ ልጅ፡ ወለዱላቸው። ስሟንም፡ በእናታቸው፡ ስም፡ የሺመቤት፡ ብለው፡ አወጡላት። ሌሎች፡ ዘመዶቿ፡ ግን፡ የመልኳን፡ ማማር፡ አይተው፡ ፀሐይ፡ እያሉ፡ ይጠሩዋታል። ደግሞ፡ በጥቅምት፡ ፭፡ ቀን፡ ፲፱፻፲፮፡ ዓ [om. መተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ ወንድ፡ ልጅ፡ ወለዱላቸው፤ ስሙንም፡ በአባታቸው፡ ስም፡ መኰንን፡ ብለው፡ አወጡለት። [Page 7] ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ ባለ፡ ሙሉ፡ ሥልጣን፡ እንደራሴ፡ በመሆናቸው፡ በሚቻላቸው፡ ነገር፡ ሁሉ፡ እያሰቡ፡ ለየሥራው፡ ደምብ፡ እየሰጡ፡ ኢትዮጵያ፡ ወደ፡ ሥልጣኔ፡ ደረጃ፡ እንድትፈመድ5፡ ማድረጋቸው፡ አልቀረም። ነገር፡ ግን፡ የአውሮፓን፡ ሥልጣኔ፡ ምንም፡ መጽሐፍ፡ በማንበብና፡ በወራ፡ ቢያውቁት፡ በዓይን፡ ማየት፡ ይሻላል፡ ብለው፡ ወደ፡ ኤውሮፓ፡ ለመሔድ፡ ሲያሰቡ፡ በመካከሉ፡ በድንገት፡ የኢትዮጵያ፡ መንግሥት፡ ወዳጆች፡ የሆኑ፡ የፈረንሳዊና፤ የቤልገርክ። የኢጣልያና፡ የእንግሊዝ። የግሪክና፡ የግብጽ፡ መንግሥቶች፡ አገራችንን፡ መጥተው፡ ይዩልን፡ የሚል፡ የወዳጅነትና፡ የማክበር፡ ጥሪ፡ አደረጉላቸው። ስለዚህም፡ በሚያዝያ፡ ፯፡ ቀን፡ ፲፱፻፲፮፡ ዓ [om. መተ]፡ ም [om. ሕረት]፡ ከአዲስ፡ አበባ፡ ተነሥተው፡ ወደ፡ ጅቡቲ፡ ወረዱ። ፖርት፡ ሳይድም፡ ሲደርሱ፡ ከሁሉ፡ አስቀድሞ፡ ጌታችን፡ የተወለደበትንና፤ ያደገበትን፡ ያስተማረበትንና፡ ስለ፡ እኛ፡ የሞተበትን፤ ኢየሩሳሌምን፡ ማየትና፡ መሳለም፡ ይገባኛል፡ ብለው፡ ኢየሩሳሌም፡ ደረሰው፡ በዓለ፡ ፋሲካን፡ ውለው፡ ወደ፡ ምድረ፡ ግብጽ፡ ወረዱ። ከዚያም፡ በእስክንድርያ፡ አድርገው፡ ወደ፡ ፈረንሳዊ፡ አገር፡ ደረሱ። ከላይ፡ በቆጠርናቸው፡ መንግሥቶች፡ የተደረገላቸውን፡ የክብር፡ አቀባበል፡ ሁሉ፡ በአውሮጳ፡ መንገዳቸው፡ ታሪክ፡ ደስታና፡ ክብር፡ በሚባለው፡ መጽሐፍ፡ ተጽፎአልና፡ በዚያ፡ መመልከት፡ ነው። ከአውሮጳም፡ ከተመለሱ፡ በኋላ፡ የመንግሥቱን፡ ሥራ፡ ሁሉ፡ በትጋትና፡ በእውቀት፡ እየሠሩ፡ ስለ፡ አሻሻሉት፡ ኢትዮጵያ፡ ብዙ፡ የሥልጣኔ፡ ደረጃ፡ መራመድዋን፡ ማንም፡ አይስተውም። በመስከረም፡ በ፲፱፻፳፩፡ ዓመተ፡ ምሕረት፡ መኳንንቱ፡ ከነሠራዊቱ፡ ተሰብስቦ፡ ኢትዮጵያን፡ ወደ፡ ትልቅ፡ የሥልጣኔ፡ ደረጃ፡ ስለ፡ አደረሱ፡ ንጉሥ፡ መባል፡ ይገባቸዋል፡ ብለው፡ በአንድነት፡ መክረው፡ ከግርማዊት፡ ንግሥተ፡ ነገሥታት፡ ስለ፡ አስፈቀዱ፡ በመስከረም፡ ፳፯፡ ቀን፡ ፲፱፻፳፩፡ ዓመተ፡ ምሕረት፡ የንጉሥነትን፡ ዘውድ፡ ጭነው፡ የንጉሥነትን፡ ማዕርግ፡ ተቀበሉ።

⁵ [sic] እንድትፈመድ፡

[Page 8] በዚሁም፡ ዓመት፡ ወደ፡ እስክንድርያ፡ ፓትርያርክ፡ ተላልከውና፡ ተሰማምተው፡ ከኢትዮጵያ፡ መምሕራን፡ መካከል፡ ተመርጠው፡ አምስት፡ ጳጳሳት፡ እንዲሾሙ፡ አደረጉ። ይህንንም፡ በማድረጋቸው፡ የሀገሩ፡ የኢትዮጵያ፡ ወዳጅ፡ የሆነ፡ ሰው፡ ሁሉ፡ እጅግ፡ አድርጎ፡ አመሰግናቸው። በመጋቢት፡ ፳፬፡ ቀን፡ ፲፱፻፳፪፡ ዓመተ፡ ምሕረት፡ ግርማዊት፡ ንግሥተ፡ ነገሥታት፡ ዘውዲቱ፡ ከዚህ፡ ዓለም፡ በሞት፡ ስለ፡ አለፉ፡ ግርማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ የኢትዮጵያ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ሆነው፡ ሥዩመ፡ እግዚአብሔር፡ ተብለው፡ በንጉሠ፡ ነገሥቱ፡ ዙፋን፡ ተቀመጡ። ሚስታቸውም፡ ልዕልት፡ መነን፡ የኢቴጌነት፡ ማዕርግ፡ ተቀበሉ። የንጉሠ፡ ነገሥቱንም፡ ዘውድ፡ የሚጭኑበት፡ በዓል፡ ወደ፡ ፊት፡ በጥቅምት፡ ፳፫፡ ቀን፡ ፲፱፻፳፫፡ ዓመ፡ ምሕ፡ እንዲሆን፡ ተወስነዋል። ግርማዊ፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቀዳማዊ፡ ኃይለ፡ ሥላሴ፡ ከዚያው፡ ጊዜ፡ ደርሰው፡ የንጉሠ፡ ነገሥቱን፡ ዘውድ፡ ሲጭኑ፡ ለማየት፡ እንዲያበቃን፡ እግዚአብሔርን፡ እንለምናለን።

Original French Translation

[Page 1] Chapitre 1^{er} : De Ménélick⁶ I à Son Altesse⁷ Ras⁸ Makonnen. La généalogie de Sa Majesté⁹ Hailé Sellasié¹⁰ I^{er} commence avec Ménélick I^{er}, fils de Salomon, né de la Reine de Saba et se continue jusqu'à nos jours sans interruption. Le nombre de tous les Rois qui régnèrent depuis Ménélick I^{er} jusqu'à Atié¹¹ Lebne Denguel, ainsi que leurs noms peut être [sic] trouvé dans la chronique intitulée Wazéma. Lorsque Atié Lebne Denguel à l'époque de l'invasion de Gagne Mohammed, quitta sa ville de Chemberra Kouré, située dans le Choâ¹², pour se rendre dans l'Amhara et le Tigré, il remit tous ses ornements royaux à son fils Abéto Yacob à son arrivée à Guehor dans la région du Menz. Il partit ensuite laissant son fils dans ce lieu. Abéto Yacob n'avait pas dévoilé sa qualité de fils du Roi, il vécut comme un simple particulier dans cette région, se transportant d'une résidence à l'autre et mourut en laissant trois fils et une fille. Les trois fils se nommaient : Abéto Gueramme Fasil - Abéto Seguewe Kal - Abéto Lessana Chrestos, la fille s'appelait Weizero Welete Maryam. Gueramme Fasil s'étant rendu du Choa au Godjam, y épousa une femme du nom de Weizero Hamel Male¹³ et eut de ce mariage un fils nommé Abéto Sousnenios. Sa dynastie jusqu'à la fin du règne de Takle Gorguiss

⁶ "Ménélick" is an old French version of the transliteration of Menelik. The translator is not constant in using sometimes the transliteration "Ménélik" which is preferred nowadays.

⁷ Throughout the text, the terms of address used for members of Häyla Selläsé's family, *le'ul* and its feminine form *le'elet*, are translated as "Son Altesse Royale" (His/Her Royal Highness).

⁸ With the exception of *negusa nagast* (lit. King of kings), military titles (*rās*, *bālāmbārās*, *dağğāzmāč*, *fitāwrāri*) and other Ethiopian ranks (*abēto*, *wayzaro*) are not translated in French. When it is used as title, *negus* (lit. King) is not translated.

⁹ The term of address "*germāwi*" used for Häyla Selläsé is always translated into French by "Sa Majesté" (His Majesty).

¹⁰ The transliteration of Häyla Selläsé is not constant in the text: "Hailé Sellasié", "Hailé Sellassié", "Hailê Sellassie" or "Haïle Sellasié".

¹¹ "Atié" is the transliteration of the term of address used for kings *ašē*.

¹² In the rest of the text, *šawā* is also transliterated as Choa.

¹³ Apparently without clear reason, the translator decided to divide the name *Hamalmāl* into two parts.

comprend quatorze empereurs¹⁴ qui régnèrent à Gondar. Abéto Seguewe Kal eut un fils nommé Abéto Werede Kal. Ce dernier eut une fille appelée Weizoro [sic] Sennebelt qui enfanta Negasi. Negasi laissa un fils nommé Sebesté. Depuis Seguewe Kal jusqu'à Sebesté le titre de noblesse¹⁵ de cette famille fut celui d'Abéto. [Page 2] Sebesté eut un fils nommé Abié. Ce dernier eut Amha Yesous. Amha Yesous donna naissance à Asfao Wasen. Depuis Abié jusqu'à Asfao Wasen, le titre de noblesse de cette famille fut Mered Azmatch. Mered Azmatch signifie un chef de guerre qui se fait redouter ou bien un chef de guerre qui va attaquer un ennemi redoutable et inspirant la terreur¹⁶. Le fils d'Asfao Wasen fut Wasen Segued dont le titre était celui de Ras. Wassen [sic] Segued fut le père de Sahlé Sellassié. Sahlé Sellassié fut proclamé Roi du Choâ, de l'Adal, du Galla et du Gouragué. Ont [sic] compte onze générations depuis Abéto Denguel fils de Lebne Denguel jusqu'à Sahlé Sellassié¹⁷, représentant une période d'environ 243 années. Le Negous Sahlé Sellassié eut six fils et onze filles, l'une d'elles¹⁸ est Son Altesse Royale Weizero Tenague Work. Son Altesse Royale Weizero Tenague Work s'étant mariée avec un personnage noble du Menz qui s'appelait Dedjazmatch Walde Mékael [sic], eut deux fils : le Dedjazmatch Hailé Maryam - Weizero Welete Yohannès et Weizero Chewaregued.

Chapitre II : Depuis Son Altesse Royale Ras Makonnen jusqu'à l'époque où Sa Majesté l'Empereur¹⁹ Hailé Sellassie I devint héritier du trône d'Éthiopie et Régent Suprême de l'Empire²⁰. Dès l'âge le plus tendre, Son Altesse Royale Ras Makonnen fut [Page 3] confiée par son père à Sa Majesté l'Empereur²¹ Ménélik. L'enfant servait dans le Palais Impérial et fut par la suite nommé Balambaras, il vivait continuellement auprès du Souverain²² Ménélick II. À l'âge de vingt-quatre ans, il épousa Weizero Yéchimebiet fille de Guietaou Gamtcho, personnage noble de Werreilou. À l'âge de trente-cinq ans, il fut nommé Gouverneur du Harrar²³ et de ses

¹⁴ "Empereurs" is the interpretation of *nagast* (lit. Kings).

¹⁵ The translator chose to translate *ma'ereg* (lit. title) by "titre de noblesse" (nobility title) but not constantly.

¹⁶ Apparently, the translator felt uncomfortable to translate the title *mared āzmāč* in French. He added the explanation "un chef de guerre qui va attaquer un ennemi redoutable" which is not present in the Amharic text. Maybe he confused the Geez words *mar'ed* meaning "terrible, that makes tremble" and *merād* which means "assault, attack".

¹⁷ Amharic text: *Negus Sāhla Sellāsē*.

¹⁸ The Amharic text is more precise: *andaññāyitu* (lit. the first of [these eleven girls]).

¹⁹ "Empereur" is an addition by the translator.

²⁰ "Régent Suprême de l'Empire" is the translation of *bālamulu selṭan endarāse* (lit. representative of the plenitude of power). This translation renders the Amharic interpretation of the term « regent plenipotentiary », a European concept previously unknown in Ethiopia.

²¹ The term "empereur" is an interpretation of the term of address used for kings *aṣē*.

²² The term "Souverain" is an interpretation of the term of address used for kings *ganhoy*.

²³ The Amharic text gives simply *baHararena bāwrāggāwā hulu tašomu* (lit. he was appointed over Hārar and its entire district). The translator interpreted the text when he translated it as "il fut nommé Gouverneur du Harrar" (he was appointed as governor of Hārar), and for each appointment, the translator followed the same idea.

dépendance [sic] et reçut le titre de Dedjazmatch. Ensuite, en 1883 (1891) il fut élevé à la dignité de Ras²⁴. Les dix enfants que Son Altesse Royale Ras Makonnen eut de Weizero Yechimebiet²⁵ moururent tous en bas âge. Il était accablé de tristesse lorsque le 16 Hamlié 1884 An de Grâce, (Juillet 1892) il eut un fils, Sa Majesté Hailé Sellassié I^{er}, Roi des Rois, qui parvenue à l'âge de cinq ans commença l'étude de l'amharique qu'Elle termina à l'âge de sept ans par l'étude des Psaumes de David suivant ainsi les traditions scolaires éthiopiennes. Son Altesse Royale Ras Makonnen qui avait entendu parler de la civilisation européenne et qui avait également pu la juger de ses propres yeux engagea un professeur étranger qui devait donner à l'enfant des leçons de français²⁶. Lorsqu'il atteint l'âge de quatorze ans en 1898 (1906) il le nomma Gouverneur de Garamoullata en lui conférant le titre de Dedjazmatch et le mit sous la tutelle du Fitaourari Koletch, puis il le proclama son Héritier²⁷ devant l'Assemblée²⁸ des Hauts Dignitaires²⁹. Son Altesse Royale Ras Makonnen étant décédée le 13 du mois de Megabit 1898 An de Grâce, (Mars 1906), Sa Majesté Hailé Sellassié I^{er} Roi des Rois, vint à Addis-Abeba, avec l'autorisation de l'Empereur³⁰ Ménélick. [Page 4] Dans la même année, au mois de Guenbot, Sa Majesté l'Empereur³¹ confirma le titre de Dedjazmatch et nomma Sa Majesté Gouverneur de Sellalié. Mais bien qu'investie de ce Gouvernement, Elle poursuivit au Lycée³² que Sa Majesté l'Empereur³³ venait de fonder sous son nom et pour lequel Elle avait fait venir des professeurs d'Égypte, l'étude de la langue française qu'Elle avait commencé à Hārar. Pour cette raison Sa Majesté ne se rendit pas dans Son Gouvernement qu'Elle fit gérer par un Administrateur³⁴. En 1899 (1907) Elle fut également nommée Gouverneur du Basso mais dans le but de poursuivre Ses études, Elle ne s'y rendit pas non plus et envoya un Administrateur gouverner cette province en Son Nom. Lorsque, en 1901 (1909) Sa Majesté reçut le Gouvernement de la Province de Sidamo, Elle tint à y séjourner³⁵ jusqu'en

²⁴ The Amharic text adds details: *rās warq aseraw rās tabālu* (lit. he put on [his head] the golden diadem of *rās* and was called *rās*).

²⁵ The Amharic text is less precise: *Le'ul rās Mak^wannen kawayzaro Yašemabēt aser yahel leḡḡoç* (lit. *Le'ul rās Mak^wannen* had about ten children with *wayzaro Yašemabēt*).

²⁶ The Amharic text adds *babētāččāw* (lit. in his home).

²⁷ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text ("he placed him on his throne and announced his princes that: 'This is my son and my heir'") and to use the indirect style ("il le proclama son Héritier").

²⁸ "l'Assemblée" is an addition of the translator.

²⁹ "Hauts dignitaires" is the interpretation of *makwannentočāčaw* (lit. his princes).

³⁰ "Empereur" is an interpretation of *ašē*.

³¹ "Sa Majesté l'Empereur" is an interpretation of *ašē*.

³² The translator interpreted the text. When the latter gives simply *temhert bēt* (lit. school), he translated it as "Lycée" (High school).

³³ "Sa Majesté l'Empereur" is an interpretation of *ašē*.

³⁴ "Administrateur" is a translation of *endarāse* (lit. representative).

³⁵ "Elle tint à y séjourner" is an interpretation of the translator. The Amharic text is more casual: *wada Sidāmo warradu* (lit. he went down to Sidāmo).

1902 date à laquelle Elle fut appelée à la tête du Gouvernement d'Harrar³⁶, pays qui avait conquis Son père Son Altesse Royale Ras Makonnen. S'étant rendue au siège de cette province, Elle prit la succession de son Père. En 1903, au mois de Hamlié (Juillet 1911) Sa Majesté épousa Son Altesse Royale Weizero Manen ; petite-fille du Negous Mikael. Une fille naquit en 1905 de cette union. Sa Majesté lui donna le nom de son aïeule³⁷ Weizero Tenagne Work. En 1906 (1914) au cours d'une promenade sur le lac Arramaya une barque dans laquelle se trouvait Sa Majesté coula et les six personnes qui l'accompagnaient se noyèrent, Sa Majesté seule, avec l'aide du Seigneur put se sauver à la nage³⁸. À cette époque, Sa Majesté Hailé Sellasié I^{er} était intimement liée avec l'héritier du Trône Impérial Son Altesse Impériale³⁹ Abeto Yassou. Par la suite quelques malveillants réussirent, à force d'intrigue à les brouiller. Son Altesse Impériale Abeto Yassou rappela à Addis- [Page 5] Abéba Sa Majesté⁴⁰ Hailé Sellasié I^{er} dans l'intention de Lui retirer le Gouvernement de la Province de Harrar, sans raison [sic] et en dépit de son serment solennel. bien [sic] que ce gouvernement Lui ait été attribué⁴¹. Le Gouvernement de cette Province qui avait été dédaigné par d'autres personnages et qui fut rendu prospère par Son Altesse Royale Ras Makonnen exécutant ainsi les volontés de l'Empereur⁴² Ménélick avait été érigé en fief⁴³. Ce fief fut ensuite gouverné par le fils aîné de Son Altesse Royale Ras Makonnen, le Dedjazmatch Ylma et revint enfin légalement à son autre fils Sa Majesté Hailé Sellasié I^{er}. Sa Majesté l'Empereur⁴⁴ fut très affectée de recevoir l'ordre de Son Altesse Impériale Abéto Yassou de se rendre au Kaffa dont on lui avait donné le Gouvernement à la place de celui d'Harrar⁴⁵. Les nobles ainsi que la population de l'Éthiopie⁴⁶ furent également très attristés de voir que le gouvernement de la Province d'Harrar avait été retiré des mains des descendants de Son Altesse Royale Ras Makonnen. Déjà, à cette époque, Abéto Yassou manifestait un très grand penchant pour l'Islamisme, il ne cachait pas son désir de l'adopter et d'en faire la religion d'État de sa patrie. Il distribuait sa générosité en se déclarant descendant du prophète

³⁶ "Elle fut appelée à la tête du Gouvernement d'Harrar" is an interpretation of the translator. The Amharic text is more casual: *baHārar tašomu* (lit. he was appointed over Hārar).

³⁷ "son aïeule" is the translation of *ayātāččaw* (lit. his grandmother).

³⁸ The translator did not translate the end of the Amharic sentence, which is: *zamadoččawennā wadāgoččaw tālāq dastā adarragu* (lit. his relatives and friends [who lived in Hārar and in other districts of Ethiopia] were very happy).

³⁹ "Son Altesse Impériale" is an interpretation of *le'ul*.

⁴⁰ Amharic text: *germāwi negusa nagast* (lit. His Majesty King of kings).

⁴¹ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text.

⁴² "Empereur" is an interpretation of *ašē*.

⁴³ "fief" is an interpretation of *rest*, a term used for the land ownership system of the highlands at that time.

⁴⁴ "Sa Majesté l'Empereur" is an addition of the translator aiming at pointing out the subject of the sentence.

⁴⁵ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text.

⁴⁶ The Amharic text does not speak clearly about the nobility and the population of entire Ethiopia but probably only about the ones of the province of Hārar (Harargē).

Mohammed. Mais les Hauts Dignitaires et l'armée, l'Archevêque et le clergé ne pouvant tolérer qu'un Roi ayant abjuré sa foi pour devenir musulman puisse occuper le Trône Impérial d'Éthiopie⁴⁷ fomentèrent une révolution⁴⁸. Son Altesse Impériale Abéto Yassou ayant deviné ces projets⁴⁹ quitta Addis-Abeba et se rendit au Harrar. C'est à cette époque, que Son Altesse Royale la Princesse Manen mit au monde l'actuel Héritier du Trône, le Prince Asfao Wasen, le 20 Hamlié 1908 (Juillet 1916). Le 17 Maskaram 1909 (Septembre 1916) les Hauts Dignitaires et l'armée, l'Archevêque et le clergé s'étant réunis en Assemblée Nationale⁵⁰, décrétèrent unanimement la déchéance de Son Altesse Impériale Abéto Yassou et firent monter sur le Trône Impérial de Son Auguste⁵¹ Père, la fille de Sa Majesté l'Empereur⁵² Ménélick, Sa Majesté Zaouditou, qu'ils proclamèrent Impératrice⁵³. [Page 6] Sa Majesté l'Impératrice⁵⁴ n'ayant pas d'héritier direct, fils ou fille et dans l'intention d'éviter des compétitions au sujet de Sa succession au Trône, jugea préférable de désigner immédiatement Son successeur éventuel⁵⁵. Elle choisit Sa Majesté Hailé Sellassié I^{er} Roi des Rois qui joignait à Sa qualité de descendant de Sahlé Sellassié, les dons de l'intelligence et du cœur qui le désignaient comme le digne⁵⁶ Héritier du Trône Impérial et le Régent des Affaires de l'État. Elle reçut donc avec la couronne, le titre de Ras qui avait été celui de Son Père.

Chapitre III : De l'époque où Sa Majesté Haile Sellassié I Roi des Rois est devenu Héritier du Trône et Régent Suprême, c'est-à-dire depuis 1909 (1916) jusqu'au jour où elle fut proclamée Empereur⁵⁷ d'Éthiopie en 1922 (1930). Après l'élévation de Sa Majesté l'Empereur⁵⁸ Hailé Sellassié I^{er} à la dignité d'Héritier du Trône et de Régent Suprême de l'Empire, le Negous Mikael père d'Abéto Yassou ne pouvait contenir son ressentiment en voyant que le Pouvoir Impérial échappait à son fils pour passer aux mains de Sa Majesté l'Impératrice⁵⁹ Zaouditou ; il fit une proclamation ordonnant le rassemblement de son armée et marcha contre le Choâ. Sa Majesté Hailé Sellassié I^{er}, suivie de tous les Hauts Dignitaires qui avaient fait le serment de mourir pour la défense de la religion chretienne [sic], plutôt

⁴⁷ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text.

⁴⁸ "révolution" is an interpretation of *admā* (lit. conspiracy).

⁴⁹ The Amharic text gives another reason: *lebāččaw sela farābāččaw* (lit. [because] his heart was afraid of them).

⁵⁰ "en Assemblée Nationale" is an addition by the translator.

⁵¹ "Auguste" is an addition by the translator.

⁵² "Sa Majesté l'Empereur" is an interpretation of *aṣē*.

⁵³ "qu'ils proclamèrent Impératrice" is an interpretation of the verbal form *anagasu* (lit. they made [her] the queen).

⁵⁴ "Sa Majesté l'Impératrice" is a translation of *germāwi negest* (lit. her majesty [the] queen).

⁵⁵ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text.

⁵⁶ "comme le digne" is an addition of the translator.

⁵⁷ "Empereur" is an interpretation of *negusa nagast* (lit. King of kings).

⁵⁸ "Empereur" is an interpretation of *negusa nagast* (lit. King of kings).

⁵⁹ "Impératrice" is an interpretation of *negest* (lit. Queen).

que de supporter le joug d'un souverain musulman⁶⁰, quitta Addis-Abeba et se porta au-devant du Negous Mikael qu'Elle rencontra à Segallé. Ce dernier fut battu et fait prisonnier. Le 18 Hamlié 1909 An de Grâce, (Juillet 1917) Son Altesse Royale la Princesse⁶¹ Manen donna le jour à une fille à qui Sa Majesté donna le nom de sa grand'tante⁶², Zanaba Work, mère de Sahlé Selassié. Le 2 Tekemt 1912 (Octobre 1920) une autre fille naquit et Sa Majesté l'appela du nom de Sa mère Yechimebiet, mais les membre [sic] de la famille frappés par sa beauté lui donnèrent le nom de Tsehay (Soleil). [Page 7] Enfin, le 5 Tekemt 1916 An de Grâce (Octobre 1924) Elle mit au monde un fils que Sa Majesté nomma Makonnen, du nom de Son propre Pere [sic]. Sa Majesté l'Empereur⁶³ Hailé Sellasié exerçant Ses fonctions de Régent Supreme [sic] s'empressa de donner à toutes les Administrations les Règlements et les prérogatives nécessaires afin de permettre à Son pays d'avancer dans la voie du progrès⁶⁴. Mais bien qu'Elle fut personnellement au courant des progrès réalisés en Europe grâce à la lecture des livres et aux nouvelles qu'Elle en recevait, Elle considérait qu'il était préférable de s'en rendre compte par Elle-même et désirait aller eu [sic] Personne en Europe⁶⁵. Entre temps, les amis de l'Éthiopie, la France, la Belgique, l'Italie, l'Angleterre, la Grèce et l'Égypte Lui firent parvenir l'invitation courtoise et amicale de venir visiter leur pays⁶⁶. Sa Majesté quitta donc Addis-Abeba pour Djibouti le 7 du mois de Myazia 1916 (Avril 1924). À Son arrivée à Port-Saïd, Elle [tint ?] avant toute chose, et pour accomplir un pèlerinage, à se rendre à Jérusalem, terre sur laquelle Notre Sauveur grandit, enseigna sa doctrine et mourut pour Nous⁶⁷. Après y avoir passé les fêtes de Pâques, Sa Majesté retourna en Égypte puis alla en France par [la] voie d'Alexandrie. On peut voir dans le récit du voyage de Sa Majesté en Europe, intitulé Dessetana Keber, l'accueil amical et les honneurs qui Lui furent réservés dans les pays susmentionnés. Nul ne songerait a [sic] nier les progrès réalisée par Sa Majesté dans Sa Patrie grâce aux efforts intelligents qu'Elle a déployés dans les branches les plus diverses de l'activité de Ses Administrations. Au mois de maskaram 1921 An de Grâce, (Septembre 1928) les Hauts Dignitaires et l'armée, en reconnaissance de la tâche accomplie par Sa Majesté en vue de donner une nouvelle impulsion â [sic] Son Pays dans la voie du progrès, se réunirent en assemblée et après avoir suscités l'avis de

⁶⁰ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text.

⁶¹ "la Princesse" is an addition of the translator.

⁶² "grand'tante" is a mistake of the translator. The Amharic text says *qadmo ayātāččaw* (lit. his great-grandmother).

⁶³ "Empereur" is an interpretation of *negusa nagast* (lit. King of kings).

⁶⁴ "progrès" is an interpretation of the translator of the term *selṭānē* (lit. civilization), which is different to *edgat* (lit. development) or *maššāšāl*, *ermeğġā* (lit. progress).

⁶⁵ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text.

⁶⁶ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text.

⁶⁷ The translator decided not to follow the direct style used by the author of the text but he pointed out the personal decision made by Hāyla Sellāsē in using the French verbal form "Elle tint (...) à" (he was eager to...).

Sa Majesté l'Impératrice⁶⁸, Reine des Rois⁶⁹, qui acquiesça, déclarèrent que Sa Majesté était digne de recevoir le pouvoir Royal. Elle fut, en conséquence, couronnée et prit le titre de Negous le 27 Maskaram 1921 An de Grâce (Octobre 1928). [Page 8] Au cours de cette même année et après avoir négocié avec le patriarche d'Alexandrie et s'être mis d'accord avec lui, Sa Majesté obtint que ciq [sic] membres du clergé éthiopien⁷⁰ fussent choisis et élevés à la dignité épiscopale. Tous ceux qui aiment leur patrie et tous les amis de l'Éthiopie ne cessent de louer Sa Majesté pour ce qu'Elle a accompli à cette occasion. Sa Majesté l'Impératrice⁷¹ Zaouditou, Reine des Rois⁷², ayant quitté ce bas monde le 24 Megabit 1922 (Avril 1930) Sa Majesté Haïlé Sellasié I^{er} fut proclamé Élu du Seigneur, Empereur d'Éthiopie et monta sur le Trône Impérial. Son épouse, Son Altesse Royale la princesse Manen fut élevée au rang d'Étiéguié (Impératrice). La date du Couronnement de Sa Majesté Haïlé Sellasié I^{er} a été fixée au 23 Tekemt 1923, An de Grâce (2 Novembre 1930). Nous prions le Très-Haut de Nous accorder la grâce d'être témoin du jour où Sa Majesté l'Empereur Haïlé Sellasié I^{er} ceindra la couronne impériale.

English Translation of the Amharic Text:

[Page 1] Chapter 1: From Menelek I⁷³ to Le'ul rās⁷⁴ Mak^wannen. The genealogy of His Majesty King of kings Hāyla Sellāsē I came down

⁶⁸ "l'Impératrice" is an addition by the translator.

⁶⁹ "Reine des rois" (Queen of kings) is an erroneous interpretation by the translator, based on the popular European imagination of Ethiopia as a country of kings led by a king of kings. The Amharic text gives *negesta negestat* (lit. Queen of queens).

⁷⁰ "membres du clergé éthiopien" is an interpretation of *mamher*, title given to abbots or ecclesiastical scholars.

⁷¹ "l'Impératrice" is an addition of the translator.

⁷² The Amharic text says *negesta negestat* (lit. Queen of queens).

⁷³ According to rather recent versions of Ethiopia's myth of origin, Menelek I was the founder of the so-called Solomonic dynasty. The name itself went through a historical development, with different versions appearing in different manuscripts, with the form "*Menelek/Menilek*" found only in recent texts. In the 14th century *Kebrā Nagast* it still appears as "*Bāyna Lehkem*" (i.e. *bin al-hakim*, with variations such as "*Bin Alhakem*", with a supposed later, orally deformed form "*Binel(h)ek*"). Cf. Fiaccadori, 2007a: 921-922. The development of the different versions suggests that it was originally not a name, but a designation: usually one suggests that the original form in older manuscripts had been "*bin al-hakim*" (Arab. 'son of the healer/wise man', i.e. referring to the legendary interpretation of king Solomon of Israel as a ruler over spirits with great healing power). But a parallel form "*bin al-malik*" ('son of the king') possibly merged with the other form, can probably not be excluded.

⁷⁴ It seems that the use of this form of the title is anachronistic. Contemporary sources have him as *Rās Mak^wannen*, the title "*le'ul rās*" was introduced much later by Hāyla Sellāsē (on this see below). In that period, the term "*le'ul*" was not yet used as part of a title, but as a way to address a high ranking person politely, roughly corresponding to the French "Son Altesse", similar to terms of address such as "most honored". Only in the period of *leḡ lyāsu* (r. 1910-1916), when a title was needed to distinguish him from the other descendants of the higher nobility also bearing the title "*leḡ*", the particle "*le'ul*" was added to become a fixed part of the official title (the official name and title becoming *Le'ul leḡ lyāsu*). Hāyla Sellāsē continued that new tradition, elevating his most distinguished provincial rulers, who were already *rās*, to *le'ul rās* (in order to avoid elevating their rank to *negus*), and this document is

unbroken⁷⁵ from Menelik I who was born from Queen of Sheba⁷⁶ and from Salomon. The names and the number of successive Kings from Menelik I to *aṣē*⁷⁷ Lebna Dengel⁷⁸ are written in the story of kings called *Wāzēmā*⁷⁹ and one should look there. Owing to the war with Grāñ Mahammad⁸⁰, *aṣē* Lebna Dengel left his town called Šemberā Kurē in Šawā and on the way to Amharā and Tegrē regions when he arrived in Gahor, in the district of Manz, he gave his royal clothes to his son *Abēto*⁸¹ Yā'eqob⁸², left him and

an early attestation for it. Cf. Asfa-Wossen Asserate & Smidt, 2007: 556; Smidt, 2007: 194-198.

⁷⁵ The concept of an “unbroken” lineage starting from the legendary founder of the dynasty is a bit surprising in the context of Hāyla Sellāsē's genealogy. First, the meaning of “unbroken” is not totally clear; the direct meaning shall be that the line was documented without interruption, transferring the knowledge of royal descent over all generations, with all names documented, which is in fact a historical fiction. In addition, it seems to suggest a close relation to the royal lineage – and a close relation in Ethiopian context is usually understood as “direct” patrilineal descent. Hāyla Sellāsē, however, is a descendant of a minor female sideline of the Šawā dynasty. In addition, this dynasty started claiming Solomonic descent only quite late when its ancestors began controlling greater parts of Šawā, while in earlier history such claims were not documented. Descent from a female line does not exclude anyone from royal succession in Ethiopian tradition, but priority was given to patrilineal descendants. Thus, the genealogy presented here serves the purpose to embellish that unclear lineage.

⁷⁶ Similar to the case of “*Menelik*”, the form “*Negesta Sābā*” has, in Ethiopian tradition, developed into a personal name, e.g. as “*Sābā*”. Here translated as “Queen of Sheba” (based on the English Bible, where *Sābā* is rendered as Sheba), it could also be rendered as “Queen *Sābā*”, as very often Ethiopians understand *Saba* already as a personal name.

⁷⁷ The Ge'ez word “*aṣē*” (originally *haḏē*, later also, *haṣē*, *haḏē* or *haṭē*) is a term of address or of reference used for the Ethiopian monarchs. Its etymology remains uncertain. See Nossnitsin (2003: 364-365). This term is also not translated in the translation of the chronicle of Menelik II. Cf. Guébré Sellassié (1930: 50).

⁷⁸ King Lebna Dengel ruled the kingdom from 1508 until he died in Tegray in 1540, the region where he found refuge during the war between Christian Ethiopia and the Emirate of Adāl (the “Grāñ-wars”).

⁷⁹ The author refers to the book written by Heruy Walda Sellāsē (1878-1938), entitled *Wāzēmā, Ba-mangestu ya-ltyopyān ya-tārik ba'al la-mākbar*, and published in 1921 E.C. (1928/29 A.D.) in Addis Ababa.

⁸⁰ In Christian oral tradition the name of the leader of the state of Adāl regularly appears as “Grāñ Mahammad”, while his name was in reality *imam* Ahmād b. Ibrāhim al-Ghāzi. The long period marked by the wars between the Christian Kingdom of Ethiopia and the Muslim Emirate of Adāl, and finally the submission of Ethiopia by Adāl in the 16th century, is usually described in Christian Ethiopian tradition simply as “war with Grāñ Mahammad/ Ahmad”. In Christian tradition, he is pejoratively known as “Ahmad Grāñ” (‘Ahmad the left-handed’), and in Somali tradition as “Ahmad Gurey”, with a similar reference to “left”, which can historically probably be explained with an original military title, such as “leader of the left wing”. The re-naming of this leader in the tradition as “Grāñ Mahammad”, with this reference to the name of the prophet, symbolically enhances the idea that this was a conflict with Islam itself. This is based on a purely oral interpretation of history, and it is interesting that this version even found its way into this quite official document.

⁸¹ The title “*abēto*” can usually be translated as a person of high birth, from leading nobility. Usually it is interpreted in the sense that the person was of Solomonic descent.

⁸² In giving him his royal clothes, the monarch virtually made his son his successor. Cf. Guébré Sellassié (1930, vol. 1: 51).

went away⁸³. And so, *Abēto Yā'eqob* lived without revealing that he is the son of the King, resembling an ordinary man and going from one place to another. He fathered three boys and a girl and then he died. The names of the three boys were *Abēto Garām Fāsil*, *Abēto Segwa Qāl* and *Abēto Lessāna Krestos*⁸⁴. The girl was called *Wayzaro*⁸⁵ *Walatta Māryām*. *Garām Fāsil* moved from *Šawā* to *Goḡḡām*, he married a woman called *Wayzaro Hamalmāl*⁸⁶ and he fathered *Abēto Susenyos*⁸⁷. His line of descent [included] fourteen Kings who reigned in Gondar⁸⁸ until the end of the reign of *Takla Giyorgis*⁸⁹. *Abēto Seggewa Qāl* is the father of *Abēto Warada Qāl*⁹⁰; *Warada Qāl* is the father of *Wayzaro Sanbalt*⁹¹; *Sanbalt* is the mother of *Nagāsi*⁹²; *Nagāsi* is the father of *Sebeste*⁹³. [Page 2] From *Seggwa Qāl* to

⁸³ Same story in the chronicle of Meneik II, but according to Guébré Sellassié, the monarch left his son in *Gamē* (also in *Manz*). See Guébré Sellassié, (1930, vol. 1: 50-51). *Yā'eqob* was usually the starting point for the genealogy of the Kings of Ethiopia from *Susneyos* (r. 1606-1632) to *Takla Giyorgis* (r. 1779-1800), and of the *Šawā* rulers. See also *Darkwah* (1975: 6).

⁸⁴ *Segwa Qāl* is the only son named in the chronicle of Menelik II (Cf. Guébré Sellassié, 1930, vol. 1: 56). On the contrary, only *Fāsiladas* (here *Abēto Garām Fāsil*, the future King of Kings in 1632-1667) is mentioned in the chronicle of *Susneyos* (Cf. *Pereira*, 1892: 3) and of *Iyāsu II* (r. 1730-1755) and *Iyo'as* (r. 1755-1769) (*Guidi*, 1910-12: 8 (text), 7 (trans.)).

⁸⁵ Until the 19th century, the title "*wayzaro*" was used for ladies of high birth and/or married into a leading family. Only later it became a common polite term of address.

⁸⁶ *Wayzaro Hamalmāl Warq*, daughter of a certain *azāž Kolo*. Cf. *Pereira* (1892: 3).

⁸⁷ King *Susneyos* ruled the kingdom from 1607 until he abdicated the throne in 1632 and transferred power to his son *Fāsiladas*. Curiously, the author did not give him the title of *aṣē* usually used in this text to designate Kings of Ethiopia. The conversion of *Susneyos* to the Catholic faith from ca. 1625 (the reason for his abdication) may explain this choice.

⁸⁸ *Aṣma Giyorgis* in his history of the kingdom of *Šawā* gave the same number of Kings, like *Heruy Walda Sellāsē*. Cf. *Bairu Tafla* (1987: 471); (*Heruy Walda Sellāsē*, 2007: 64-65).

⁸⁹ The author refers to *Takla Giyorgis I*, who in Ethiopian tradition is regarded as the last king who ruled in Gondar with some authority starting from 1779 and who was deposed and reinstalled on the throne many times, until he died in 1800. His sons became powerless puppet-kings. Cf. *Shiferaw Bekele*, 2004: 248-258.

⁹⁰ *Maurice de Coppet* who annotated the text of Guébré Sellassié said that it is the first time that he found (in 1930) this ascendancy of the Salomonic dynasty. Cf. Guébré Sellassié, 1930, vol. 1: 56, note 4. However, this genealogy was already presented in the book of *Heruy Walda Sellāsē*, *Wāzēma*, published in 1928/29, but in fact earlier versions of this genealogy are not known. Cf. *Heruy Walda Sellāsē*, 2007: 80.

⁹¹ The ascendancy of *Sanbalt* changed according to the sources. Cf. *Bairu Tafla*, 1987: 965.

⁹² The author gives more details than in the chronicle of Menelik II. In the latter, *Warada Qāl* and *Sanbalt* are not mentioned and *Segewa Qāl* engendered directly *Nagāsi*. Cf. Guébré Sellassié, 1930, vol. 1: 56. *Nagāsi* is also called *Nagāsē Krestos* in *Aṣma Giyorgis*'s work and is supposed to have been appointed by the King of Kings. Cf. *Bairu Tafla*, 1987: 501-505. In fact, *Nagāsi* was the ruler of *Šawā* in the late 17th to early 18th century, as a young warrior unifying several provinces scattered after the wars of the 16th century, and submitting several Oromo territories in *Šawā*, and thus becoming the founder of the *Šawā* dynasty. His alleged royal descent usually goes through his mother to *Abēto Yā'eqob*, such as in the present text. But in some sources this connection goes even through the male lineage, which shows that his descent was not clear to later historiographers, even if they agree that he shall be counted as a descendant of *Yā'eqob* from a side-lineage. Cf. *Dege*, 2007: 1110-1111.

⁹³ *Sebestē* is considered as the first *negus* of *Šawā*, according to the chronicle of Menelik II. Cf. Guébré Sellassié, 1930, vol. 1: 56. On the contrary, *Aṣma Giyorgis* and *Heruy Walda Sellāsē* did not consider him as such. Cf. *Bairu Tafla*, 1987: 505-507, 968; *Heruy Walda Sellāsē*, 2007: 80.

Sebestē, the name of their title was *abēto*. Sebestē is the father of Abyē⁹⁴; Abyē is the father of Amhā Iyasus⁹⁵; Amhā Iyasus is the father of Asfā Wasan⁹⁶. From Abyē to Asfā Wasan, the name of their title was *mared āzmāč*, *mared āzmāč* means a chief of war who is terrifying and scaring⁹⁷. Asfā Wasan fathered Wasan Sagad⁹⁸. The name of the title of Wasan Sagad was called *rās*⁹⁹. Wasan Sagad is the father of Sähla Sellāsē. Sähla Sellāsē was called *negus* of Šawā, Adāl, Gällā and Gurāgē¹⁰⁰. Therefore, there are eleven generations from *Abēto* Yā'eqob, the son of *ašē* Lebna Dengel, to

⁹⁴ Abyē is mentioned in the Chronicle of Iyāsu II when he came to Gondar. Cf. Guidi, I, 1910-12: 37 (text), 38 (trans.). He is also called Qadāmē or Qadāmi Qāl and during his time, according to historian Bairu Tafla, Šawā became autonomous from the Kings of kings' authority. Cf. Bairu Tafla, 1987: 431, 507, 871.

⁹⁵ Concerning Amhā Iyasus, cf. Bairu Tafla, 1987: 513-521, 880.

⁹⁶ The same lineage is presented in the book of Heruy Walda Sellāsē and the Chronicle of Menelik II. Cf. Guébré Sellassié, 1930, vol. 1: 58-60; Heruy Walda Sellāsē, 2007: 80. Concerning Asfā Wasan, cf. Bairu Tafla, 1987: 521-525, 884.

⁹⁷ The author felt the need to explain this title, apparently obscure even for Ethiopians at that time. This title does not appear in the Chronicle of Menelik II in which the author preferred to use the (anachronistic) term *negus* (Cf. Guébré Sellassié, 1930, vol. 1: 61, note 5. But Ašma Giyorgis mentioned it in his history of Šawā, with the form *mared azmāč*. In his narrative, Antonio Cecchi gave the term "*maridazmač*". Cf. Bairu Tafla, 1987: 431, 491, 493, 507-527; Cecchi, 1886, vol. 1: 240-242. Nevertheless, according to Heruy Walda Sellāsē, this title started to be used for Šawā rulers from Sebestē. Cf. Heruy Walda Sellāsē, 2007: 81.

⁹⁸ The Chronicle of Menelik II mentions also a second son of Asfā Wasan, Yo'as, born from a different woman. Cf. Guébré Sellassié, 1930, vol. 1: 65.

⁹⁹ No mention of this claim in the Chronicle of Menelik II, but it is mentioned in the narrative of Antonio Cecchi (cf. Cecchi, 1886, vol. 1: 243), in Ašma Giyorgis's history of Šawā (cf. Bairu Tafla, 1987: 527) and Heruy Walda Sellāsē's book (cf. Heruy Walda Sellāsē, 2007: 81).

¹⁰⁰ The title encompassing "Šawā, Adāl, Gällā and Gurāgē" is a partially anachronistic concept for the time of Sähla Sellāsē and refers to a claim of Šawā rulers rather than an historical fact. The same title is given in Heruy Walda Sellāsē's book. Cf. Heruy Walda Sellāsē, 2007: 81. The term "Adāl" refers to both the territory of the kingdom responsible for the 16th century wars (and which collapsed soon after), and of the Afār people, located in the north and north-east of Šawā. "Gurāgē" refers to the pluralistic territory inhabited by Gurāgē groups of different identities, histories and related languages located in the south of actual Šawā. The term "Gällā" was used in daily parlance to designate all Cushitic populations located in the south of the Ethiopian kingdom. The southern part of Šawā was in fact inhabited by Oromo, which is the only element which justifies this claim. However, even southern Šawā had first to be submitted by Sähla Sellāsē, including the area of Finfinnee, which was then independent from Šawā, followed by a longer process of rebellions and re-submission, which continued until Menelik II founded Addis Ababa in the plain of Finfinnee. Only after that Menelik II continued to expand into wide territories further south, west and east, submitting important independent Oromo kingdoms and territories (however, still not all). On the case of Adāl it shall be noted that the kingdom of Šawā did not have any sovereignty over the diverse Afār principalities, the most important one being the sultanate of Awsā. These principalities, since the collapse of the Adāl kingdom, were independently ruled by the Afār clans and/or strong local dynasties, which in the 19th century even started to conclude international treaties themselves. Only in early 1896 Menelek II managed to win a major battle against Awsā, establishing some sort of suzerainty, and only in the early 20th century managed to start to exert some indirect power over Awsā and some Afār territories. In the case of Gurāgē the situation was more complex, as already in the time of Sähla Sellāsē there were marriage alliances with Gurāgē groups (not all), so that one can speak of a certain political interconnection between Šawā and some Gurāgē group; however, only starting from the late 1870s the kingdom of Šawā annexed most of the areas commonly identified as Gurāgē.

Negus Sähla Selläsē, which represents a period of 243 years¹⁰¹. *Negus Sähla Selläsē* fathered six boys and eleven girls¹⁰². *Le'elt*¹⁰³ *wayzaro Tanāñña Warq* was the first of these eleven girls¹⁰⁴. *Le'elt wayzaro Tanāñña Warq* married *Dağğāzmāč Walda Mikā'ēl*¹⁰⁵ who was from the Manz nobility and she gave birth to *Dağğāč Häyla Māryām*¹⁰⁶, *Le'ul rās Mak^wannen*¹⁰⁷, *wayzaro Walatta Yohannes* and *wayzaro Šawāragad*.

Chapter II: From *Le'ul rās Mak^wannen* to the time when His Majesty Häyla Selläsē I became heir to the throne of Ethiopia and the representative of the plenitude of power¹⁰⁸. The father of *Le'ul rās Mak^wannen* gave him to [Page 3] *ašē Menelik* already in his childhood. He stayed at the royal court for some time, then he was called *bālāmbārās*¹⁰⁹ and he lived without separating from *Ġānhoy*¹¹⁰ Menelik II. At the age of 24, he married *Wayzaro Yašemabēt*, the daughter of *Gētāw Gāmeččon*, a nobleman from Waraylu¹¹¹. At the age of 30, he was called *dağğāzmāč* and was

¹⁰¹ It seems to be an underestimation of the number of years. The author quoted Heruy Walda Selläsē directly. Cf. Heruy Walda Selläsē, 2007: 81.

¹⁰² The author does not mention the name of the next ruler of Šawā, Häyla Malakot (r. 1847-1855), father of Menelik II. In his autobiography, Häyla Selläsē made his genealogy start with his grandmother *Le'ult wayzaro Tanāñña Warq*. Cf. Haile Sellassie I, 1976: 13.

¹⁰³ In this case, *le'elt* shall not be understood as part of the title, but is a simple polite term of address, corresponding to the French 'Son Altesse' ('Her Highness').

¹⁰⁴ Little information is available concerning her. She died in 22 *nahasē* 1879 E.C. (27 August 1887 A.D.). Cf. Pétridès, 1963: 28.

¹⁰⁵ *Dağğāzmāč Walda Mikā'ēl Walda Malakot* from Dobbā and Manz nobility. Cf. Bairu Tafla, 1987: 663, 984-84; Fusella, 1987: 38; Māhtama Selläsē, 1969: 265; Pétridès, 1963: 27-28.

¹⁰⁶ *Dağğāzmāč Häyla Māryām Walda Mikā'ēl* governed some parts of Mēččā region in the 1880's and he participated in the campaign of Walāmo in 1894. Cf. Guébré Sellassié, 1930, vol. 1: 284, 362; Bairu Tafla, 1987: 757, 928; Māhtama Selläsē, 1969: 241.

¹⁰⁷ He was born in 1 *genbot* 1844 E.C. (8 May 1852 A.D.). Pétridès, 1963: 28.

¹⁰⁸ This translation renders the Amharic interpretation of the term "regent plenipotentiary", a European concept previously unknown in Ethiopia. It was introduced into Ethiopian politics by *Rās Tafari* and shows how he used European concepts of governance and control of state power for defining his own position and framing his reforms of Ethiopian politics and state structure. The original Ethiopian term officially used by him as a « regent » was, however, *endarāsē*. In the same time, in his diplomatic and political contacts with representatives of foreign powers, he styled himself as regent plenipotentiary, for which there was in reality no Ethiopian equivalent. This is the background for the creation of this new formula. The justification for the usage of this formula within Ethiopian state tradition stated that a woman was not considered to be able to rule the country, therefore needed a male support, as was decided during the coup d'état of 1916 which brought him to power. It was before this background that the term « regent » corresponded quite well to the powers accorded to him - but being less clearly defined than the European concept of a « regent plenipotentiary » suggests. Cf. Rubinkowska 2010b.

¹⁰⁹ According to the autobiography of Häyla Selläsē, he was nominated as *bālāmbārās* in 1868 E.C. (1875-76 A.D.). Cf. Haile Sellassie I, 1976: 14; Pétridès, 1963: 30. He governed with this title an area around Entotto in the early 1880's. Cf. Bairu Tafla, 1987: 942.

¹¹⁰ *Ġānhoy* or *Žānhoy* is a term of address used for Ethiopian monarchs, with an ancient etymology probably linking this title with appellations of the King in antiquity, *Žān* being linked to a Cushitic word for "elephant", i.e. the royal animal or king of animals.

¹¹¹ Pétridès gave in his book a genealogy aiming at establishing her Salomonic ascendancy. Cf. Pétridès, 1963: 30. She died on 6 *maggabit* 1886 E.C. (14 March 1894 A.D.). Cf. Haile Sellassie I, 1976: 15.

appointed over Hārar and its entire district¹¹². After that, in 1883 year of mercy (1890/91 A.D.), he put on [his head] the golden diadem of a *rās* and was called *rās*¹¹³. *Le'ul rās* Mak^wannen had about ten children with *Wayzaro* Yašemabēt. When he was grieving because all of them died already in their infancy, His Majesty King of kings Hāyla Sellāsē I¹¹⁴ was born on 16 *hāmle* 1884 year of mercy (23 July 1892 A.D.). When he was 5 years old, he started learning the Amharic alphabet and he finished it when he was 7 years old, just after he learnt the Psalms of David according to the rule of the Ethiopian school¹¹⁵. *Le'ul rās* Mak^wannen who saw the European civilization with his own eyes and heard about it with his own ears¹¹⁶, hired a foreigner for a salary and made him learn the French language at home¹¹⁷. At the age of 14, in 1898 year of mercy (1905/06 A.D.), he appointed him *dağğāzmāč* over Gārā Mullaṭā under the guardianship of *Fitāwrāri* Qolač¹¹⁸. And, immediately, he placed him on his throne and announced to his princes saying: "This is my son and my heir". After that, on 13 *maggābit* 1898 year of mercy (21 March 1906 A.D.), *Le'ul rās* Mak^wannen died and His Majesty King of kings Hāyla Sellāsē I came to Addis Ababa¹¹⁹ with Ašē Menelik's permission. [Page 4] In the same year, in

¹¹² He was appointed just after the annexation of the region at the beginning of 1887.

¹¹³ In *miyāzyā* 1882 E.C. (April-May 1890) according to the autobiography of Hāyla Sellāsē. Cf. Haile Sellassie I, 1976: 14.

¹¹⁴ This is an anachronistic formula characteristic for Ethiopian historiography. Normally one shall speak here of Tafari, later called *Leğ* Tafari. He chose the throne name Hāyla Sellāsē ("Power of the Trinity") only when he took power as the monarch of Ethiopia in 1930.

¹¹⁵ The term « Ethiopian school » refers to the traditional education offered by priests of the Christian Orthodox Church, teaching Ge'ez and the Ge'ez script (here called "Amharic"), reading of the Psalms and other basic religious texts, usually within their church compounds, and, exceptionally, in the palace. Tafari received this traditional Ethiopian church education in Hārar, where the Orthodox Church had been newly established, the priests following the armies of Menelik II. The aim was to establish a strong Christian-based leadership in this historical centre of the defunct Emirate of Hārar, formally the centre of the Muslim empire-state of Adāl.

¹¹⁶ *Rās* Mak^wannen visited Italy in 1889-90 and in 1902, England and France. Pétridès, 1963: 63-80, 242-252.

¹¹⁷ The author may refer here to Dr. Vitalien, a French doctor from Guadeloupe. Nevertheless, a second teacher was hired, *abbā* Samuel, an Ethiopian Catholic, probably under the auspices of André de Jarosseau, the French Capuchin missionary who became Bishop of the so-called "Apostolic Vicariate of the Galla" in 1900. Cf. Alberto, 2007: 270; Haile Sellassie I, 1976: 17-18.

¹¹⁸ In 21 *teqemt* 1898 E.C. (1 November 1905 A.D.). Gārā Mullaṭā is located some 20 miles south-west of Hārar. Cf. Haile Sellassie I, 1976: 20.

¹¹⁹ This is an interesting element in Tafari's biography, as it is subject to controversy in some Ethiopian historically interested circles until today. For Tafari's later self-definition it was of highest importance that he passed his time as an orphaned youngster close to Menelik II, which became one element of legitimization for his succession later. Numerous documents, among them photographic evidences from diverse private collections, in the hands of foreigners who made these photos during their visits of the court, show that in this year *Leğ* Tafari, together with his cousin *Leğ* Iyāsu, was usually standing close to the emperor during official events, and thus symbolically enjoyed a privileged position at the court. His stay at the court follows the pattern of Ethiopian court tradition that young relatives would be invited by

the month of *genbot* (May-June 1906 A.D.), Aṣē Menelik renewed his title of *dağgāzmāč* and appointed him over Salālē¹²⁰. Even though he was appointed, he did not go to the territory under his power because at that time aṣē Menelik brought teachers from Egypt and established a school under his name in Addis Ababa. He ruled Salālē through a representative and he went to the school and learnt the French language, which he started while [he was] in Hārar. Again, in 1899 year of mercy (1906/07 A.D.), he was appointed over Bāso¹²¹. But he ruled it through a representative and did not go [there] leaving the school. After that, in 1901 year of mercy (1908/09 A.D.) he was appointed over Sidāmo and he went down to Sidāmo¹²². In 1902 year of mercy (1909/10 A.D.), he came back from Sidāmo and he was appointed over Hārar, which was conquered by his father *Le'ul rās Mak'annen* and having gone down to Hārar, he ascended to his father's throne¹²³. In 1903 year of mercy, in the month of *hamlē* (July-August 1911 A.D.)¹²⁴, he married *Le'elt Manan*¹²⁵, the granddaughter of *Negus Mikā'el*¹²⁶. On 22 *ṭerr* 1905 year of mercy (January 30th 1913 A.D.), she gave birth to a girl for him. He gave her the name Tanāñña

the ruler to live with him, supported by him, acting as pages, court attendants, enjoying his protection and guidance, in preparation of future responsibilities within the court or state.

¹²⁰ The governorship in Hārar was given by Menelik to *Dağgāzmāč Yelmā* (1872/73-1907), Tafari's elder half-brother. The latter was born in 1865 E.C. (1872-73 A.D.). He married *Wayzaro Assallafač*, the daughter of Ṭāyṭu, the wife of Menelik II, and he ruled the district of Hārar until he died on 29 *maskaram* 1900 E.C. (10 October 1907 A. D.). Cf. Māhtama Sellāsē, 1969: 273; Haile Sellassie I, 1976: 25-26, 28. According to De Coppet, he was born in 1877 A.D. Cf. Guébré Sellassie 1930, vol. 2: 522, n.4.

¹²¹ Bāso is a locality to the south of Dabra Mārḡos, in Goğgām. Cf. Haile Sellassie I, 1976: 28.

¹²² Just before this nomination, *Dağgāzmāč Yelmā* died, and the governorship in Hārar was in fact given by Menelik to *Dağgāzmāč Bālčā Sāfo* (1860-1963). Cf. Haile Sellassie I, 1976: 28; Māhtama Sellāsē, 1969: 231-232; Bairu Tafla, 1969: 14-21; Bairu Tafla, 2003: 457.

¹²³ This expression shall not be understood to be fully equivalent with the European concept of "throne" which would suggest the existence of an established local dynasty controlling a throne with fixed rules of succession; the French text correctly speaks just of "succession". There was certainly already the idea of establishing a local dynasty, following the pattern in many regions and principalities of the Ethiopian kingdom, but as the control of Harār was totally new and still closely linked with the power interests of the central rulership, one cannot speak yet of a local dynasty, which would imply a certain degree of traditional autonomy, the traditional independence of the local Muslim dynasty had just been crashed and not yet been replaced by stable new traditions. The European word throne would suggest this, but the Amharic term *algā* is much more open, it refers just to the seat of the governor, from which he rules, judges and where he receives audiences, which will be transferred to a successor.

¹²⁴ In 23 *hamlē* 1903 E.C. (31 July 1911 A.D.). Cf. Haile Sellassie I, 1976: 41-42.

¹²⁵ She was called after her powerful grand-aunt Manan of Yağḡu, controlling power in Gondar in the mid-19th century and wife of King Yohannes III (r. 1840-1851). Because of this connection Tafari's wife was later called Manan II. Pankhurst, 2007: 720-721.

¹²⁶ *Negus Mikā'el* was the father of the then heir to the throne *Leğ lyāsu*. The Muslim background of *Negus Mikā'el*, previously called *Imam* Mahammad Ali of Warra Himano, is not mentioned here. Cf. Rubinkowska & Smidt, 2007: 957-959. *Negus Mikā'el* was the second last *negus* crowned in Ethiopia (in 1914, after the death of his father-in-law Menelek II), before Tafari had been crowned *negus* in 1928, being the last one in Ethiopian history. He was the father of *leğ lyāsu*. What the text does not make clear here is the important fact that Tafari had married into the family of the then heir to the throne *Leğ lyāsu*, his predecessor, an important political move in that time.

Warq¹²⁷ after the name of his grandmother. In 1906 year of mercy (1913/14 A.D.), in the district of Hārar, on the lake called Haramāyā¹²⁸, when six people who entered the boat for relaxation, drowned, he came out [to the surface] swimming by the power of God¹²⁹. Because he was saved from drowning, his relatives and friends who lived in Hārar and in other districts of Ethiopia were very happy. His Majesty King of kings Hāyła Sellāsē I and *Le'ul Abēto*¹³⁰ Iyāsu, who at that time was heir to the throne of Ethiopia¹³¹, were very good friends. But afterwards, some evil men entered between them and caused that they started to have a grudge against each other¹³². [Page 5] Everyone was scared, very reluctant, and rejected to become the ruler of Hārar. *Le'ul rās Mak^wannen* fulfilling the will of aṣē Menelik, pacified [it], made it as *rest*, took the power over it and lived there. And then it was ruled by his eldest son, *daḡḡāč* Yelmā¹³³. Afterwards, it was said: "It should belong to the child of Mak^wannen". But after he (H.S.) came to Addis Ababa¹³⁴, he became very sad because he received an unfavorable order of *Le'ul abēto* Iyāsu which said: "Instead of Hārar, we have given Kaffā to you, so do not go (do not come back) there"¹³⁵. He (Iyāsu) did not consider Hārar as taken legally¹³⁶ and he

¹²⁷ She died at the age of 90 in 2003 (b. 30 January 1913, Hārar, d. 6 April 2003, Addis Ababa). Haile Sellassie I, 1976: 51, note n°25, 92, note n°7; Rubinkowska, 2010a: 858-859.

¹²⁸ Lake of Haramāyā (from the Oromo toponym Haramaayaa, alternative Amharic form: Aramāyā) is located between Dirrē Dāwā and Hārar.

¹²⁹ About this episode: Cf. Haile Sellassie I, 1976: 42-43. He does not mention that it was his teacher *abbā* Samu'el who saved him with his last forces, before drowning himself. Tafari was deeply impressed by this experience, which seems to have engendered his feeling to have been preserved by God in order to serve Ethiopia later.

¹³⁰ See footnote 75 above: When Iyāsu started to rule the country, the term "*le'ul*" had started to become part of his official title, distinguishing him from lower-ranking princes bearing the titles "*leḡ*" or "*abēto*". Cp. also the chronicle covering Iyāsu's and Zawditu's ruling periods of government, where he is usually called *abēto*. Cf. Gebre-Igziabiher Elyas, 1994.

¹³¹ This was the office officially bestowed upon Iyāsu by Menelek in 1909. A crucial fact, however, is not mentioned here. Starting from 1910, after the downfall of the de-facto-regent Ṭāyṭu, Iyāsu was not only the heir-to-the-throne in that period, but the country's ruler. In 1910 Iyāsu ruled with his tutor *rās* Tasammā as the country's regent, and in 1911, after Tasammā's death, he ruled officially alone, in the name of his decapitated ailing grandfather (with his father *Negus* Mikā'ēl de facto assuming functions of a co-regent behind him). Cf. Smidt 2010: 62-70.

¹³² It is traditionally argued that he was surrounded by bad (evil) advisors, following their wrong ideas due to his youth and lack of experience. This topos, for which this text is an early attestation, partially depicts Iyāsu as a victim, while more recent research tends to give Iyāsu more credit as a ruler of his own right, while it is still too early to come to conclusions, as much historiographical research is yet to be undertaken on this obscure period of modern Ethiopian history.

¹³³ See footnotes 121 and 123 above.

¹³⁴ In *ḡanbot* 1908 E.C. (May 1916 A.D.). Cf. Haile Sellassie I, 1976: 45; Gebre-Igziabiher Elyas, 1994: 352-353.

¹³⁵ In 10 *nāḥase* 1908 E.C. (17 August 1916 A.D.). Cf. Haile Sellassie I, 1976: 45.

¹³⁶ See footnote 124; This refers to the idea that Hārar could already be considered as a fief (*gult*) of *Rās* Mak^wannen's family. From Tafari's point of view this was certainly already the case, while we do not have evidence that Menelik had effectively established Hārar already as

planned to violate and break the pact¹³⁷. The princes and the people were very sad that the territory of Harargē would not belong any more to the line of descent of *Le'ul rās Mak^wannen*. At that time, because *Abēto* Iyāsu wanted to accept the faith of Muslims and to make it the faith of the state¹³⁸, because he kept writing about being of Mahammad descent¹³⁹ and gave everything to Muslims, the princes together with the army, and the metropolitan together with the clergy, said: "A King who has converted to the faith of Islam¹⁴⁰ may not ascend to the throne of King of kings of Ethiopia". And they organized a conspiracy¹⁴¹ against him. And because his heart was afraid of them, he (Iyāsu) left Addis Ababa and went down to Hārar. At that time, on 20 *hamlē* 1908 year of mercy (27 July 1916 A.D.) *le'elt* Manan gave birth to *Le'ul Asfā Wasan* for him (H.S.), who at present is heir to the throne. On 17 *maskaram* 1909 year of mercy (September 27th 1916 A.D.), the princes together with the army, and the metropolitan together with the clergy gathered and in one heart and in one voice they

a fief of one family. On the contrary, Hārar stayed in close connection with the central power and lacked the characteristics of those traditionally well-established highly autonomous princedoms with their own dynasties and legal autonomy within Ethiopia, such as Goḡḡām, Śawā and several Tigrayan local provinces or principalities (such as Agāma, or Endartā).

¹³⁷ The author refers to a pact that Tafari and *Rās bitwaddad* Tasammā, at that time tutor of Iyāsu, would have concluded in 1910. Cf. Haile Sellassie I, 1976: 53. Tafari had assured Iyāsu unconditional loyalty, while Iyāsu declared that he would not challenge Tafari's ownership of Hārar; references to this pact serve as a justification to the coup, that because Iyāsu took away the government of Hārar from him, Tafari was not bound by the pact any more.

¹³⁸ The story about Iyāsu's plan to make Islam the country's official religion has long dominated the historiography of that period and became a fixed topos. An extremely interesting aspect of this sentence is the statement that Iyāsu "wanted" to accept the faith of Muslims, which contradicts the idea that he had already converted to Islam. This fact contradicts later narrations, which originated in Häyla Sellāsē's court, according to which Iyāsu had become a Muslim already.

¹³⁹ A local, probably not ancient tradition in Wara Himano (Wallo) had made the patrilineal family of *Negus* Mikā'el (Iyāsu's father) a Sharifian lineage, thus suggesting an interpretation of the dynasty's designation as "*Mahammadoč*" ("those of Mohammed"). However, this designation concerned probably a local known ancestor called Mahammad. Cf. Gori, 2013. There are several historical reports, which show that Iyāsu started to use this genealogical claim in his relations with Muslim neighbors and potential allies, such as the Somali in the east rebelling against colonial rule, and with the representative of the Ottoman Empire. Finke, 2007: 894-896.

¹⁴⁰ See footnote 139. Here Iyāsu is already depicted as having already converted to Islam.

¹⁴¹ The *coup d'état* of 1916 was a major event in modern Ethiopian history, and due to its complexity and far-reaching implications shall also be regarded an important event in world history. In this account, it was just "the princes together with the army" who organize the conspiracy. Not mentioned here is the fact that Tafari had strongly allied himself with the British. Iyāsu had shown more and more inclinations towards Germany and Turkey, who were allies in World War I. Therefore, there was strong British interest, in the context of the war, to remove Iyāsu and replace him by Tafari. The coup had a strong international component. In Ethiopia, the picture was far less uniform than this text suggests. It was the influential notables of Śāwa, having gradually lost much of their power during Iyāsu's government, who played the key role during the coup, while other regional leaders remained carefully neutral or even stood on the side of Iyāsu, such as Wallo, but also Awsā in Afār. Goḡḡām and Tigray were not clearly supporting Tafari and at times sympathized with Iyāsu. Cf. Rubinkowska, 2005: 1081; Berhanou Abebe, 2001: 309-359.

removed *Abēto* Iyāsu from power. And, at the end, they made Queen the granddaughter of *aṣē* Menelik, Her Majesty Queen Zawditu in placing her on the throne of her father. But Her Majesty Zawditu did have neither a son nor a daughter who would be heir to the throne and she said: “To avoid violence over the succession to the throne in the future, it would be better if we decide now”. She chose His Majesty King of kings Hāyla Sellāsē who, apart from being born from Sāhla Sellāsē, had knowledge and goodness. She said: “May he become heir to the throne of [Page 6] Ethiopia and the representative of the government”. And he put on [his head] the golden diadem of a *rās* and was called *rās*, [receiving] his father’s title¹⁴².

Chapter 3: From 1909 year of mercy (1916 A.D.) when His Majesty King of kings Hāyla Sellāsē became heir to the throne of the Ethiopian state and representative of the plenitude of power to 1922 year of mercy (1930 A.D.) when he became King of kings of Ethiopia. After His Majesty King of kings Hāyla Sellāsē I became heir to the throne of the state of Ethiopia and the representative of the plenitude of power, the father of *Abēto* Iyāsu, *Negus* Mikā’ēl issued a decree, gathered the troops and came to Šawā, because he became angry about the fact that his son’s power passed to Her Majesty Zawditu¹⁴³. The princes who took counsel together said: “We will die with Your Majesty King of kings Hāyla Sellāsē I for our Orthodox faith, but we will not make a Muslim king rule over us”¹⁴⁴. They followed [him] leaving Addis Ababa and in Sagalē they fought against *Negus* Mikā’ēl, defeated him and captured him¹⁴⁵. On 18 *hamlē* 1909 year of mercy (25 July 1917 A.D.), *Le’elt* Manan gave birth to a girl for him and he gave her the name Zannaba Warq¹⁴⁶ after his great-grandmother, the mother of Sāhla Sellāsē. Again, on 2 *ṭeqemt* 1912 year of mercy (October 13th 1919 A.D.), she gave birth to another girl for him. He gave her the name Yašimmabēt after the name of his mother. But her other relatives seeing the beauty of her appearance, call her “*ṣahay*”. Again, on 5 *ṭeqemt* 1916 year of mercy (October 16th 1923 A.D.), she gave birth to a boy for him. He gave him the name Mak^wannen after his father. [Page 7] Being the representative of the plenitude of power, His Majesty King of kings Hāyla

¹⁴² This is, as this text suggests strongly, the fulfillment of his right of succession to his father. In Ethiopian state tradition, there was usually, however, no automatic right of succession to the higher ranks and titles of parents, but attempts to establish such traditions were not rare. Only in combination with additional personal qualities one could claim higher ranks and titles already bestowed to the father or other ancestors, and that is the function of the formula employed here: He “had knowledge and goodness”.

¹⁴³ Her coronation ceremony took place in 4 *yakkātīt* 1909 E.C. (11 February 1917 A.D.) in Addis Ababa. Cf. Heruy Walda Sellāsē, 2007: 86.

¹⁴⁴ A version of this proclamation is available in his autobiography. Cf. Haile Selassie I, 1976: 54. See the Amharic text from a rare print of 1916 reproduced in Morin 1999: 260.

¹⁴⁵ In 17 *ṭeqemt* 1909 E.C. (27 October 1916 A.D.). About this battle, see: Gebre-Igziabiher Elyas, 1994: 369-372; Rubinkowska, 2010: 451-453.

¹⁴⁶ She married *Dağğāzmāč* Hāylā Sellāsē Gugsā (1900-1974) around 1934 and died one year after, before the Italian occupation. Cf. Haile Selassie I, 1976: 166, 246; Erlich, 2005: 1066-1067.

Sellāsē I was concerned about anything that he could, he kept giving rules for any kind of work and did not fail to do, so that Ethiopia would make steps toward civilization. But even if he knew the European civilization by reading books and from news, he was thinking about going to Europe, saying: “it would be better to see it with [my] own eyes”. In the meantime, suddenly, the government of France, Belgium, Italia, England, Greece and Egypt, which were friends of the state of Ethiopia, proposed him a friendly and honorable invitation, which said: “May you come and may you be so kind to see us”.¹⁴⁷ That is why, on 6 *miyāzyā* 1916 year of mercy (April 14th 1924 A.D.), he left Addis Ababa and went down to Djibouti. When he arrived in Port Said, he said: “First of all I have to see and greet Jerusalem where our Lord was born, grew up, taught and died for us”. He reached Jerusalem, spent [there] the feast of Easter¹⁴⁸, and went down to Egypt. Then, he arrived in France passing through Alexandria¹⁴⁹. One should refer to the book entitled *Dastānnā Keber* where is written everything about the honorable reception done to him by the governments above¹⁵⁰. After he returned from Europe¹⁵¹, because he improved every governmental work, working with perseverance and with knowledge, everyone could see that Ethiopia made many steps towards civilization. In *maskaram* 1921 year of mercy (September-October 1928 A.D.), the princes gathered together with the soldiers and decided that he should be called *negus*, because he brought Ethiopia to a high level of civilization. Because they received permission from Her Majesty the Queen of queens¹⁵², on 27 *maskaram* 1921 year of mercy (October 7th 1928 A.D.), he put on [his head] the crown of *negus* and he received the title of *negus*¹⁵³. [Page 8] In the same year,

¹⁴⁷ He also accepted an invitation by Germany, which is left out here, as he had to cancel this visit due to international politics (see the article by Smidt in this volume). In this case, as this text was meant to be read by foreign guests during the coronation ceremony, it evidently also played a certain role which foreign power would be mentioned and which not.

¹⁴⁸ The aim of Tafari was mainly to claim the right to Ethiopian to manage the monastery Dayr al-Sultan in Jerusalem. Cf. Haile Sellassie, 1976: 120.

¹⁴⁹ Tafari stopped in Alexandria to suggest an agreement to the Coptic Patriarch concerning the Ethiopian bishopric and the situation of Dayr al-Sultan, without success. Cf. Erlich, 1998: 64-84; Ancel, 2011: 507.

¹⁵⁰ The author refers to the book written by Heruy Walda Sellāsē (1878-1938), entitled *Dastānnā Kebr*, and published in 1916 E.C. (1924 A.D.) in Addis Ababa.

¹⁵¹ For a description of the travel of Tafari to Europe, see: Marcus, 1987: chapter 4; Haile Sellassie I, 1976: 81-123.

¹⁵² This is the exact title and rank assumed by her, not “Queen of kings” as her title is sometimes rendered in the literature. This formula further underlines the fact that the Ethiopian ruler originally was not an Emperor in the technical sense, i.e. ruler over other kings, but was in fact a “great king among kings [of the world]”, or in this case, a “great queen among the queens [of the world]”.

¹⁵³ On the occasion of this coronation, no province was given to Tafari, in direct contradiction to the established tradition. Before, a *negus* had to rule a specific territory, such as *Nigus Mikā'ēl* in 1914 (Tigray and Wallo) or Takla Hāymānot in 1883 (Goġġām). Implicitly, this made clear that Tafari claimed all of Ethiopia as the sole king. Tafari was the last Ethiopian ruler who received the title *negus*. He avoided then to convey the title of *negus* to anyone, as a part of his long-term policy of reduction of traditional autonomies. Instead he created the new

he made that the Patriarch of Alexandria, after they exchanged envoys and agreed with each other, appointed five metropolitans chosen from among Ethiopian *mamher*¹⁵⁴. For having done this, everyone who was a lover of the country of Ethiopia, thanked him greatly. On 24 *maggābit* 1922 year of mercy (2 April 1930 A.D.), because Her Majesty Queen of queens Zawditu passed away, His Majesty Hāyla Sellāsē became King of kings of Ethiopia, was called the God's anointed and ascended to the throne of king of kings¹⁵⁵. His wife, *le'elt* Manan received the title of *etēgē*¹⁵⁶. It has been decided that the ceremony of crowning him King of kings will be held on 23 *teqemt* 1923 year of mercy (November 2nd 1930 A.D.). We are begging the Lord that he enables us to see when His Majesty King of kings Hāyla Sellāsē I, reaching that time, will put on the crown¹⁵⁷ of King of kings.

Acknowledgements

We wish to thank Dr. Estelle Sohier (University of Geneva) for having found this interesting publication in the private archives of André Evalet and for having given us a copy of it, to Jeanine Evalet (Geneva) and - posthumously - to André Evalet himself, who graciously showed his archives to Wolbert Smidt (then in Geneva) and gave ample information on how this collection was created, before André Evalet¹⁵⁸ donated them to the

title of *le'ul rās* (somehow corresponding to the rank of Duke) and conveyed it to those local rulers who had a traditional claim on the title *negus*. See above footnote 75.

¹⁵⁴ *Mamher* is the title given to abbot or ecclesiastical scholar in the Ethiopian Orthodox Church. The names of these *mamher* who became in 1929 Ethiopian metropolitans were: *Ečagē* Gabra Manfas Qeddus (Sāwiros, 1930-1933), *Mamher* Dastā (Abrehām, 1929-1939), *Mamher* Hāyla Māryām (Pētros, 1929-1936), *Mamher* Hāyla Mikā'ēl (Mikā'ēl, 1929-1936) and *Mamher* Walda Kidān (Yeshaq, 1929-1954). The author did not mention the Coptic metropolitan Qerlos (1929-1950) who was appointed by the Patriarch of Alexandria at the same time and who was supposed to be the head of the Ethiopian metropolitan. Cf. Haile Sellassie, 1976: 169; Gebre-Igziabiher Elyas, 1994: 531-532; Mara, 1972: 33-34; Ancel, 2011: 506-509.

¹⁵⁵ The Ethiopian formula King of kings is usually translated, in European publications on Ethiopia, as "emperor". Historically the form "King of kings" shall rather be understood as a superlative, underlining the greatness of the king and not really corresponding to the concept of Emperor. It could rather be translated as "Great King". Cf. Fiaccadori, 2007b: 1162-1166; Martínez d'Alòs-Moner, 2004: 165-176. Especially during the 20th century the term "Emperor" was increasingly used by Hāyla Sellāsē himself. His international recognition lead finally to a wide acceptance of this title, and already due to this recognition and the official use of this term as a self-designation, which created legal facts, the Ethiopian ruler was correctly called emperor, while historically that was not the original meaning of the term.

¹⁵⁶ This title is traditionally bestowed upon the wives of Kings of kings, and is today usually translated as 'empress'. Cf. Rubinkowska, 2005: 392.

¹⁵⁷ The coronation ceremony of 1930 did not follow the established patterns of coronation of the rulers of Ethiopia, but was designed as a great international event with the participation of representatives of all the great powers of the world, celebrated in Addis Ababa, and not in Aksum as it was usually required. This ceremony was to enhance the name of Ethiopia as an ancient power, but was characterized by the invention of traditions, celebrated with great pomp. Cf. Munro-Hay, 2004: 177-202.

¹⁵⁸ André Evalet left precious, very personal memories of Ethiopia. Cf. Evalet, 1999; Smidt, 2003: 545-547.

Museum of Ethnography of Geneva. Today this document is kept there. Also we would like to express our gratitude to Magdalena Krzyzanowska (University of Hamburg/Ethio-SPaRe) and to her knowledge of the Amharic language, who has made possible the English translation of the text.

Bibliography

- Alberto A., 2007, Jarousseau, André de, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, III, 270.
- Ancel S., 2011, The Centralization Process of the Ethiopian Orthodox Church, *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 106, 3-4, 497-520.
- Anon, 1932, *Sa Majesté Hailé Sellassié 1^{er} empereur d'Éthiopie*, Addis-Abeba.
- Asfa-Wossen Asserate & Smidt W., 2007, Lə'ul, in *EAE* III, 556.
- Bairu Tafla, 1969, Four Ethiopian Biographies: Däjjazmač Gabra Egzi'abeher Moroda, Däjjazmač Balča and Kāntiba Gäbru Dästa, *Journal of Ethiopian Studies*, 7(2) 1-31.
- Bairu Tafla, 1987, *Ašma Giyorgis and his Work, History of the Gällā and the Kingdom of Šawā*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag.
- Bairu Tafla, 2003, Balča Safo, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, I, 457.
- Berhanou Abebe, 2001, Le coup d'État du 26 septembre 1916 ou le dénouement d'une décennie de crise, *Annales d'Éthiopie*, 17, 309-359.
- Cecchi A, 1886, *Da Zeila alle frontier del Caffa*, vol. 1, Roma, Ermanno Loescher.
- Darkwah K., 1975, *Shewa, Menilek and the Ethiopian Empire, 1813-1889*, London, Heinemann.
- Dege S., 2007, Nāgaši Krəstos, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, III, 1110-1111.
- Erlich, H., 1998, Ethiopia and Egypt: Ras Tafari in Cairo, 1924, *Aethiopia*, vol. 1, 64-84.
- Erlich H., 2005, Ḥaylä Səllase Gugsa, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, II, 1066-1067.
- Evalet A., 1999, *De Ménélik à Mengistu. Un Suisse en Éthiopie*, Genève.
- Fiaccadori G., 2007a, Mənilək I, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, III, 921-922.

- Fiaccadori G., 2007b, Nəguś, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, III, 1162-1166.
- Finke D., 2007, Mazhar, Ahmed, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, III, 894-896.
- Fusella L., 1987 [1988], Le Biografie del Blätengētā Hərüy Walda Sellāsē [II^a parte], *Rassegna di studi etiopici*, 31, 23-67.
- Gebre-Igziabiher Elyas, 1994, *Prowess, Piety and Politics, The Chronicle of Abeto Iyasu and Empress Zewditu of Ethiopia (1909-1930)*, ed. and tr. by R. K. Molvaer, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.
- Gori A., forthcoming, Some observations on a sharifian genealogy of Ij Iyasu (Vatican Arabic ms 1796, folio 22v), in Ficquet E. & Smidt W. (eds.), *Life and Times of Ij Iyasu, New Insights*, Münster, Lit Verlag.
- Guébré Sellassié, 1930, *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie*, vol. 1, Paris, Maisonneuve frères.
- Guidi I., 1910-12, *Annales regum Iyasu II et Iyo'as*, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, 61-66, Scriptorum Aethiopicum 6, Paris.
- Haile Sellassie I, 1976, *My Life and Ethiopia's Progress*, Oxford University Press.
- Hərüy Walda Śəllase, 1923/24 [1916 E.C.], *Dästanna Kəbr*, Addis Abäba.
- Hərüy Walda Śəllase, 2007/08, *Wazema, Ba-mangestu ya-Iṭyoṗyan ya-tārik bahel la-mākbar*, second edition, Addis Abäba.
- Mahtāma-Sellāsē Walda-Masqal, 1969, A Study of the Ethiopian Culture of Horse-Names, *Journal of Ethiopian Studies*, 7, 2, 195-303.
- Mara Y., 1972, *The Church of Ethiopia, the National Church in the Making*, Asmara, Il Poligrafico.
- Marcus H., 1987, *Haile Sellassie I, the Formative Years, 1892-1936*, Berkley, University of California Press.
- Martínez d'Alòs-Moner A., 2004, Christian Ethiopia: the Temptation of an African Polity, in Böll V. et al. (eds.), *Studia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz, 165-176.
- Morin D., 1999, *Le texte légitime, pratiques littéraires orales traditionnelles en Afrique du nord-est*, Paris, 260.
- Morin D., 2007, Mahammad Ôbakar, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, III, 648.

- Munro-Hay S., 2004, The "Coronation" of the Emperors of Ethiopia at Aksum, in Böll V. et al. (ed.), *Studia Aethiopica*, Wiesbaden: Harrassowitz, 177-202.
- Nosnitsin D., 2003, Aše, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, I, 364-365.
- Pankhurst R., 2007, Mänän, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, III, 720-721.
- Pankhurst R. & Gérard D., 1996, *Ethiopia Photographed. Historic Photographs of the Country and Its People Taken Between 1867 and 1935*, London.
- Pereira E., 1892, *Chronica de Susenyos, rei de Ethiopia*, Lisboa, Imprensa Nacional.
- Pétridès P., 1963, *Le héros d'Adoua, ras Makonnen, prince d'Éthiopie*, Paris, Plon.
- Rubinkowska H., Smidt W., 2007, Mika'el 'Ali, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, III, 957-959.
- Rubinkowska H., 2005, Etege, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, II, 392.
- Rubinkowska H., 2005, Coup d'état 1916, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, II, 1081.
- Rubinkowska H., 2010, Sägäle, in *Encyclopedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, IV, 451-453.
- Rubinkowska H., 2010a, Tänañña Wäraq Ḥaylä Səllase, in EAE IV, 858-859.
- Rubinkowska H., 2010b, *Ethiopia on the Verge of Modernity: the Transfer of Power during Zewditu's Reign 1916-1930*, Warsaw, Wydawnictwo Agade.
- Shiferaw Bekele, 2004, The Chronicle of Teclé Giyorgis I (first r. 1779-1784): an Introductory Assessment, in Böll V. et al. (eds.), *Studia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 248-258.
- Smidt W., 2001, The Coronation of Negus Mikael in Desse in May 1914: a photograph from the Nachlass Jensen and its historical background, *Annales d'Éthiopie*, 17, 361-373.
- Smidt W., 2003, [Review of André Evalet, *De Ménélik à Mengistu*, ... Genève 1999], *Anthropos. Internationale Zeitschrift für Völker- und Sprachkunde* 98, 545-547.

Smidt W., 2007, Ein erster Beleg für den Titel „Iə‘ul“ unter Iəǧ Iyasu, *Aethiopica*, 10, 194-198.

Smidt W., 2010, The Foreign Politics of Lij Iyasu in 1915/16 according to Newly Discovered Government Papers, in Aspen H., Birhanu Teferra, Shiferaw Bekele & Ege S. (eds.), *Research in Ethiopian Studies, Selected Papers of the 16th International Conference of Ethiopian Studies, Trondheim July 2007*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 62-70.

Sohier E., 2011, *Portraits controversés d'un prince éthiopien, Iyasu 1897-1935*, Paris, L'Archange Minotaure.

Sohier E., 2012, *Le roi des rois et la photographie. Politique de l'image et pouvoir royal en Éthiopie sous le règne de Ménélik II*, Paris, Publications de la Sorbonne.

Abstract / Résumé

Ancel S. & Smidt W.G.C., 2013, Legitimization of a Pretender to the Throne: A Short Amharic-French Biography of Hāyła Sellāsē I Published in 1930, *Annales d'Éthiopie*, 28, 203-238.

This paper presents the edition of a short bilingual Amharic-French biography of Tafari/Hāyła Sellāsē published in Ethiopia in 1930. This biography, published by the Ethiopian government, is a panegyric text aiming at presenting the life and the political actions of Tafari Mak^wannen until he became King of kings of Ethiopia, in a way, which shows the continuous and development of his career towards the highest levels of power. This text is one of the first examples of the official narrative on the legitimacy of Tafari as King of kings of Ethiopia. The historiographical aspect is extremely important and this text deserves publication. This paper aims at contributing to our knowledge and understanding of the creation of an official Ethiopian historiography in 20th century history. Because of its historiographical significance, the original text in Amharic is presented together with its original translation in French and a new translation in English, both with annotations. The English translation aims at presenting the characteristics of this text to non-French and non-Amharic speakers. The annotations highlight the work done by the French translator and offer a critical analysis of the contents of the text.

Keywords: Tafari, Hāyła Sellāsē, biography, legitimacy, discourse, propaganda

La construction de la légitimité d'un prétendant au trône : une courte biographie de Häyla Sellāsē I publiée en 1930. – Cet article propose l'édition d'une courte biographie de Tafari/Häyla Sellāsē écrite en amharique et en français, et publiée en 1930. Cette biographie, produite à l'époque par le gouvernement éthiopien, est un texte panégyrique ayant vocation à présenter la vie et l'action politique de Tafari Mak'annen avant qu'il ne devienne roi des rois d'Éthiopie. Elle fait partie des premiers textes officiels visant à promouvoir la légitimité de Tafari en tant que roi des rois. Le caractère historiographique de ce texte est tel qu'il méritait une édition critique. Cet article vise ainsi à contribuer à nos connaissances et à notre compréhension de la création d'une historiographie officielle de l'histoire du xx^e siècle en Éthiopie. En raison des importantes implications historiographiques de cette biographie, le texte en amharique est édité, sa traduction originale en français ainsi qu'une nouvelle traduction en anglais sont ici proposés et annotés. La nouvelle traduction en anglais a pour but de rendre accessible ce texte aux lecteurs ne maîtrisant pas l'amharique ou le français. Les annotations quant à elles permettent de comprendre le travail du traducteur en français de l'époque tout en offrant une approche critique des éléments présents dans le texte.

Mots-clefs : Tafari, Häyla Sellāsē, biographie, légitimité, discours, propagande